3 1761 07967416 4

OUIN-DUMAZET

NORD-EST

AGE EN FRANCE

Noyonnais

Soissonnais

Laonnais

Haute-Picardie

Thiérache

Champagne rémoise

Rethelois

Porcien

Ardenne

PARIS

BERGER-LEVRAULT ET Cie

ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

20ème Série

PARIS

BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Armée et la flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — 1 volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la flotte en 1894. Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — 1 volume in-12, illustrations de Paul Léonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — 1 volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Au Régiment — En Escadre. Préface de M. Mézières, de l'Académie française. 1894. 1 volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. 60 centimes. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — 1 volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — 1 volume in-8. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — 1 volume grand in-8 illustré. (Rouam.)

Études algériennes. — 1 volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892. — 1 volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

Voyage en France. Ouvrage couronné par l'Académie française, par la Société des gens de lettres et par la Société de géographie de Paris. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 c. et reliés en percaline à 4 fr.

— 1re Série : Le Morvan, le Val de Loire et le Perche. 2e *édition* (1898).
— 2e Série : Des Alpes maritimes à la Loire maritime (1894).
— 3e Série : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon à Belle-Isle (1895).
— 4e Série : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant (1895).
— 5e Série : Les Iles françaises de la Manche ; Bretagne péninsulaire (1896).
— 6e Série : Cotentin, Basse-Normandie, Pays d'Ange, Haute-Normandie, Pays de Caux (1896).
— 7e Série : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez (1896).
— 8e Série : Le Rhône du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey, Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, La Camargue (1896).
— 9e Série : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois (1896).
— 10e Série : Les Alpes du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins (1896).
— 11e Série : Forez, Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin (1897).
— 12e Série : Alpes de Provence et Alpes Maritimes (1897).
— 13e Série : La Provence maritime. 2e *édition* (1899).
— 14e Série : La Corse (1898).
— 15e Série : Les Charentes et la Plaine poitevine (1898).
— 16e Série : De Vendée en Beauce (1898).
— 17e Série : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie (1898).
— 18e Série : Région du Nord : I. Flandre et littoral du Nord (1899).
— 19e Série : Région du Nord : II. Artois, Cambrésis et Hainaut (1899).
— 20e Série : Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes (1899).

Sous presse :

— 21e Série : De l'Aube à la Moselle (Haute-Champagne, Basse-Lorraine).

Quinze autres volumes compléteront ce grand travail activement poursuivi par l'auteur.

Le prospectus détaillé de la collection est envoyé sur demande.

LF
A6778v.

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

20e SÉRIE

HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE RÉMOISE ET ARDENNES

NOYONNAIS — SOISSONNAIS

LAONNAIS — THIÉRACHE — RETHELOIS — PORCIEN

Avec 22 cartes ou croquis

214460
25-1-27

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
18, RUE DES GLACIS

1899

Tous droits réservés

CARTE D'ENSEMBLE DE LA XX^e SÉRIE

Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'état-major au 1/80,000^e.

VOYAGE EN FRANCE

I

EN NOYONNAIS

Le mont Ganelon. — Vallon de l'Aronde. — Vallée du Matz. — Lassigny. — La Divette et son vallon. — Tour de Chiry. — Ourscamps, sa filature et son abbaye. — Noyon. — Les haricots de Soissons : Réputation usurpée. — De Noyon à Guiscard. — Guiscard et son château. — Salency et le souvenir de saint Médard. — Plantation des haricots.

Salency. Mai.

Du sommet du « mont » Ganelon aux pentes raides et boisées, la vue est superbe sur Compiègne[1] et les forêts entre lesquelles serpente l'Aisne venant faire de l'Oise une grande rivière. Grâce aux bois, aux collines de formes heureuses

1. Compiègne et la basse vallée de l'Oise seront décrites dans la série du *Voyage en France* consacrée à l'Ile-de-France.

s'élançant de la nappe d'un vert intense, le paysage est d'une majestueuse grandeur.

Au pied du mont, vers le couchant, tout autre est le panorama. Dans un vallon marécageux, saigné de chenaux, planté de peupliers et de saules, se traîne la petite rivière de l'Aronde ; de grands plateaux mamelonnés, couverts de moissons, aux teintes douces, se hérissent de petites collines boisées.

Au bord de l'Aronde court un moment le chemin de fer de Roye. Une halte a été établie au pied de l'éperon terminal du mont Ganelon, près du village au nom celtique de Coudun, que dominent les talus apparents encore d'un camp de César. Franchissant l'Aronde, la voie ferrée s'élève sur le plateau pour descendre dans la vallée du Matz[1], à travers un pays bien cultivé, où les habitations isolées sont rares. A Antheuil, on atteint la ligne de faîte et un ample paysage apparaît. Au sein d'immenses plaines verdoyantes se creuse une vallée fraîche, bordée de collines riantes, remplie de beaux villages. Le Matz se devine par la ligne sinueuse des arbres aquatiques, formant comme une étroite et longue forêt.

A Roye-sur-Matz, j'ai quitté le chemin de fer

1. On prononce *Mâ*.

pour suivre la route de Noyon. Roye est un grand village triste comme ceux du pays voisin, le Santerre[1]; les habitations se cachent derrière les bâtiments de servitude, vastes granges sans autre ouverture que la porte cochère. Le Matz est ici un ruisseau étroit, mais abondant et limpide; il vient de naître en bouillonnant dans le village de Canny-sur-Matz, non loin de la route de Noyon, où me voici bientôt, au sein de paysages qui seraient vulgaires sans le rideau harmonieux des collines lointaines.

A la tour Roland, le spectacle change brusquement. Il n'y a pas de tour, mais une motte féodale, entourée de fossés profonds, dut jadis supporter un donjon. Au-dessous un val profond, entouré de coteaux boisés, est couronné par les belles futaies d'un parc. Au fond de ce bassin une petite ville groupe ses toits rouges autour de l'élégante flèche d'une église : Lassigny.

La campagne est fort animée. C'est dimanche pourtant, mais les paysans ont voulu profiter d'une claire journée printanière pour sarcler leurs cultures; dans les blés, dans les champs de fèves mêlées de pois, ils arrachent les mauvaises herbes.

---

1. Sur le Santerre, voyez les chapitres XVII et XVIII de la 17e série du *Voyage en France*.

Il semble que la population entière de Lassigny soit livrée à cette occupation, la bourgade paraît abandonnée. Rares sont les passants dans la grande rue bordée de maisons, isolées par des jardins fleuris et admirablement entretenus. Ces habitations ont, sur les côtés, de hauts pignons aigus en pierre de taille, disposition que l'on retrouve même à l'église, flanquée de chaque côté par six pignons latéraux.

Rien ne retient à Lassigny, mais à l'heure où j'y suis parvenu, aucun train n'est en partance dans la gare de ce chef-lieu de canton, relié à Noyon par une petite voie ferrée tracée dans la vallée de la Divette — ou Dives. Je me suis décidé à poursuivre la route à pied. Elle est charmante d'ailleurs, à partir de Dives; courant au flanc d'une colline isolée revêtue par le bois de la Réserve, elle permet de découvrir le beau massif boisé, strié de vallons, arrosé de fontaines, dressé entre la Divette et le Matz. Région humide, où les eaux stagnantes ont nécessité de grands travaux de drainage, grâce auxquels le sol se couvre de belles cultures. Dans presque tous les fossés, on voit des filets d'eau pure amenés par les drains.

Les vallons du massif sont emplis par les toits rouges des villages. Thiescourt borde le ruisseau de la Brouette, Cannectancourt celui de la Di-

vette, Ville s'étend sur une motte isolée et projette de longues rues en travers de la vallée dont elle commande le débouché vers l'Oise. Sur une colline élevée surgit un édifice que l'on prendrait de loin pour la tour sculptée et ornée de clochetons d'une cathédrale gothique, de plus près, pour une pagode de l'Inde. En réalité, c'est la partie haute d'un château de style Renaissance construit de nos jours près du village de Chiry.

Des abords de cette somptueuse habitation, la vue s'étend au loin sur l'Oise aux multiples méandres, de beaux horizons de collines boisées, Noyon groupée autour de sa cathédrale dans un ample et majestueux bassin ouvert en face des plaines de Chauny. Entre la rivière et les bois d'Ourscamps et de Carlepont est un hameau entouré de vastes constructions industrielles : la grande manufacture d'Ourscamps, établie dans les bâtiments d'une abbaye fameuse.

L'usine est à la fois une filature de coton, alimentant de nombreux établissements dans l'Oise et les départements voisins, et un tissage mécanique de velours coton, le plus grand de France pour cette industrie, dont Amiens est le centre principal[1]. Quand, en 1889, Ourscamps se présentait

1. J'ai signalé le rôle d'Ourscamp dans la 17e série du *Voyage en France*, p. 211, au chapitre XV consacré à Amiens.

devant le jury de l'Exposition, il possédait 27,224 broches de filature et 4,600 broches à retordre, le tissage mécanique renfermait 682 métiers, la manufacture occupait 805 ouvriers. Ourscamps, fondé en 1822, est célèbre dans le monde des économistes par ses installations d'assistance publique. L'usine occupe une partie des bâtiments de l'abbaye. Il reste encore les ruines superbes de l'église, un des plus beaux édifices de la Picardie, et la *salle des morts* où les moines déposaient les corps de leurs frères. Le contraste est grand entre ces débris muets du monastère et la ruche vivante où les rouages des machines font sans cesse entendre la prière du travail.

Un chemin à travers bois conduit à Sempigny, bourgade séparée de Pont-l'Évêque par l'Oise, rivière conservée ici en son état primitif, puisque la navigation se fait par un canal latéral. Ces deux communes sont en quelque sorte des faubourgs de Noyon.

Ville déchue de toutes ses grandeurs par la perte de son évêché, qui donnait aux prélats le titre de comte et de pair de France, devenue un simple chef-lieu de canton, Noyon n'en est pas moins une cité de riant aspect. De larges et belles routes aboutissent à un ample boulevard

tracé sur l'emplacement des anciens remparts. Devant la gare, une promenade, digne d'une grande ville, offre des allées de vieux arbres et des parterres fleuris.

Un boulevard, planté de marronniers, enveloppe entièrement l'antique cité. D'élégantes maisons, des jardins, où la rose, le dahlia, la glycine et la clématite se mêlent, bordent la calme ceinture noyonnaise. Rares sont les passants, mais un faubourg présente une constante animation par le passage des cuirassiers venant de leurs casernes, immenses bâtiments conçus selon les données les plus modernes.

A côté des maisons où la pierre blanche s'associe élégamment à la brique, il reste encore bien des vestiges du vieux Noyon, maisons toutes déjetées, faites de bois et de torchis. Des quartiers entiers ont conservé la noble ordonnance du dix-huitième siècle, époque où le nombreux chapitre de la cathédrale occupait de beaux hôtels, où la noblesse de la province résidait dans la cité.

Ma première visite a été pour la cathédrale, le monument par excellence de Noyon, une des belles œuvres de l'art gothique, malheureusement trop badigeonnée à l'intérieur et dont les verrières blanches versent une lumière crue à l'immense vaisseau. Combien, cependant, est digne

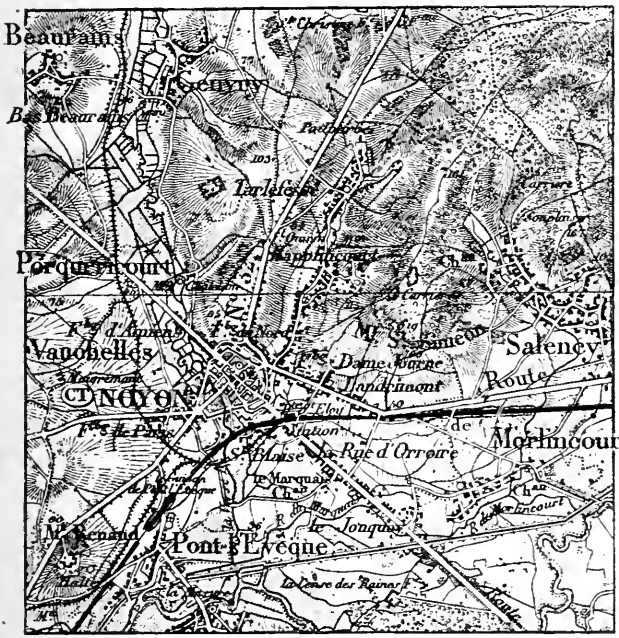
d'admiration le transept aux doubles rangées de fenêtres, avec son déambulatoire aux arcades romanes, ses voûtes aux fines nervures! Combien admirable aussi le chœur avec sa large galerie supérieure et ses faisceaux de colonnettes! Si Notre-Dame de Noyon n'est pas parmi les plus vastes de nos cathédrales, c'est une de celles où les architectes du moyen âge ont déployé le plus de génie.

Le triple porche devait être bien beau quand tout un peuple de statues couvrait les saillies et remplissait les niches. Ainsi dépouillée, la façade est d'une sévère majesté ; sans les hautes baies des tours, on croirait plutôt à un ouvrage de défense qu'à une cathédrale.

La place devant laquelle se dressent les flèches est bordée de maisons précédées de cours, dont les portails ouvrent entre des pilastres surmontés de grands vases de pierre rappelant les panaches des dais. Ce décor, d'une tranquillité monacale, est troublé seulement par les cris rauques des corneilles voletant autour des flèches trapues.

Tout ce coin de ville offre le même caractère de calme : rues désertes, édifices d'une élégance surannée, maisons aux assises alternées de pierre et de brique. Vers la mairie seulement et dans la rue de Paris, on retrouve un peu de vie. Là, sur

une place irrégulière, est une jolie fontaine ornée de statues. Un édifice charmant, dont la base est de style gothique et l'étage dans le goût — très



fleuri — de la Renaissance, flanqué d'une tourelle octogone, montre encore une vieille inscription « maison commune » sous ces mots modernes : HÔTEL DE VILLE.

Le vestibule de cet intéressant monument con-

duit à une salle remplie de bois et de meubles à l'usage des bouchers ; ce tableau déshonore l'aspect vieillot et charmant de l'antique demeure communale.

Près de la cathédrale, un édifice en charpente, orné de sculptures, porte le nom de *librairie des chanoines ;* c'est aujourd'hui la bibliothèque.

En somme, Noyon est une ville curieuse par ses vieux quartiers, élégante par ses maisons du siècle passé qui en font une sorte de Versailles épiscopal. Les évêques, choisis parmi les représentants des plus illustres familles, se plaisaient à embellir leur cité. Le dernier était un Grimaldi, de la famille des princes de Monaco ; avant lui, l'évêque-comte était un de Broglie.

Cet aspect tranquille est dû à l'absence d'industrie : les manufactures ont épargné Noyon. La grande usine la plus proche est Ourscamps ; pour trouver un groupement ouvrier considérable, il faut remonter l'Oise jusqu'à Chauny. C'est donc un centre purement agricole : le marché principal pour les haricots. Soissons a usurpé la réputation légitimement due à Noyon, les rives de l'Aisne ne produisent pas autant de ces farineux ; la culture a lieu surtout entre Creil et Chauny, c'est-à-dire dans la vallée de l'Oise, puis, au delà de Soissons, dans la vallée de Vesle, autour de

Braisne et dans la campagne de Laon. Ce n'en est pas moins le *haricot de Soissons;* Noyon a dû se contenter de donner son nom à une sous-variété.

Les cultures légumières se font de préférence au pied des collines de la rive droite de l'Oise, à une exposition au midi. Sur l'autre versant, on fait plutôt de la grande culture, céréales et betteraves. La région se rattache au plateau du Santerre d'où viennent les petites rivières du Noyonnais : la Divette et la Verse.

Cette dernière traverse la ville pour aller se jeter dans l'Oise. Depuis peu de temps, son vallon est parcouru jusqu'à Guiscard par un chemin de fer à voie étroite soudé, à Bussy, au réseau des chemins de fer économiques de la Somme.

La petite ligne, après un parcours commun avec celle de Lassigny, contourne Noyon, si bien enfouie dans les arbres qu'on la devine seulement par les tours de la cathédrale et les immenses casernes bâties au revers d'une colline. L'entrée de la vallée est couverte de pépinières et de champs d'artichauts ; dans les parties en pentes, au bord de la rivière, sont des prairies marécageuses et des peupliers régulièrement plantés, arbres bientôt si nombreux, qu'ils donnent aux

alentours des villages : Beaurains, Genvry, Bussy l'aspect d'un vaste parc. Jusqu'à Guiscard les rives de la Verse montrent les mêmes marais remplis de grands arbres en quinconces.

Guiscard est un bourg tranquille bâti à la croisée de routes formant deux larges et longues rues pavées, bordées de maisons de torchis basses, peintes de couleur claire, que les constructions en briques remplacent rapidement. Ces rangées de petites habitations, où la teinte rouge des briques est relevée par l'encadrement blanc des fenêtres et dont les pignons sont très aigus, forment un assez curieux décor de bourgade. Pas d'industrie, sinon une fabrique de draps construite dans les dépendances du château des ducs d'Aumont, princière demeure dont il reste trois pavillons et les murs du parc.

J'ai gagné Salency en traversant le haut massif boisé qui s'étend de Noyon à Villequier sur plus de douze kilomètres, véritable forêt revêtant les « montagnes » d'un si grand effet aux yeux du voyageur descendu du nord par le chemin de fer. Ces collines enferment de charmants vallons à l'issue desquels sont les villages, et se terminent parfois en promontoire. Par les sentiers sinueux tracés sous bois, j'ai atteint la montagne de Béhé-

ricourt dont le point culminant (177 mètres) domine de 140 mètres les rives de l'Oise. De cet observatoire la vue est très belle sur la vallée, les villes de Noyon et de Chauny et les innombrables hameaux qui donnent tant de gaîté au pays. Au pied du promontoire est Babœuf fondé, dit-on, par un neveu de Calvin, dont descendit le fameux Gracchus Babœuf. De l'autre côté de l'Oise, amplement étalé, voici le village de Quierzy, où Charles le Chauve signa le fameux capitulaire qui, en reconnaissant l'hérédité des titres, fonctions et dignités, fut l'origine du régime féodal et retarda si longtemps la formation d'une France homogène. Il ne reste aucune trace du palais des rois franks, où s'accomplit cet abandon des privilèges royaux.

Du sommet de Béhéricourt, un chemin gagne la colline de Sonplaisir, derrière laquelle, dans un vallon fermé par le mont Saint-Siméon, s'étend, très long, le village de Salency, où naquit saint Médard et où ce saint patron de la pluie institua la fête des Rosières. Ce pli des collines noyonnaises est un des coins les plus riants de la vieille France. Salency est blotti entre les pentes verdoyantes plantées de pommiers, de poiriers et de cassis, culture importante dans ces vallons. Au-dessus, les bois couvrent les lignes harmonieuses

des hauteurs. Dans les vergers, près des maisons, la vigne grimpe aux arbres.

J'ai demandé des nouvelles des rosières. Hélas! il n'y en eut pas cette année : la fête devrait avoir lieu ce mois-ci, mais la gloire d'être rosière ne va pas sans dépenses, et les parents des jeunes filles dignes de cet honneur n'ont pas voulu faire les frais de toilette et de réjouissance, auxquels ne peut parer la somme de 145 fr. allouée à la vierge choisie pour sa conduite. Salency renie ses vieilles traditions, la gracieuse fête rêvée par le bon saint Médard a moins d'attrait que le tir à l'arc, plaisir favori de la population masculine. Cependant, il est resté quelque chose des réjouissances aimables d'autrefois : on adore les fleurs à Salency ; autour des maisonnettes, il y a des jardinets charmants remplis d'ancolies, de silènes, de pivoines, de dyélitras et de tulipes ; les femmes placent des tuteurs, taillent les fleurs flétries, spectacle assez rare aujourd'hui dans la vie rurale.

Le repas du matin est fini ; la population se rend aux champs dans la plaine pour semer les haricots. Le sentier tracé au pied du mont Saint-Siméon me ramène à Noyon, à travers cette vie rustique. Les hommes ouvrent les sillons, les femmes et les enfants suivent et laissent tomber

régulièrement les grains d'un blanc de lait. Pour les cultures plus étendues, une houe traînée par un cheval creuse le sillon, un homme portant sur le dos un sac plein de semences jette rapidement la graine. Avant quinze jours, si le soleil daigne luire, ces terres brunes se couvriront de rangées d'un vert tendre et, bientôt, les papillons blancs du haricot fleuri mettront leur neige légère sur les lignes devenues sombres.

II

EN SOISSONNAIS

Longueil-Sainte-Marie et le Grand Ferré. — Compiègne. — Au bord de l'Aisne. — Souvenirs mérovingiens. — Attichy. — — Vic-sur-Aisne. — Soissons et ses monuments. — L'abbaye de Saint-Médard.

Soissons. Février.

Le train de Beauvais m'a laissé à Longueil-Sainte-Marie avec la perspective d'attendre plus d'une heure la correspondance pour Compiègne et Soissons. Descendu dans le village, longue rue sans caractère, j'eus une surprise heureuse. Sur le carrefour servant de place publique est un petit monument de marbre, surmonté d'une statuette en bronze représentant un homme d'armes recouvert de la cotte de mailles et frappant de sa hache un ennemi terrassé. C'est l'effigie du Grand Ferré, le vaillant paysan picard qui fut, vers 1333, la terreur des Anglais. Ce Grand Ferré mourut parce qu'il avait bu de l'eau glacée, après avoir assommé une demi-douzaine d'ennemis qui voulurent profiter de sa maladie pour se débarrasser

de lui. Michelet a consacré au Grand Ferré une de ses pages les plus captivantes.

L'humble monument de ce paysan de France est non loin des statues de deux vaillantes filles du peuple : Jeanne Hachette, la petite bourgeoise qui repoussa le Téméraire et dont Beauvais possède l'effigie ; Jeanne d'Arc, la bergère, représentée dans ce Compiègne qui la vit prendre par l'ennemi, si longtemps plein de terreur à sa vue. Toute la vieille France tient ainsi dans quelques lieues de terrain.

A Compiègne, encore une longue attente. La gare est près de la ville ; aussitôt l'Oise — devenue large et abondante grâce à l'apport de l'Aisne — aussitôt l'Oise traversée on est au cœur de cette cité élégante, active, animée grâce à sa garnison nombreuse. Mais en dehors de l'hôtel de ville, œuvre délicate de la Renaissance, et de la place où se dresse la statue de la Pucelle, peu de choses à voir ici. Le château, du dehors, n'inspire pas beaucoup plus d'admiration qu'une caserne ; d'ailleurs je n'ai pas le temps de le visiter et de parcourir le parc [1].

1. Je reviendrai sur Compiègne dans la dernière série du *Voyage en France*, qui sera consacrée à la région parisienne.

Le chemin de fer de Soissons franchit l'Oise à la sortie de la gare de Compiègne et, presque aussitôt, pénètre dans la forêt. On aperçoit un instant les pentes raides du mont Ganelon qui domine le confluent des deux rivières, les vastes futaies de l'Aigue[1] et de Compiègne revêtant plaines, coteaux et petits monts. Puis les arbres masquent l'horizon. Le train en courant laisse à peine entrevoir les percées solennelles bordées par les troncs des hêtres lisses et droits, dont le feuillage tombé à l'automne fait un tapis d'or rougi. Parfois des pins mettent une note plus sombre dans la majesté de la sylve endormie. De grands espaces sont couverts par les tiges couchées et roussies des fougères ; le pied des arbres est souvent ourlé par une délicate collerette de mousse d'un vert tendre.

A Rethondes, la ligne de Pierrefonds se détache pour pénétrer dans le vallon du Vieux Moulin, celle de Soissons débouche dans la vallée, au pied du mont Saint-Marc dont les escarpements sont tapissés de chênes et de hêtres. De l'autre côté de l'Aisne aux rives marécageuses, la forêt de l'Aigue plonge en croupes fauves. Les versants

1. La forêt de l'Aigue, qui couvre 3,865 hectares, est écrite *Laigue* sur la carte d'état-major.

sont couverts d'arbres, on pourrait croire que le pays tout entier est une sylve continue, sauf l'étroite bande de prés et de cultures parcourue par la rivière ; mais là-haut sont de mornes plateaux nus, *fendus* par des rus coulant au fond de ravins très frais. Ces plaines sont une des terres nourricières de la France, elles prolongent au delà de l'Ourcq cette Brie *galevesse* ou pouilleuse qui jouit d'une réputation mauvaise mais imméritée. Terres à céréales et à betteraves alimentent de blé le marché de Soissons et de racines les sucreries de la vallée de l'Aisne. De distance en distance, à partir de Berneuil, on voit s'élever les cheminées de ces fabriques. La campagne sucrière est finie, aucune fumée ne s'échappe, les ports ne sont plus encombrés par les chalands débarquant les betteraves [1].

A Berneuil s'ouvre un vallon profond, parcouru par la claire riviérette du Vandy, utilisée par une fabrique d'optique qui produit des verres de jumelles et des loupes à lire [2]. L'usine dépend de Cuise-la-Motte, village qui fut un domaine des

1. Les bords de l'Aisne entre Compiègne et Soissons ont des sucreries à Berneuil, Attichy, Vic-sur-Aisne, Pommiers et Soissons.

2. Sur l'industrie de l'optique, voyez la 17e série du *Voyage en France* : chapitre XI (les Opticiens du Thérain), et la 21e série, chapitres consacrés à Ligny-en-Barrois et à Saint-Mihiel.

rois mérovingiens : là mourut Clotaire I^er^, une des plus farouches et des plus singulières figures de ces temps peu connus de nous. Cuise était une forêt immense, où le souverain frank avait un rendez-vous de chasse ; il y venait souvent de sa villa de Braisne, son séjour préféré. De cette immense futaie, véritable province couverte d'arbres, les forêts de l'Aigue, de Compiègne, de Hallatte et de Chantilly sont de faibles restes. Elles permettent cependant encore de comprendre la vie à demi sauvage de ces rois dont les vallées de l'Aisne et de l'Oise, depuis Attigny jusqu'à Verberie, étaient le séjour de prédilection, existence qu'Augustin Thierry a restituée avec tant de force dans ses *Récits des temps mérovingiens*.

Rien, dans l'aspect des choses, n'évoque ces temps lointains. Le pays est aimable et riant ; l'Aisne, retenue par les barrages des écluses et les berges régularisées, a perdu le caractère à demi lacustre rappelé par les vastes champs de roseaux çà et là conservés. Au flanc des collines, des villages et des habitations de plaisance font des taches blanches. La plus grosse de ces agglomérations, Attichy, n'a pas même 1,000 habitants, mais elle garde des allures de ville. Elle s'est reliée à la

gare par une longue avenue plantée d'arbres taillés en forme de murailles de verdure, entre lesquels on a placé des bancs. Le bourg possède un beau mail, reste d'un parc seigneurial, terminé par un de ces jeux de paume chers à la Picardie. Les maisons de pierre blanche tirée de belles carrières voisines sont gaies à l'œil, avec leurs hauts pignons. La place est fort pittoresque, grâce à de vieilles halles coiffées d'un toit aigu porté sur des colonnes trapues et faisant face à un hôtel de ville au rez-de-chaussée bordé d'arcades. Derrière se dresse la colline escarpée, couronnée par un bois de pins.

Six kilomètres seulement séparent Attichy du premier chef-lieu de canton de l'Aisne : Vic. J'entreprends la course, mais j'ai compté sans le dégel, la route est couverte d'une bouillie froide et j'ai quelque peine à circuler. Sauf les pentes, revêtues de petites cultures, la vallée n'offre que des labours sans fin où l'on sèmera bientôt les betteraves. La campagne est plus riante dans les ravins latéraux. A l'issue d'un vallon, Bitry dresse la haute flèche de pierre de son église aux contreforts sculptés et ornés de niches. Les flancs des coteaux sont répartis en une infinité de domaines minuscules, comme « jardinés ». Le paysan, ici et dans Saint-Pierre, village voisin, est,

en même temps, artisan ; la population se livre à la fabrication des instruments d'optique, plusieurs maisons parisiennes ont leurs ateliers, mais les ouvriers sont moins nombreux que dans la vallée du Thérain[1].

Malgré le dégel, la route est régulière, la boue encore immaculée recouvre une couche de macadam d'une régularité absolue. Soudain elle se « gondole », il y a de petites ornières et des creux, un évident changement dans le mode d'entretien. C'est qu'on passe de l'Oise dans l'Aisne. Au loin, apparaissent les toits aigus d'un château et les maisons de la petite ville de Vic, à demi enfouies dans les arbres. Le chemin atteint la chaussée Brunehaut devenue la grande route de Noyon, se confond avec elle pour franchir le ru d'Hozier[2] et grimpe aux flancs d'un coteau en longeant les remparts d'une forteresse féodale dont la seule partie en bon état est un donjon flanqué de grosses tours. L'antique castel, transformé en habitation, fait face à la place irrégulière de la bourgade.

Vic est un petit centre agricole, son activité est accrue par les carrières importantes des environs.

---

1. Voyez la 17e série du *Voyage en France*, chapitre XI. Pour l'optique, voir également le chapitre de la 21e série consacré à Ligny-en-Barrois.

2. Ou ru d'Ozier.

Son port, le plus considérable de l'Aisne canalisée, et sa gare ont d'énormes piles de cubes de pierre blanche destinés en grande partie aux travaux de Paris.

Autour de Vic, la vallée est belle. Les collines se haussent et s'escarpent ; leurs flancs bien cultivés, leurs crêtes boisées, les vaux profonds et verdoyants qui les échancrent forment un décor gracieux. Bientôt elles s'écartent et dessinent un large bassin au cœur duquel apparaissent de hautes tours, des flèches, les toits pressés d'une ville. Au pied ou sur les pentes des coteaux, des villages lui forment une ceinture. Nous voici dans le grand site historique de Soissons, une des plus anciennes et des plus illustres cités de la vieille Gaule, aujourd'hui déchue. La capitale des rois francs, le chef-lieu administratif de l'Ile-de-France, résidence du gouverneur de la province dont Paris était le cœur, est une simple sous-préfecture. Elle a gardé son évêché, mais ses prélats n'ont plus le rang élevé qu'ils avaient dans la hiérarchie, lorsqu'ils étaient les suppléants naturels de l'archevêque de Reims pour le sacre des rois. Son industrie, sa situation à la jonction de plusieurs vallées, l'ont préservée de l'irrémédiable chute. Si ce n'est pas une grande cité, c'est une ville active et vivante.

On n'a pas cette impression si l'on pénètre par les routes tracées sur l'emplacement des anciennes défenses dont le rôle fut si peu efficace en 1814, 1815 et 1870 ; mais l'entrée par la gare donne à Soissons un caractère de grandeur hors de proportion avec la réalité des choses. Le rang de place forte, occupé encore par Soissons quand ses premiers chemins de fer furent construits, avait fait établir la station à la limite de la zone militaire. Il fallut créer une avenue de 1,500 mètres. Elle s'est bordée de belles constructions et d'usines. Quand on a jeté les remparts à bas, un quartier neuf a été tracé. De hautes maisons de pierre blanche et une bourse de commerce dessinent une place où aboutissent les rues irrégulières de la ville primitive.

Cette bourse commerciale révèle l'importance économique de Soissons. L'Aisne rendue navigable, les chemins de fer de Laon, de Reims, de Paris et de Compiègne ont fait de l'ancienne forteresse le marché naturel pour de riches contrées où les betteraves et les céréales sont l'objet d'une culture intensive. Le samedi voit affluer les cultivateurs de tous les points de l'Aisne et de l'Oise. La vente des grains se fait sur échantillons ; jadis elle avait lieu à l'*Agence,* sorte de bourse située près du port ; meuniers, cultivateurs et boulan-

gers y affluaient, on allait achever les transactions dans les cafés fameux de l'*Agence* et de Foi. Les blés de Soissons n'ont pas la célébrité des haricots

mais entrent pour un chiffre autrement considérable dans le mouvement général des affaires.

Soissons a gardé quelques monuments : ils lui attireraient de bien plus nombreux touristes si l'on s'efforçait de préserver ces restes d'une époque de grandeur. Le premier rencontré au cours

d'une promenade, l'église Saint-Pierre, est en proie à un vandalisme latent. Non seulement il a été transformé en gymnase, mais ce qui reste de ses verrières sert de cible aux gamins, les pierres jetées s'accumulent au rebord des étroites fenêtres romanes dont les sculptures délicates dans leur simplicité sont chaque jour brisées par les cailloux. Quel beau musée archéologique on ferait de ce temple roman, si intimement mêlé à la vie du vieux Soissons ! Les richesses lapidaires trouvées dans le Soissonnais sont aujourd'hui enfermées dans le sous-sol de l'hôtel de ville.

Non loin du délabrement de Saint-Pierre s'épanouit la cathédrale, religieusement restaurée, une des plus vastes et des plus belles églises gothiques du nord de la France, mais d'un aspect sévère et froid. De là une rue conduit à la grande place, ornée d'un théâtre élégant et d'une fontaine, plantée d'arbres, bordée de maisons tranquilles. L'étroite rue Saint-Léger aboutit vers l'ancienne église de ce nom, devenue chapelle du petit séminaire, formant le fond d'un décor charmant, sur une place plantée de tilleuls noueux dont l'ancien hôtel des Intendants occupe un des côtés. Cet édifice d'une majesté élégante est transformé en hôtel de ville, une des ailes sert de sous-préfecture.

Saint-Médard et Saint-Jean-des-Vignes complètent ce musée d'architecture qu'on appelle Soissons. Ce sont des ruines. L'une, Saint-Jean, est majestueuse encore par la façade, restée debout, d'une des plus somptueuses églises gothiques. Deux hautes tours couronnées de flèches, le mur percé d'une grande rose, où meneaux et verrières sont tombés, laissant voir un immense pan du ciel, les portails sculptés font de Saint-Jean-des-Vignes une chose superbe. Le génie militaire s'est emparé de ce qui fut l'abbaye, tout est dans un état navrant d'abandon. On y a installé une manutention qui fournit le pain au régiment en garnison à Soissons. On pourrait transporter ailleurs cette boulangerie militaire — le terrain ne manque pas sur l'emplacement des remparts — et faire de Saint-Jean-des-Vignes une admirable promenade en transformant les cours et les abords en jardins dont la verdure mettrait en pleine valeur ces restes précieux et superbes.

Quant à Saint-Médard, l'abbaye illustre où se déroulèrent tant de scènes grandioses ou tragiques de l'ère mérovingienne, véritable capitale féodale d'un État dont le chef, l'abbé, put conduire à Bouvines cent cinquante chevaliers, ses vassaux, ce n'est plus qu'un souvenir. Disparus les sept églises et les bâtiments immenses où vivaient des centaines

de moines, où les pèlerins affluaient par milliers. Un seul corps de logis est debout, il renferme un orphelinat d'aveugles. Sous la chapelle est la crypte qui fut la sépulture des rois de la première race. Elle communique avec des caveaux dont l'un, dit-on, servit de prison à Louis le Débonnaire. Parmi les débris et les ossements entassés, une pierre brisée porte la seule inscription historique de ce lieu, elle commémore « la visite de Son Altesse Royale la duchesse de Berry dans cette prison ». Tel était le sort de l'abbaye au lendemain de la Révolution.

Saint-Médard, bien des siècles auparavant, avait eu un prisonnier fameux, Abailard ; la gardienne des ruines me montrait tout à l'heure sa prison, base d'une tour transformée en chapelle.

Le pauvre hameau groupé autour des débris rappelle uniquement par le nom de ses ruelles le passé historique de ce coin de terre : rue Louis-le-Débonnaire, rue Pépin-le-Bref, rue de Bouvines. De vastes espaces déserts, zone couverte jadis par les fortifications, séparent Saint-Médard de la ville. Les fossés sont comblés, des rues encore sans habitations ont été tracées. Çà et là apparaissent quelques pierres, vestiges de ces remparts qui faisaient dire à Napoléon, pendant la campagne de France, que les murailles de Sois-

sons étaient de la même roche que celles de Saint-Jean-d'Acre. Étrange rapprochement, à cette heure de déclin pour le puissant empereur qui avait failli voir sa carrière de général républicain arrêtée au siège de la forteresse syrienne !

Il reste peu de choses du passé militaire de Soissons. Les architectes de l'armée ont mis leur marque peu esthétique sur l'abbaye Notre-Dame devenue une caserne, mais un charmant pavillon de style Louis XIII, orné de trophées, précédé par une porte de grande allure, sert de bureau au génie : c'est le logis des Arquebusiers construit au milieu du XVII^e^ siècle par le maréchal d'Estrées.

III

EN LAONNAIS

Tergnier. — La Fère et ses forts. — De La Fère à Laon. — Apparition de Laon. — La gare. — La « grimpette ». — Les faubourgs. — Vaux et Ardon. — La culture des artichauts. — La cuve Saint-Vincent. — La ville et ses monuments. — Les forts.

Notre Dame-de-Liesse. Juillet.

Quelles jolies villes aux amples avenues, aux places ombreuses, aux jardins verdoyants auraient fait naître les voies ferrées, si l'on avait pu prévoir le développement amené par cette transformation des moyens de transport ! Mais on a vécu au jour le jour dans les centres appelés à un rapide accroissement, les maisons se sont édifiées à la queue leu leu sur les étroits chemins ruraux, les hameaux se sont soudés de guingois, et l'on voit des agglomérations considérables conserver l'aspect de villages dont la vicinalité irrégulière n'est pas compensée par le pittoresque des édifices.

Ainsi en est-il pour Tergnier. C'était un hameau lorsque la Compagnie du Nord en fit la gare

de croisement pour les deux importantes lignes de Paris à Bruxelles, et de Calais à Reims et Bâle ; en même temps, on installait sur ce point de vastes ateliers de construction, qui attiraient une population considérable. Le village était insuffisant pour recevoir tant d'habitants nouveaux, ceux-ci ont débordé sur Fargniers et sur Vouël : les trois communes forment en réalité une cité ouvrière peuplée de près de 7,000 âmes[1], dépassant ainsi l'antique centre de la contrée, la forte place de La Fère, séparée de Tergnier par une lieue à peine.

Le groupe de Tergnier n'a cependant pas tiré tout le parti que l'on aurait pu attendre de sa merveilleuse situation, au point de jonction d'importantes lignes ferrées et des deux grands canaux de Saint-Quentin et de la Sambre à l'Oise, près des canaux de la Somme et de l'Oise à l'Aisne. Sauf une distillerie, une sucrerie et une fabrique de machines agricoles, il ne s'y est pas créé de grandes usines ; les ateliers du chemin de fer et les services d'une gare importante sont restés la source principale de prospérité ; pourtant des magasins généraux ont profité de cette situation exceptionnelle.

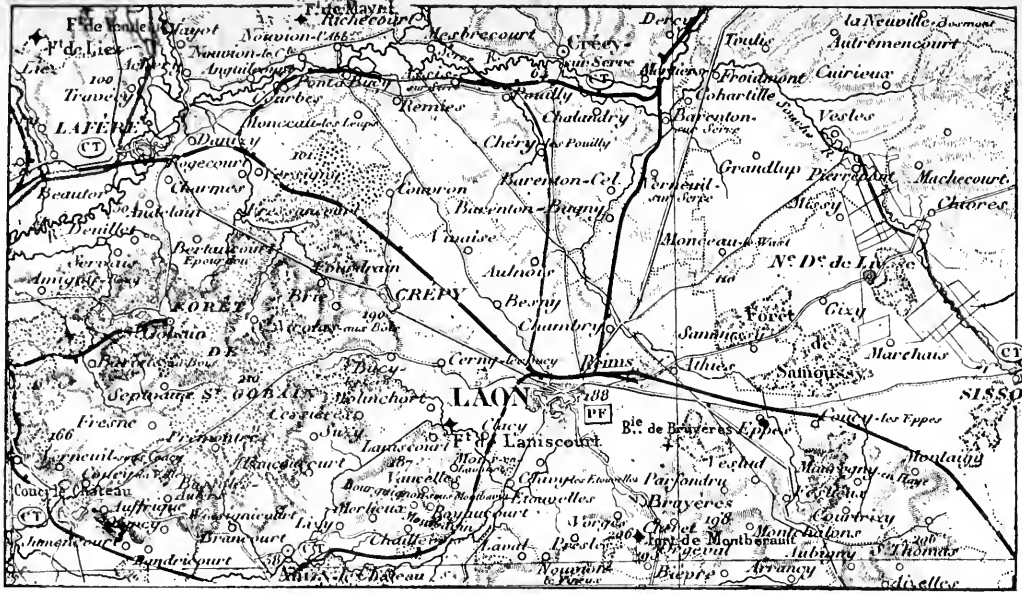
---

1. Tergnier, 3,960 ; Fargniers, 2,125 ; Vouël, 592.

La route de Noyon à La Fère est la grande artère de l'agglomération Tergnier-Fargniers. Très irrégulière aux abords de la gare, elle devient bientôt une rue de village jusqu'à la sortie des maisons. La route se déploie alors parallèlement au chemin de fer et au canal dans une vaste plaine se relevant au nord jusqu'aux hauteurs de faible relief couronnées par les forts de Liez et de Vendeuil. Sur la route sont d'amples bâtiments entourés d'un mur, les portes d'accès ont des pilastres ornés de bombes : magasins d'artillerie où l'on garde une grande partie du matériel du camp retranché.

L'humble cité de La Fère a conservé son caractère militaire. Si les autres villes du Nord et, près d'elle, Soissons, ont perdu leurs murailles, les siennes ont été renforcées ; des forts détachés barrent en avant le nœud de chemin de fer de Tergnier et, avec ceux de Laon, forment comme une digue à l'invasion ; cette digue forcée, nos troupes trouveraient dans le massif de hauteurs revêtues par les futaies de Saint-Gobain, une série de positions superbes permettant de tenir longtemps la route de Paris ; situation analogue à celle de la montagne de Reims.

Quand on s'est décidé à occuper la position de Laon-La Fère, on avait projeté un rideau bien



LE LAONNAIS.

Échelle au 1/320,000e.

plus considérable d'ouvrages. On voulait créer des forts à Jussy, au-dessus de la jonction des lignes de Belgique et d'Amiens ; à Noureuil, sur les hauteurs entre Tergnier et Chauny, et, en face, à Amigny, sur la route de Chauny à Saint-Gobain ; ce dernier ouvrage aurait communiqué avec une batterie projetée à la ferme d'Effécourt, au-dessus de La Fère. Un grand fort devait couvrir le mont de Joie, près de Crépy-en-Laonnois, et relier ainsi La Fère à Laon, en croisant ses feux avec celui de Laniscourt. Pour couvrir Soissons, des forts étaient créés à la Malmaison et à Condé-sur-Aisne. A peine construit, celui-là a été abandonné, après avoir servi d'expériences pour l'emploi des nouveaux explosifs, qui l'ont complètement bouleversé.

Un dernier fort, Montberault, flanqué par la batterie de Bruyères, couvre la position à l'est.

Malgré la faible importance de La Fère, comparativement à Laon, capitale du département, centre d'un important réseau de voies ferrées, le simple chef-lieu de canton est le centre du groupe et la résidence du gouverneur.

La route, après avoir franchi le canal, formant un port animé, traverse un des bras de l'Oise et pénètre dans les premières défenses de la place,

rempart de terre couvrant le faubourg de Saint-Firmin, large rue qui donne accès à l'une des deux portes de la ville.

Bien petite, cette cité guerrière, mais propre et avenante. Sa voie principale, sinueuse, présente des enseignes pendantes d'un pittoresque effet. D'autres rues tranquilles aboutissent, soit au rempart, soit à la grande place d'armes que bordent les casernes d'artillerie, édifices les plus considérables de La Fère. Le pavillon principal, de style Louis XIII, est assez monumental. Sur les avant-corps, deux inscriptions rappellent l'incendie allumé par les Prussiens pendant le bombardement du 23 novembre 1870, et la restauration effectuée de 1873 à 1874. Les autres bâtiments, plus vastes, n'ont qu'un étage surmonté de mansardes. Ils portent la date de 1767.

L'ancien arsenal, encore utilisé sous ce nom, est un charmant édifice de 1661 ; le pavillon central est orné d'un élégant campanile. L'école d'artillerie occupe une sorte de château édifié sur l'emplacement de la forteresse féodale. Le plus grand édifice civil est une minoterie haute de plusieurs étages, dont les roues sont mises en mouvement par un bras de rivière. Le rôle de cette usine est lui-même militaire, elle devrait assurer l'alimentation en cas de siège.

L'hôtel de ville est sans intérêt; de même, l'église, peuplée à profusion par la polychromie de Saint-Sulpice, ne montre guère au visiteur qu'une inscription en l'honneur de la princesse Marie de Luxembourg, surnommée « la Mère des pauvres », morte en 1661.

La principale entrée de la ville conduit au faubourg Notre-Dame et à la gare. C'est une porte double supportant une galerie percée de meurtrières reliant deux tourelles crénelées. Un bras de la Serre baigne le rempart et le sépare d'une belle promenade plantée d'ormeaux. Aux abords du faubourg, deux villages se prolongent, Danizy et Charmes; avec les autres communes d'Andelain et de Beautor, ils portent l'agglomération de La Fère à une population de plus de 6,800 âmes, dont près de 1,800 pour la garnison.

De La Fère à Laon, le chemin de fer traverse un pays assez monotone, malgré le rideau sombre formé par les collines boisées de Saint-Gobain.

Pour qui vient du Nord, il y a cependant quelque variété; la betterave n'est plus la maîtresse absolue du sol; il y a des bois, des landes fleuries de bruyères; les terres basses sont plantées d'arbres aquatiques d'une végétation luxuriante. Brusquement, à la hauteur de Crépy-en-Laonnois,

apparaît la plaine immense de Laon, toute blonde de moissons, étalée au pied d'une série de collines isolées, régulières, taillées comme des ouvrages de défense, précédées, telles des contrescarpes, par de longs plissements revêtus d'une végétation souffreteuse.

La plaine est opulente dans sa vulgarité, avec les cheminées de ses râperies et de ses sucreries, indiquant le caractère industriel des cultures. Au milieu se dresse une colline à laquelle ses formes régulières, l'isolement, les flancs boisés donnent l'aspect d'une véritable montagne. Sur la crête géométrique, des remparts, des promenades, de hautes et élégantes tours d'églises forment un décor superbe, comparable à celui d'Angoulême — si l'on trouvait ici le ciel limpide, transparent et doux de la Charente[1]. C'est la colline ou *montagne* de Laon, un des sites les plus curieux de tout le nord de la France.

Jadis centre important pour le croisement des routes postales, Laon a conservé un rang considérable dans l'économie générale du pays, par le nombre des chemins de fer aboutissant dans sa gare. Une des grandes voies ferrées de l'Europe centrale, empruntant des tronçons nombreux de

1. Sur Angoulême, voyez la 15e série du *Voyage en France*.

nos lignes françaises, de Calais à Strasbourg et à Bâle, par Amiens, Tergnier, Reims et Châlons, constitue la partie vitale de cette jonction de rails. Les relations de l'Angleterre avec la Suisse, une partie de l'Allemagne et l'Autriche, se font donc par ce nœud de chemins de fer qui s'appelle la gare de Laon. Les autres lignes sont moins importantes, mais présentent une grande activité. Une des principales du Nord, de Paris à Hirson, une voie stratégique entre Laon et Valenciennes, c'est-à-dire le bassin houiller d'Anzin, sont parcourues par des trains express ; les relations avec les Ardennes sont assurées par le chemin de fer de Liart, qui sera poursuivi sur Mézières-Charleville. Il manque encore à Laon un embranchement vers Fismes et Château-Thierry, pour faire du chef-lieu de l'Aisne le type complet d'un grand centre de communications modernes.

A toutes ces lignes il faudra bientôt ajouter la crémaillère électrique entre la gare et le plateau. Jusqu'ici la ville semblait bouder les chemins de fer ; pour aller de la station au sommet de la montagne, on devait suivre à pas lents une longue route en lacets, ou s'élever par le raide escalier en ligne droite, appelé la *Grimpette,* conduisant sur les promenades tracées au pied des remparts.

La commune ne comprend pas seulement la

ville du plateau : des faubourgs se sont formés au pied de la montagne, à chaque jonction de route; les plus vastes, Vaux et Ardon, sont presque des petites villes. Au lieu de prendre la Grimpette, j'ai frété une voiture pour aller visiter ces satellites de Laon et atteindre le plateau par la cuve Saint-Vincent.

Vaux est voisin de la gare; de coquettes villas, de belles écoles, un élégant colombier de la Renaissance, encore peuplé de pigeons, donnent au faubourg l'aspect d'un petit centre coquet et vivant. Au-dessus, la colline se dresse abrupte, couronnée par les murs de la citadelle. Les pentes sont couvertes de cultures maraîchères, asperges, haricots, petits pois. Des carrières de sable, taillées en falaise, semblent raconter l'histoire géologique de la montagnette.

La route contourne celle-ci, à travers de beaux enclos et des champs couverts de plants d'artichauts, un des produits les plus réputés de la fertile campagne de Laon. La variété cultivée a pris le nom de la ville et s'est répandue partout; le fruit est gros et charnu. Un grand nombre de villages, dans l'Aisne, se livrent à cette production pour alimenter les halles de Paris. Mais les champs ne s'étendent guère au delà des habitations. A Laon même on ne cultive pas l'artichaut

aux abords de la cité, par crainte des maraudeurs ; les maraîchers ont restreint la zone d'exploitation aux terrains les plus voisins d'Ardon, où la surveillance est facile.

Ardon est un bourg régulier, bâti au bord du ruisseau marécageux que longe plus loin un autre écart de la commune de Laon, Leuilly. La grande rue est formée par la route de Bruyères, descendue de la ville par des lacets tracés au flanc de la cuve Saint-Vincent, la grande curiosité de Laon.

La « montagne » se contourne en une étroite arête, bizarrement terminée par des promontoires dessinant comme un cratère égueulé sur un de ses côtés. La brèche est indiquée au sud par une colline mince, raidement taillée, au nord par une masse un peu plus large dont la citadelle occupe l'extrémité ; un isthme étroit relie les deux coteaux et achève de dessiner la cuve.

C'est un cirque verdoyant, capricieusement festonné par des ravins remplis de jardins. Dans cet abîme interdit aux souffles des vents âpres, la végétation prend une vigueur remarquable. Les arbres fruitiers abondent, les enclos sont consacrés à la production des primeurs : petits pois, haricots, asperges. A travers ces luxuriantes cultures, la route monte en lacets, coupée par de jolis chemins raides bordés d'aubépine. A mesure

que l'on s'élève, la vue s'étend et devient fort

Échelle au 1/50,000e.

belle ; par l'ouverture de la cuve, on découvre de

lointaines lignes de collines et les horizons sans fin de la plaine, où se confondent Picardie et Champagne.

L'ascension est courte, voici la ville ; on y pénètre par la pittoresque porte ogivale d'Ardon, flanquée de tours. Laon, de ce côté, présente une façade de maisons d'un aspect méridional. Sans cesse chauffée par le soleil, cette partie de la ville offre de belles treilles contre les murs, des fenêtres et des jardins fleuris, des promenades où l'air est tiède et doux.

Mais l'aspect des choses change bientôt. Voici d'étroites et silencieuses rues où les passants sont rares, les maisons hautes et tranquilles ; çà et là de vieux hôtels de noble ordonnance rompent la monotonie des façades banales. Une seule rue présente quelque animation : la voie maîtresse qui traverse Laon dans sa plus grande longueur ; encore est-elle vivante seulement dans la partie centrale, près de l'hôtel de ville, lourd monument bordant une petite place ornée de la statue du maréchal Sérurier. Beaucoup de magasins, parfois élégants, indiquant une population aisée. Laon, en effet, possède une bourgeoisie riche, attirée par la salubrité de l'air ; avec les fonctionnaires, nombreux dans le chef-lieu d'un département opulent, les retraités et les officiers de la garnison,

cela constitue un noyau important de « société ». Il n'y a aucune usine sur ce plateau, pas d'autre industrie que les petits métiers ; tout cela conserve à Laon un cachet archaïque d'aristocratie provinciale, rappelant l'époque où la ville était la résidence d'évêques-ducs.

Ce caractère est bien plus frappant encore sur les promenades tracées au pied des remparts, mails ombreux aux arbres moussus, d'où l'on a une vue immense sur les campagnes, variant sans cesse par les changements d'horizon. Les placides rentiers, en déambulant à petits pas sous les ombrages de la promenade du Nord, voient à leurs pieds la gare, sans cesse remplie par les trains, les collines hardiment taillées de Crépy, les croupes sombres de la forêt de Saint-Gobain, et, par delà des coteaux verdoyants, les hautes tours de Coucy. A l'ouest, ils ont sous les yeux les collines de Bruyères. S'ils vont au sud, sous les arbres de la Couloire, c'est la cuve Saint-Vincent, la vallée d'Ardon et les espaces sans fin des landes de Sissonne et de la Champagne.

Mais le grand attrait de Laon est dans ses monuments. Si le touriste français connaît peu cette ville et lui préfère telle cité belge ou suisse, moins curieuse cependant, l'étranger en sait le chemin. Chaque jour des Anglais et des Améri-

cains viennent la visiter ; on a dû imprimer pour eux, en langue anglaise, un guide spécial de la cathédrale : la vente en est continue, et il est des semaines où l'édition française ne se vend pas! Mais la mode est ainsi : nous ferons des centaines de lieues pour aller voir quelque édifice étranger, et nous ignorons le chemin de ce coin de la vieille France qui offre aux touristes de si beaux sites et les monuments de Couey, de Soissons, de Noyon, de Laon, de Notre-Dame de Liesse.

Pourtant, quel édifice religieux produit une impression plus saisissante ? Dans Notre-Dame de Laon, cette cathédrale des ducs-évêques, il règne plus de grandeur que dans la superbe métropole de Reims. Les faisceaux de colonnettes des grands piliers, les colonnes graciles du triforium, les nervures des voûtes donnent à l'immense basilique une légèreté merveilleuse. Les architectes de la Renaissance en greffant sur l'édifice du moyen âge les clôtures des chapelles ont, par extraordinaire, respecté les belles lignes, et donné à Notre-Dame une grâce nouvelle. Le badigeon avait, comme partout, empâté la pierre et les délicates sculptures, il disparaît au cours d'une intelligente restauration. La pierre se montre de nouveau et restitue à l'immense nef ses proportions majestueuses. La coupole du transept est d'une grandiose envolée.

Et quelle splendide façade, quelle légèreté dans l'architecture des hautes tours ajourées, ornées de colossales statues d'animaux ! Quelle richesse de sculptures dans le portail latéral ! Notre-Dame de Laon est une de ces églises où l'on revient sans cesse, pour bien comprendre l'art et la foi des siècles écoulés.

Le palais des évêques est devenu le tribunal. Un cloître ogival ouvre sur la cour fermée par le chevet de la cathédrale, une des parties les plus curieuses et les plus ornées du précieux monument. Le palais borde le rempart, ses fenêtres en ogive forment un décor à cette partie des promenades extérieures.

Du côté opposé, dans la ville, on a restauré avec goût la charmante chapelle des Templiers, à voûte octogonale, pour y installer un musée des débris recueillis sur la montagne et dans le département.

A l'autre extrémité de Laon, l'église Saint-Martin, œuvre des premières époques de l'art gothique, est riche en beaux monuments funéraires du moyen âge. Tout autour sont de grands édifices modernes : Hôtel-Dieu, lycées, casernes. Une des tours de l'enceinte, s'étant affaissée, est devenue une curiosité de Laon sous le nom de tour penchée. Plus loin, à l'extrémité de la col-

line, dans la partie fermant la cuve Saint-Vincent, est le quartier des *Creuttes,* c'est-à-dire des grottes ou carrières; d'ailleurs, la ville entière repose sur plusieurs étages de souterrains excavés pour retirer des matériaux de construction.

L'antique abbaye Saint-Vincent, devenue un arsenal pour l'artillerie de la place, occupe le dernier promontoire. A l'est, est la citadelle bouleversée par l'acte d'héroïque folie du garde d'artillerie Henriot, mettant le feu aux poudres en 1870, à la nouvelle de la capitulation; on l'a restaurée. Des batteries ont été construites sur les autres promontoires, et la montagne de Laon est ainsi devenue une véritable forteresse.

IV

LES VANNIERS DE LA THIÉRACHE

L'Oise. — La vallée de la Serre. — Le Vilpion. — Entrée en Thiérache. — Marle. — Vervins. — Au pays des vanniers. — Origines de l'industrie. — Origny-en-Thiérache. — Forme du travail des vanniers. — Les grèves. — Dans les villages de vanniers. — Hirson. — La Capelle-en-Thiérache. — Buironfosse. — Les chevaliers du Lièvre.

Hirson. Juillet.

L'Oise doit sans doute à la direction générale de sa vallée, du nord au sud, route naturelle entre la Belgique et le bassin parisien, d'imposer son nom à la grande rivière de Compiègne et de Creil. En réalité, le cours d'eau né sur le territoire belge est inférieur à l'Aisne par son débit au confluent vers Compiègne ; il le cède même à la Serre quand cette rivière rejoint l'Oise dans les prairies de La Fère.

Si l'Aisne, donnant son nom à un département, baignant des cités historiques, a conservé un rang dans la géographie officielle, il n'en est pas de même de la Serre, dont le cours atteint cependant

104 kilomètres, mais elle n'arrose aucune ville populeuse dans sa vallée enrichie par les prairies et la grande culture des céréales et des betteraves.

En remontant la Serre, de La Fère à Marle, on parcourt un paysage fort banal. Un chemin de fer d'intérêt local, destiné surtout à desservir de nombreuses sucreries, relie la gare de Versigny, près de La Fère, sur la ligne de Reims, à celle de Dercy-Mortiers sur la voie d'Hirson. Dans ce parcours de 22 kilomètres, les villages sont nombreux ; un seul groupe peut être appelé une ville : Crécy-sur-Serre, chef-lieu de canton peuplé de 1,900 âmes et bâti à l'embouchure de la Souche. C'est une bourgade sans intérêt, livrée à l'agriculture.

A Marle, le Vilpion débouche dans la Serre et lui impose sa direction. Ici finit la plaine picarde. Les deux rivières descendent de vallées étroites et fraîches, contrastant avec les étendues dénudées et les amples ondulations livrées à la grande culture. On est dans une région nouvelle, ne ressemblant en rien au reste de la Picardie : la Thiérache, pays vert et riant par les beaux jours. Les savants veulent que Thiérache vienne d'un certain Thierry, roi de Bourgogne, qui possédait la contrée vers l'an 700. Les indigènes rappor-

tent l'origine du nom à un mot patois dont le sens serait terrain stérile. Et, de fait, jusqu'aux progrès de l'agriculture moderne, la Thiérache fut un pays de bois et de pâturages : il a fallu le drainage et les amendements pour permettre la culture sur ces collines rocheuses et humides.

Ainsi placée à l'endroit où la Thiérache confine au fertile Laonnais, où ses deux vallées débouchent ensemble vers la plaine, Marle devait prendre une certaine importance, malgré le voisinage de Laon. Aussi, la ville fut-elle longtemps une forteresse puissante.

Par ses usines, Marle est une dépendance de la région lainière de Fourmies vers le sud. De même qu'elle est à l'entrée de la Thiérache, de même elle annonce cette grande et puissante industrie. La vallée du Vilpion dépend ainsi de la petite ville du Nord [1].

Avant d'atteindre Vervins, on rencontre d'autres établissements lainiers près du village de Saint-Gobert ; par contre la capitale de la Thiérache, petite ville que le traité de paix conclu entre Henri IV et Philippe II d'Espagne a sauvée de l'oubli, n'a pris aucune part au mouvement éco-

1. Sur Fourmies et sa région industrielle, voyez le chapitre XXIII de la 19e série.

nomique ; nulle manufacture n'est venue s'installer aux abords de cette cité riante et proprette qui doit le charme de son aspect à ses constructions, où la pierre bleue du pays se mêle à la teinte plus chaude des briques, à ses rues montueuses, à la campagne accidentée et riante, aux débris de tours et de remparts dominant de profonds ravins boisés.

Le traité de Vervins est la gloire de la ville. Au fronton de la mairie, une plaque le rappelle ; il y a une rue du Traité-de-Paix, non loin d'une voie portant l'orgueilleux nom féodal d'Enguerrand de Coucy. L'église est bizarre par ses mélanges de styles — si l'on peut appeler cela des styles ; — réparée, restaurée, accrue à diverses époques, elle n'attirerait guère le visiteur si elle ne possédait deux toiles remarquables de Jouvenet. Vervins avait jadis quelques hôtels nobles, l'un d'eux, devenu la sous-préfecture, a appartenu à l'illustre famille de Coigny, dont la terre ducale était en Normandie [1].

La campagne de Vervins, dans les parties basses, renferme d'assez nombreux champs d'osier, ils alimentent pour une faible part la vannerie,

1. Voyez, 6e série du *Voyage en France*, le chapitre IV : Le duché de Coigny.

industrie spéciale de la Thiérache. Vervins ne possède pas de vanniers, il faut aller plus au nord, autour de la grosse bourgade d'Origny, pour trouver les villages dont la population presque entière se livre à la production d'objets en osier et en rotin. Ces villages sont répartis dans les cantons de Vervins, La Capelle, Aubenton et Hirson; on trouve même quelques vanniers dans les cantons de Guise et de Sains-Richaumont.

D'après Jean Richepin, originaire de la Thiérache et possédant du sang de bohémien dans les veines, la vannerie serait née depuis le passage d'une bande de bohémiens qui enseigna ce métier aux habitants; mais, de tous temps, les vallées de l'Oise et du Ton ont été fameuses par l'excellente qualité de leurs osiers. Il y eut donc jadis des vanniers dans le pays. Depuis le début du siècle, cette industrie a pris une extrême importance; les nombreux chemins de fer créés autour d'Hirson ayant permis l'expédition des produits, de grandes maisons d'achat, de teinture et de vernissage se sont installées dans la région. Ce caractère industriel de la vannerie en Thiérache ne remonte guère à plus de trente ans. La production en osier est aujourd'hui devenue insuffisante; on va chercher très loin les brindilles nécessaires aux 5,500 ouvriers de la Thié-

rache[1]. Vouziers, au sud du département des Ardennes, est le plus grand producteur. Le chemin de fer d'Amagne à Hirson, en mettant Vouziers en relation directe avec le nord de la Thiérache, a donné à ce commerce un grand essor. La vallée de l'Oise, vers Guise, vient ensuite[2].

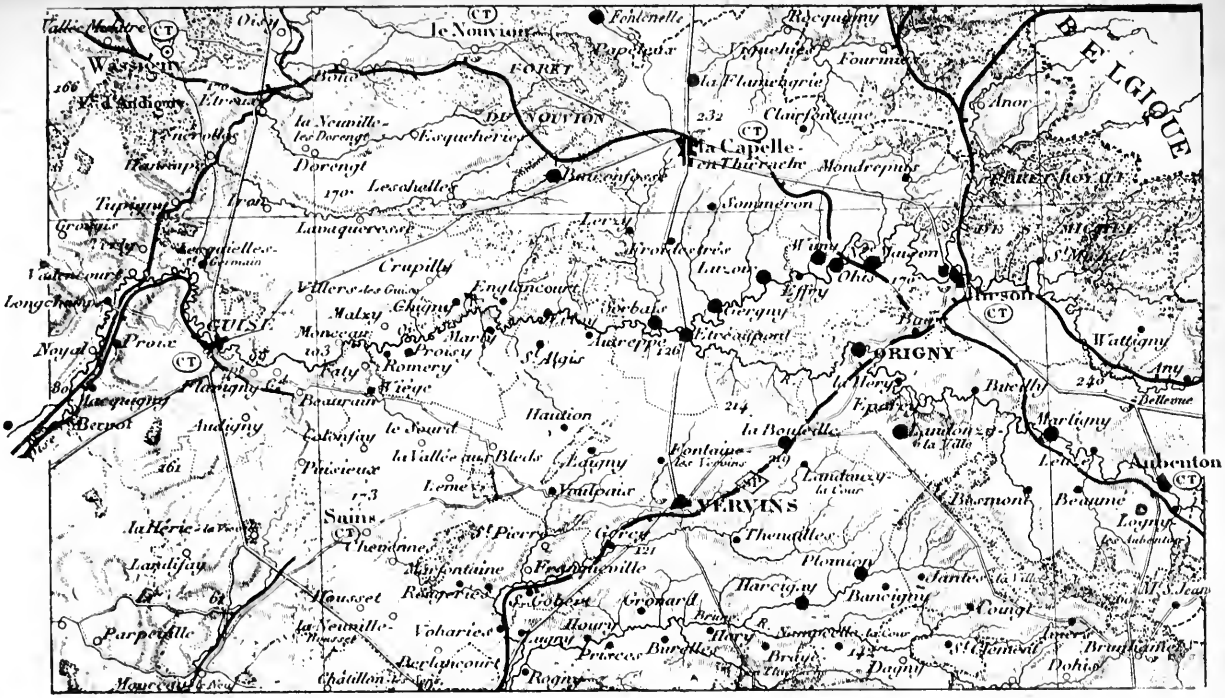
Origny est le cœur du pays à vannerie. Ce gros bourg a des allures de petite ville; sa mairie monumentale et une vieille église fortifiée, flanquée de tours, méritent une visite. Il est situé sur le Ton, à l'endroit où le chemin de fer de Paris à Hirson traverse la rivière. Tout autour, chaque village possède d'importants magasins. Il y en a notamment à Martigny, Landouzy-la-Ville, La Héry, Étréaupont, Marly, Effry, Wimy, Ohis. Mais Origny est le principal centre. Dans sa mairie est une collection d'objets de vannerie servant de type pour les discussions entre patrons et ouvriers. Ce petit musée dénote chez ces pauvres artisans un goût et une ingéniosité sans cesse en éveil.

Jadis, il y avait aussi une école de dessin appliqué à la vannerie. Un professeur du collège de

---

1. Ouvriers faisant de la vannerie toute l'année : hommes 1,262, femmes 1,893, enfants 537; ouvriers travaillant une partie de l'année aux champs : hommes 720, femmes 780, enfants 209.

2. Voyez chapitre VI.



LA THIÉRACHE.

Échelle au 1/320,000e

● *Centres principaux pour l'industrie vannière.* | ● *Villages où sont des vanniers.*

Vervins y venait donner des leçons; depuis que des écoles sont installées dans toutes les communes, les maîtres sont chargés de cet enseignement.

Il n'y a pas d'ouvriers au sens propre du mot, mais des petits fabricants allant vendre leurs produits à de grandes maisons. Les vanniers doivent acheter ou récolter tout l'osier qui leur est nécessaire. Le marchand intervient soit comme commissionnaire fournissant l'osier ou rotin, soit comme dépositaire du modèle ou moule auquel doit se conformer le travailleur. Celui-ci ayant ainsi acquis la matière première, apporte son travail aux négociants. La baisse sans cesse croissante de ces articles, alors que les prix au détail n'ont pas varié, a amené à différentes reprises des grèves affligeantes dont une, en 1890, causa des troubles graves. Je parcourais à ce moment le pays et pus juger de l'extrême détresse des vanniers.

« Dès que les grands entrepreneurs de vannerie eurent trouvé des débouchés en France et à l'étranger, écrivais-je alors, ils se groupèrent pour résister à la concurrence et augmenter fortement l'exportation. Des fabricants venus de tous les points de la France, connaissant à merveille le commerce, réussirent à ouvrir à la Thiérache des

débouchés éloignés. Ainsi l'Angleterre, l'Amérique, l'Australie sont aujourd'hui tributaires d'Origny. Par la force même des choses, grâce à leur entente, les patrons en sont venus à réglementer les prix des façons. Depuis trois ans surtout, les prix ont décru d'une façon formidable ; le pays, jusque-là très aisé, est aujourd'hui ruiné. Certains vanniers travaillent de 5 heures du matin à 11 heures du soir pour gagner *cinq* et *six* sous par jour. Vous avez bien entendu : *cinq* et *six sous !*

« Ces légers et si gracieux paniers en rotin, forme Pompadour, sont payés 80 centimes les trois ! Les paniers en osier, dits pique-niques, de forme quadrangulaire, rapportent un sou, une fois l'osier payé, et un homme peut difficilement en faire plus de cinq dans sa journée. L'ouvrier d'Origny qui gagne le plus, en faisant des bouteilles clissées, atteint 90 centimes, sa femme et ses deux filles en font autant, soit, pour ces quatre personnes, 3 fr. 60 c. Elles travaillent de 5 heures du matin à 8 heures du soir !

« Les ouvriers m'ont affirmé que la moyenne des salaires est de 50 centimes ; les patrons les accusent d'exagérer : d'après eux, cette moyenne serait de 70 centimes !

« Même en prenant ce chiffre, il faut bien re-

connaître que jamais aucune grève ne nous a révélé une situation aussi pénible. Il n'y a qu'à voir cette population pour se rendre compte de ses souffrances. La race est belle, mais les traits sont fatigués et flétris. Le fond de la nouriture est une décoction de chicorée, baptisée café, et dans laquelle on trempe du pain! Le métier obligeant à une vie sédentaire et les longues veilles étant nécessaires, les forces des ouvriers en sont encore affaiblies. Chaque samedi on va porter les paniers au village voisin. Cet effort semble épuiser les malheureux; le lundi ils ont de la peine à se remettre au travail.

« Presque pas de cabarets; la Thiérache, sous ce rapport, contraste avec le Hainaut et la Flandre. Les vanniers sont sobres; aussi quelques chopes et deux ou trois verres de genièvre suffisent à les griser. Ne voyez que dans des libations inaccoutumées la cause des pénibles scènes dont Origny a été le théâtre.

« Tout cela est d'autant plus profondément triste, que le prix de la vannerie, malgré les affirmations des patrons, accusant la concurrence allemande et le travail des prisons, n'a pas baissé. Il est ce qu'il a été jadis, plus élevé même, si l'on tient compte des procédés expéditifs survenus avec les machines dans la préparation de l'osier,

avec les progrès de la chimie dans la teinture des objets de couleur.

« Ceci est tellement vrai, que l'augmentation des prix, décidée à la suite de la grève, a atteint un minimum de 20 p. 100, doublant parfois le prix de la façon. Ces concessions déjà extraordinaires ont été encore augmentées volontairement par certains patrons et suffisent à faire comprendre que les ouvriers étaient bien réellement des victimes.

« Aujourd'hui, tout est rentré dans l'ordre ; les façons donnent des salaires de 10 à 25 sous par jour. Ce n'est pas énorme ; mais cette population, habituée à vivre de peu, s'avoue satisfaite. Si l'on trouvait le moyen de régler la grave question du travail des prisons, les meneurs qui ont poussé à la grève ne trouveraient plus le terrain préparé. »

Je cite ces lignes, écrites il y a tantôt dix ans, pour comparer la situation de 1898 à celle de 1890. Hélas ! elle ne s'est pas modifiée. Une autre grève a éclaté en 1896 et révélé les mêmes détresses.

Cependant le pays habité par les vanniers ne semblerait pas recéler de telles misères ; il est charmant, la vallée du Ton surtout. La petite

rivière décrit d'incessants méandres autour de jolis villages dont les maisons aux toits bleus et aux pignons rouges s'éparpillent sur les pentes herbeuses. Après Origny, le gros centre est Étréaupont, au confluent du Ton et de l'Oise ; là sont de grands dépôts pour les objets de vannerie.

La visite aux magasins d'Origny et d'Étréaupont est fort intéressante. A côté de l'article le plus commun, comme le panier dit pique-nique, on voit de charmants objets en fin osier ou en rotin : vide-bouteilles, hottes à fleurs, paniers à fruit, nids pour cages d'oiseaux, seaux, mannes, hochets. La variété est grande ; nulle part en France, même à Villaines[1], en Touraine, on ne trouverait une telle quantité d'échantillons de vannerie. La Thiérache est bien véritablement le centre le plus considérable de cette production pour la France.

Un chemin de fer relie Origny à Hirson, ville devenue la plus importante de la contrée, bien qu'elle n'ait pas d'industrie spéciale. Mais c'est un des grands nœuds de voies ferrées du nord de la France, grâce à l'importance militaire de la

1. Voyez, sur la vannerie coopérative de Villaines, la 1re série du *Voyage en France*, chapitre XVII.

trouée d'Anor ou de l'Oise[1] qui a nécessité la création de voies stratégiques. Dans sa vaste gare de transit, où des quais militaires ont été établis, aboutissent les lignes de Paris, Busigny, Lille, Saint-Dizier, Mézières et, par Anor, de Chimay.

Pour défendre ce point de concentration et barrer cette ligne d'invasion, on a construit un puissant fort d'arrêt sur le coteau d'Heurtebise ; il tient sous son canon la ville, peuplée de 7,000 âmes, et tous les chemins de fer.

Hirson participe aux industries de ses voisines, il y a d'assez nombreux vanniers. Fourmies y possède une importante filature, la métallurgie des Ardennes y compte plusieurs ateliers, une verrerie à bouteilles a été établie. La ville est très commerçante, grâce à son réseau de voies ferrées qui en a fait un rendez-vous pour toute la Thiérache, une partie des Ardennes et des Hainaut français et belge.

Vers l'ouest, a vannerie finit à La Capelle, où deux ou trois ouvriers travaillent encore l'osier et portent leurs produits dans les magasins d'Étréaupont. Cette petite ville de 2,200 habitants n'est aujourd'hui qu'une longue rue de magasins et d'auberges ; aux abords sont de grandes usines.

---

1. Voir la 19e série du *Voyage en France*, chapitre XXIV.

La Capelle est une des principales dépendances de Fourmies. Jadis ville forte, elle eut une certaine importance militaire par sa situation à la limite de la Picardie et des possessions espagnoles ; ses fortifications ont disparu, il reste à peine quelques talus plantés de tilleuls énormes, encadrant à demi une église byzantine au moins inattendue en un tel paysage : Haute tour surmontée d'un dôme bulbeux, porche orné de mosaïques incapables de résister sous ce climat et déjà à demi détruites ; à l'intérieur trois nefs séparées par des arceaux de pierre alternativement rouge et blanche ; un triforium fait le tour de la grande nef, ses galeries supportées par des piliers rectangulaires très sobres ; la voûte est en charpente brunie ; derrière l'autel s'ouvre une chapelle dans un mur orné d'une grande fresque à sa partie supérieure. Cette église est l'œuvre de Charles Garnier, l'architecte de l'Opéra de Paris.

La place publique a pour ornements un orchestre de fer et de zinc et un cordon de rampes de gaz ; aux rares jours de beau temps, ce terrain entouré de tilleuls sert de salle de bal.

La Capelle est située dans la partie la plus nue de la Thiérache, plaine ondulée couverte de pâturages séparés par des barrières. Mais les grands bois sont proches, des abords de la ville on aper-

çoit la lisière de la forêt du Nouvion, vaste futaie entourée de belles prairies où paissent des vaches superbes, dont le lait sert à fabriquer les fromages dits de Maroilles. Les pâturages et l'exploitation des bois sont les industries de toute la contrée. Les villages sont peuplés de bûcherons et de sabotiers, nombreux surtout à Buironfosse, dans une large clairière complètement entourée par les forêts du Nouvion et de Regnaval et les bois de l'Épaissemont.

Cette clairière de paturages est d'ancienne origine, elle fut le théâtre d'un événement burlesque et historique tout à la fois, survenu en 1339, c'est-à-dire sept ans avant la funeste bataille de Crécy[1]. Il s'en fallut de peu que le grand choc entre Français et Anglais eût lieu sur ce point; *sans un lièvre,* une bataille se livrait, peut-être étions-nous vainqueurs et nous n'aurions eu ni Crécy, ni Poitiers, ni Azincourt. L'aventure est tout au long contée par Froissart et citée par Michelet.

L'armée de Philippe VI, roi de France, était forte de plus de 65,000 hommes dont 4,000 chevaliers, 6 ducs, 36 comtes, les rois de Bohême,

1. Sur Crécy-en-Ponthieu, voyez la 18e série du *Voyage en France,* pages 405 et suiv.

de Navarre et d'Écosse. Les Anglais, ayant à leur tête leur roi Édouard, venaient de ravager la Picardie. Avant d'engager la bataille Philippe armait des chevaliers; la cérémonie fut troublée par la venue d'un lièvre débouchant devant l'armée française. Les soldats cherchent à prendre l'animal ; on crie, on se bouscule ; en arrière, on croit à une attaque, chacun s'arme, bref un étrange désarroi long à disparaître. On perdit beaucoup de temps, puis, au moment où l'on aurait enfin pu prendre l'offensive, des lettres du roi de Sicile, Robert, qui se piquait d'astrologie, furent portées au roi de France ; elles lui disaient que s'il livrait bataille à Édouard « il convenoit que le roi Philippe fust desconfit ». Et Philippe resta dans ses lignes, ayant armé quatorze chevaliers que l'on appela désormais les chevaliers du Lièvre.

L'histoire n'a rien d'extravagant, nous sommes bien les fils des soldats de Buironfosse. Chaque année, aux grandes manœuvres, l'apparition des lièvres fait naître quelque rumeur. Aux dernières opérations du Bourbonnais, un de ces animaux faillit mettre une brigade en l'air, chacun rêvant lièvre rôti. Le général suivait avec intérêt la chasse menée par quelques-uns de ses hommes; le commandant du corps d'armée, qui attendait le Président de la République, s'en apercevant, eut

un mot un peu dur pour le chef qui s'occupait d'un gibier et non de sa brigade !

Un instant après, un autre lièvre arrivait, et l'on voyait le même général en chef, poussé par ses instincts de chasseur, courir sur la pauvre bête en lui jetant sa cravache. Ce fut un fou rire dans les états-majors ; il ne se calma qu'à l'arrivée de M. Félix Faure, successeur de Philippe VI, et du duc de Connaught, fils de la reine d'Angleterre qui succède au roi Édouard.

Le lièvre de Buironfosse a donc laissé une postérité. Cependant, il est permis de douter qu'un de ses descendants réussisse jamais à arrêter une bataille ; le front d'une armée est trop étendu aujourd'hui, et l'on se bat de trop loin pour que le passage d'une si pauvre bestiole puisse causer quelque trouble.

V

LE FAMILISTÈRE DE GUISE

La forêt du Nouvion. — Le Nouvion et son château. — La Queue de Boué. — L'ancienne Sambre et sa dérivation. — Vallon du Noirieu. — Guise. — Visite au familistère. — Un homme de bien. — L'œuvre de Godin. — Les usines. — Le palais social.

Guise. Janvier.

La forêt du Nouvion s'étend entre cette petite ville, Fontenelle et Buironfosse, pour sa masse la plus dense, mais une longue étendue boisée, la *Queue de Boué,* prolonge sur 6 kilomètres, du Nouvion à Boué, le rideau des hêtres et des chênes. Le chemin de fer, des abords de La Capelle à Boué, parcourt la forêt dans toute son étendue, près de quatre lieues ; la grande route traverse le massif principal, terminé par la Haie-Équiverlesse.

Par les grandes avenues, la dimension des arbres, les soins apportés à l'entretien, cette forêt du Nouvion, étendue sur 4.000 hectares, est une des plus belles de France ; elle faisait partie des

domaines de la maison de Guise, puis de celle de Condé, dont hérita le duc d'Aumale; ce prince l'a léguée, avec le château de Nouvion, à son neveu le duc de Chartres.

Malgré le peu d'élévation des coteaux recouverts par la forêt, celle-ci n'en constitue pas moins un accident géographique important; ses eaux, nées au fond de ses ravins par des fontaines nombreuses, alimentent la Sambre, qui va à la Meuse, et l'Oise dirigée vers la Seine. Jadis la plus grande partie des sources formaient la Sambre, mais les ducs de Guise détournèrent cette dernière rivière au moyen d'un canal pour la verser dans le Noirieu, afin d'accroître la force motrice; en même temps, on espérait obtenir un débit suffisant pour le flottage, et exploiter ainsi économiquement la forêt. Le flottage ne put s'établir, mais quand, de nos jours, fut exécuté le canal de la Sambre à l'Oise, les eaux, détournées par les Guise, continuèrent à aller vers le Noirieu, c'est-à-dire au canal. Le ruisseau, ainsi enlevé à son cours naturel, a pris le nom d'ancienne Sambre. Un étroit filet, sorti de la Haie-Équiverlesse, et traçant un sillon profond par Barzy et Bergues, fut désormais considéré comme la source de la rivière de Maubeuge et de Namur.

L'ancienne Sambre, claire et rapide, traverse

Le Nouvion et borde la lisière nord de la Queue de Boué. Sa vallée, d'un côté couverte de bois, de l'autre emplie de prés d'un vert doux, plantés d'innombrables pommiers, est charmante. Sur les pentes de la rive droite, au long de la route du Cateau à Hirson, Le Nouvion étale l'amphithéâtre de ses murs rouges et de ses toits d'ardoise. L'aspect est prospère, une mairie monumentale et de belles maisons bourgeoises indiquent la richesse des campagnes voisines. Cependant, sur d'étroites ruelles sont des maisons ouvrières habitées par des fileurs. Aujourd'hui dimanche, jour de repos, les hôtes de ces pauvres gîtes rentrent de la forêt, portant sur le dos, au moyen de deux perches réunies par une branche, d'énormes fardeaux de bois mort.

A l'orée des bois, sur le chemin conduisant à la vallée du Noirieu, vers Esquehéries, s'étend un beau parc tracé autour d'un étang limpide, où voguent des cygnes. Ces bosquets, ces allées sinueuses, ces fontaines sont livrés au public et donnent au Nouvion une promenade digne d'une grande ville. Le parc dépend d'un château de simple mais noble apparence, aux murs de brique, aux cordons de pierre blanche, aux pavillons d'angle coiffés de combles élevés. On le restaure en ce moment; le duc de Chartres a l'intention

de l'habiter ; il fait construire une élégante villa pour son intendant.

Des abords du château, de longues et tranquilles avenues se dirigent à travers le grand massif forestier ou dans la Queue de Boué. Celle que je prends pour gagner la gare de Boué longe le chemin de fer à une faible distance de l'ancienne Sambre. Souvent le sous-bois a été essarté ; entre la majestueuse colonnade des grands chênes, des bouleaux et des hêtres, on aperçoit, sur l'autre rive, des herbages complantés de pommiers. Des sources fraîches descendent des ravins ; la rivière naissante forme, en avant de Boué, un étang encadré d'arbres et de prairies.

La forêt finit ici, l'extrémité de la *Queue* barrée par le chemin de la Neuville-lès-Dorengt. L'ancienne Sambre atteint un peu plus loin le canal, dans un bief du versant de l'Oise, au sein d'un pays d'une telle horizontalité que l'œuvre de dérivation n'a pas dû être difficile. La compagnie concessionnaire du canal de la Sambre à l'Oise a suivi le même tracé.

La première écluse du versant de l'Oise avoisine le port du Gard et un vaste garage à bateaux. Ces avantages ont fait naître ici d'importantes usines dépendant du rayon de Fourmies. La commune d'Étreux, dont le Gard fait partie, file la

laine peignée, tisse les châles cachemire, écosse et mérinos, produit les articles de Reims. Ce petit centre industriel appartient au canton de Wassigny, dont le chef-lieu est une insignifiante bourgade bâtie à la lisière de la forêt d'Andigny. Là se croisent la ligne de Busigny à Hirson et le chemin de fer du Cateau à Laon, qui suit un moment la vallée travailleuse de la Selle.

La ligne de Laon, malgré son caractère stratégique et l'exécution des travaux d'art pour deux voies, n'a que deux files de rails, mais elle est parcourue par des trains rapides, assurant les relations de Valenciennes et de son bassin houiller et manufacturier[1] avec Laon, Paris et Reims. Elle traverse la forêt d'Andigny, pour descendre à Tupigny, dans la vallée du Noirieu et longer un instant la petite rivière aux eaux sombres, au cours sinueux, puis le canal large et régulier. Ici commencent les plantations d'osier qui bordent les deux rives de l'Oise jusqu'aux abords de Chauny.

Les collines se haussent, s'escarpent en falaises et décrivent un cirque à l'endroit où le Noirieu atteint l'Oise, où cette dernière, saignée par une

1. Sur Valenciennes et sa région, voyez la 19e série du *Voyage en France*, chapitres XIX et XX.

prise considérable, remplit la rigole d'alimentation du canal de Saint-Quentin, trouant, par un souterrain de 14 kilomètres, le massif de hautes collines d'entre Somme et Oise.

Le Noirieu impose sa direction à la vallée, car l'Oise débouche perpendiculairement, suivie, jusqu'à Guise, par le chemin de fer établi sur la plate-forme de la ligne de Saint-Quentin. Les deux voies se réunissent au pied du village de Lesquielles, pittoresquement allongé à la crête d'une colline escarpée et dominant la vallée profonde où l'Oise décrit de brusques méandres entre les oseraies rouges ou d'un jaune pâle et les hautes parois crayeuses. Dans ce cadre, qui n'est pas sans grandeur, apparaît une ville aux amples constructions, dominée par une forteresse aux murs croulants enveloppant un donjon de fier aspect encore. Cette cité, au-dessus de laquelle planent de noires fumées d'usines, porte un nom illustre, mêlé intimement à notre histoire : Guise.

En descendant de la gare, on aperçoit presque aussitôt d'immenses bâtiments ; on les prendrait pour des casernes, s'ils n'étaient entretenus avec une propreté minutieuse et entourés de pelouses, d'arbres et de fleurs. Trois grands corps de logis à trois étages encadrent une cour devant laquelle est la statue d'un homme robuste,

à la physionomie méditative, vêtu du costume moderne. Deux bas-reliefs représentent le même personnage : expliquant des plans devant une société, recevant la croix de la Légion d'honneur. La statue est celle de Godin, fondateur des usines de Guise et de ces « casernes » majestueuses qui portent, d'ailleurs, le nom de « Palais social » ou familistère.

Avant de parcourir la ville, ma première visite est pour ce palais. L'administrateur des établissements Godin m'a confié à un guide aimable, chef du service commercial, avec lequel je pénètre dans la gigantesque habitation commune.

Mais il est bon de dire comment est née cette œuvre singulière.

Godin était fils d'un petit forgeron d'Esquehéries. Né en 1817, il reçut la pauvre éducation que pouvait donner, avant 1830, un magister de village. En même temps, il apprenait à travailler le fer dans l'atelier paternel et aidait les siens à la culture des champs. Sa jeunesse s'imprégna de l'esprit à demi mystique des populations du Cambrésis et de la Thiérache, dont j'ai parlé jadis à propos de Fourmies[1]. Quand, à l'âge de dix-sept ans,

---

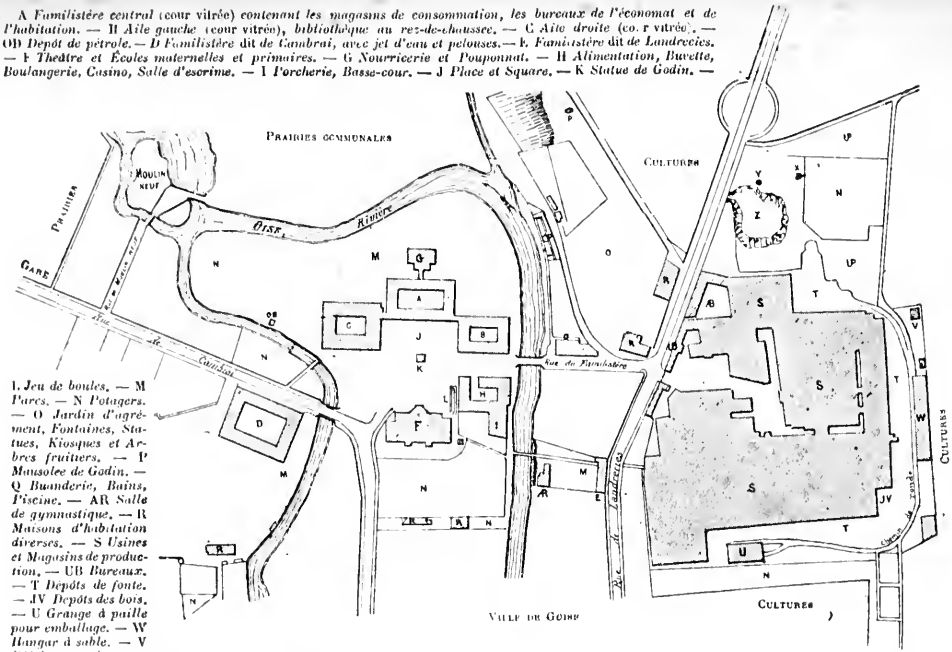
2. 19e série du *Voyage en France*, pages 314-315.

il partit pour le classique tour de France des ouvriers de son époque, des désirs d'amélioration sociale fermentaient déjà dans son cerveau. A vivre parmi les prolétaires des diverses contrées françaises, ses idées se précisèrent, devinrent une obsession. En 1840, il revint à Esquehéries, ayant en germe dans l'esprit la grande œuvre du familistère. Mais, tout en se laissant aller à des songes généreux de rénovation sociale, inspirés sans doute par Fourier et le saint-simonisme, il n'en restait pas moins homme de travail, comme le furent les disciples du père Enfantin. Au cours de ses voyages, il avait eu l'idée de remplacer les appareils de chauffage en tôle par des poêles et fourneaux en fonte. Il appliqua ce principe dès son retour au village natal. L'invention était excellente, surtout pour les pays du Nord, où le climat humide et froid, l'hiver précoce et long, rendent nécessaire un chauffage continu durant de longs mois. En 1846, il y avait 30 ouvriers dans l'atelier d'Esquehéries ; on pouvait difficilement en accroître le nombre, cette petite commune, isolée à la lisière de la forêt du Nouvion, manquant de moyens de communication. Alors Godin vint s'installer à Guise et y construisit une usine dont le développement fut rapide ; bientôt des centaines de fondeurs et de forgerons

étaient installés dans le nouvel établissement. Godin, devenu riche, donna corps à ses rêveries ; consacrant ses veilles à étudier Fourier, Saint-Simon et les autres chefs socialistes, il en dégagea une formule personnelle — non sans avoir adopté assez complètement un moment les théories de Fourier, pour consacrer le tiers de sa fortune à la fameuse création d'une colonie sociétaire au Texas.

En 1859, éclairé par l'échec de cette tentative fouriériste, il mit ses propres idées à exécution, en construisant la première aile du familistère, c'est-à-dire en offrant à ses ouvriers un logement confortable et sain, tous les avantages de la vie en commun : éclairage, chauffage, eau, secours aux malades, soins aux enfants, plaisirs..... Il développait peu à peu les constructions, améliorait son œuvre, et, en 1876, achevait la généreuse entreprise en associant ses ouvriers à son industrie. Quatre ans plus tard, le 13 août 1880, l'*Association du Familistère* était légalement constituée par acte notarié. Quand Godin mourut, en 1888, il laissait une partie de sa fortune à ses ouvriers, aujourd'hui propriétaires des établissements du « Palais » et de tout l'outillage. Une succursale créée près de Bruxelles, à Laeken, comptait dans l'avoir commun. Depuis lors, le capital social est

A *Familistère central* (cour vitrée) *contenant les magasins de consommation, les bureaux de l'économat et de l'habitation.* — H *Aile gauche* (cour vitrée), *bibliothèque au rez-de-chaussée.* — G *Aile droite* (cour vitrée). — OD *Dépôt de pétrole.* — D *Familistère* dit de *Cambrai, avec jet d'eau et pelouses.* — E. *Familistère* dit de *Landrecies.* — F *Théâtre et Écoles maternelles et primaires.* — G *Nourricerie et Pouponnat.* — H *Alimentation, Buvette, Boulangerie, Casino, Salle d'escrime.* — I *Porcherie, Basse-cour.* — J *Place et Square.* — K *Statue de Godin.* —



I. *Jeu de boules.* — M *Parcs.* — N *Potagers.* — O *Jardin d'agrément, Fontaines, Statues, Kiosques et Arbres fruitiers.* — P *Mausolée de Godin.* — Q *Buanderie, Bains, Piscine.* — AR *Salle de gymnastique.* — R *Maisons d'habitation diverses.* — S *Usines et Magasins de production.* — UB *Bureaux.* — T *Dépôts de fonte.* — JV *Dépôts des bois.* — U *Grange à paille pour emballage.* — W *Hangar à sable.* — V *Réfrigérant des eaux de condensation.* — AB *Écuries.* — Z *Carrière calcaire.* — Y *Four à chaux.* — X *Puits artésien.* — UP *Séchage à l'air libre.* — 2 *Fosses à fumier.*

PLAN DES USINES ET DU FAMILISTÈRE DE GUISE.

lui-même devenu entièrement la propriété de la Société ; il atteignait plus de 9 millions, au 1er juillet 1891.

Je ne saurais entrer dans le détail de cette organisation si complexe, cela nécessiterait un volume ; le livre a été fait, et bien fait, par un ingénieur de Guise, M. Bernardot[1]. Toutefois, il est à regretter que l'on n'ait pas publié sur le familistère des études moins bourrées de citations et dégagées de la rhétorique propre aux écoles socialistes. Je me borne à dire que la participation comprend — en dehors des *intéressés* étrangers au fonctionnement de l'œuvre — trois catégories :

Les *participants,* ouvriers ou employés, débutant dans l'usine, habitant facultativement les locaux de la Société ;

Les *sociétaires,* admis après trois ans de présence dans les ateliers ; ils sont obligés d'habiter les locaux communs, et peuvent avoir une part du fonds social ;

Les *associés,* reçus après cinq ans de présence et obligés : d'avoir vingt-cinq ans d'âge, de savoir lire et écrire, de posséder sur le fonds social une part d'au moins 500 fr.

1. *Le Familistère de Guise, association du capital et du travail.* Guise, imprimerie Baré.

A Guise, le nombre d'ouvriers ou employés est de 1,300 en chiffres ronds, y compris le personnel chargé des divers services de la communauté : eau, gaz, magasins, lavoirs, bains, nettoyage, etc.

La nature de l'industrie est restée ce que l'avait faite M. Godin, mais les progrès de l'hygiène amènent chaque jour l'usage plus étendu d'objets de propreté et de toilette, en même temps que la chimie permet d'apporter un aspect plus attrayant aux articles ternes d'autrefois. La fonte de fer, matière sans couleur et sans vie, a été transformée par l'émaillage et la galvanoplastie. Les teintes les plus éclatantes et les plus variées, les reflets les plus métalliques, sont maintenant obtenus ; le poêle de fonte est souvent article de luxe. Une visite aux magasins d'exposition du familistère cause un étonnement constant. A côté des cuisinières et des fourneaux de fonte et de tôle nues, rendues brillantes par la mine de plomb, sont les calorifères et les cheminées émaillés, nickelés, argentés, dorés, ornés d'après les styles élégants du siècle dernier. Et quelle variété d'ustensiles nécessités par le confort moderne, pour l'ameublement ou la toilette ! La production est énorme ; les fourneaux, à eux seuls, sortent chaque année des ateliers au nombre de 120,000.

L'usine est intéressante à parcourir, par l'activité qu'elle présente et la perfection des machines. Mais ce que l'on vient surtout voir à Guise, c'est l'organisation sociale elle-même, puissamment dessinée par l'aspect colossal du familistère, les trois énormes corps de bâtiment du groupe central, les deux grandes annexes dites de Landrecies et de Cambrai. Godin a évidemment voulu frapper les esprits en adoptant cette forme de la vie commune, en mettant, pour ainsi dire, l'homme sous la tutelle sociale. Dans la gigantesque fourmilière, on est aussi près que possible de la communauté, mais on n'a pas osé aller jusqu'au bout : la famille a conservé son home, les repas se préparent à chaque foyer. L'association se borne à l'usage des bâtiments qui enclosent de vastes cours couvertes d'une toiture vitrée, où jouent les enfants, où se donnent de grandes fêtes annuelles. A chaque étage court un balcon sur lequel ouvrent les appartements. Selon la situation ou le désir du locataire, ces logements, dont les fenêtres donnent sur la ville ou la campagne, ont de une à cinq pièces, parfois six, sept ou huit pour les principaux agents. Le loyer, très modéré, varie, selon l'exposition et l'étage, de 4 fr. 55 c. à 8 fr. 25 c. par mois, pour une pièce ; 9 fr. 10 c. à 16 fr. 50 c., pour deux. Les apparte-

ments de cinq pièces se louent entre 30 fr. 45 c. et 38 fr. 75 c.

L'eau, fournie par un puits artésien profond de 266 mètres, monte à chaque étage ; le gaz est à la disposition de tous ceux qui veulent en faire usage. Pour les objets nécessaires à l'existence, les magasins, gérés par les ouvriers eux-mêmes, fournissent le pain, l'épicerie, la viande, la charcuterie, les combustibles, etc. L'achat à l'association n'est pas obligatoire, mais les avantages sont tels, que 300 consommateurs de la ville, étrangers au familistère, viennent s'y approvisionner.

L'enfance est l'objet de soins assidus et maternels. Le bébé à la mamelle est soigné dans une nourricerie, qui permet à la mère de se consacrer à son ménage ou à son travail. De cette crèche il passe au pouponnat, puis au bambinat, noms imposés par Godin à la place de salle d'asile, et, enfin, à l'école primaire. L'instruction ne dépasse pas ce degré, mais si quelque enfant montre des dispositions heureuses, il est envoyé avec une bourse dans les institutions de l'État.

Telle est, trop brièvement résumée, cette œuvre sortie du cerveau d'un homme de bien, qui eut la bonne fortune de voir se réaliser son rêve.

« Dieu nous soit en aide », a-t-il fait graver sur un mur du familistère. « Hommes soyez-nous favorables », a-t-il inscrit sur une autre façade. Ces souhaits ont été exaucés.

Et cependant, ce n'est point un idéal à rechercher. Malgré son apparence monumentale, malgré sa tenue d'une propreté hollandaise, malgré la riante verdure des prés, où l'Oise déploie ses méandres, c'est trop une caserne. Avec les ressources dont disposait Godin, il aurait pu faire mieux que les fondateurs de cités ouvrières. Il eut été facile de construire des cottages d'aspects variés, au milieu d'un véritable parc, on aurait permis à chacun d'acquérir sa maison, de cultiver son jardin, d'avoir, en un mot, une propriété personnelle, dont on est le maître absolu. Une part du domaine social ne vaudra jamais cette indépendance. Cela est si vrai, que beaucoup d'ouvriers de Guise n'ont pas voulu résider dans les palais communs et préfèrent l'humble maison de village où, chaque soir, ils retournent[1].

Mais Godin s'était formé une conception tout autre de la vie. A voir l'homme isolé, si facilement en proie à la misère, il avait conclu qu'il

1. Sur 1,300 ménages, 600 seulement sont logés au familistère.

ne peut triompher sans l'aide de tous. Il est mort satisfait d'avoir réussi où tant d'autres ont échoué. C'est pourquoi il a voulu reposer sur la colline, au fond du jardin de la Société créée et dotée par lui, à l'endroit où il venait souvent contempler les vastes usines, les constructions géantes où plus de 500 ménages enrichis par lui s'abritaient. Sur sa tombe on a élevé un monument symbolique ; son buste est gardé par des statues de bronze, représentant en quelque sorte des génies du travail et de la famille. Il appartient aux ouvriers de Guise de lui élever un monument plus digne encore de l'homme, en faisant prospérer l'œuvre de leur bienfaiteur.

VI

LA VALLÉE DE L'OISE ET SAINT-GOBAIN

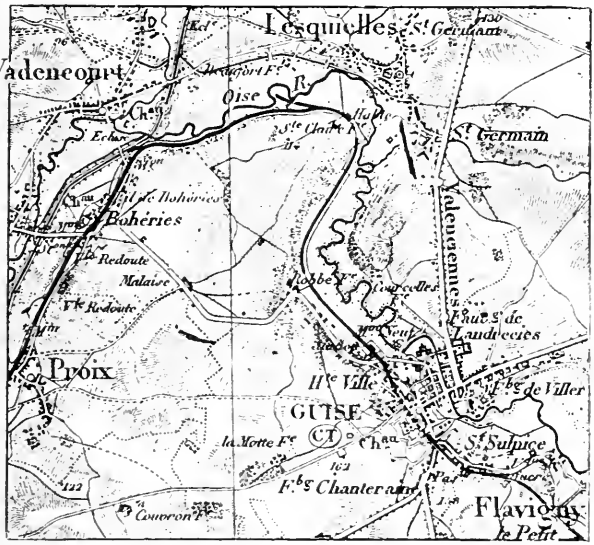
A travers la ville de Guise. — Le château. — La vallée de l'Oise et ses usines. — Origny-Sainte-Benoite. — Ribemont. — Les oseraies. — Vendeuil. — Chauny et ses manufactures. — Anizy-le-Château. — Prémontré. — Saint-Gobain. — La manufacture des glaces.

Saint-Gobain. Avril.

Si Guise ne possédait le familistère, son nom resterait profondément ignoré, ou du moins demeurerait une indication historique, comme celui de tant d'autres humbles villes. Avant la création de la grande manufacture, elle comptait 3,000 habitants à peine et faisait un maigre commerce de fils de lin et de chanvre. Aujourd'hui, elle possède plus de 8,000 âmes, près de 10,000 avec les communes de Flavigny-le-Grand et de Flavigny-le-Petit, véritables faubourgs.

La partie ancienne n'est pas sans intérêt. Elle a gardé l'aspect des chefs-lieux de district sous la monarchie. D'abord groupées au pied du château, entre l'Oise et la falaise, les habitations

se sont peu à peu accrues, ont franchi les divers bras de la rivière et, bordant les routes de La Capelle et de Landrecies, ont escaladé les hauteurs de la rive droite. Capitale d'un riche du-



ché, place forte ayant un gouverneur, Guise s'est embellie d'hôtels particuliers donnant aux principales voies un caractère monumental. L'ensemble est assez pittoresque grâce à l'Oise, aux toits aigus percés de mansardes, à l'imprévu des contours. Sur une vaste place d'armes est la statue

de Camille Desmoulins, le plus illustre enfant de Guise.

Peu de monuments, sauf l'hôpital et l'église, fort délabrée. L'hôtel de ville, ancien logis seigneurial, renferme quelques portraits de gouverneurs et de ducs de Guise et un beau tableau de Flameng : *Camille Desmoulins dans sa famille la veille de son arrestation.*

Du château, bâti sur la falaise escarpée, entouré de murs croulants et de fossés à demi comblés, la vue est ravissante sur la ville, l'Oise aux bras multiples errant par les prairies entre les peupliers et les saules, les murs de briques rouges, les toitures d'ardoises aux pignons élevés, les constructions massives du familistère.

L'antique forteresse, déclassée depuis quelques années, est encore occupée par une petite garnison : 25 hommes et un lieutenant, relevés tous les mois par le régiment de Saint-Quentin. En réalité, ces soldats gardent des ruines ; telle est l'impression donnée par la résidence féodale des Guise. Les hautes murailles, les voûtes profondes, les immenses souterrains s'en vont brique à brique. Le donjon découronné, où l'on a établi des embrasures pour le canon, a fière mine encore. On trouve deux ou trois pavillons intéressants, magasins ou casernes. Sur l'un d'eux, une plaque

rappelle le fameux siège de 1650 que les Espagnols durent lever après onze jours de tranchée ouverte. Elle porte le nom et les armoiries du gouverneur d'alors, le marquis de Bridieu. Sur plusieurs points sont des pierres armoriées aux fleurs de lys, souvenir de la famille de Condé, qui succéda aux princes lorrains dans la seigneurie. Le château est à vendre, l'État ne voulant plus l'occuper. Il serait à souhaiter que la ville en fît l'acquisition et transformât ces glorieux restes en promenade et en musée.

Avec les jolis paysages de la vallée de l'Oise et le familistère, Guise, ses vieilles rues et sa forteresse méritent une visite. La Compagnie du Nord a escompté les arrêts des touristes en édifiant une gare de pimpante architecture et en la dotant d'un buffet-hôtel.

Guise est le point de suture, si l'on peut s'exprimer ainsi, entre la région lainière du Cateau-Fourmies et l'industrie de Saint-Quentin ; elle possède des établissements travaillant la laine et le coton. La voie ferrée spéciale qui la relie à la capitale du Vermandois dessert des manufactures dépendant de la grande ruche picarde, la vallée de l'Oise est peuplée de tisseurs à la main.

A Lesquielles, la ligne de la Compagnie Saint-Quentin-Guise se sépare de celle du Nord et suit

l'Oise dans le grand coude qu'elle décrit pour aller recevoir le Noirieu. La vallée perd désormais le caractère de grandeur dû à l'escarpement des rives, elle s'élargit, le fond, à peine au-dessus du plan d'eau de la rivière, est une succession ininterrompue de prairies et d'oseraies inondées à la moindre crue. L'Oise alimente un bras artificiel, fait mouvoir des minoteries, des filatures, des tissages, desservis par la voie ferrée et le canal. Bohéries, hameau de la commune de Vadencourt, a transformé en usine les majestueux bâtiments d'une abbaye. L'activité est grande : fabriques, chemins de fer, navigation donnent la vie à ce paysage égayé par les nombreux villages égrenés sur les deux rives. La culture de la betterave, celle de l'osier, le tissage à domicile, la vannerie commune occupent des centaines de bras. Les produits des oseraies sont transformés en corbeilles rondes ou carrées formant de grands amas sur le quai des gares.

La plus grosse agglomération est composée des bourgs jumeaux d'Origny-Sainte-Benoîte et Mont-d'Origny, ayant pour dépendances, sur la rive droite, Neuvillette et Thenelles. Il y a là une sorte de ville agricole peuplée de 5,000 habitants[1],

1. Origny-Sainte-Benoîte, 2,419 ; Mont-d'Origny, 1,079 ; Thenelles, 1,026 ; Neuvillette, 400.

animée par des industries fort diverses. Une sucrerie bâtie au bord du canal, au pied de falaises blanchâtres, est une des plus considérables de France ; elle fournit, année commune, 100,000 sacs de sucre ; trois fabriques seulement en produisent davantage[1]. 13 râperies envoient leurs jus à l'établissement central. Elles sont parfois à une grande distance d'Origny ; celle d'Achery, voisine de La Fère, est à 20 kilomètres. Là ne se borne pas l'activité de ce centre : Origny et les autres bourgs plient les fils de soie, tissent la soie et le coton. L'aspect, cependant, est bien rural. Sur le carrefour central s'étoilent cinq grandes routes formant de larges rues où la plupart des habitations ont l'aspect de fermes. Sur le pavé passent à grand bruit des chariots chargés de betteraves, de pulpe, de grain ou d'engrais.

J'ai voulu voir de près les campagnes picardes, en suivant la route à pied jusqu'à Ribemont. C'est un paysage quelconque. Pas d'arbres, sauf les peupliers des bords de l'Oise, pas une ferme isolée, la population se groupe dans les villages où tisseurs et vanniers sont nombreux.

Ribemont, moins populeux qu'Origny, est d'un

1. Sur l'industrie de la sucrerie, voyez, dans la 19e série du *Voyage en France*, le chapitre XVI : *la plus grande sucrerie du monde ;* voyez aussi les 17e et 18e séries.

caractère plus citadin. Ce fut sans doute une place de guerre, à en juger par la porte servant aujourd'hui de mairie. Condorcet y naquit, d'un père dauphinois, capitaine de cavalerie, ce qui semblerait indiquer une garnison au siècle dernier.

Ribemont est bâti sur la pente d'un coteau se terminant en falaise au-dessus de l'Oise, une rue très raide descendant à la rivière porte le nom bizarre de *Char-y-reste;* le Touring-Club recommande aux cyclistes de mettre pied à terre avant de s'y engager. Une autre voie, la rue des Falaises, avoisine une rue de la Poterne. L'artère principale descend en pente plus douce, elle a quelques habitations élégantes et une belle salle des fêtes.

Des bords de l'Oise, la ville, assise sur la crête et au flanc de son coteau presque à pic, offre un fier aspect. Les bords de la rivière sont longés par des usines : tanneries, moulin, filature, tissage. L'abbaye de Saint-Nicolas est devenue manufacture. La vannerie est une occupation régulière pour beaucoup de familles. Cette partie de la vallée est une immense oseraie, formant en cette saison une nappe d'un rouge vif. La plus grande partie de l'osier récolté est transformé sur place en paniers à champagne. La seule commune de Sissy possède plus de quinze maîtres vanniers.

Le chemin de fer continue à suivre la rivière jusqu'à Mézières-sur-Oise, là il s'élève sur les croupes d'Itancourt pour se diriger vers Saint-Quentin. Mais un embranchement récemment ouvert descend par Moy jusqu'à Vendeuil, à travers un pays consacré à la culture de la betterave et du lin, textile roui et teillé dans le pays.

Vendeuil, gros bourg, est au flanc d'un coteau couronné par un des forts de La Fère. Le chemin de fer ne dépasse pas encore ce point, bien que six kilomètres seulement le séparent de la grande forteresse. J'ai fait pédestrement ce trajet, il est d'une rare monotonie.

De La Fère à Chauny, le paysage manque également de grandeur, mais le chemin de fer permet de le traverser en quelques minutes.

Chauny s'est développée aussi rapidement que Guise. La population, de 3,000 habitants à peine au commencement du siècle, s'est élevée à près de 10,000[1]. L'accroissement est dû entièrement à l'excellente situation du site, point de croisement de plusieurs grandes routes, aux canaux de l'Oise à l'Aisne et de Saint-Quentin à l'Oise, donnant une force motrice considérable. De bonne

1. Exactement 9,927 habitants d'après le recensement de 1896.

heure ce fut l'annexe naturelle de la manufacture de glaces de Saint-Gobain. Si ce bourg dut à l'abondance des bois de chauffage, à la présence du grès et du sable dans le sol, aux ruines de son château qui permirent une construction rapide, de devenir grande manufacture à une époque où l'on ne soupçonnait pas le rôle de la houille, Chauny s'offrit naturellement quand on voulut appliquer les machines au doucissage des glaces, l'Oise fournissant la puissance nécessaire. Plus tard, la glacerie ayant entrepris la fabrication de la soude artificielle, Chauny fut encore choisie pour recevoir les ateliers, germe de l'immense industrie des produits chimiques de la Compagnie de « Saint-Gobain, Chauny et Cirey » qui a englobé de nombreuses fabriques sur plusieurs points de notre territoire et à l'étranger et exploite les mines de pyrite de Sain-Bel[1]. La soude, l'acide sulfurique, le superphosphate obtenu au moyen des phosphates de la Somme et des Ardennes[2], la potasse et ses dérivés sont les principaux produits des usines de Chauny.

Celle-ci eut la bonne fortune d'échapper à la

1. Voyez 7e série du *Voyage en France*, pages 274 à 277. Les usines de produits chimiques de la Compagnie sont à Saint-Fons (banlieue de Lyon), l'Oseraie près d'Avignon, Montluçon, Auberviliers et Tours.

2. Sur les phosphates, voyez le chapitre V de la 19e série du *Voyage en France*.

laideur des villes industrielles; la cité primitive a conservé son aspect d'autrefois, ses rues irrégulières, ses ruelles aux bâtisses déjetées, ses magasins bondés d'objets destinés à attirer l'œil des paysans venus au marché. Devant la gare, un beau boulevard a été tracé, il s'est bordé d'habitations élégantes en briques et pierre blanche. Un hospice monumental — Sainte-Eugénie — fait face à la petite place du Beffroi. De grandes et belles écoles, un hôtel de ville dans le goût de la Renaissance, un très classique palais de justice abritant les tribunaux de paix et de commerce, indiquent une commune riche et prospère. Les églises sont sans intérêt.

Si l'on franchit le chemin de fer pour se diriger vers l'Oise, l'aspect change brusquement, c'est la ville ouvrière aux maisons noires, aux rues bruyantes, aux magasins sans luxe. J'y compte trois boucheries de cheval et plusieurs boutiques de fripiers.

Le canal forme un port bien outillé, prodigieusement animé par le passage incessant de chalands, de péniches, de bateaux à vapeur porteurs et de remorqueurs[1]. Au delà coule l'Oise, un

1. En 1896, le port de Chauny a reçu ou expédié 403,345 tonnes, dont 277,345 débarquées, consistant surtout en houilles, pyrites, phosphates, sels, sable pour verrerie. C'est, après De-

barrage en fait refluer les eaux et assure la force motrice aux soudières et aux ateliers de doucissage de glaces. Cette partie de Chauny est noire, poussiéreuse, fort triste, comme tous les centres industriels de cette nature. Sans la rivière, ses chutes, le grand « tournant » qu'elle décrit ici, ce serait lugubre. Ces quartiers ouvriers, par leur aspect sordide, font mieux comprendre la grandeur de l'œuvre accomplie à Guise par Godin.

Un chemin de fer appartenant à la Compagnie de Saint-Gobain relie Chauny à la manufacture de glaces et à la bourgade ouvrière créée autour d'elle. Construit pour desservir cette grande usine, il ferme de bonne heure ses stations ; à quatre heures et demie part le dernier train. Ne pouvant me rendre à Saint-Gobain hier au soir, je suis allé coucher à Anizy-le-Château, et suis venu atteindre la ville ouvrière en traversant la forêt et visitant le site illustre de Prémontré.

Anizy est un bourg tranquille, assis au-dessus de l'Ailette et du canal de l'Oise à l'Aisne, dans un riant paysage avec lequel contraste la nudité

---

nain, le port le plus considérable entre Paris et la Belgique. 17,214 bateaux chargés ont passé sur le canal. Pendant le mois d'août 1897, l'écluse de Chauny fut franchie par 3,313 bateaux, soit 107 par jour sur le seul canal de Saint-Quentin.

de la plaine voisine, couverte de céréales, de betteraves, de prairies artificielles ; mais les collines couvertes de bois forment un cadre à ces cultures que ne coupent ni arbre, ni buisson. Aux abords de Brancourt la campagne s'égaie, le village se groupe à l'entrée d'un vallon marécageux où la Vionne, sortie de l'étang de Prémontré, se grossit de sources et de ruisseaux nés sous l'abri protecteur des forêts de Coucy et de Saint-Gobain. Les futaies de hêtres et de chênes descendent jusqu'au fond du vallon, laissant une étroite bande de prairies tremblantes plantées d'arbres aquatiques et de terres tourbeuses. Ces bois font partie d'une des plus vastes sylves de France. Des abords de Crépy-en-Laonnois à la vallée de l'Ailette, vers Folembray, il y a plus de cinq lieues de futaies ou de taillis sous futaies ; il y en a quatre de Brancourt à Fressancourt, non loin de La Fère. L'État seul possède 10,000 hectares de bois ; les communes, les particuliers, la compagnie de Saint-Gobain en ont de grandes surfaces. Et c'est un très faible reste de la forêt primitive, étendue bien au delà de l'Ailette et des collines de Laon.

Les arbres couvrent seulement les parties hautes de ce massif de collines creusées de ravins et de vallons profonds. Au flanc des coteaux, la grande

végétation a disparu. Au sommet d'un tertre dénudé planent les ruines formidables de Coucy.

Au moyen âge, quand la cognée n'avait pas encore détruit les vieux arbres, quand les ravins sans route étaient obstrués par les marécages et fréquentés par les bêtes fauves, ce devait être dans toute son âpreté la solitude sauvage et farouche recherchée par les ermites et les créateurs d'ordres religieux. Deux de ces vallées forestières devinrent naturellement siège d'abbaye, Saint-Nicolas au nord, Prémontré au sud; Saint-Nicolas est en ruine, Prémontré offre encore de grandioses et majestueux édifices.

Rien ne les fait prévoir. Le chemin remontant la Vionne et passant devant l'asile de Lieubain, semble s'enfoncer dans la forêt et finir en un de ces « déserts » où se confinaient les saint Bernard et les Rancé. Sur un talus verdoyant, où l'on devine une chaussée d'étang, une construction robuste et basse dut être un moulin; elle renferme aujourd'hui le bélier servant à refouler les eaux à l'asile des aliénés de Prémontré. La célèbre maison est, en effet, devenue l'hospice où l'Aisne et les Ardennes envoient leurs déments.

Voici, à gauche, un charmant hameau aux maisons blanches entourées de parterres fleuris; à l'extrémité s'ouvre une allée d'ormes, d'allure

seigneuriale, bordée de pelouses : au fond une porte monumentale précédant un palais de noble architecture.

Le style du XVIII^e^ siècle dans toute sa grâce pimpante, échappant ici au rococo dans lequel il sombrait, a été appliqué aux lignes sévères d'une résidence monastique, dont un avant-corps circulaire, avec fronton sculpté en coquille aux opulentes volutes, rompt l'uniformité. A droite et à gauche, encadrant les parterres fleuris d'un jardin à la française, deux pavillons semblables se font face. Celui de gauche était la résidence de l'abbé des Prémontrés, personnage considérable comme chef d'un ordre où l'on compta un moment près de 2,000 communautés, tant d'hommes que de filles. Plus heureuse que Cîteaux ou Cluny, la maison-mère a résisté à la Révolution et à l'industrie ; un moment manufacture de glaces comme Saint-Gobain, elle a retrouvé sa splendeur monumentale, si elle n'a pas revu les religieux. Peut-être faut-il regretter la disparition du monastère primitif, détruit pour faire place à un édifice comme on les concevait pendant la Régence. A en juger par les charmantes tourelles d'angle de la muraille d'enceinte, nous avons perdu une des plus heureuses conceptions de l'architecture civile au moyen âge.

Le monastère remonte à saint Norbert, gentilhomme allemand retiré en 1121 dans la forêt de Coucy pour faire pénitence. On m'a montré, dans la chapelle, un portrait de ce moine appelé à devenir archevêque de Magdebourg. Figure élégante et fine, évidemment dessinée bien des années, des siècles peut-être, après la mort du saint.

Aujourd'hui la maison-mère des Prémontrés est loin des calmes horizons de Coucy, entre Tarascon et Avignon, dans la montagnette parfumée de thym et brûlée par le soleil, à Saint-Michel-de-Frigolet[1]. 1,200 aliénés[2] ont remplacé les moines vêtus de blanc qui, jadis, peuplaient l'abbaye. La main-d'œuvre des reclus a permis de mettre le domaine en valeur, les jardins sont superbes, les marais et les étangs desséchés sont devenus des terres et des prés de première qualité. On croirait plutôt voir une exploitation agricole modèle soutenue par de gros capitaux qu'une maison de fous.

La route de Saint-Gobain contourne l'établissement; parvenue devant la belle porte de la ferme elle s'élève dans la forêt de hêtres superbes

1. Voyez la 12e série du *Voyage en France*, page 9.

2. D'après le recensement de 1896, la population « comptée à part », c'est-à-dire habitant l'asile, s'élevait à 1,087 individus, le reste de la commune de Prémontré en possède 229 seulement.

où, dit la légende locale, Enguerrand de Coucy, attaqué par un fauve, croyant voir la mort, se serait écrié : Ah Dieu! tu me l'as de *près montré*.

Cette manie du calembour est bien picarde. On attribue à une autre exclamation : Ah! la *folle en braie,* le nom du village industriel de Folembray.

Tantôt montant, tantôt descendant s'en va la route, entre les hêtres au tronc haut et lisse aux tendres frondaisons, délicatement éclairées par le soleil couchant. De grandes avenues percent la forêt, se dirigeant vers Coucy, Crépy ou La Fère. Un instant les bois s'entr'ouvrent en une lumineuse clairière, près de la maison forestière du Vert-Galant. Une gorge étroite et riante apparaît, emplie par les maisons de pierre blanche, sculptées parfois, du gai village de Septvaux. Sur une terrasse est une curieuse et charmante église, superposition de chapelles, de contreforts, de pignons, de tours. Cela semble n'appartenir à aucun style, mais constitue une œuvre remarquable de l'époque romane. Dans le pays on la nomme l'*église aux sept pignons*.

Septvaux dépassé, on rentre dans la forêt; des carrières profondes s'ouvrent dans ses coteaux.

Ici le sous-bois est épais, le hêtre se voit disputer le terrain par des chênes. Ces fourrés

donnent davantage l'impression de ce que dut être le pays à l'heure où s'y retiraient les ascètes.

Aux abords de Saint-Gobain, le bois prend l'aspect d'un parc citadin, des allées le sillonnent, sous la ramure des hêtres est un kiosque à musique, une pièce d'eau, la *marette,* coupée par la route, forme le lac de cette promenade ombreuse. Voici la petite ville aux rues larges et propres, bordées de maisons de pierre noircies par la fumée de la manufacture. Des échappées entre ces voies en pente montrent d'immenses horizons vers Tergnier et La Fère.

La ville existe par et pour son usine ; sur les 2,147 habitants de la commune, dont 1,899 agglomérés dans le bourg, 445 appartiennent à la manufacture. Trop petit pour loger ces familles, Saint-Gobain s'est accru de cités ouvrières ; l'une d'elles, disposée en pente, avec ses maisons tapissées de vignes, est d'un aspect inattendu pour qui vient des moroses corons du Nord.

La manufacture a remplacé les ruines d'un château dont la destruction remonte à l'an 1337. Le choix de ce site reculé est dû à la forêt, offrant un combustible inépuisable, en outre les ruines permirent de bâtir à peu de frais en employant leurs pierres. Les fondateurs, MM. de Nehou et de la Pommeraye, ne pouvaient guère supposer,

à la date de 1692[1], la transformation de l'Oise et de l'Aisne en voies navigables, ni la création et le rôle des voies ferrées, pas plus qu'ils n'auraient prévu qu'à leurs miroirs de quelques pieds carrés succéderaient les vastes glaces de 35 mètres de superficie, comme en produit aujourd'hui l'usine. En 1702, une glace de 4 mètres de superficie valait 2,750 fr. ; actuellement elle ne dépasserait pas le prix de 100 à 120 fr.

J'aurais voulu décrire l'usine, mais la visite en est jalousement interdite. L'aimable directeur, M. Henrivaux, m'a cordialement reçu, m'a montré les abords, m'a fait admirer le merveilleux panorama de ce belvédère qui domine de 150 mètres les prairies de l'Oise, il m'a offert la visite d'un lac souterrain, réservoir établi en d'anciennes carrières, où l'on peut se promener en bateau, mais il reste à cheval sur la consigne interdisant l'entrée des ateliers. J'ai vu jadis couler des glaces à Aniche et, je le suppose, Saint-Gobain n'a pas de procédés plus mystérieux. De même que là-bas, on doit verser le cristal en fusion sur des tables de fonte puis, avec un énorme rouleau, aplanir la nappe de feu. La glace ainsi préparée,

1. En réalité le début de la fabrication encouragée par Colbert remonte à 1665 avec Nehou.

comme les pâtissiers préparent leur pâte à tarte, va se recuire sur la sole d'une *carcaise*.

Saint-Gobain ne se borne plus à ses glaces. Déjà on y faisait des lentilles de phare ; sous l'impulsion de M. Henrivaux, qui rêve d'une maison de verre pour 1900, le cristal va recevoir des emplois inattendus. Son utilisation en architecture fait prévoir des merveilles, tout un art nouveau est sur le point de naître, dont la glorieuse manufacture aura le droit d'être fière.

VII

COUCY ET LE TARDENOIS

La vallée de l'Ailette. — Coucy-le-Château. — La ville. — Les ruines. — L'Aisne, de Soissons à Vailly. — Le fort de Condé. — Braisne. — Bazoches et Mont-Notre-Dame. — Fismes. — La vallée de l'Ardre. — Le Tardenois. — Fère-en-Tardenois et son château.

Fère-en-Tardenois.

Jusqu'à Coucy, le chemin de fer d'Anizy à Saint-Gobain parcourt de belles et solitaires campagnes dont les eaux, par des vaux à peine dessinés, vont accroître le flot marécageux de l'Ailette. On ne tarde pas à découvrir, surgissant derrière un promontoire, le sommet du formidable donjon de Coucy, sans cesse grandissant à l'horizon.

Les collinettes, recouvertes au loin par les futaies de Coucy et de Saint-Gobain, sont de formes heureuses, leurs flancs se plissent, de petits hameaux, aux pignons de pierre en dents de scie, couvrent les pentes. Puis voici la « montagne » de Coucy aux roides parois, projetée au-dessus de la vallée. La ville et le château la couronnent

de remparts flanqués de tours de fière allure, au-dessus, géant, évoquant l'idée d'un colysée, le donjon s'élance, œuvre sans rivale de l'architecture militaire du moyen âge.

Aux soleils du midi et du couchant, la montagne présente des pentes que la culture a gagnées. A l'abri des vents, de petits vignobles, des champs de haricots et de pommes de terre donnent l'impression de la richesse. Un chemin les traverse et conduit à l'entrée de la ville, porte flanquée d'une énorme tour. Ville exiguë, moins grande et populeuse que bien des villages, il n'y a pas 700 habitants dans l'enceinte, mais elle a conservé l'aspect des petites capitales seigneuriales d'autrefois. Grâce à la pierre blanche dont les plus humbles demeures sont construites et à leurs pignons dentelés, la mignonne cité cadre à merveille avec la forteresse titanique d'Enguerrand.

Titanique n'est pas une expression trop forte. Coucy semble fait à la taille d'une garnison de géants. S'il faut quelque effort et des facultés d'archéologue pour reconstituer, entre la puissante enceinte, les édifices réduits aux substructions, le donjon est debout, béant — les étages ayant perdu leurs voûtes — et donne une inexprimable impression de force. Les murs épais de sept mètres,

COUCY ET LE TARDENOIS.

creusés de galeries, d'escaliers, de chicanes guerrières, montent jusqu'à 55 mètres au-dessus du fond des fossés, le diamètre de l'énorme tour dépasse 30 mètres. Les arrachements des voûtes effondrées révèlent l'antique splendeur de l'édifice.

Pendant que le guide, de sa voix monotone, débite la leçon péniblement apprise d'un cours d'archéologie, nous montons, d'escalier en escalier, jusqu'au parapet. La vue, à cette heure crépusculaire, est d'une majesté et d'une grâce infinies. Une grande partie de la Picardie et de l'Ile-de-France se déploie sous les yeux : Laon sur sa montagne lointaine, Noyon, Chauny, la forêt de Retz, immense, celle de Saint-Gobain, empanachée par la fumée des usines. Le paysage immédiat est gracieux et tranquille ; large et verte s'ouvre la vallée de l'Ailette ; dans le val profond du ru Renault, Coucy-la-Ville groupe ses constructions autour d'une élégante église. Plus loin, bordant la forêt, Folembray et la fumée noire de ses verreries. Un coteau boisé masque l'illustre village de Prémontré.

Le tableau est d'une splendeur calme et douce. La forteresse, envahie par les arbres, s'est humanisée ; le souvenir farouche des sires de Coucy ne s'impose point à la pensée, comme on le pourrait croire. Il faut un effort constant pour songer à

cet Enguerrand qui disait avec tant de fierté — les raisins étant trop verts :

> Roy ne suis
> Prince, ne duc, ne comte aussy :
> Je suis le sire de Coucy.

Ces ruines superbes occupent la plus grande partie du territoire de la commune. Coucy se réduit en effet à 21 hectares ; le terrain, en dehors des remparts, appartient à des communes rurales, surtout à Anffrique-et-Nogent, composée de fermes isolées, sans village. La ville elle-même n'était guère qu'une sorte d'avancée de la forteresse, une tête de pont, si l'on peut s'exprimer ainsi en parlant d'une colline escarpée. Les maisons étaient groupées dans une enceinte percée de portes, dont une, la porte de Laon, flanquée d'énormes tours, est une des plus belles entrées de villes que je connaisse. Ces murailles sont encore en grande partie debout, les abords ont été plantés d'arbres et forment, au-dessus du bassin de Coucy-la-Ville, une promenade ombreuse et fraîche, bordée de jardinets fleuris, d'où l'on a vue sur les vallons riants et le sombre rideau des forêts.

L'église est un charmant édifice, sa façade romane s'harmonise à merveille avec le site féodal.

Coucy ayant eu la bonne fortune d'échapper à l'industrie qui a défiguré Saint-Gobain et Chauny, est ainsi restée une chose d'un délicieux archaïsme. Puisse la curieuse et mignonne ville conserver toujours ce charme qui lui attire tant de visiteurs et lui en amènerait bien davantage si les ruines grandioses de son château étaient au bord du Rhin ou sur un loch écossais ! Dans ce cas, nos bons snobs du tourisme n'auraient pas de formules assez laudatives pour les célébrer.

Je suis venu coucher à Soissons et, ce matin, le chemin de fer me déposait à la gare de Ciry-Sermoise, d'où je voulais gagner Vailly, petite ville laissée à l'écart des communications rapides. La vallée de l'Aisne est large, riante, très peuplée, les villages sont nombreux au pied et sur les pentes des collines, mais Reims, la métropole de la contrée, étant sur la Vesle, les bords de cette rivière ont été choisis pour les relations entre Soissons et la Champagne.

Jusqu'à Condé, l'ancien *condat,* c'est-à-dire confluent, l'Aisne est naturellement navigable, des barrages soutiennent son flot et lui assurent un mouillage de deux mètres. Partie importante du réseau de navigation entre les régions du Nord, de l'Est et les Ardennes, elle offre une navigation

active. De lourds chalands conduits par des remorqueurs, des bateaux à vapeur porteurs montent ou descendent sur la rivière calme et sinueuse [1].

L'Aisne reçoit la Vesle dans un bassin très ample, aux lignes géométriques, mais belles cependant; les collines, frangées de ravins et de vallons, se rapprochent entre Missy-sur-Aisne et Sermoise et forment une sorte de défilé où, depuis la guerre, on a transféré le barrage stratégique que formait jadis Soissons. Face au confluent a été construit le fort de Condé-sur-Aisne, pour compléter le système défensif de Laon-La Fère [2]. Assis au sommet d'une colline isolée, le fort semble une énorme taupinière. Une batterie annexe, construite au-dessus même du village de Condé, occupe une sorte de promontoire d'où l'on découvre toute la vallée de l'Aisne s'ouvrant à l'est sur la plaine sans fin de la Champagne.

Au débouché de plusieurs vallons d'une grâce charmante, par contraste avec le plateau dénudé, s'étale la petite ville de Vailly. La plaine est

---

1. Entre Celles où aboutit le canal latéral à l'Aisne, prolongement du canal des Ardennes, et l'Oise, le trafic a atteint en 1896 un tonnage de 397,451 tonnes, dont plus de 150,000 nées sur la voie. C'est un mouvement considérable dû surtout aux carrières de Vic, aux distilleries et aux sucreries ainsi qu'à la pétrolerie de Venizel près de Soissons.

2. Voyez pages 132 et suiv.

riche en céréales et en betteraves, les pentes sont consacrées à la culture du haricot, source importante de revenus pour toute cette contrée. Sauf une belle église romane, remaniée à l'époque ogivale, Vailly offre peu de curiosités au visiteur, mais le site est aimable.

Une route conduit à Braisne par Chassemy, à travers la plaine où la Vesle se tord en incessants replis. Bientôt on aperçoit l'église de Saint-Yved, dont les lignes majestueuses, dignes d'une cathédrale, forment un somptueux décor. Bien humble est la ville qu'elle domine. Au delà, sur une colline aux pentes abruptes, les belles ruines d'un château achèvent de donner au paysage un caractère de grandeur. La bourgade est propre, mais banale. Quant à l'église, malgré d'inconcevables mutilations modernes, elle reste digne de ses voisines de Soissons, de Laon et de Reims.

J'ai la bonne fortune de trouver un train à la gare pour gagner Bazoches, dont l'aspect m'a frappé chaque fois que je suis passé ici. Le village est en partie entouré de remparts épais percés de deux portes et flanqués de tours. Cette petite place forte avait pour défense principale, pour citadelle, un château puissant, dont les débris, transformés

en ferme, ont encore grande allure : onze tours sont restées debout, mais découronnées. Et c'est merveille qu'un aussi mince hameau au milieu de ces fières murailles.

Des abords de Bazoches, sur la colline de Saint-Thibaut, on aperçoit un monticule isolé, très régulier, occupé par une église et quelques maisons. L'église est le squelette amoindri d'un des plus beaux édifices de cette contrée où l'on comptait tant de remarquables monuments religieux. Le village, Mont-Notre-Dame, est un site pittoresque encore, mais combien il devait être plus grandiose quand l'église collégiale, comparable alors à une basilique par ses dimensions, couronnait fièrement la colline.

Ces villages de Bazoches et de Mont-Notre-Dame sont déchus, la vie s'est portée sur un autre point des bords de la Vesle où Fismes, grâce à l'industrie, est devenue une sorte de faubourg de Reims. Depuis le commencement du siècle la population a presque doublé dans cette cité qui avait autrefois un rôle historique. L'usage voulait que les rois de France, en route pour se faire sacrer à Reims, y passassent la nuit avant la cérémonie. Charles X, encore, se conforma à la tradition et vint coucher au confluent de la Vesle et de l'Ardre. Bien que la ville eût perdu ses fortifications,

elle avait conservé ses portes : selon la coutume, les clefs symboliques furent offertes au roi.

Les remparts dont ces portes étaient percées ont fait place à de belles promenades plantées de grands arbres, un chemin montueux les relie à la ville où l'on pénètre par une voie portant le nom bizarre de rue des Conclusions. Peu de mouvement dans la cité formée par une longue et tranquille artère coupée par la place Lamotte, ornée d'une fontaine monumentale. La grande place, carrefour curieux par son irrégularité, est ornée d'un bizarre hôtel de ville porté sur des halles par des voûtes ogivales et précédé d'un long péristyle auquel donne accès un escalier à double évolution ; un campanile couché par le vent surmonte ce chef-d'œuvre de pâtisserie.

Si la ville est demeurée calme, des usines animent les bords de la Vesle. La rivière, troublée par les déjections de la métropole champenoise, reçoit ici l'Ardre, cours d'eau limpide qui vient d'arroser une charmante et régulière vallée creusée au sein du massif de la montagne de Reims. Val agreste s'il en fut, absolument ignoré des touristes ; on n'y pénètre pas facilement. Bientôt l'excursion sera plus commode, les chemins de fer de la banlieue de Reims projettent de desservir ce petit bassin, qui deviendra sans doute un cen-

tre d'excursions pour les Rémois ; ses paysages gracieux, ses vallons latéraux, ses villages étalés sur les pentes composent un ensemble atteignant parfois à la grandeur.

La vallée de l'Ardre appartient à l'ancien pays de Tardenois. Un de ses villages, Ville-en-Tardenois, chef-lieu d'un canton, porte le nom de cette petite province de l'ancienne Champagne dont je n'ai pu retrouver les limites exactes, même en consultant les auteurs locaux. Ces vieilles divisions territoriales méritent cependant d'être connues ; si on les déterminait bien, on éclairerait d'un jour nouveau plus d'un problème historique ou topographique.

A en juger par le nom de deux centres, Ville et Fère-en-Tardenois, ce petit pays comprendrait une partie des vallées de l'Ardre et de la Muze et la partie supérieure du cours de l'Ourcq. Entre les cours d'eau s'étendent des plateaux couverts de vastes bois, restes d'une forêt qui devait jadis s'étendre de la Marne à l'Oise. Le grès affleure sur plusieurs points. Ces roches, des bruyères, des bois, des vallons marécageux, donnent au Tardenois un caractère à demi sauvage qui n'est pas sans grâce.

La commune la plus peuplée, Fère, est sur l'Ourcq, encore pauvre ruisseau. Jadis à l'écart,

elle est devenue une station importante du chemin de fer de Paris à Reims, de création récente ; elle a pris un rôle stratégique dans la défense du camp retranché de Reims et dans l'occupation des remarquables positions qui barrent l'accès vers Paris. Un grand quai militaire et des hangars d'abri permettent le débarquement rapide des troupes.

La station est à plus d'un kilomètre de la ville, bâtie entre l'Ourcq et le ruisseau ou ru de la Pelle, au pied d'une colline boisée. Le ru coule dans une vallée marécageuse sur laquelle on a jeté une belle chaussée. Des rues propres, bordées d'élégantes maisons, aboutissent à une vaste place sur laquelle de pittoresques halles dressent un grand comble porté sur des piliers trapus. Aucun autre monument que l'église, édifice intéressant mais délabré, dont on restaure le clocher. L'Ourcq, accrue aux abords de Fère par plusieurs rus, fait mouvoir quelques usines. On rencontre une industrie intéressante, celle de la chaussure feutrée et de la bonneterie drapée. Ces chaussures sont cousues sur des semelles de buffle rendues imperméables. Pour alimenter ces fabriques, des filatures locales préparent la laine cardée.

Fère-en-Tardenois est assez fréquentée par les touristes, attirés par les ruines superbes de son château, forteresse féodale et palais de la Renais-

sance, dans un site désert, à près d'une lieue au nord de la ville. Une route aimable y conduit; bordée d'abord de jolies villas, elle ne tarde pas à pénétrer dans les bois et les coteaux couverts de bruyères, au milieu desquelles sont d'énormes blocs de grès ; un étang aux eaux calmes, aménagé dans le goût anglais, vient mourir au bord des grands bois. Par-dessus les arbres apparaissent les cimes de tours découronnées.

Un large chemin pénètre dans la forêt et débouche soudain en vue d'un pont admirable, dont les arches, hautes de 20 mètres, s'harmonisent à merveille avec l'ample manteau de chêne dont les pentes sont revêtues. La surprise est grande de trouver ici une œuvre comparable aux travaux du peuple romain. C'est un monument dû au fastueux Anne de Montmorency, le connétable voulut donner au château de Fère une entrée digne d'une habitation royale.

D'en bas, on ne peut s'expliquer le but de ce pont, on le prendrait pour un aqueduc, il faut continuer la route et passer devant un curieux château moderne, formé par les dépendances de la princière demeure et aménagé avec goût, pour atteindre, au milieu d'un parc, un portique rappelant les belles parties du Louvre de Henri II.

C'est l'issue du pont, ou, plutôt, de la galerie

suspendue, longue de 61 mètres, large de 3m,50, qui fit une avenue somptueuse à la vieille forteresse de Robert de Dreux. Malheureusement, la voûte est tombée, la galerie est une gaine au-dessus de laquelle on aperçoit le ciel, mais ce qu'il en reste fait juger de la splendeur du monument aux heures de prospérité. Les ruines du château font un contraste absolu avec la grâce majestueuse de cette salle aérienne où l'architecte Jean Bullant a mis tout le génie de son époque, où peut-être Jean Goujon coopéra par son ciseau. C'est, à l'issue d'une voûte, une pelouse circulaire flanquée de huit tours. Le connétable de Montmorency transforma le farouche château de Robert de Dreux, les tours et les courtines avaient été percées de fenêtres, les salles gothiques étaient devenues d'élégants appartements. Rien n'en survit. Le château est complètement ruiné, les arbres ont escaladé le monticule artificiellement isolé où l'on avait construit le manoir, ils enveloppent les murailles et les tours et ne permettent pas au formidable castel de présenter l'aspect qu'il aurait si la colline était nue. Le site pourrait être fantastique : il est d'une grâce mélancolique et troublante.

VIII

REIMS

De Laon à Reims. — Les bords de l'Aisne. — Le canal et les verreries. — Épuration des eaux d'égout. — Arrivée à Reims. — La gare et les promenades. — Aspect de la ville. — Les monuments : Notre-Dame et Saint-Remy. — Importance commerciale de Reims. — L'industrie de la laine. — Les vins.

Reims, Septembre.

Quand le chemin de fer a cessé de côtoyer les collines riantes du Laonnais, il pénètre au sein de la plaine crayeuse, jadis infertile, transformée depuis quelques années par les méthodes agricoles nouvelles. Les terres, où croissait à peine un gazon ras pacagé par les moutons, sont couvertes de moissons, parfois superbes. L'eau étant rare, les centres d'habitation, très clairsemés, se sont installés de préférence dans les vallons où les ondes souterraines viennent au jour. Ainsi Amifontaine a dû sa naissance à la belle source de la Miette.

Cependant les terres pauvres, les plantations de

pins couvrent encore de vastes espaces ; pour trouver la grande culture, il faut atteindre la vallée de l'Aisne ; là, au bord de la rivière et sur les deux rives de la Suippe, on rencontre même des étendues plantées en betteraves, la sucrerie a pu créer quelques établissements. Guignicourt et Berry-au-Bac sur l'Aisne, Loivre sur le canal de l'Aisne à la Marne produisent ensemble 65,000 sacs. Chiffre d'autant plus intéressant à signaler qu'il faut plusieurs milliers d'hectares de cultures sarclées pour produire ces 6,500 tonnes de sucre.

Guignicourt et sa voisine, Condé-sur-Suippe, au confluent des deux rivières, sont une sorte de banlieue avancée pour Reims. La grande ville a bien la Vesle, mais les eaux, peu abondantes, sont trop fréquentées par les pêcheurs ; tous ceux qui ont des loisirs et de l'aisance prennent le chemin de fer pour venir jeter leurs lignes dans l'Aisne. Tout à l'heure, j'en voyais descendre plus de trente, ouvriers ou bourgeois, ces derniers vêtus de costumes *ad hoc* et supérieurement armés d'engins enfermés dans des étuis de toile. A en juger par cette foule un jour de semaine, le dimanche doit amener une invasion.

L'Aisne roule ici des eaux sombres, entre des arbres dont le feuillage descend jusqu'à la surface.

Plus claire est la Suippe, aux eaux transparentes, se traînant avec lenteur dans une dépression marécageuse.

Au delà, c'est la plaine avec ses bosquets de pins régulièrement plantés, contre lesquels vient s'arrêter la nappe des cultures. A ces confins de l'Aisne et de la Marne, vers Berméricourt et Loivre, la betterave est cultivée en grand. Cette plante ne dépasse guère l'espèce de défilé ouvert ici entre la montagne de Reims aux beaux vignobles, dont le promontoire le plus avancé porte le fort de Saint-Thierry, et la butte de Brimont, couverte, elle aussi, d'un fort et de batteries[1]. Ces vignes de la montagne, ces ouvrages défensifs annoncent l'approche de la métropole champenoise. Loivre, au bord du canal, dépend de Reims pour l'industrie; sa verrerie souffle les bouteilles pour les vins mousseux, un établissement semblable est à Courcy. Le canal a fait naître ces usines en permettant d'amener à pied d'œuvre les charbons et le sable. L'animation est grande sur cette voie de 58 kilomètres qui contribue à relier Dunkerque, Calais et les houillères du Nord au réseau des canaux de l'Est et dessert le

1. Fort de Brimont, batteries du Cran de Brimont et de Loivre.

grand centre rémois[1]. Pour atteindre la vallée de la Vesle, les ingénieurs ont dû excaver profondément un renflement crayeux. Les terres, rejetées de chaque côté du canal, constituent de hauts talus qui ont été plantés de pins et doivent jouer un rôle dans la défense de Reims, puisque la carte de l'état-major donne une mention spéciale aux « cavaliers de Courcy ». Du sommet de ce rempart, on a une vue immense sur la plaine sans fin, la butte boisée de Brimont, les côtes verdoyantes de Saint-Thierry et de la montagne de Reims, sur la grande ville, dominée par la masse puissante de la cathédrale et la forêt de cheminées des usines.

A l'extrémité du cavalier, à la Neuvillette, est une autre verrerie construite à la limite des terrains crayeux et de la zone mouillée traversée par la Vesle. Près de là est l'usine élévatoire des eaux d'égout de Reims, utilisées pour l'irrigation de 500 hectares sur lesquels on cultive en grand la betterave à sucre et, pour l'assolement, les fourrages artificiels et les céréales.

Le chemin de fer de la banlieue de Reims, —

---

1. Le mouvement total du canal de l'Aisne-à la Marne, en 1896, a atteint 1,250,142 tonnes, transportées par 7,226 bateaux. Les ports ont reçu ou expédié 488,187 tonnes de marchandises, dont 321,216 pour Reims seul.

appartenant à une compagnie particulière est appelé à parcourir les contrées de la Marne non encore dotées de communications rapides[1] — dessert cette exploitation et la relie directement à la ville. La ligne à voie étroite passe devant la gare centrale avant d'atteindre son embarcadère particulier.

L'arrivée à Reims donne une idée d'opulence. Dans aucune autre grande ville on ne trouverait une entrée aussi riante et majestueuse à la fois. La gare, monumentale, se dresse en face de belles promenades, bien plantées et entretenues, sur lesquelles sont bâtis les hôtels particuliers des grands commerçants rémois.

L'aspect général de Reims ne répond pas à cette apparition grandiose. Sauf sur les boulevards de ceinture et dans un embryon de cité haussmanisée entre la gare et l'hôtel de ville, sauf une tentative bientôt arrêtée de transformation dans le goût du siècle dernier : la place Royale et des amorces de rues, la plus grande partie n'a pas de physionomie propre. Des maisons basses et irrégulières bordent de petites rues tortueuses dans ce qui fut le Reims gallo-romain et le Reims du

1. *Lignes en exploitation :* Reims à Cormicy et Reims à Verzy. — *Lignes en projet :* Reims à Dormans, Bouleuse à Fismes, Épernay à Montmirail.

moyen âge; mêmes constructions banales sur les interminables voies entre la cité primitive et la Vesle. Sans la longueur des courses à travers ces quartiers lointains, on pourrait se croire dans telle petite ville champenoise.

Les accroissements successifs de cette métropole de l'Est[1] sont très visibles sur les plans, même sur les cartes de l'état-major. La ville qu'entourèrent les remparts romains — dont il reste une *porte de Mars,* d'un beau style — se distingue très bien à la forme ovale dessinée par les boulevards et d'étroites artères dont l'une porte encore le nom de rue des Murs. Dès le moyen âge, des quartiers se créèrent hors de ces limites restreintes, réunissant bientôt la vénérable basilique Saint-Remy au reste de la cité. Peu à peu Reims prit une forme allongée, comparée par d'anciens écrivains à la plante d'un pied. Pendant notre siècle, les faubourgs construits au long des grandes routes se sont extraordinairement prolongés, dans la direction des Ardennes surtout, où le faubourg Cérès s'accroît chaque jour, et celle de Laon, au voisinage des gares. Sur la rive gauche de la Vesle, le développement est moins sensible. Reims

1. La population, qui était de 30,000 habitants au commencement du siècle, atteignait environ 70,000 âmes au moment de la guerre; elle est aujourd'hui de 107,963.

fait ainsi mentir la prétendue règle de la marche des grandes villes vers l'Ouest, déjà controuvée par l'agrandissement de Lyon, de Lille, de Bordeaux, de Rouen et de tant d'autres centres.

Les monuments sont rares, mais les deux principales églises, la Cathédrale et Saint-Remy, attireront toujours les artistes et les Français épris du passé de leur pays.

Notre-Dame de Reims est une déception, pour qui la visite la première fois. Mal encadrée par la place, restée inachevée par ses tours tronquées, elle choque par la profusion et le gigantesque des sculptures. Involontairement on se souvient de Notre-Dame de Paris et de la cathédrale d'Amiens, et la comparaison n'est pas en faveur de cette énorme église, si longtemps cœur de la France catholique et monarchique. Mais si l'on reste quelque temps à Reims, si l'œil s'accoutume à cette opulence de la pierre taillée, on reconnaît bientôt la pureté des lignes et l'harmonie puissante des proportions, on se prend à admirer ce qui déplaisait. Les côtés extérieurs donnent une plus grande sensation d'art. Les hauts contreforts de ces façades latérales, leurs pinacles, leurs clochetons, leur galerie semblable à une fine dentelle sont parmi les œuvres les plus pures de l'époque ogivale. Au crépuscule, lorsque le cou-

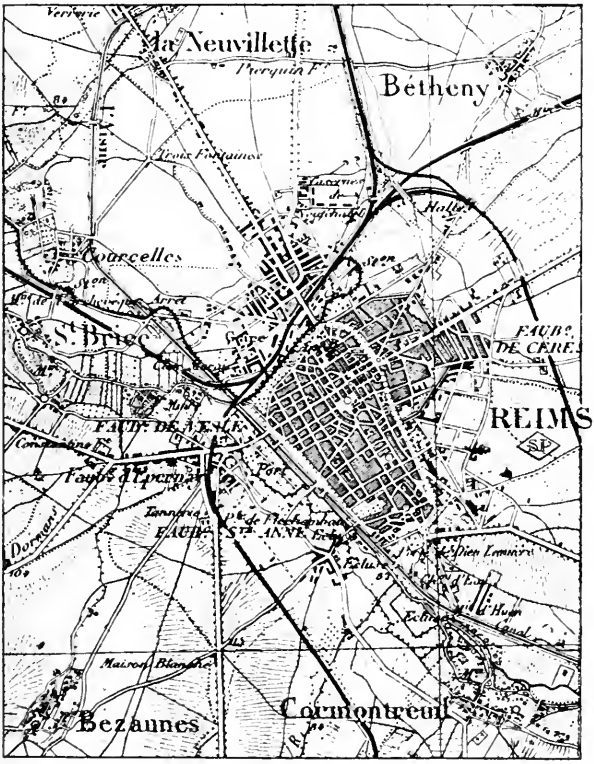
chant doré se fait gris, c'est merveille de voir se dessiner sur le ciel la forêt des aiguilles dressées au-dessus de la courbe des arc-boutants sveltes et grandioses.

C'est l'heure favorable pour retrouver dans le superbe monument l'évocation des siècles écoulés. La statue de Jeanne d'Arc, sur le parvis, rappelle la plus glorieuse des belles journées de la France royale, quand l'héroïne, à l'honneur comme elle avait été à la peine, vint présider au sacre de celui qui, avant elle, était le petit roi de Bourges. Un des hôtels construits sur la place a gardé un nom d'autrefois : la *Maison Rouge;* il a succédé à l'hostellerie de l'*Ane Rayé,* où le père et la mère de Jeanne d'Arc furent « logés et défrayés par le conseil de la ville » dit une inscription.

Malgré son peuple de statues, ses vitraux, ses tapisseries, l'immense vaisseau dans lequel se déroulait la cérémonie du sacre n'a pas la majesté d'autres nefs gothiques. Il s'est passé de trop grandes choses ici et le cadre semble insuffisant pour de tels souvenirs.

De Notre-Dame, par de longues et insignifiantes rues faubouriennes, on gagne un autre édifice moins somptueux mais non moins précieux, — car il a remplacé la primitive église bâtie aux premiers jours de la chrétienté, — conservant

beaucoup de parties de l'époque romane. C'est l'église Saint-Remy, où le tombeau du grand ar-



chevêque, détruit à la Révolution, a été reconstitué. A ces deux églises, à l'hôtel de ville, à la

belle porte de Vesle, en fer forgé, se borne à peu près la partie monumentale de Reims, moins riche que Châlons pour le nombre des édifices.

La grande cité des bords de la Vesle l'emporte de beaucoup sur le chef-lieu administratif du département par le commerce et l'industrie ; son développement est incessant et se poursuivra longtemps encore. La situation, jadis moins favorable pour le commerce, puisque Reims n'a pas de rivière navigable, s'est transformée avec le creusement du canal et la création des lignes ferrées. Dans ces dernières années seulement, Reims a vu compléter son réseau par l'ouverture de la voie directe vers Paris, au moyen de l'embranchement de la vallée de l'Ourcq par La Ferté-Milon. Jadis, il fallait passer par Épernay et la montagne ou faire le détour de Soissons. Aujourd'hui des trains rapides franchissent en moins de deux heures, sans arrêt, les 156 kilomètres qui séparent la métropole champenoise de la capitale[1]. Cette ligne directe se prolonge vers Charleville et pénètre en Belgique par la vallée de la Meuse.

1. La distance par voie ferrée et la distance légale par la route nationale sont la même. Elle pourrait être réduite de quelques lieues si le massif de la montagne de Reims n'obligeait les chemins à un grand détour.

Plus importante pour les relations générales de l'Europe est la voie transversale de Laon à Châlons, tronçon de la grande voie internationale de Calais à Bâle.

L'importance de Reims est due à la situation de cette ville aux confins des coteaux à vignobles, des terres fertiles du Tardenois et du Soissonnais et des vastes plaines nues de la Champagne. Un grand centre devait naître ici, le site s'imposait par l'espèce de défilé formé par le cours de la Vesle, route naturelle vers l'Aisne et l'Oise. Ce fut de bonne heure un lieu d'échanges, un entrepôt pour les laines, produit principal, presque unique, des steppes champenoises. Quand une industrie s'implanta au bord de la Vesle, ce fut naturellement celle de la draperie. Cependant certains auteurs locaux paraissent croire qu'au moyen âge on y tissait plutôt le lin et le chanvre. Ces textiles devaient venir de loin, les terres sèches et crayeuses se prêtant peu à leur production.

Quoi qu'il en soit, à l'époque de la Renaissance les lainages sont une source importante de richesse pour Reims, tissus légers pour l'été et non draperie au sens restreint du mot. Le plus illustre enfant de Reims, Colbert, était fils de drapier, son père avait la boutique du *Long-Vêtu,* rue Cérès. Cette industrie s'étendait, au nord et à l'est,

à Rethel. Suippes et Châlons. D'après les documents publiés dans l'histoire commerciale de Reims par M. Garnier, président de la Société industrielle, on comptait, six ans avant la Révolution, 1,300 maîtres et 1,400 métiers produisant 70,000 à 76,000 pièces par an. Le reste de la fabrication consistait en bas, chapeaux et couvertures de laine. Le rayon lainier occupait de 35,000 à 40,000 ouvriers et faisait environ pour 13 millions d'affaires. Industrie vivace, éprise de progrès : dès 1792, on signale des essais de cordage et de filature mécaniques. La Révolution lui porta naturellement un coup sensible, ses produits : silésies, flanelles, droguets, casimir, etc., se virent fermer leurs débouchés par les guerres; la suppression du clergé et des couvents détruisit net l'important marché des tissus ecclésiastiques. La découverte fortuite du mérinos rendit un élan considérable à la fabrication rémoise. Les châles de l'Inde étaient un luxe, le tissage mérinos permit de faire des *schalls façon cachemire* dont le premier exemplaire fut offert à l'impératrice Joséphine. Cet article eut rapidement la vogue : en 1807, Reims livrait 8,014 châles. En 1808 apparaît le nom de mérinos; en même temps la filature et le tissage mécaniques s'essayaient timidement. En 1831 la filature à la main disparaissait.

A la date de 1808, Reims avait retrouvé une part de sa prospérité; ses 320 fabricants occupaient dans la ville 2,800 métiers et 6,000 ou 7,000 ouvriers. 915 métiers battaient à la campagne; sur 18 millions de produits dans la région, la ville en livrait pour 10 millions. On continuait à faire les articles d'autrefois auxquels, bientôt, vint se joindre le basin. Chaque année d'autres étoffes accroissaient la carte d'échantillons. En même temps les petits ateliers devenaient de grandes manufactures, le nombre d'ouvriers s'accroissait, mais de décade en décade diminuait celui des fabricants.

Cette situation s'affirme davantage à partir de 1833, quand le tissage mécanique triomphe enfin et, grâce à la vapeur, détrône rapidement les métiers à la main. En 1852, c'est au tour du peignage manuel de disparaître. Cette année-là Reims recevait 6,500 tonnes de laine; six ans plus tard le mouvement d'affaires pour les laines, brutes, filées, peignées ou cardées s'élevait à 92,500,000 francs, les mêmes produits transformés valaient 108 millions.

Après la guerre, Reims prit un essor nouveau. En 1872, la production atteignait 800,000 pièces, valant 151 millions. En 1878, quand M. Garnier écrivait l'histoire commerciale à laquelle j'ai em-

prunté ces chiffres, la fabrication s'élevait à 153 millions de francs, en mérinos, cachemire d'Écosse, flanelles et autres tissus légers[1].

En 1896, la succursale de la Banque de France à Reims était au treizième rang, après Saint-Étienne qui la dépassait seulement de 13,000 francs sur un mouvement d'affaires de plus de 133 millions. En 1897, Reims monte au douzième rang et dépasse Saint-Étienne de 200,000 francs avec un mouvement d'affaires de plus de 150 millions. On évalue le nombre d'établissements à 122, occupant 18,000 ouvriers.

Les lainages[2] ne sont pas l'unique source de prospérité de cette grande ville. La production et la préparation des vins mousseux occupent plus de 1,600 ouvriers et de 50 maisons de commerce. La valeur des vins expédiés par Reims dans toutes les parties du monde dépasse 25 millions par année.

---

1. Voici, d'après les indications du *Bottin*, les divers articles de la fabrique de Reims : mérinos, cachemires, bolivards, flanelle, châles, molleton, nouveautés, jersey, oxford, robes, articles pour communautés religieuses, etc.

2. Je ne me suis pas beaucoup appesanti dans ce volume sur l'industrie lainière, je l'ai souvent décrite au cours du *Voyage en France*, notamment dans les séries suivantes : 18e série, chapitres sur Roubaix et Tourcoing; 19e série, chapitre XIII, le Cateau ; chapitre XXIII, Fourmies ; 6e série, chapitre XII, Lisieux ; chapitre XVIII, Elbeuf ; 7e série, chapitre VII, Vienne.

Je dois visiter les caves de la maison Heidsieck qui me sont gracieusement ouvertes ; mais voici le soleil très brillant, après deux journées d'averses torrentielles ; les vendanges interrompues vont reprendre ; je vais suivre la fabrication dès le début en allant parcourir le vignoble pour assister à la cueillette. En route donc pour Épernay ; je reviendrai à Reims par les pentes de la fameuse montagne.

IX

ÉPERNAY ET LE VIGNOBLE D'AY

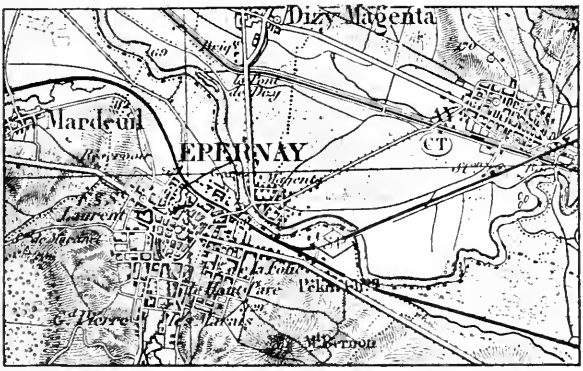
Épernay. — Son accroissement. — Population officielle et population réelle. — Le vieil Épernay. — Magenta. — La Folie. — Hautvillers et dom Pérignon. — Invention du vin mousseux. — L'exode des vendangeurs. — Ay. — Les « magasins » de compost. — Au vignoble de Mutigny. — La vendange. — Avenay. — Dans la montagne de Reims. — Germaine et son tunnel.

Rilly-la-Montagne. Septembre.

Si Reims s'est développé depuis cinquante ans au point de devenir une des plus grandes cités de France, les progrès d'Épernay ne sont pas moins remarquables; l'humble ville de 4,000 habitants à peine, étape sur la route de Châlons, au confluent du Cubry et de la Marne, compte près de 20,000 âmes et dépasse de beaucoup ce chiffre si l'on ajoute la population du faubourg de Magenta, sur la rive gauche de la Marne, que les fictions administratives placent dans le canton d'Ay, c'est-à-dire l'arrondissement de Reims[1], canton

1. Population au recensement de 1896 : Épernay, 19,377, Magenta, 1,925; la Villa, 1,887; au total, 23,229.

scindé lui-même en deux communes par une rue : Ay (la Villa) et Dizy (Magenta). Ce progrès est dû en grande partie aux chemins de fer qui ont fait de la bourgade d'autrefois un de leurs points de jonction et un atelier considérable pour la construction des locomotives et du matériel, mais il faut l'attribuer aussi à l'extension prise par la



préparation des vins de Champagne. En 1838, quand Victor Hugo entreprenait son voyage au Rhin, aucune voie ferrée n'existait encore au long de la Marne et le poète déclarait Épernay « la ville du vin de Champagne. Rien de plus, rien de moins ». On voulait conduire le poète à la grande curiosité du pays, une cave contenant 1,500,000 bouteilles. « Chemin faisant, dit-il, j'ai rencontré

un champ de navette en fleur avec des coquelicots et des papillons et un beau rayon de soleil. J'y suis resté. »

Aujourd'hui, on chercherait en vain le champ dont les fleurs d'or arrêtèrent l'auteur des *Orientales;* Épernay, sortie de son enceinte étroite, a projeté des avenues, des rues larges et opulentes sur la campagne voisine, jusqu'aux premières pentes du vignoble. Les caves, les fameuses caves, elles-mêmes, se sont étendues sous la ville et sous les coteaux, elles prolongent dans la craie leurs étages de galeries où l'homme aide au travail mystérieux du vin. Certains fabricants possèdent près de quatre lieues de ces couloirs, véritables et puissantes usines souterraines éclairées maintenant à la lumière électrique, où des machines diligentes transportent, remplissent et bouchent les bouteilles.

Moi non plus, je ne verrai pas les caves d'Épernay; elles ressemblent à toutes les caves de Champagne, et je dois parcourir demain telles d'entre elles qui comptent parmi les plus vastes de Reims. Si je voulais étudier autre chose que la fabrication, il ne serait pourtant pas sans intérêt de pénétrer dans ces cavernes artificielles, où la craie, taillée par le ciseau de statuaires, se transforme parfois en œuvres d'art.

Épernay comprend en réalité trois villes. La partie ancienne conserve encore, entre des boulevards, appelés remparts, la forme ovale de l'enceinte disparue, elle est composée de rues irrégulières où les magasins sont nombreux. Le ruisseau de Cubry la traverse, bordé de logis misérables. Pas de monuments, mais on construit une église qui fera oublier le banal édifice auquel Victor Hugo, pour en définir le style, associait plaisamment le nom d'un épicier voisin : M. Poterlet-Galichet.

De l'autre côté du chemin de fer, on rencontre les grands ateliers de la Compagnie de l'Est, la Marne formant un port en relation avec le canal latéral qui, désormais, jusqu'aux sources de la rivière, supplée à celle-ci, puis Magenta constituant le centre ouvrier. Le tramway fait de la ville d'Ay comme un faubourg d'Épernay.

Le commerce des vins a construit ses celliers et ses habitations sur les pentes du mont Bernon, profondément excavé par des galeries souterraines. Ici l'on rencontre des hôtels de maîtres, où les matériaux de choix ont été prodigués, parfois avec plus d'ostentation que de goût, des parcs superbes ornés de fleurs et de plantes rares. Palais, hôtels, villas, bâtisses cossues encadrant les cours au fond desquelles s'ouvrent les celliers, sont

d'origine contemporaine. Les vieux Sparnaciens de la petite ville de craie et de torchis ont baptisé cela du nom de la Folie. Les plaques municipales donnent à la principale artère le nom de rue du Commerce.

Les grilles des parcs laissent par intervalles des échappées de vue sur la montagne de Reims aux flancs plantés de vignes et la vallée de la Marne, offrant des horizons infinis sur la grande plaine champenoise. Au premier plan, près du ruban clair et capricieusement sinueux de la rivière, Ay s'étale sous la montagne où les vignes montent à l'assaut, refoulées vers la crête par les premières futaies de la forêt de Reims, se déversant en franges irrégulières, comme la crême au bord d'un vase.

Dans un vallon largement évasé, le joli village d'Hautvillers tapisse une pente couverte de vignes. Ce devrait être pour la Champagne vinicole comme un lieu sacré ; les anciens y auraient placé une divinité. L'église est entourée de bâtiments ayant fait partie d'une abbaye : le cellérier de cette pieuse maison, dom Pérignon, découvrit l'art de rendre mousseux les vins de ces coteaux fortunés. Ce moine, que Reims a honoré en donnant son nom à une rue, était un viticulteur de

génie. La tradition rapporte qu'il reconnaissait, au seul goût, dans quel terroir on avait cueilli un grain de raisin. Comme on ne prête qu'aux riches, la tradition lui attribue l'invention du bouchon de liège, remplaçant le tampon d'étoupe imbibé d'huile dont on se servait jadis[1]. Quoi qu'il en soit, ce bénédictin paraît avoir apporté dans la science œnologique les qualités traditionnelles de son ordre. Il fut un homme fort savant en matière vinicole et sut découvrir la tendance du vin champenois à fermenter de nouveau aux approches du printemps. Cette remarque féconde l'amena à produire la mousse tumultueuse, caractéristique de ce que nous appelons aujourd'hui le « champagne ». L'abbaye s'enrichit grâce à la découverte, puisque le revenu était évalué à 30,000 livres quand M. de Bayonne, auditeur de rote, en était abbé commendataire en 1783[2]. Dom Pérignon, mort aveugle en 1715, fut enterré dans l'abbaye. Il avait eu la joie de savoir son invention appréciée.

A l'extrémité de la rue du Commerce, on pé-

1. Dans la 13e série du *Voyage en France*, page 258, je signale, au cours d'une visite aux forêts de chênes-liège de Provence, la version d'après laquelle l'idée de tailler le premier bouchon reviendrait à un berger à la fin du XVIIIe siècle.

2. D'après la *France ecclésiastique*.

nètre en des champs crayeux où de laids amas blanchâtres décèlent des excavations. Çà et là des margelles très basses, disposées en quinconces, sont les cheminées destinées à l'aération des caves où se fait la manutention.

L'installation des *manufactures vinicoles* dans les profondeurs du sol enlève à Épernay le caractère industriel que devrait lui donner cette activité, il n'apparaît à la surface que par les magasins et ateliers d'accessoires pour les quarante maisons de vins de Champagne : marchands de bouchons, d'agrafes, de brides, de fils de fer et de ficelles; fabricants de machines destinées à boucher les bouteilles, à les rincer, à les remplir, à doser les vins mousseux; commerçants en sucre de canne, candi et cristallisé[1]; dépôts pour les bouteilles des verreries des environs de Reims et celles, plus lointaines, d'Anor, Chalon-sur-Saône, Folembray, Fourmies, Hirson, Trélon et Vauxrot.

En dehors de ces branches de commerce, Épernay possède d'importantes brasseries et une fabrique de casquettes et coiffures de fantaisie, produisant 2,000 pièces par jour.

1. Épernay possède aussi une sucrerie de betteraves dont la production atteint 22,000 sacs de 100 kilogr. Elle n'a d'ailleurs rien à voir dans la fabrication des vins de Champagne.

Les vignobles qui enveloppent Épernay sont invisibles de la ville même, mais lorsqu'on a traversé la Marne et pénétré dans les prairies étendues jusqu'à Ay, les coteaux apparaissent avec leur écharpe de pampres régulièrement écimés à la hauteur des échalas. Des abords d'Ay on voit, de l'autre côté de la Marne, se dérouler les pentes fameuses de Cramant, d'Avize et de Vertus, au pied desquelles commencent les pinèdes régulières de la Champagne pouilleuse.

Le train duquel je descends est envahi par une bande d'êtres à l'aspect misérable : hommes, femmes, enfants, portant un panier d'osier et un sac renfermant quelques vêtements. Ce sont des vendangeurs dont la tâche est finie sur cette partie de la montagne et qui se rendent à Rilly, où la récolte est moins avancée. Ces pauvres gens, tisseurs ou journaliers, viennent de Picardie, de Cambrésis, des Ardennes, d'Alsace même pour travailler à la vendange, le pays ne possédant pas assez de bras[1].

La gare d'Ay est reliée au canal par une avenue plantée d'arbres et consacrée à Victor Hugo. Quatre rangées d'arbres, de coquettes maisons forment une entrée élégante. Le canal, élargi en

1. Sur l'émigration annuelle des ouvriers du Cambrésis, voir la 18e série du *Voyage en France*, pages 230 et suivantes.

un beau port, prolonge vers Mareuil une ligne étincelante. Là sont de nombreux établissements de vins de Champagne, fabriques de « pupitres » à bouteilles, de caisses marquées au feu, etc.

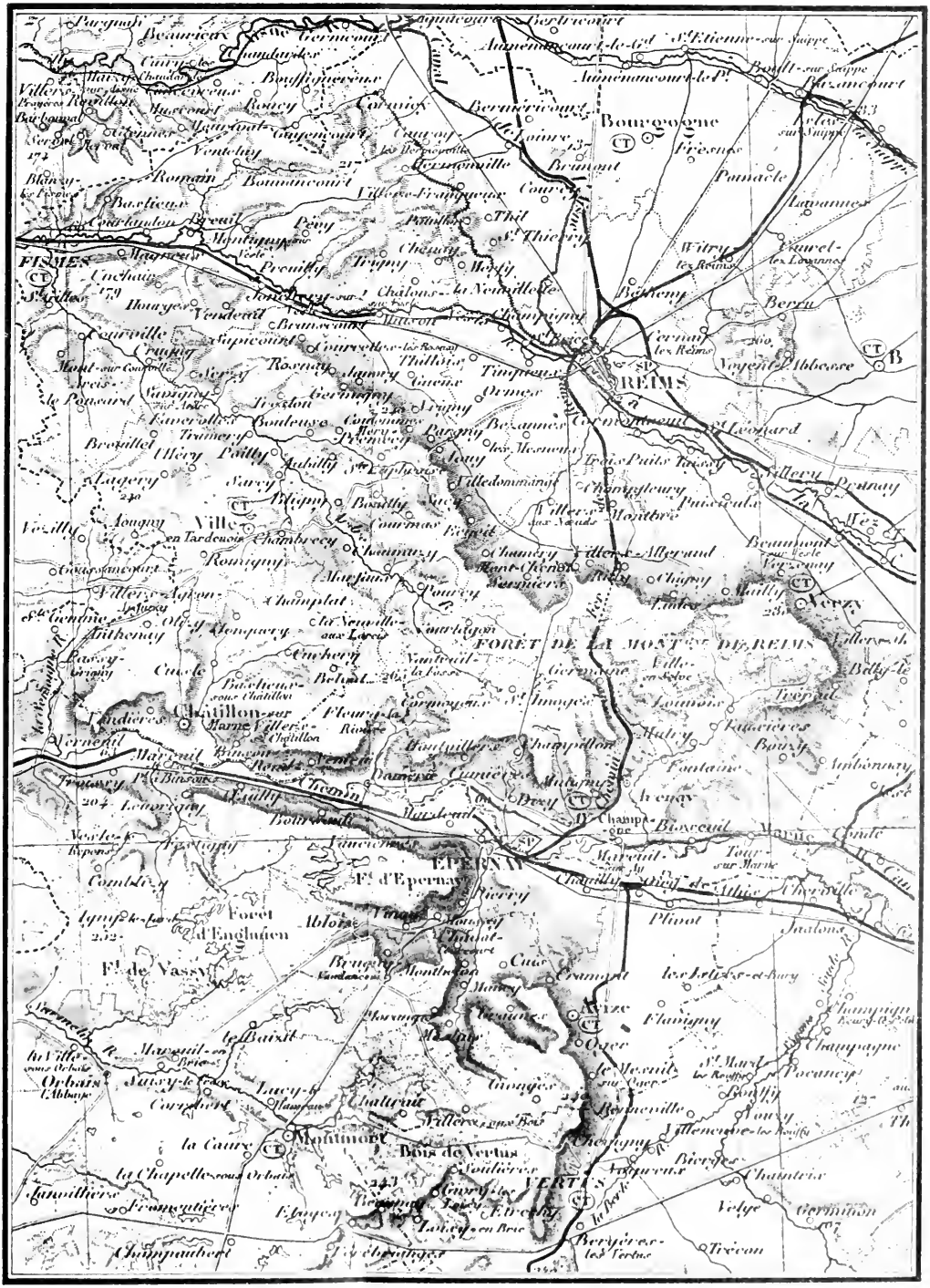
Quand on a dépassé un large boulevard de ceinture, on trouve des rues aux maisons banales, très basses, décorées de cordons de briques. Ay est régulièrement découpée par de nombreuses voies, toutes semblables, aboutissant à l'artère centrale formée par la grande route et que parcourt le tramway d'Épernay à Mareuil. Les constructions atteignent la base de la montagne, les premiers ceps du cru célèbre touchent aux murs.

La commune a 7,061 âmes de population, mais l'agglomération en compte 5,043 seulement, près de 2,000 résident à la Villa, fraction de Magenta, faubourg principal d'Épernay. L'hôtel de ville est sans intérêt, l'église conserve quelques belles parties ; mais, en somme, Ay est trop voisine d'Épernay pour être devenue un centre, c'est un quartier de la riche cité, très actif puisque le commerce du vin de Champagne a créé de vastes entrepôts et attiré une agence de grande banque parisienne. Ces magasins et ces ateliers sont séparés par d'étroites voies aux noms parfois singuliers, ainsi les rues des Électeurs et du Prêche.

Rien ne retenant longtemps ici, je vais à tra-

LE VIGNOBLE CHAMPENOIS

(Les parties plantées en vignes sont teintées en vert.)


Bourgogne
REIMS
FISMES
ÉPERNAY
FORÊT DE LA MOST DE REIMS
Ft d'Epernay
Ft de Vassy
Bois de Vertus
VERTUS
Châtillon-sur
Ville
Verzy
Verzenay
Mailly
Ambonnay
Bouzy
Tours
Dizy
Hautvillers
Champillon
Fontaine
Damery
Cumières
Mareuil
Avize
Oger
Cramant
Chouilly
Pierry
Moussy
Vinay
Plivot
Jaulgonne
Nanteuil
Orbais
Montmort
Fromentières
Champaubert
Vauchamps
Étoges
Berru
Witry
Pomacle
Betheny
Cormontreuil
Taissy
Prunay
Villers-Allerand
Chigny
Rilly
Villedommange
Trois Puits
Sillery
Puisieulx
Beaumont
Verzenay
Germaine
Villers-aux-Nœuds
Ormes
Thillois
Tinqueux
Pargny
Bétheniville
Jonchery
Fismes
Prouilly
Romain
Beaunay
Courmas
Romigny
Chambrecy
Champlat
Ludes
Montbré
Villers-Marmery
Trépail
Louvois
Tauxières
Hermonville
Villers-Franqueux
Courcy
Thil
Witry-les-Reims
Cauroy-les-Cormontreuil
Lavannes
Pévy
Trigny
Ville-en-Tardenois
Jouy-lès-Reims
Villers-Franqueux
Vaudemange
Vaudesincourt
Germigny
Bouleuse
Coulommes
Pargny
Bezannes
Prosnes
Cernay-lès-Reims
Saint-Léonard
Brouillet
Ullery
Lailly
Aubilly
Nanteuil-la-Forêt
Villedommange
Jouy
Lagery
Nanty
Blignicourt
Bouilly
Vaudemange
Villers-aux-Nœuds
Vezilly
Jouy
Ville-en-Tardenois
Chambrecy
Romigny
Champlat
Ludes
Montbré
Villers-Marmery
Trépail
Louvois
Tauxières
Hermonville
Villers-Franqueux
Courcy
Thil
Witry-lès-Reims
Cauroy-lès

vers le vignoble jusqu'à Avenay par le beau promontoire de Mutigny, position où l'on avait jadis projeté de construire un fort d'arrêt. Les plantations commencent aux dernières maisons d'Ay. Les vignes sont soignées de façon admirable ; on comprend qu'elles paient généreusement le travail. Souvent, les propriétés, qui valent de 30,000 à 40,000 francs l'hectare, sont encadrées de grandes dalles pour soutenir les terres. Aux angles, des bornes portent le nom des maîtres de domaines, marques fameuses, répandues dans le monde entier par les classiques bouteilles au col enveloppé de papier doré. Une grande partie des vignes appartiennent à ces seigneurs des grandes marques ; ils entretiennent pour la culture du vignoble un personnel nombreux et exercé.

La pluie de ces derniers jours a détrempé le raide chemin ouvert dans un sol glaiseux, les voitures de vendange et les pieds des ouvriers l'ont défoncé de telle façon que l'ascension est œuvre de force. Enlisé dans la boue gluante, je me tire avec peine de ce mauvais pas. A chaque instant, il faut m'arrêter essoufflé. Avisant un tas de compost, je me hisse dessus pour échapper un instant à la tenace argile. Un vigneron me hèle.

— Vous allez démolir mon magasin !

Son magasin ? Je regarde à droite, à gauche,

devant, derrière, sans découvrir la moindre trace de boutique. Peut-être s'agit-il de demeures souterraines, mais aucun soupirail n'apparaît.

— Où donc est-il, votre magasin? dis-je à l'homme qui approchait.

— Mais vous êtes dessus!

Dame, j'ai fait un bond dans la boue! Si j'allais descendre dans un cellier souterrain!

Mon interlocuteur se prit à rire. Nous nous sommes expliqués. Le magasin, c'était tout simplement mon tas de compost, base des amendements dans le vignoble. J'ai profité de l'occasion pour m'instruire. De mi-juillet à mi-août, la vigne demandant moins de travail, on apporte, sur un emplacement réservé, du fumier, de la terre des prairies ou des curures et de la terre extraite dans la montagne, pour un tiers de chaque élément; on en fait des lits successifs où l'on dépose les débris de sarments et de feuilles de vignes coupés à la tête des ceps et l'on abandonne cela à une lente décomposition.

— Quand les carrières de cendres ne sont pas trop loin, ajoute le vigneron, on en met; c'est ça qui est fameux!

— Des carrières de cendres? fis-je, interloqué.

— Ah ça, vous n'êtes donc pas du pays, dit l'autre? Peut-être êtes-vous Parisien?

Ah! quelle intonation de mépris dans ce *peut-être*. Je dus avouer mon infirmité. J'habite Paris. Cette humilité dut plaire, le vigneron reprit :

— Eh oui, des carrières de cendres. Il y en a partout autour de la montagne, entre la vigne et la forêt, depuis la côte de Saint-Thierry jusqu'à Châtillon. Le professeur d'agriculture et nos messieurs d'Épernay appellent ça des cendres sulfureuses. Si vous allez à Verzenay, à Verzy, à Bouzy, vous verrez les carrières.

— C'est ça qui est fameux! répéta-t-il, en secouant cordialement la main que je lui tendais.

Et je reprends l'ascension du coteau de Mutigny. Enfin, voici la crête, et, en même temps, des vendangeurs; sur des charrettes on charge les paniers pleins de raisins noirs, destinés à produire le breuvage doré et transparent.

Du raisin noir! Parfaitement! le raisin noir, pressé au plus tard vingt-quatre heures après la récolte, donne du vin blanc, puisque la peau n'a pu abandonner la matière colorante comme cela se produit dans les vins fermentés en cuve avant le soutirage. La fermentation se fait alors dans les futailles où le moût est aussitôt recueilli sans contact avec la grappe.

Ici on est à la fin de la cueillette, les ouvriers sont peu nombreux, deux ou trois rangées à peine.

Le vendangeur prend le raisin de la main gauche, coupe délicatement la tige afin d'éviter la chute des grains trop mûrs, dépose la grappe dans son panier et, quand celui-ci est plein, va le transvaser dans les *mannequins,* grands paniers contenant de 60 à 100 kilogr., qui transporteront la récolte au pressoir.

Au sommet de la côte, où finit le vignoble, on retrouve la grande végétation. Quelques peupliers, des aulnes et des saules abritent une mare. Au bord de l'eau saumâtre, des vendangeuses, assises sur leurs paniers ou sur des fagots, déjeunent de pain et de fromage. Spectacle digne des Géorgiques : les femmes et les jeunes filles se sont couronnées de pampres ; le feuillage déjà rougi par l'automne entoure leur front et descend sur leurs épaules. Cela jure bien un peu avec l'accoutrement sans grâce, aux couleurs fanées ; mais, en notre siècle prosaïque, il faut accepter la poésie comme elle se présente ; l'aubaine est si rare.

Un horrible chemin boueux, plein de flaques, conduit à Mutigny. Je marche désespérément dans cette vase visqueuse, ayant à peine le courage de regarder le paysage de la vallée verdoyante, de la Marne tranquille, des coteaux de Cramant aux beaux escarpements, des grands bourgs longuement étalés : Ay, Mareuil, Avize, et d'Épernay

assise à l'entrée de son vallon. Les villages sont comme à l'ancre dans la mer des vignobles. A Oiry apparaissent les premiers carrés de pins de la Champagne pouilleuse, dont le vent chaud du Midi apporte l'odeur balsamique.

A Mutigny, hameau de quatre ou cinq maisons autour d'une église très humble, je trouve enfin le sol ferme d'une route ferrée pour descendre à Avenay. De ce côté l'activité est grande, mais la première partie du travail prend fin, les vendangeurs viennent s'installer sur le chemin où des feux ont été allumés ; leur soupe chauffe dans les marmites émaillées ; on les voit venir par les étroites sentes, à peine larges pour un homme, ruban de gazon entre les échalas qui font une nappe grise, tant ils sont régulièrement arasés. Les travailleurs au repos sont assis sur des pierres, sur des paniers renversés, ou même, les sybarites, sur des pliants. Femmes et jeunes filles interrompent leur repas pour adresser quelques quolibets au monsieur outrageusement crotté que je suis. Sous la pluie de brocarts, j'ose à peine lever les yeux pour regarder les diligentes ouvrières armées de ciseaux, détachant des grappes les grains gâtés ou insuffisamment mûrs. Pour ces vins des grands crus, il ne faut pas le moindre atome de verjus ou de pourriture.

Voici enfin Avenay, gentiment blotti au fond d'un vallon ; les pentes exposées au midi sont revêtues de vignes, et les autres couvertes de cultures. Le bourg montre avec coquetterie la haute fenêtre ogivale percée dans la façade de son église et de belles écoles.

Le train de Reims est annoncé. A peine ai-je le temps de gagner la gare. Bientôt nous voici en route pour l'autre versant de la montagne. Le chemin de fer parcourt un pays sévère, vallon étroit ouvert dans l'épais massif de la forêt. D'énormes tranchées crayeuses masquent souvent la vue, mais lorsqu'on peut apercevoir les futaies aux teintes automnales, c'est un admirable décor.

Dans une clairière est le village de Germaine. La vigne a disparu : l'étroit bassin est cultivé en céréales, choux et betteraves. A peine peut-on l'entrevoir ; voici l'entrée sombre d'un tunnel percé sous le point culminant de la montagne. La Marne est à 69 mètres au-dessus de la mer, la gare de Germaine à 178, le tunnel, long de 3,250 mètres, est recouvert par une masse de terre de 100 mètres.

Le jour revient, avec lui apparaissent d'immenses horizons. Le train s'arrête aussitôt dans la gare de Rilly.

X

LA MONTAGNE DE REIMS ET SES VINS

Rilly-la-Montagne. — La culture des vignes en Champagne. — Les forts de Reims. — Les vendanges. — Chigny, Ludes et Mailly. — Les cendres fossiles. — Le moulin de Verzenay. — Verzy et ses « faux ». — Une cave de Reims. — La préparation du vin de Champagne.

Reims. Septembre.

Rilly, au flanc du beau massif de la montagne de Reims, couronné de bois et enceint de vignobles, est un des sites les plus riants de la Champagne. Du sommet du mont Joli, point culminant, on jouit d'un panorama grandiose sur la plaine semée de collines isolées et couvertes de pinèdes, au bord de laquelle s'étend la grande ville. Aussi Rilly-la-Montagne est-il un des lieux de rendez-vous favoris de la population rémoise, grâce au chemin de fer qui, en quelques minutes, conduit dans le village aux hospitalières guinguettes.

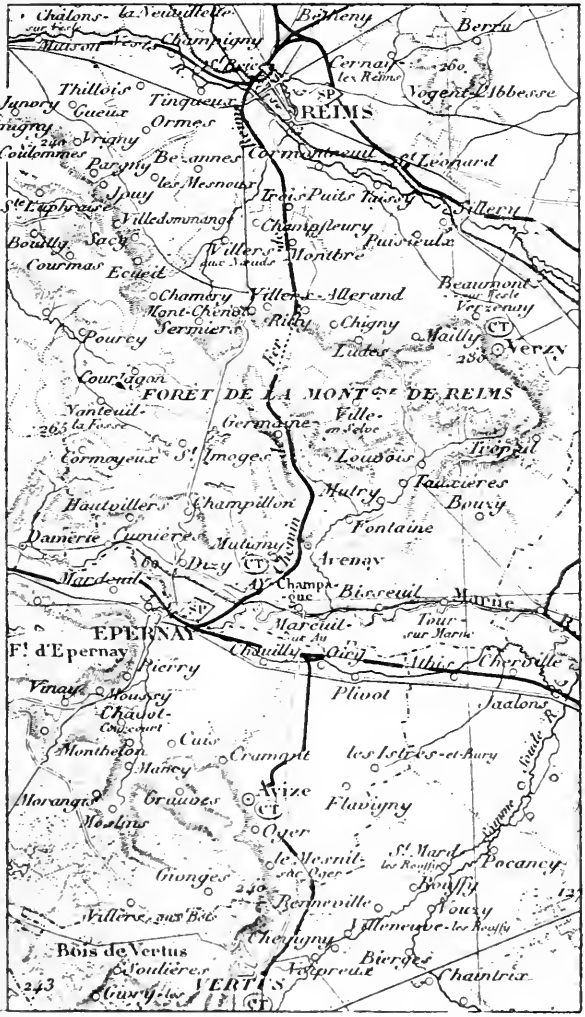
L'heure du déjeuner était passée quand je suis arrivé, mais les aubergistes de banlieue sont parés à toutes les surprises, on m'a promptement

servi un repas dans la salle à manger. Un client dégustait béatement une tasse de café. Celui-ci, voulant savoir le but de ma visite à Rilly, me révéla qu'il était, lui, chargé de surveiller les vendanges pour une grande maison de vin de Champagne. L'occasion était bonne : je mis la conversation sur le sujet du travail vigneron, et voilà mon homme emballé :

— La culture de la vigne ! Mais nous y sommes passés maîtres, nous autres Champenois ! Nous savons plier la plante aux nécessités du sol et de l'exposition. Ici jusqu'à Verzy et Bouzy, de Bouzy à Ay et à Châtillon, d'Épernay à Vertus, vous avez vu partout les vignes basses, rangées sur des échalas régulièrement disposés. Quand vous irez du côté de Saint-Thierry, où la terre est forte, profonde et humide, au lieu d'être sèche et de peu d'épaisseur, vous trouverez des vignes hautes, comme en espalier. Voilà ce que les Champenois ont fait, Monsieur !

— C'est ce que nous autres, Allobroges du Dauphiné et de Savoie, faisons depuis l'époque romaine, nous appelons ça des hautins[1].

1. Sur la culture de la vigne en hautins, voyez la 8e série du *Voyage en France*, chapitre X, et les 9e et 10e séries, chapitres sur le Graisivaudan, Chambéry et les rivages du lac de Genève.



Échelle au 1/320,000e.

— Vraiment ! Ici ce sont des « hautes vignes », reprit mon aimable compagnon. Hautes ou basses vignes vont être *déchalassées* quand la vendange sera finie ; lorsque les feuilles seront tombées, on mettra les échalas en moyères. Si l'hiver n'est pas trop rude, on répandra le compost des magasins, on apportera du fumier, on préparera des fosses pour recevoir les tiges de provignage destinées à renouveler la vigne. La gelée entrave-t-elle ces travaux ? On ne perd pas de temps pour cela, on profite du froid sec pour passer les échalas dans le feu, afin de détruire les germes de maladie cryptogamique ou les œufs et larves d'insectes. Même on les badigeonne de sulfate de cuivre.

« A la fin de janvier, grand braule-bas. On commence la taille, elle se prolonge jusqu'à fin février. En mars, c'est le labourage, poursuivi en avril ; puis on procède au provignage, afin d'avoir les sujets de remplacement. Au milieu d'avril, l'aspect du vignoble est transformé, on n'aperçoit plus de *moyères* dans les terres fauves ; à distance et sous un certain angle, on croirait voir un filet à grandes mailles posé sur le sol ; les échalas régulièrement plantés produisent cette impression.

« En mai, on pince les jeunes sarments qui menacent de s'emporter et l'on se met à *refuire*...

— Refuire?

« C'est vrai, vous n'êtes pas Champenois. Chez vous, on doit appeler ça binage. On fait donc ce binage ou sarclage avec un instrument nommé *rouale*. Si le temps s'y prête, on renouvelle souvent l'opération. On lie les vignes à l'échalas, on donne même un second labour. Cela se continue jusqu'à la fin d'août, époque d'un dernier pincement, *l'ébroutage*, pour supprimer le bout des tiges et les feuilles qui seraient une déperdition de sève. Tout se fait avec minutie, je dirai presque avec amour; aussi un seul vigneron n'entretient-il pas beaucoup plus d'un hectare.

— Et combien d'hectares comptez-vous dans le vignoble de Champagne?

— Oh! une quinzaine de mille au plus dans toute la Marne, dont douze mille à peine pour les vins dignes de notre réputation. Je n'ai pas les chiffres présents à la mémoire, mais vous les trouverez dans les statistiques officielles [1].

Quand mon compagnon eut fini, je lui demandai

1. En 1881, on comptait dans la Marne 14,904 hectares de vignes, dont 6,785 dans l'arrondissement de Reims, 5,853 dans celui d'Épernay, 1,602 dans celui de Vitry, 533 pour Châlons, 128 pour Sainte-Menehould. D'après les statistiques du ministère du commerce, l'étendue du vignoble de la Marne était, en 1896, de 15,950 hectares, ayant produit 720,142 hectolitres, valant 32,946,496 fr. Mais ce ne sont que des moyennes, la valeur des grands vins est bien supérieure.

de quel côté il fallait se diriger pour me trouver encore en pleine vendange.

— Si vous êtes marcheur, me répondit-il, allez donc à pied jusqu'à Verzy, vous parcourrez un aimable pays, vous rencontrerez sur la route les ateliers de triage, et le chemin de fer vous ramènera à Reims.

J'ai suivi le conseil.

La route traverse Rilly en entier. Le bourg est riche, à en juger par l'éclairage au gaz, et les belles villas entourées de parcs, séjour d'été pour la bourgeoisie rémoise. La plupart des habitations sont fermées, tout le monde est allé vendanger, mais les hangars à pressoir sont ouverts ; à chaque instant on voit s'arrêter devant le portail les charettes chargées de mannequins pleins de raisin.

Dès la sortie du bourg, on retrouve le vignoble ; sur toute la route, à l'issue des chemins de desserte, des tables, ou simplement des grandes mannes d'osier sont disposées pour l'*épluchage*. Les vendangeurs viennent vider leurs paniers avec précaution, des femmes prennent le raisin grappe à grappe pour enlever les grains défectueux. Partout la même activité, sans cesse passent des voitures apportant des fûts vides au pressoir, ramenant les fûts pleins dans les caves où la

fermentation aura lieu. Les vignes descendent fort loin dans la plaine ; vers la crête elles sont arrêtées par les futaies de la montagne de Reims. Pas d'autre culture que le précieux arbuste. Cependant, voici un château, les Rosaies, dont les pelouses et le parc mettent des teintes heureuses dans la monotonie des rangées de ceps. Au-dessous du coteau s'étendent les plaines immenses et Reims, entouré de coteaux portant des forts. Près du chemin de fer, le fort de Montbré, de l'autre côté de la Vesle, près du bourg fameux de Sillery, le fort de la Pompelle, plus loin, au-dessus des immenses pinèdes du canton de Beine, le haut massif du mont de Berru, véritable forteresse constituée par le fort et les batteries de Nogent-l'Abbesse, la vigie de Berru et ses batteries, le fort de Witry-lès-Reims, dont les feux se croisent avec ceux du fort de Brimont. Et le contraste est étrange de ces plantureuses côtes de vignes, de l'active cité aux grandes usines, des régulières plantations de pins et de ces fortifications qui semblent anxieusement surveiller les lointains horizons.

En arrière de ces ouvrages, la montagne de Reims forme une forteresse plus puissante encore par ses hauts escarpements, sa forêt profonde,

ses ravins, son vallon de l'Ardre, sa route en corniche, réunissant les villages opulents qui forment comme un collier au flanc du vignoble. De la Vesle à Rilly-la-Montagne, quinze agglomérations sont ainsi étalées. De Rilly à la Marne, les villages sont moins nombreux, mais plus riches, car les vins sont de qualité parfaite. Voici Chigny et son château, auquel on accède par une avenue tracée en plein vignoble et bordée d'une double haie de rosiers. Tout est vigneron ou viticulteur: les affiches sur les murs recommandent des liquides cupriques contre les maladies cryptogamiques ou des sucres pour vendange.

Au delà, jusqu'à Ludes, la route est de nouveau couverte d'ateliers de triage. Ludes, où le chemin de fer de la banlieue de Reims atteint la côte, est un bourg placide; il possède un beau château et une vaste installation vinicole. Les dernières maisons touchent à la forêt où l'on exploite en carrière les cendres sulfureuses si réputées pour l'amendement. Sur la route, en allant vers Mailly, on rencontre à chaque instant des tas de cette matière d'un noir grisâtre, remplie de beaux cristaux de gypse. D'autre amas sont de couleurs variées, il en est de tout blancs et de complètement noirs. Les carrières, les cendrières, dit-on ici, sont particulièrement nombreuses vers Mailly

et Verzenay, la carte d'état-major en indique plusieurs étages au-dessus de ce dernier bourg. Mailly est un joli village, où sont de grandes caves à vin de Champagne ; plusieurs habitations neuves, construites sur le même plan, donnent l'idée d'une cité ouvrière qui serait très gaie.

Au delà, sur un mamelon dressé en promontoire, est un moulin à vent d'où l'on découvre un admirable panorama : la Montagne, ses villages, les bords de la Vesle, Reims et la plaine sans fin. Tout autour du coteau se déploie le vignoble, de fort curieux aspect en ce moment par les rangées régulières, les *ordons,* de vendangeurs. Bonnets blancs des femmes, casquettes noires des hommes forment des lignes et des groupes régulièrement disposés.

Les cendrières de Verzenay dominent la route, hautes carrières dont la base est noirâtre et blanche, la partie supérieure régulièrement stratifiée. Elles touchent à ce bourg populeux et riche, où se déversent le dimanche des flots de promeneurs rémois attirés par la vue merveilleuse, les ombrages de la forêt, les vallons tapissés de vignes. Le chemin de fer de la banlieue a accru l'exode dominical vers ces villages heureux où le bien-être s'affirme par l'aspect des gens et des choses. La population paraît heureuse de vivre et

tient à faire partager sa joie à tous. Un officier de mes amis me disait que les marches militaires dans ce pays sont l'effroi des chefs de corps. L'accueil est tel, on verse si généreusement au soldat le vin gai des coteaux, que le départ est souvent difficile. Inutile de faire le cantonnement ; à Trépail et Ambonnay surtout, la population accourt et entraîne les troupiers.

A Verzenay, une rue porte le nom de Louvois ; elle se continue par une route conduisant au village qui fut le siège du marquisat dont le tout-puissant ministre de Louis XIV était titulaire. Louvois est de l'autre côté de la forêt, sur le versant de la Marne.

Moins peuplé que Verzenay est Verzy, chef-lieu du canton. Mais cette petite ville, très vivante, possédant un bel hôtel de ville, est le rendez-vous des Rémois attirés par des monstruosités végétales appelées *faux* de Verzy. Faux, en langage champenois, veut dire hêtres[1] ; ce sont des arbres tordus, dejetés, pleins de loupes, de fantastique apparence. Je voudrais aller les visiter, mais la nuit va venir ; je dois me borner à deviner le site par les affiches d'un restaurant champêtre représentant le plus fameux de ces faux.

1. En d'autres parties de la France on dit *faye*. Les deux termes ont la même origine *fagus* : hêtre.

D'ailleurs, le spectacle offert par Verzy est plus intéressant peut-être. C'est un incessant passage de voitures chargées de raisins ; à l'issue du bourg, sur le chemin de Beaumont, 40 femmes assises devant des planches portées par des tréteaux font diligence pour achever avant la nuit l'épluchage des grappes.

Là s'arrêtent ces tableaux de vendémiaire. Tout près commencent les labours, les chaumes, les prés artificiels, les betteraves fourragères. Je suis descendu dans la plaine en passant devant une grande ferme flanquée d'une tour. Comme on est loin de la vigne et de sa gaieté ! Dans la cour pleine de fumier et d'instruments aratoires pénètre un troupeau de moutons surveillé par un chien aux oreilles pendantes ; le berger, enveloppé dans une grande mante, me jette un cordial bonsoir.

Au lieu de remonter à Verzy, je continue à pénétrer dans la campagne par la grande route plantée d'arbres ; plus loin, voici le canal aux eaux calmes, la bande de prairies marécageuses, où la Vesle étroite et claire se traîne sur un lit de sable blanc, et les villages jumeaux de Wez et de Thuisy desservis par une gare commune sur la ligne de Reims à Châlons.

J'ai assisté aux vendanges, j'ai appris la façon

d'entretenir la vigne, il me faut maintenant voir comment se prépare le vin de Champagne, quels soins sont donnés à ce breuvage si français, dont la réputation est universelle. A quelle porte aller frapper? quelle « marque » fameuse m'accueillera? Est-ce Clicquot, Saint-Marceau, Mumm, Rœderer, Pommery? Des amis ont mis fin à mes perplexités en me conduisant dans les établissements Heidsieck, dont les caves sont creusées aux limites extrêmes de la ville, par delà le faubourg Cérès. La visite sera longue, aussi, dès mon arrivée, le *chef de caves* entreprend-il de me guider. Rapidement nous passons dans un grand cellier, où le vin est amené du vignoble aussitôt après le pressurage. La fermentation a lieu ici même; elle est suivie avec un soin minutieux pendant un mois; le vin, soutiré alors dans d'autres fûts, est surveillé avec non moins d'attention, jusqu'au moment où, les froids étant survenus, il se dépouille et se clarifie. Alors ont lieu les mélanges destinés à obtenir la qualité propre à chaque marque. Les cuvées de différents crus sont savamment assemblées ou recoupées dans des foudres énormes. En voici un qui ne contient pas moins de 220 hectolitres.

Le travail du moût, le soutirage, les assemblages sont œuvres du grand jour. On a du vin, on

n'a pas encore du champagne ; la transformation mystérieuse a lieu dans les entrailles de la terre, comme disaient nos pères, c'est-à-dire dans les caves creusées au milieu de la craie blanche. Le vin acquiert là toutes ses qualités. Au mois de mai, on commence la mise en bouteilles ou tirage ; celui-ci est terminé à la Saint-Jean. Au fur et à mesure les bouteilles sont descendues dans les longs berceaux des caves, où, en vertu des lois de la fermentation, a lieu la *prise de mousse*.

On me munit d'un flambeau et nous voici en route pour les trois étages de souterrains. Au premier, mon guide me montre des fûts de vin rouge venus du Midi. Ils ne sont point là pour entrer dans la composition du champagne : c'est la *boisson* destinée aux ouvriers. Le travail des caves altère, paraît-il ; les ouvriers boivent souvent dans la journée, et il leur faut du vin. Jadis on leur donnait le propre vin du pays, mais celui-ci a acquis une trop grande valeur, des gens ingénieux ont imaginé de faire venir des vins du Midi et de les distribuer comme boisson. Dans la plupart des établissements, on a taxé la part à deux, exceptionnellement à trois bouteilles. Ici le vin est donné à discrétion, non seulement aux ouvriers des caves, mais encore à ceux du jour, même aux mécaniciens, même

aux femmes chargées de coller les étiquettes sur les bouteilles.

Nous continuons à descendre jusqu'au troisième et dernier étage des galeries ; celui-ci, taillé en ogive, offre une longue perspective dessinée par les lampes électriques. Dans une allée longue de 150 mètres, les bouteilles remplies sont rangées de chaque côté sur des lattes disposées de telle sorte qu'on peut retirer et replacer les bouteilles sans compromettre la solidité de l'ensemble.

Pour empêcher les écroulements, les bouteilles placées aux coins de chaque pile reçoivent une cale en liège appelée *acót*. Certaines piles ont jusqu'à vingt-deux doubles rangées de haut. Pour les désigner, les ouvriers emploient une expression gauloise dont le sens équivaut à fond de bouteille. Les récipients sont généralement de deux dimensions : les bouteilles et les demi-bouteilles ou chopines. Quelquefois on voit la double bouteille ou *magnum* et même le double ou le triple magnum. Ces derniers sont grands comme de petits enfants ; en Angleterre, le comble des élégantes orgies est de faire mousser l'un de ces monstres.

Des ouvriers sont occupés à *ranger* les bouteilles, terme particulier à Reims ; à Épernay et

à Ay, on ne le comprendrait pas, là-bas on dit *entrayer*. Ce travail, en réalité fort simple, est assez difficile; du reste, il faut plusieurs années pour connaître à fond les soins à donner aux vins.

Les bouteilles restent dans le cellier jusqu'au moment où le vin est arrivé à *maturité;* alors a lieu une curieuse et importante opération appelée la *mise sur pointe*. Les bouteilles sont disposées sur des *pupitres* inclinés à 60 degrés et percés de 120 trous. Pendant quatre à cinq mois, tous les jours, un ouvrier vient imprimer à chacune d'elles un rapide mouvement de rotation; cette manœuvre a pour but de faire descendre sur le bouchon le dépôt en suspension dans le vin et qui naquit lors de la prise de mousse. Les ouvriers préposés à cette tâche sont considérés comme les premiers d'une maison, on les nomme des *remueurs;* chacun d'eux possède trois ou quatre caveaux, seul il a le droit d'y pénétrer. Quand il estime que le vin « termine sur pointe », on procède au dégorgement. Un ouvrier appelé *dégorgeur,* prenant une bouteille de la main gauche, dans une position fortement inclinée, fait sauter l'agrafe qui retient le bouchon : celui-ci poussé par la mousse s'échappe, suivi du dépôt; au moment où il quitte la bouteille, l'ouvrier relève vivement celle-ci.

C'est l'ancien procédé. Chez MM. Heidsieck,

on emploie maintenant une méthode fort originale et qui commence à se répandre : le col de la bouteille est placé dans un bain réfrigérant qui transforme le dépôt en glaçon et permet de l'extraire tout en mettant la bouteille sur le fond. Dix ou quinze minutes sont nécessaires pour la congélation. Par ce système, on évite les pertes que les dégorgeurs les plus habiles ne peuvent empêcher.

Le vin étant ainsi dépouillé de toute matière étrangère, on procède à l'opération la plus importante : le dosage en sucre. Après la fermentation, le vin a perdu son sucre naturel. A cet état *brut,* les Anglais seuls peuvent boire le champagne, il faut donc lui restituer la richesse saccharine perdue. Pour cela, on remplace une certaine quantité de vin dans chaque bouteille par un tant pour cent d'une liqueur qui n'est autre chose que du sucre de canne dissous dans du vin de champagne de premier choix. La dose est plus ou moins forte selon le goût des consommateurs. Les Russes veulent le champagne très doux ; les Américains le demandent sec (*dry*) ; les Anglais veulent de l'*extra-dry ;* dans l'Europe centrale, on préfère le vin au « goût français », c'est-à-dire modérément sucré.

On peut alors procéder au bouchage.

En route pour le « berceau » où cette opération a lieu ; nous passons par des galeries où la lumière électrique répandue à flots a grandement facilité le travail. Cette innovation a été assez mal accueillie par les ouvriers accoutumés à la bougie et qui se servaient du luminaire pour faire chauffer leur déjeuner! Le bouchage a lieu à la machine, au moyen de bouchons fabriqués avec les lièges les plus fins. Notre pays ne produit pas les qualités nécessaires, on doit les tirer de Catalogne. La fermeture des bouteilles se fait avec un soin extrême : ainsi quand le bouchon, avant d'entrer dans le goulot, affleure à la base du tube de la machine, l'eau dans laquelle il a été trempé forme des gouttelettes par le suintement et l'ouvrier doit les enlever avec une éponge.

La bouteille passe alors aux mains du *ficeleur*, qui fixe le bouchon au moyen d'une machine remplaçant la main de l'homme. Un autre ouvrier place le fil de fer destiné à maintenir définitivement le bouchon dans le goulot. Dans cet état, les bouteilles sont de nouveau empilées. Avant de les expédier, on leur donne un repos de quelques mois, nécessaire pour la fusion entière de la liqueur avec le vin.

Enfin le vin est achevé, mais avant de monter dans les celliers d'expédition, il est vu par le *re-*

leveur pour s'assurer s'il n'y a pas de trouble ou de matières en suspension. La bouteille peut alors recevoir sa dernière toilette : l'*habillage*. On recouvre le bouchon et le goulot d'une feuille d'étain doré, on colle les étiquettes; la bouteille d'abord enveloppée de papier est ensuite enfermée dans un manchon de paille et placée dans les caisses ou les paniers qui servent à l'expédition. Quand la bouteille est ainsi prête au voyage, elle a passé par quarante-cinq mains !

Et maintenant, sait-on combien la Champagne expédie de bouteilles chaque année? En 1850, le chiffre s'élevait à 8 millions; à 11 millions en 1860; à 17 millions en 1869; à plus de 22 millions et demi en 1888. De mai 1898 à mai 1899 on a atteint 29,358,467 bouteilles.

XI

LE CAMP DE CHALONS

La gare de Mourmelon. — Le Cheneu. — Mourmelon-le-Grand. — Au camp de Châlons. — Retour à la vie. — Les manœuvres de masses d'artillerie. — Le chemin de fer des sénateurs. — Le camp. — Horizons numérotés. — Chutes de projectiles. — Effets des obus. — Le troupier au camp. — Les châlits économiques. — Jeux de soldats. — Théâtres en plein vent. — Le tennis des officiers. — Saint-Cyr au camp. — Apprentissage de la vie militaire.

Mourmelon-le-Grand. Juillet.

Les beaux jours du camp de Châlons sont revenus, Mourmelon nage dans la joie : hôteliers, cabaretiers, loueurs de meubles, voient pour quelque temps affluer l'or dans les tiroirs. Mais, d'après la vieille femme qui a connu Canrobert et que les troupiers se montrent avec un peu d'irrespect, c'était plus brillant, il y a trente ans !

Il faut penser comme la vieille femme. Les tenues d'exercice et même la tenue de campagne des lignards, des dragons et des artilleurs, réunis au nombre de plus de 10,000 dans les champs catalauniques, ces tenues manquent un

peu d'éclat. Les membres de la Sabretache[1], fervents des uniformes héroïques ou simplement pittoresques, reviendraient un peu déçus d'une excursion à Mourmelon.

Le camp de Châlons et ses abords ont cependant conservé leur caractère de monde à part, bien militaire d'allure par tous les détails. L'étranger arrivant à Mourmelon peut se croire loin de notre civilisation. Nous nous imaginons volontiers ainsi les confins militaires de l'Autriche ou les campements des cosaques de l'Ukraine. Le chemin de fer de Châlons à Reims, par l'allure de ses voyageurs, est déjà bien fait pour surprendre. Les officiers et les soldats submergent par leur nombre le contingent des voyageurs civils. Ces derniers ont eux-mêmes une physionomie particulière, on devine des cantiniers, des blanchisseurs, des menus commerçants, comme on en rencontre partout autour des casernes. A la gare de Mourmelon, laide bâtisse de bois et de briques, la foule venue de Châlons est remplacée par une foule de même allure partant pour Reims. Dans la cour, les grands omnibus se remplissent de troupiers de toutes armes : en ce moment les

1. Société de militaires, de littérateurs et d'artistes, voués aux choses de l'armée.

artilleurs dominent. A côté, des fourgons régimentaires chargent des bagages ; dans un mail-coach prennent place des officiers de cavalerie, d'une élégance saumuroise ; un break amène un général et en ramène un autre. Les équipages se mettent en branle, passent le long des quais où l'on décharge le foin et l'avoine. A grand bruit de ferraille, on se dirige sur Mourmelon ; les omnibus, surmontés de groupes de troupiers, oscillent comme des navires sur la houle.

Le paysage est strictement militaire : parcs à fourrages, magasins de campement, baraques entre lesquelles errent des troupiers en bourgerons de toile. A une croisée du chemin, les bâtisses trapues de la manutention laissent échapper des flots de fumée noire. Au delà, d'autres constructions, des parcs à fourgons, des rangées de tentes devant lesquelles s'alignent des canons et des caissons. La route traverse un étroit ravin, d'une délicieuse fraîcheur, où, sous les peupliers et les saules, coule un étroit filet d'eau, le Cheneu. Il reste clair, grâce aux consignes interdisant de s'y baigner et d'y patauger. S'il était livré aux troupiers, ce serait bientôt un cloaque.

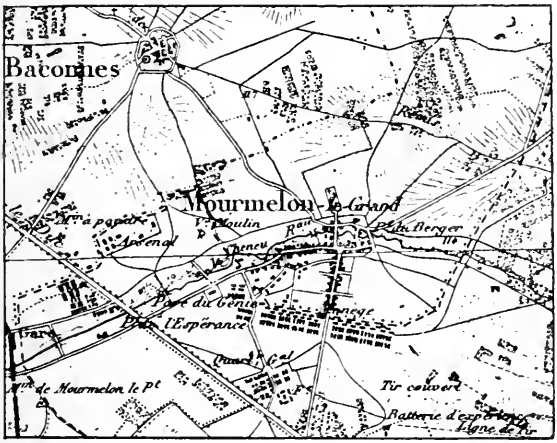
Le Cheneu franchi, on commence à découvrir les baraques du camp permanent, mais les omnibus s'engagent dans Mourmelon, rue sans fin bor-

dée de cabarets et de magasins où les clients sont uniquement des troupiers. En ce moment, les bains sont l'établissement le plus achalandé, chétive bicoque au nom parisien et rafraîchissant : la Samaritaine.

En face de l'église s'ouvre, droite, avec une perspective de trois quarts de lieue, une autre rue, boulevard des Italiens de Mourmelon. Là sont les hôtels, les grands cafés où se réunissent les officiers ; les coiffeurs, les magasins de comestibles, les papeteries. L'animation est grande, mais les pékins sont noyés parmi les troupiers, dans les groupes d'officiers qui vont au camp ou en reviennent. Dès l'aube, la rue s'anime par le passage des ordonnances allant éveiller leurs maîtres et seller les chevaux. Puis, c'est l'artillerie annoncée par un bruit sourd, la musique d'un régiment venant chercher le drapeau chez le colonel. Ensuite, jusqu'à l'heure du déjeuner, Mourmelon-le-Grand retombe dans le calme, le guerrier se fait rare, le civil devient maître de la chaussée.

La vie militaire se concentre alors dans le camp qui, pendant deux kilomètres, aligne perpendiculairement à la voie principale de Mourmelon ses files de baraques séparées par des avenues plantées d'arbres et des parterres ga-

zonnés, oasis dont la campagne pelée fait davantage ressortir la fraîcheur. Sur les pelouses où les molécules crayeuses flottent en formant une brume lourde, fatigante pour les yeux, escadrons, batteries et bataillons s'en vont d'une allure souple et



sûre. Rien de compassé dans leur marche. On devine une machine bien montée, sans heurt, dont tous les rouages fonctionnent à merveille.

Le réveil a lieu de bon matin. Vers 4 heures la diane est sonnée ; baraquement et tentes se vident. A 5 heures, une brigade, musique en tête, va prendre position sur la crête d'une de ces énor-

mes vagues de craie, recouvertes d'herbe courte, qui constituent le terrain du camp. Les dragons, campés près du Quartier-National, sellent leurs chevaux et se forment en escadrons. Par un grand détour, ils franchissent le chemin de fer des « sénateurs », chausse-trape colossale, dernier vestige de la revue du tsar.

Ah ! ce chemin de fer des sénateurs ! Quel cauchemar pour le camp tout entier ! La nuit venue, il est impossible de circuler en dehors des grands chemins sans s'accrocher les pieds dans les rails et les traverses. Le jour, encore, les fantassins passent : ils passent partout ; mais les chevaux se rompraient les jambes, et jamais une batterie ne pourra franchir ces rails, hauts sur leurs traverses posées sur une mince couche de ballast. Notez que le chemin de fer ne sert à rien. Il pourrait être une excellente école pour une compagnie du génie et économiser bon an mal an près de 200.000 fr. de frais de transport de vivres, munitions et matériel. Il n'est qu'un obstacle à la circulation [1].

Les troupes ont baptisé cette voie *chemin de fer des sénateurs,* sans y mettre de malice. On

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, on a amélioré les passages à niveau.

sait que la voie fut construite pour amener le Parlement et le conseil municipal de Paris sans changement de train. On a cherché une formule concrète pour le désigner, et l'on a pris le nom de la plus haute des assemblées en l'honneur de laquelle les sapeurs du génie ont posé les rails. Le mot est admis sans irrévérence. J'ai vu des « topos[1] » fort sérieux, dus à des officiers très calés en *x*, utiliser l'expression nouvelle ; elle restera donc. Peut-être, dans la suite des siècles, croira-t-on que le Sénat de la République française allait, traîné par une locomotive, encourager les légions dans leur dur labeur.

A partir de l'édicule élevé en l'honneur de Napoléon III pour commémorer l'achèvement des chemins vicinaux, pyramide flanquée d'aigles de pierre décapités, la voie sénatoriale longe une des crêtes du camp. Des rails, on a une vue étendue sur tout l'ensemble de l'immense polygone, sur ses maigres pelouses et les innombrables petits bois de pins qui atténuent un peu la monotonie du tableau. Nous autres, les pousse-cailloux, nous nous perdons facilement dans ces espaces mornes, un bois de pins ressemble trop à une autre pinède. Mais, pour les cavaliers, pour les

1. Abréviation pour *dessin topographique*.

artilleurs surtout, cela palpite et vit. Ils savent par cœur le numéro de chaque bouquet d'arbres ; ces maigres végétaux ressemblent aux régiments : on les distingue à leurs matricules, les horizons sont ici catalogués. Si j'ai bien su lire la carte, il y en a 141, de ces bosquets, et chacun a sa légende. Combien d'assauts furieux a subis le bois 14 ! Combien d'ennemis hypothétiques ont été écrabouillés par l'artillerie dans le bois 53 ! Que d'escadrons théoriques ont été arrêtés net par les obus sur la lisière du bois 91 ! Seuls, les ordres du jour d'inspection générale pourraient le dire.

Plaisanterie à part, il ne ferait pas bon se trouver auprès de telles de ces plantations pendant les manœuvres d'artillerie. Quand on a vu s'élever au loin les signaux de fumée annonçant que les marqueurs sont bien cachés dans leurs guettes et ne craignent pas les éclats d'obus ou les débris de schrapnels, les batteries ouvrent le feu ; à leur tonnerre répond au loin le bruit des projectiles qui éclatent, soulevant une lourde nuée de pierraille, de terre et de poussière, et l'on peut juger de l'effet que cet arrosage de fonte produirait. Parfois on voit un nuage se former et s'étendre sur le ciel bleu : un projectile trop pressé éclate avant d'avoir atteint le sol.

Le spectacle a lieu sous les yeux des fantassins et des dragons à qui leurs frères les « bombardiers » montrent, avec quelque affectation, les effets terrifiants des engins modernes. Outre la grande averse de feu vomie par les pièces actuellement en service, les armes non savantes ont encore entendu les détonations répétées de la mitrailleuse Hotchkiss lançant avec une rapidité vertigineuse les balles du fusil Lebel ; il y a là un tra-ta-ta-ta-ta cinquante fois répété destiné à apporter un agrément nouveau aux manœuvres de l'avenir. Puis, coquetterie suprême, on montre mystérieusement la pièce de 75 à tir rapide, sur laquelle il convient de se taire ; elle est d'ailleurs revêtue d'une housse de toile.

A côté de cette vie manœuvrière, le camp de Châlons présente un aspect fort vivant, prouvant que nos troupiers n'ont rien perdu de leurs qualités de débrouillards. Venus au camp pour vingt jours, ils ont su donner à leurs gîtes un aspect des plus confortables. J'entends ceux qui, n'ayant pu trouver place dans les baraques, ont dû s'installer sous la grande tente conique dont les rangées forment çà et là autant de camps dans le camp. Il y a des groupes de tentes au Petit-Mourmelon, il en est au Grand-Mourmelon, d'autres

avoisinent la source du Cheneu, on en voit encore au quartier général. Naturellement, les paillasses sont posées à même le sol et celui-ci, malgré la nature fort sèche de la Champagne pouilleuse, recèle assez d'humidité pour rendre les coliques fréquentes. Ceux qui sont *à la coule* ont loué à Mourmelon des lits fabriqués avec de vieilles caisses ou des matériaux de démolitions. Ces châlits sont livrés par les *marchands de puces* au prix de 35 centimes pour vingt jours. Un seul loueur de *meubles* en fournit douze cents ; dans beaucoup de compagnies tous les hommes en sont munis, on y trouverait difficilement un cas de malaise gastrique. Les sous-officiers ont pu obtenir les lits réglementaires ; quelques-uns, plus sybarites, ont placé sous leur tente une commode et une table à toilette.

Ces châlits primitifs sont d'un excellent rapport, chacun d'eux étant loué 50 centimes par mois et occupé près de quatre mois consécutifs par les saint-cyriens, l'artillerie et les autres troupes.

Autour de chaque tente un ruisseau est profondément creusé ; la terre en est ramenée en forme de margelle bien aplanie sur laquelle des artistes, au moyen de petits morceaux de craie, ont tracé des mosaïques indiquant les numéros de la compagnie et de l'escouade.

La cuisine se fait sous des appentis construits par le génie, mais il n'y a là que les marmites et les gamelles, les cuisiniers ont leurs approvisionnements sous la tente. Leurs paillasses fraternisent avec les seaux pleins de graisse, les quartiers de viande et les légumes sont proprement disposés autour du mât de support. Près de cette tente, sur le front de bandière, les hommes se réunissent en cercle pour se livrer au poétique épluchage des pommes de terre.

La toilette des légumes ne suffit pas au bonheur des troupiers ; ceux d'entre eux qui, faute de monnaie, ne peuvent boire le vin bleu de Mourmelon, s'ingénient à trouver des distractions économiques. En ce moment le jeu du rat est en faveur : deux cordeaux, longs de cinq à six mètres, sont attachés à un piquet ; au bout de chaque cordeau est un soldat, les yeux bandés. L'un d'eux est armé de deux petits morceaux de bois sur lesquels il frappe pour signaler sa présence : c'est le rat. L'autre est muni d'un mouchoir de poche orné d'un nœud, c'est le chat ; il doit aller au jugé chercher le rat et lui distribuer des coups de mouchoir ; on comprend les scènes burlesques et les culbutes amusantes auxquelles donne lieu cette poursuite. La joie des auditeurs qui font le cercle est énorme, les éclats de rire s'entendent

de fort loin. Ce jeu a ses artistes ; quelques-uns savent à merveille contrefaire la souris et bien des hôtes de nos gouttières envieraient les allures félines de ces chats à deux pieds.

Les jeux innocents ne suffisent pas à tout le monde. Un groupe de bons garçons du 106e a voulu avoir son théâtre. Il y a là plus d'une étoile de café-concert, des élèves de conservatoires et même un jeune premier d'un théâtre parisien. Ils se sont installés dans une des cuisines, ont transformé la table en scène, le côté cour étant représenté par les marmites, et le côté jardin par des piles de gamelles. Une lanterne de compagnie remplit, fort mal d'ailleurs, l'office de lampe et de lustre.

Le répertoire ne saurait naturellement entrer dans l'éducation littéraire d'un couvent de jeunes personnes ; les grosses farces ont un succès particulier.

A ce théâtre on ne consomme pas. Un cantinier a comblé cette lacune, il a transformé en café chantant une vaste baraque démontable, s'est donné le luxe d'un piano et, avec deux ou trois musiciens du régiment, a formé un orchestre fort présentable. Tout autour sont dressées des tables où, de 7 heures à 9 heures, le camp entier peut venir s'installer. A 9 heu-

res, tout se tait et s'éteint, chacun s'en va coucher.

Les officiers sont retenus par leur grandeur loin de ces grosses joies ; ils ont pour eux le café de Mourmelon, dont les salles ont vu passer tant de générations et de promotions, et surtout le cercle du camp, aux ombrages si frais, où plusieurs centaines d'officiers sont parfois réunis.

En cette saison, le camp est un peu une villégiature ; aussi la plupart des officiers mariés ont-ils installé leur famille dans le village de Mourmelon-le-Grand, installation plutôt sommaire, les villas étant rares et modestes ; l'une d'elles, à l'entrée du bourg, fut occupée l'an dernier par la maréchale de Mac-Mahon, duchesse de Magenta, avec son fils, le commandant de Mac-Mahon du 106e, et sa belle-fille, la princesse Marguerite d'Orléans.

L'École de Saint-Cyr est en ce moment au camp. Les élèves occupent des tentes dressées en bordure de la vaste place d'Armes où les manœuvres de l'infanterie ont lieu et que longe le front de bandière des baraquements. Pittoresque ville de toile blanche, aux tentes plus confortables que celles des régiments de passage qui accomplissent à Châlons leurs tirs de guerre. D'autres tentes,

immenses servent de mess et de cantine ; les officiers, même le général commandant l'école, vivent au milieu des élèves. Un grand pavillon sert de mess et de cercle pour les officiers. L'infirmerie est disposée sous une baraque, où les malades, très rares du reste, se trouvent à merveille.

Malgré l'abri des tentes, le camp est délaissé par Saint-Cyr aux heures de repos. Officiers et élèves fuient alors vers un bois de pins dont l'ombrage a abrité déjà plusieurs promotions ; on emporte des traversins qu'on dispose sur le sol afin de se livrer aux douceurs de la sieste ou pour piocher les théories. L'aspect de la grêle pinède avec tous ces corps vêtus de coutil étalés à terre, est vraiment curieux ; de là — mêlée de ronflements énergiques — monte la psalmodie des règlements et des théories appris en vue de l'inspection. Le menu peuple de fauvettes et de pinsons qui fait du bois sa demeure en est effaré.

Bien que le soleil, tamisé par les mille aiguilles des pins, perde de sa force, la soif n'en est pas moins ardente par ce brûlant été. L'administration prévoyante a fait installer des fontaines à coco sur le front du campement, et la cantine débite de la glace. Nos futurs officiers apprennent l'art

de la marquise au champagne, accessoire obligé des fêtes de garnison, où le vin blanc, la glace, le citron sont mêlés à doses savantes.

Le soir, quand l'appel a sonné, le petit bois est déserté, la tente retrouve sa colonie. Vaguement éclairée par des bougies à la lueur tremblotante, elle s'illumine soudain de reflets bleuâtres ; le punch s'allume. Encore un art perdu ailleurs, mais réfugié dans les mess.

Ainsi, entre les exercices et les tirs, se passe la vie au camp ; de rares fugues à Mourmelon, pour dîner dans les hôtels, une excursion, le dimanche, à Reims ou à Châlons, ont seuls raison du petit bois de pins. Sans la discipline, le petit bois serait envahi toute la nuit. On dormirait si bien sous les rameaux verts ! alors que, dans la tente, malgré la légèreté de l'abri, on étouffe, sous une température lourde, faite de la chaleur emmagasinée par le sol crayeux.

Hier Saint-Cyr a fait une expérience de la vie nomade. On a distribué des tentes-abris, du bois et des marmites de campement aux élèves et on les a laissés se débrouiller pour installer un camp semblable à ceux des colonnes d'Afrique. L'apprentissage a été rude. Les zouaves et les turcos de l'école de tir, qui ont vu ces gauches essais, en riront bien souvent ; ils auraient mis cinq mi-

nutes à dresser leur tente, les saint-cyriens ont employé un temps autrement long. Enfin, tant bien que mal, on a aligné les petits abris, on a creusé des foyers, on a pompé l'eau blanche des puits, on a allumé des feux et, devant le général inspecteur, on s'est livré à la confection du café.

Oh ! ce café ! Combien de feux n'ont pas voulu brûler, combien d'escouades trop fébriles ont renversé la marmite, combien ont obtenu un liquide incolore ! Le général ne s'est pas montré trop difficile, il a goûté à ces essais ; ceux qu'il a félicités de leur réussite ont été plus fiers que s'ils avaient commandé, sans accroc, à l'école de bataillon.

Il ne faut pas s'étonner si les futurs officiers préfèrent à la vie de Saint-Cyr cette existence active au grand air. Il y a ici tant d'imprévu et de pittoresque ! Les vastes étendues du camp elles-mêmes, malgré la laideur du sol crayeux sans cesse égratigné par les pieds des chevaux, ont un charme mélancolique dont on ne peut se défendre. Ces immenses plateaux ondulés, semés de lignes de pins, de bosquets isolés et d'ébauches de fortifications, finissent par s'imposer à l'esprit. La tristesse infinie du paysage, les horizons sans limite éveillent la songerie ; on évoque malgré soi les heures de brillante parade de ce camp au-

jourd'hui livré à l'austère travail, puis l'on revoit par la pensée la cohue des régiments réunis après nos premiers désastres, se réorganisant pour partir vers le gouffre de Sedan. Ici, en effet, se groupa l'armée de Châlons qui devait si tragiquement finir, emportant nos espérances avec elle.

Il y a loin de cette armée vaillante mais peu préparée aux luttes modernes, à celle qui, aujourd'hui, vient achever son instruction dans les plaines où le dernier empereur jouait au généralissime. La splendeur de Mourmelon a disparu ; plus d'uniformes chatoyants, mais des costumes presque austères. On ne retrouve la fantaisie que chez les soldats de la section d'ouvriers d'administration. Ces braves boulangers, commis ou dresseurs de meules à fourrage passent dans les rues avec des vareuses d'officiers, des képis Saumur, et — j'en ai vu — des souliers vernis. C'est d'un chic étourdissant. L'ouvrier d'administration, *vulgo* riz-pain-sel, est ici chez lui ; il vit à demeure ; les autres troupes ne font que passer ; aussi met-il une certaine coquetterie de citadin dans son allure. Il est au premier rang dans les photographies exposées aux vitrines, groupes étonnants où chacun s'est fait une attitude. Mourmelon est le pays béni des photographes militaires ; chacun veut emporter un souvenir du

camp, conserver les figures amies des camarades d'un instant que l'étude du tir a amenés de tous les points de la France, de tous les corps de terre et de mer. Certaines de ces photographies sont hilarantes d'attitude : artilleurs à leurs pièces, ouvriers avec leurs outils professionnels, élèves de l'école de tir groupés autour d'un chevalet, paraissant chercher l'hypothétique trajectoire. Les officiers eux-mêmes n'échappent pas toujours à ce travers de se montrer sous un jour qu'ils croient favorable. Plus tard, quand ils auront grisonné, ils auront quelque surprise à se revoir sur ces « souvenirs du camp de Châlons ».

XII

LES CHAMPS CATALAUNIQUES

Origines et histoire du camp de Châlons. — De 1857 à 1870. — Le camp d'Attila. — Le village de Bacounes. — Courtisols, sa population, ses légendes. — Notre-Dame-de-l'Épine. — Arrivée à Châlons. — A travers la ville. — Les monuments.

Châlons. Mai.

Le camp de Châlons passa longtemps pour une idée superbe ; il naquit au lendemain de la guerre de Crimée ; on avait alors constaté que les camps de Boulogne et de Saint-Omer (Helfaut [1]) étaient insuffisants pour permettre la réunion et surtout l'exercice de grandes masses de troupe. Aussi reprit-on, en 1857, un projet du duc d'Orléans tendant à installer un camp dans la Champagne pouilleuse, où les terrains sont immenses et à bas prix. Il ne s'agissait, au début, que d'un camp d'essai pour la garde impériale.

En 1857, on était loin de posséder des trans-

1. 18e série du *Voyage en France*, pages 228 et 229.

ports aussi faciles qu'aujourd'hui : les chemins de fer étaient peu nombreux, on ne pouvait prévoir l'énorme extension du réseau ; il fallait chercher un emplacement où les approvisionnements fussent faciles, et la Champagne pouilleuse n'est pas précisément abondante en toutes choses ; on devait donc améliorer les relations avec les pays voisins : le Vallage, où l'on irait chercher les 110,000 hectolitres de blé nécessaires chaque année ; Reims et Sainte-Menehould, où l'on devrait acheter les légumes ; les vallées de la Marne et de l'Aisne pour en tirer des fourrages ; l'Argonne et les Ardennes qui enverraient les bois. Quant au charbon, il fallait le demander dans l'Est ; la pierre devait venir des Vosges ou de la Meuse, etc.

Un camp de cette nature et en tel pays, pouvait s'écarter des données ordinaires ; les sources sont rares, on ne peut se servir que de puits. Pour les chevaux on devait employer l'eau peu abondante du ruisseau du Cheneu ; l'artillerie et la cavalerie furent donc établies à proximité.

Au début, le camp se composait de tentes, sauf l'installation particulière de l'empereur, formée d'un chalet et de quelques baraques. M. Godillot compléta cet ensemble par un autel qu'il envoya de Paris, pour célébrer, le dimanche, le service religieux devant les troupes assemblées. Peu à peu

cet ensemble se modifia ; on remplaça les tentes par des baraques. L'ingéniosité du soldat aidant, des jardinets égayèrent bientôt la ville de planches ; dans ces jardins on plaça des « œuvres d'art » taillées dans la craie ; on n'avait qu'à l'extraire sur place. C'était une profusion de statues, de colonnes, d'obélisques, de petits temples, ébauches naïves qui donnaient au camp le plus curieux aspect. L'empereur s'engoua de ces tentatives ; il donna des prix aux œuvres les plus remarquables, et tout le monde voulut devenir sculpteur.

« On espérait bien, dit le commandant Espitallier dans une intéressante notice sur le camp de Châlons où j'ai puisé ces détails rétrospectifs, que le temps consacré à l'art serait autant de pris sur les séjours à la cantine. Seulement, à force de vouloir faire mieux que ses voisins, on s'écarta du but : les chefs de corps présidèrent au travail ; on fit des plans ; on mit à part les sculpteurs de profession ; chaque corps voulut avoir un monument qui écrasât tous les autres. Les sculpteurs, dispensés de service, se consacrèrent tout entiers à leur art, travaillant plusieurs semaines. Il y eut ainsi des œuvres remarquables, mais malheureusement fugitives comme les beaux jours, car les premières gelées les ruinaient, et les habitants du

pays achevaient de les démolir pour se procurer des moellons. »

Les sculpteurs novices, désespérant d'atteindre à la hauteur où parvenaient les artistes, retournèrent à la cantine.

On ne s'en tint pas aux seuls arts plastiques. L'exemple de la Crimée et des théâtres de la tranchée, qui avaient rendu de si grands services en maintenant le moral du soldat, était trop récent pour qu'on ne dotât pas de semblables scènes les tristes horizons de la Champagne pouilleuse. Presque chaque régiment avait son petit théâtre où zouaves et grenadiers se hasardaient à jouer les jeunes premières. Une scène un peu plus noble était aux frais de l'empereur et donnait chaque année quelques représentations. Toutefois, les raffinés trouvaient que ça manquait de femmes, parmi les comédiens ordinaires de Sa Majesté. On voulut combler cette lacune. Un jour, les officiers du génie apprirent avec effarement qu'ils devaient construire un chalet pour trois actrices. Rien, dans les programmes et les études de l'École polytechnique, rien ne les avait préparés à édifier des boudoirs, et la nomenclature, la fameuse nomenclature, en dehors de laquelle tout n'est qu'abomination de la désolation, ne prévoit aucun meuble ou objet féminin. Heureusement pour

le corps du génie, les traditions ne furent violées que sur le papier, le chalet ne sortit jamais de terre.

Par contre, le quartier impérial, installé en partie par M. Godillot, reçut des logements destinés à l'impératrice, aux dames de sa suite et aux souverains étrangers invités aux manœuvres ou plutôt aux parades, les prises d'armes du camp de Châlons ne méritant guère d'autre nom.

Ces parades eurent sur l'armée et sur l'avenir du pays une influence néfaste. Alors que les nations voisines, Prusse et États secondaires de l'Allemagne, s'entraînaient par l'expérience sérieuse, en pleine campagne, des armes nouvelles, nous en restions aux formations classiques et savantes, aux marches majestueuses, aux attaques à grand orchestre. C'est l'art militaire tel que le montrent les peintres du dépôt de la guerre dans leurs aquarelles, où l'on voit des colonnes régulières, des carrés bien « carrés », des lignes déployées tirées au cordeau marchant à l'attaque du moulin de Valmy ou se dirigeant à Austerlitz sur les Austro-Russes. Cette singulière conception de la guerre était peut-être la seule qui convînt dans les vastes espaces dénudés du camp de Châlons. Comme le fait remarquer le commandant

Espitallier, « les opérations y relèvent de la géométrie ». 1870 a prouvé l'énorme faute commise et condamné à jamais le camp d'évolutions ainsi compris ; le moindre terrain autour des casernes, avec ses haies ou ses petites collines, est autrement utile. La complète instruction des troupes ne peut se faire qu'aux grandes manœuvres.

Bien rares, en effet, sont les accidents de terrain dans ces étendues immenses, aussi la moindre butte prend-elle une importance extrême aux yeux du visiteur. Les gens du pays ont orgueilleusement baptisé ces accidents du sol, ce sont des *monts !* Ainsi le mont Gravonne, dominant d'une trentaine de mètres le lit des deux ruisseaux clairs, la Noblette et la Vesle, entre lesquels il se dresse ; ainsi encore le mont des Vignes à la base duquel est un camp antique bien conservé, connu par les habitants du village de la Cheppe sous le nom de camp d'Attila.

C'est une enceinte de forme arrondie appuyée à la Noblette, entourée par un fossé large de vingt-cinq mètres, profond de près de sept, dont les déblais ont constitué à l'intérieur un cavalier très élevé. Du côté de la campagne, cette défense est plantée de pins, au sud la Vesle sert de second obstacle. L'ensemble constitue un de ces ouvrages

permanents comme les Romains en ont couvert la Gaule. Mais les fossés taillés en pleine craie ont résisté à la poussée qui a comblé les douves de tant d'autres camps. Les fouilles exécutées à diverses reprises ont fait découvrir des monnaies et des débris d'armes remontant, pour les plus récentes épaves, aux cinq premiers siècles de notre ère.

Maintenant, pourquoi ce nom de camp d'Attila? L'ouvrage est bien romain. On suppose que les Huns s'en sont servis comme point d'appui, pendant leur désastreuse invasion; peut-être Attila en fit-il son réduit au cours de cette campagne terminée par la mémorable défaite éprouvée dans les champs catalauniques. L'opinion qui place ces fameux « champs » dans la plaine aride étendue entre Mourmelon et Châlons est-elle fondée? Méry-sur-Seine, près de Troyes, ne serait-il pas plutôt le *Mauriacum* des vieux auteurs? Je me garderai bien de prendre parti dans un débat qui divisera sans doute les archéologues jusqu'à la consommation des siècles. Mais le nom de camp d'Attila, si singulièrement conservé par les traditions, pourrait faire pencher la balance en faveur de la Cheppe. Un massacre comparable à celui des champs catalauniques aurait dû laisser des traces sous formes de tumulus : il fallut bien

enterrer les morts ! La carte d'état-major paraît intervenir dans la discussion. Elle place près de Bouy un « tombeau des Sarrasins ». On sait que, dans l'imagination populaire, ce nom terrifiant s'est appliqué plus tard à nombre de vestiges antiques; les Sarrasins ne sont-ils pas considérés, à Bavai, comme les constructeurs de l'amphithéâtre [1] ?

Le camp d'Attila borde la voie romaine de Reims à Bar-le-Duc, dont la ligne rigide traverse le camp tout entier pour aller passer au pied d'une sorte de renflement dominé par un autre camp analogue à celui de la Cheppe, mais plus curieux peut-être, car il renferme un village, Baconnes, qui dut succéder à quelque campement de barbares. D'après de vieilles traditions, ces retranchements auraient abrité une bande de pillards, qui exigeaient une sorte de péage sur les voyageurs de la voie romaine. Aujourd'hui les descendants de cette population, de braves cultivateurs, ont transformé en cultures le sol de craie longtemps couvert d'un maigre gazon.

Si l'on étudiait de près les caractères ethniques des habitants de la Champagne, on aurait

1. 19e série du *Voyage en France*, pages 208 et 209.

d'ailleurs bien d'autres surprises, mais ces recherches seraient tardives, chaque jour voit s'effacer davantage les différences dans l'allure et le langage ; il faut être prévenu pour distinguer facilement les îlots d'émigrés cependant reconnus depuis longtemps. Aussi ai-je eu quelque déception en parcourant la rue bocagère de sept kilomètres, formée de jolies maisonnettes, très propres, entourées de jardins, qui constitue la commune de Courtisols. L'aspect de cette longue bourgade, si peu semblable aux villages voisins, a frappé les visiteurs. Le patois presque éteint et certaines coutumes ont fait supposer que les habitants descendraient d'immigrants helvétiques. J'avoue ne pas avoir été très surpris par l'aspect de Courtisols, cela rappelle trop les villages du pays de Caux[1], du Vimeu[1], des confins de l'Artois[2] et du Cambrésis[2], ou encore des environs de Wassigny en Thiérache[3], pour mériter tant d'étonnement. Quant au type humain, il est évidemment supérieur, par la charpente musculaire, à celui du reste de la Champagne. Je suis déjà venu à Courtisols, il y a quelques années, faire une conférence ; je fus frappé surtout de l'attention prêtée

1. 17e série du *Voyage en France*.
2. 18e série du *Voyage en France*.
3. Chapitre IV du présent volume.

par mon auditoire. Mais à part cet intérêt très vif, décelant des intelligences ouvertes, rien ne distingue beaucoup Courtisols d'autres bourgs de semblable importance. Cela s'explique par les progrès considérables réalisés en Champagne. Il y a cinquante ans, Courtisols, grâce à l'esprit cultivé de sa population, avait fait de ces sources de la Vesle une véritable oasis, contrastant avec les contrées voisines; la plantation de bois, l'extension des prairies naturelles, une agriculture perfectionnée ne pouvaient manquer d'émerveiller les visiteurs. Dans les premières années de ce siècle, un préfet de la Marne, M. de Jessaint, cité par Abel Hugo, décrivait ainsi cette intéressante commune :

Elle a environ 10,000 mètres d'étendue. Les maisons y sont espacées, et chaque habitant a autour de lui ses *accints* et partie de son héritage, comme dans le département de la Seine-Inférieure. On prétend que c'est une ancienne colonie d'Helvétiens, qui est venue s'établir dans ce canton et que le jargon qui leur est particulier provient héréditairement de leurs ancêtres. Au reste, on ne peut pousser le génie agricole plus loin que ces industrieux cultivateurs. Ils ont eu l'art de perfectionner les engrais, et ils sont venus à bout de fertiliser un des sols les plus ingrats de la contrée. Ils ne se sont pas contentés d'être habiles colons. A cette première source de prospérité ils ont réuni celle du commerce. Per-

sonne n'a peut-être étendu plus qu'eux cet esprit mercantile et spéculateur. On les trouve, on les rencontre partout, même à des distances éloignées. Partout ils s'adonnent à un commerce d'échange, qu'ils exercent avec intelligence et profit. La population de cette commune a d'ailleurs conservé quelques coutumes qui dénotent une origine étrangère.

Lors des mariages, le soir des noces, qui se font au printemps, dans les granges dégarnies de gerbes, les mariés distribuent aux convives, au moment où ils se retirent, deux gâteaux formés en double nœud. — Une cérémonie remarquable y a lieu aussi le surlendemain d'un décès. — Les parents portent le matin le linge lessivé du défunt au bord de la rivière. Les voisines, les barbes de la coiffe pendantes en signe de deuil, s'y rendent, frottent quelques pièces de linge, les battent, les lavent et les retirent, successivement remplacées l'une par l'autre, jusqu'à la fin du blanchissage, qui dure ordinairement jusqu'à midi.

D'après quelques auteurs, le progrès remonterait au XVII^e siècle. Courtisols, alors pauvre hameau, reçut des émigrants qui transformèrent les usages et introduisirent l'élevage du gros bétail, resté l'industrie principale de la commune. L'Annuaire du département indique de nombreux *engraisseurs,* profession que l'on rencontre encore dans le village voisin de Somme-Vesle[1].

1. Le mot *Somme,* très fréquent en Champagne, veut dire source.

Les noms d'individus ne peuvent être d'aucun secours dans la recherche des origines ; ce sont les mêmes dans toute la région, de saveur bien champenoise ou picarde.

Courtisols possède plusieurs monuments ; les plus récents : mairie, presbytère, écoles, dus à la générosité d'un enfant de Courtisols, sont de belle allure ; elle a trois églises : Saint-Julien à l'est, Saint-Martin au centre, Sainte-Memmie à l'ouest. On accède à Saint-Martin par un portail à trois portes accolées, le chœur renferme un groupe en pierre, l'*Ensevelissement de la Vierge,* œuvre remarquable ; l'édifice d'origine romane a été retouché à l'époque où l'on construisait le merveilleux bijou de pierre appelé Notre-Dame-de-l'Épine.

Cette dernière église est à l'entrée même de Courtisols ; elle se dresse au-dessus de la Vesle, au bord de l'immense plaine descendant en pente très douce jusqu'à Châlons, ville distante de près de deux lieues. L'église, visible à grande distance, est une œuvre absolument parfaite de l'art ogival, digne des âges de foi. Elle a pour origine la découverte dans une *épine,* ou buisson, d'une statue de la Vierge. « C'est une surprise étrange, a dit Victor Hugo, de voir s'épanouir dans ces champs, qui nourrissent à peine quelques coquelicots étiolés, cette splendide fleur de l'architecture gothi-

que. » Le pauvre village se tapit autour de ce temple, dont la flèche à jour est travaillée comme une pièce d'orfèvrerie.

Le précieux édifice n'est pas isolé en cette Champagne pouilleuse, morose et blanche. La ville voisine, Châlons, est riche en monuments qui ne contrastent pas moins avec leur entourage. Cette ville de torchis dissimulé par le crépi et le badigeon, renferme des églises qui, toutes, méritent une visite.

Quand prend fin la fastidieuse route de l'Épine, on pénètre dans Châlons devant l'église romane de Saint-Jean, humble d'aspect, mais fort intéressante. C'est la plus ancienne de Châlons, où les églises sont plus nombreuses que ne le comporte la population actuelle de la ville[1]. Mais Châlons fut jadis une grande cité et dépassa Reims ; elle eut, dit-on, jusqu'à 60,000 âmes.

L'étendue est considérable encore ; aussi la plupart des rues sont-elles silencieuses. Les courses sont longues ; pour les faciliter, Châlons a été dotée de tramways électriques qui contribuent à donner belle allure à sa rue principale, grande voie allant de la gare à l'hôtel de ville dont le

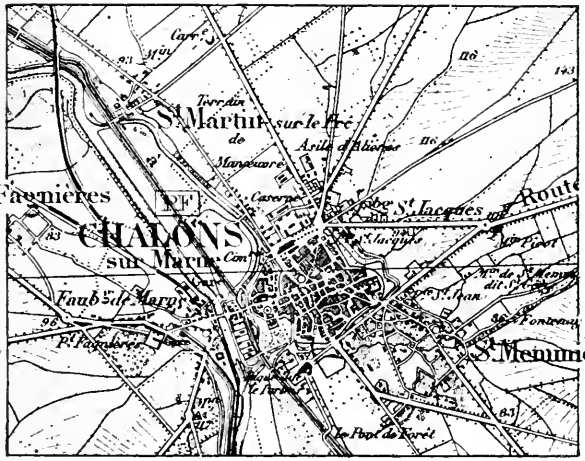
1. 26,630 habitants, dont 6,05) appartiennent à la garnison ou aux écoles.

campanile fait une perspective monumentale. Quand, venant du chemin de fer, on atteint le grand pont de la Marne, cette voie régulière, droite, bordée de hautes maisons, donne, comme la rue Royale à Tours[1], l'impression d'une ville très considérable. Cette illusion s'efface au delà du faubourg de Marne, dès que l'on a franchi la grille qui ferme une place en hémicycle. Les maisons, sans caractère, montrent des murs de poutres et de torchis sous leur revêtement. Mais l'élargissement nécessité par le passage du tramway a fait construire quelques façades plus solides et élégantes. Cette artère longe un des côtés de la cathédrale, superbe nef gothique dont les deux hautes tours sont romanes, et le vaisseau ogival. La lourde façade classique a été plaquée au siècle dernier.

Les rues, à droite et à gauche, n'attireraient pas l'étranger si elles ne renfermaient des monuments non moins remarquables. L'église Saint-Alpin, Notre-Dame, basilique majestueuse, Saint-Loup sont de belles choses. Dans Saint-Alpin, une affiche révèle la présence à Châlons de nombreux Allemands ; on fait pour eux des sermons dans leur langue.

1. 1re série du *Voyage en France*, chapitre XXI, et 16e série, chapitre XX.

L'hôtel de ville, malgré ses prétentions monumentales et son perron gardé par des animaux de pierre que Victor Hugo a appelés *toutous* et « lions champenois », ne saurait rivaliser avec ces restes de la grande période architecturale. Sur la place



a été érigé un monument à la mémoire du président Carnot.

Un ruisseau, en partie recouvert, le Nau, sépare ce vieux Châlons d'un quartier du siècle dernier où l'on trouve encore des hôtels de noble apparence; la rue Saint-Jacques montre ainsi de belles demeures civiles et finit par une « porte »,

c'est-à-dire deux pavillons devant lesquels, sur un large boulevard, se dressent les bâtiments d'immenses casernes. Entre Notre-Dame et l'église Saint-Jean, une ou deux rues offrent également des hôtels du XVII^e^ siècle. Ce dut être l'époque brillante pour la ville, à en juger par les lignes pures et la belle ordonnance du palais de l'intendance devenu la préfecture. Ce coin de Châlons, grâce aux avenues bien plantées, aux grands arbres du *Jard,* promenade majestueuse, à de beaux jardins publics, compense le pauvre aspect d'une partie des rues. Quelques édifices particuliers donnent un caractère d'élégance aux abords du Jard : le plus intéressant est la Caisse d'épargne.

La place de la République est le cœur de Châlons : une fontaine monumentale orne ce long carrefour encore bordé en partie de vieilles maisons de bois et d'une des plus vénérables *hostelleries* de France, maison de refuge dès le XII^e^ siècle et hôtel au sens moderne du mot depuis le milieu du XVII^e^. Jusqu'en 1830 il garda l'aspect des constructions champenoises ; rebâti, il a conservé son nom singulier de Haute-Mère-Dieu, dû, croit-on, à une statuette qui aurait décoré sa façade.

Entre le Nau et le canal, un quartier tranquille

est constitué par de grands établissements, l'école normale et l'école des arts et métiers. Celle-ci, avec le camp, a rendu populaire le nom de Châlons. Établie dans un vaste édifice destiné à servir de séminaire, elle a plus l'aspect d'une abbaye que d'une usine. Mais lorsqu'on a pénétré dans les cours on trouve des ateliers bien éclairés, où les élèves apprennent à construire des machines, à travailler le bois et le fer. Aux jours de sortie, le costume presque militaire de ces jeunes gens accroît encore l'aspect de forteresse offert par Châlons. Cette ville est en effet le siège d'un des plus grands commandements du territoire, le chef du 6e corps d'armée a sous ses ordres immédiats une garnison nombreuse. Les événements de 1870 ont encore accru son importance stratégique, mais la défense fixe a été portée à Reims et à Laon-La Fère.

L'industrie est faible, le faubourg de Marne, près de la gare, présente seul un mouvement ouvrier. Là sont de grandes brasseries, dont une occupe d'immenses caves creusées dans la craie des collines pour servir à la préparation des vins de Champagne. 250 galeries, longues de plus de 10 kilomètres, devaient constituer le centre le plus puissant de ce commerce. L'entreprise s'est transformée ; aujourd'hui ces souterrains servent

à la garde de la bière, 2,000 mètres de chemins de fer les parcourent et les relient directement à la gare de Châlons. La même colline renferme d'autres caves de brasseurs et plusieurs établissements pour les vins de Champagne. Une fabrique de chaussures occupant 200 ouvriers[1], une fabrique de papier peint renfermant un nombre égal de travailleurs, complètent la liste des établissements châlonnais. Cette ville aurait pu espérer mieux de sa situation sur une grande ligne de navigation, au cœur d'un important réseau de voies ferrées.

1. Sur l'industrie de la chaussure, voyez 5e série du *Voyage en France*, chapitre XVI (Fougères); 10e série, chapitre XIII (Romans); 16e série, chapitre XXI (Blois); 17e série, chapitres XI (Grandvilliers), XII (Liancourt), XIII (Breteuil) et XV (Amiens); 18e série, chapitre XXVI (Auxy-le-Château); 19e série, chapitres IX (Lillers) et XX (Le Quesnoy).

XIII

LE RETHELOIS ET LE PORCIEN

Les collines du Laonnais. — Sissonne et son camp. — Le château de Marchais. — Pèlerinage de Notre-Dame-de-Liesse. — La légende. — La ville et l'église. — Vallée de la Serre. — En Porcien. — Chaumont-Porcien. — Rethel. — Novion-Porcien. — Château-Porcien. — En Axone. — Asfeld. — Un pastiche du Panthéon.

Mézières. Juin.

Le chemin de fer de Laon à Reims n'a pas suivi la grande route dans sa traversée des collines du Laonnais, il longe les pentes à la marge de l'immense plaine de Sissonne, sur laquelle les hauteurs tombent presque à pic, revêtues d'arbres fruitiers, de vignes et d'asperges, riante contrée dont les terres plates et monotones font mieux ressortir la grâce. Celles-ci, fertiles et assez riches aux abords de la ville, prennent peu à peu le caractère « champenois pouilleux » : les cultures se font maigres, les bouquets de pins apparaissent.

Les coteaux sont de formes heureuses, des villages les couronnent, parfois de belle allure, tels

Coucy-lès-Eppes et Montaigu aux toits rouges, blotti au pied d'une butte cultivée et revêtue de riches vergers. On devine des replis gracieux au sein des hauteurs.

A Saint-Erme, où le chemin de fer cesse de côtoyer ces aimables collines, a lieu la correspondance pour Sissonne. Jadis les relations étaient assez rares, mais la création d'un camp de manœuvres a développé le mouvement. Les auberges, aux abords de la station, annoncent des voitures de louage pour le nouvel établissement militaire. Je fais atteler un de ces cabriolets, car la course sera longue et fastidieuse dans les landes et les marais jusqu'à Marchais et Notre-Dame-de-Liesse.

Presque aussitôt on perd de vue les gaies ondulations des coteaux de Saint-Erme. Le chemin parcourt la plaine semée de bois, entre des champs de pauvre rapport, à en juger par l'étendue des seigles ondulant à la brise. Cependant il y a quelque tendance au progrès. On rencontre des damiers de fourrages artificiels et de céréales de belle apparence, gagnés sur les taillis de chênes, de hêtres et de bouleaux. D'ailleurs, même les seigles sont intelligemment cultivés : on mêle la semence avec la lentille et la jarosse, dont la récolte vient après celle de la grande graminée ; la graine de ces lé-

gumineuses est vendue aux pays voisins qui l'emploient à produire des fourrages artificiels. Le froment remplace peu à peu ces cultures ; il y a quelques années il était inconnu ici ; un dixième des emblavures lui est maintenant consacré. Cela est dû à la betterave, demandée par la sucrerie de Saint-Erme. Quand cette usine fut créée, le paysan se montra incrédule, il ne pouvait croire au succès des racines sur ces terres de sable reposant sur un fond crayeux, mais, les engrais aidant, la réussite fut complète, une grande partie du terroir produit aujourd'hui la plante sucrière qui, rendant les sarclages nécessaires, oblige à des façons plus complètes.

Sissonne est un bourg régulièrement construit, aux maisons de briques remplaçant peu à peu les anciennes constructions de torchis ; la grande rue est formée par la route, très large. Sauf l'hôtel de ville récent, aucun monument dans ce petit centre entouré d'ondulations nues, çà et là tachetées par des bouquets de pins.

Ces hauteurs crayeuses profondément plissées ont été choisies par l'autorité militaire pour servir de camp d'instruction aux troupes du 2e corps. Et Sissonne a vu soudain des commerces spéciaux s'installer dans ses rues. Des magasins d'articles militaires se fondent chaque jour ; le perruquier

de jadis se transforme en « coiffeur » ; un des « artistes capillaires » a mis comme enseigne ces simples mots : *Je rase !* Des écriteaux patriotiques apparaissent de distance en distance.

Le chemin du camp se borde de cabarets en planches et de cafés-concerts non moins économiquement construits, exploités par des industriels de La Fère et de Reims. L'Éden-concert a pour étoile M^lle^ Léa ; aux Variétés c'est Marguerite de Biancourt. Plus modeste, le Casino-concert ne met pas d'artiste en vedette. Assez laids les abords de ces lieux de délices, mais, en ce printemps, ils ne présentent pas encore l'aspect misérable qu'ils auront après la moisson, quand les monticules crayeux apparaîtront arides et nus.

Le camp est formé par des groupes de tentes, les seules constructions permanentes sont les cuisines, le poste de police, des magasins et un château d'eau ; des baraquements sont projetés pour l'installation d'une brigade. Quelques arbres d'alignement donneront de l'ombre un jour. A l'entrée du camp, la Souche naît par une forte source et va arroser Sissonne ; ses rives fraîches font une petite oasis dans ce triste paysage.

Le terrain de manœuvres se prolonge pendant près d'une lieue. Un régiment, le 45^e^, y évolue

en ce moment, soulevant un nuage de lourde poussière blanche.

Rien ne retient longtemps ici. En route pour Marchais !

La Souche, jusqu'à son débouché dans la vallée de la Serre, parcourt un bassin marécageux à travers lequel on lui a tracé un lit rectiligne, canal de quinze kilomètres de longueur, sur lequel débouchent des saignées transversales. Des monticules émergent, telles des îles, au-dessus des roseaux. Les parties sèches sont une mer de moissons, on devine les approches de ces « Terres de Picardie » enviées pour leur fertilité par les habitants des plaines crayeuses.

Marchais est un gros village rural bâti au bord de la forêt de Moussy. La population aime les fleurs : chaque fenêtre est égayée par des pots ou des caisses de géraniums, de fuchsias ou d'œillets. Une avenue de vieux arbres conduit au château, édifice de grande allure où la Renaissance a déployé tout son luxe de combles élancés, de fenêtres à meneaux et de tourelles élégantes. Une belle grille ornée, au centre, d'une couronne fermée, borde un saut-de-loup rempli d'eau limpide. C'est une des résidences du prince de Monaco, mais ce souverain du plus lilliputien et du plus magique des royaumes, vient seulement à Marchais

au moment de la chasse. Marais, forêts et cultures sont particulièrement giboyeux.

Le chemin longe le parc entouré d'eaux vives, et se dirige sur Notre-Dame-de-Liesse. Le sol est plus fertile, voici des champs d'œillette en pleine floraison, formant des nappes d'un violet tendre.

Notre-Dame-de-Liesse est un bourg vivant, de riche apparence; on devine une affluence fréquente dans cette longue rue aux maisons basses, rez-de-chaussée et mansarde ou étage surmonté de hauts pignons aigus. Autour d'un élégant hôtel de ville, bâti sur une place d'allure citadine, des magasins sont remplis d'objets de piété. Liesse est un lieu de pèlerinage réputé dans toute la région du Nord, attirant la foule comme Notre-Dame de Brébières[1]. Le cocher qui me conduit a de nuageuses données sur les causes de cette vogue; d'après lui, les jeunes mariés viennent ici tirer l'eau avec une corde dans une fontaine miraculeuse, afin d'avoir bientôt un enfant. La légende est tout autre. Des marchands accourent pour me vendre des notices, des brochures et des cantiques. Cette littérature raconte que des chevaliers de la famille d'Eppes, alors en possession du château de Marchais, faits prisonniers pendant une

1. 19e série du *Voyage en France*, pages 45 et suivantes.

croisade et menacés de mort, réussirent à convertir la princesse Ismérie, fille du Soudan d'Égypte, grâce à une statuette de la Vierge qui illumina leur cachot. L'image miraculeuse les transporta dans leur propre pays et s'arrêta à Liesse, indiquant ainsi qu'elle entendait y être honorée. On construisit une chapelle sur cet emplacement. A la fin de la période ogivale et au début de la Renaissance, une église plus vaste fut édifiée dans le village, œuvre charmante que le mauvais goût moderne s'efforce de dénaturer. L'église a gardé ses pinacles, ses porches sculptés, sa rose flamboyante, son jubé du XVI^e^ siècle, mais celui-ci est surchargé de statues peintes de style Saint-Sulpice.

En tous temps Notre-Dame-de-Liesse est visitée par les pèlerins venant vénérer la noire et rustique image merveilleuse, ornée d'une couronne d'or et d'un manteau de même métal ; on leur montre encore un lambeau de la peau de saint Joseph et un fragment du soulier de la Vierge : moitié d'une sandale de cuir enfermée dans un étui de cristal revêtu de cachets de cire rouge.

Des verrières représentent toute l'histoire de Notre-Dame-de-Liesse prenant fin, de nos jours, par la visite de la duchesse de Berry entrant à

l'église entre une haie de pompiers ruraux. Ce modernisme inattendu fait naître d'irrévérencieux sourires chez les simples touristes, mais les pèlerins ne sauraient en être frappés. Ils sont tout à leurs dévotions et à l'exécution rigoureuse des consignes affichées sur les piliers : demander les confesseurs à la sacristie, garder un silence absolu, faire au moins un quart d'heure d'actions de grâce après la communion, donner eux-mêmes les objets qu'ils veulent faire toucher à la statue pour les consacrer.....

La ville est amusante par ses vieilles enseignes en fer forgé balancées au vent, dont plusieurs rappellent le miracle de la princesse Ismérie; curieuse aussi par ses magasins d'objets de piété dont les plus singuliers sont des vases de verre en forme de bouteilles sans ouverture. Ces vases sont remplis d'eau dans laquelle sont tenus en suspension, au moyen de bulles de verre prolongées par une tige, de petits objets de verre de couleur représentant les outils de la passion : échelle, hache, marteaux, clous, tenailles, dés qui servaient aux soldats pour jouer au pied de la croix, épines, larmes de la Vierge, etc. J'y vois aussi des cœurs, un tube plein de liqueur rouge représentant du sang, des crucifix, des médailles, une

reproduction de l'image miraculeuse, une crosse d'évêque, une scie, une épée, le gril de saint Laurent ; bien d'autres choses encore difficiles à reconnaître.

Tous ces objets de verroterie de couleurs vives et les bouteilles elles-mêmes sont fabriqués à Notre-Dame-de-Liesse. Le commerce en est considérable me dit-on ; d'ailleurs on en voit déjà aux autres pèlerinages. J'en ai aperçu dans les magasins de Montmartre.

Des ateliers fabriquent en quantité des quilles et ces moulins à vent de deux sous, chers aux enfants, dont une ficelle et une poulie constituent tout le mécanisme. Industrie prospère, me dit-on, un bon ouvrier gagne facilement 30 fr. par semaine.

La fontaine miraculeuse et la chapelle sont à l'extrémité du bourg. Je voulais voir la corde des nouveaux mariés, elle est usée et n'a point été remplacée ; les couples se bornent aujourd'hui à faire bénir une alliance vendue dans les magasins de la ville.

Le chemin de fer de Laon à Liart dessert le pèlerinage et lui assure désormais une affluence plus grande, la gare est à cinq minutes à peine de l'église et de la fontaine.

Une des premières stations est Montcornet, jolie bourgade de la vallée de la Serre, centre de commerce pour toute une partie de la Thiérache, si l'on en juge par les magasins nombreux qui bordent ses rues où les maisons de torchis sont nombreuses encore. Aujourd'hui samedi, il y a foule à cause du marché ; l'après-midi voit traiter de grandes affaires en grains dans une *agence* semblable à celle de Soissons[1], tenue dans un café. L'église, du XIII^e^ siècle, très vaste, est intéressante par les ouvrages de fortification dont elle est enveloppée. L'hôtel de ville moderne fait honneur à la commune. Une colonne dédiée aux mobiles de 1870-1871 complète les monuments de cette gentille cité sous laquelle s'étendent de vastes souterrains[2].

Sa voisine Rozoy-sur-Serre, chef-lieu du canton, moins intéressante, étale au flanc d'un coteau couvert de verdure ses toits d'ardoises dominés par l'église au toit écrasé. Tout autour, sur la rive gauche de la Serre, la campagne est nue, mais sur l'autre versant les villages sont entourés de vergers de pommiers. Jusqu'à Liart la région

1. Page 24.

2. Il ne faut pas confondre ce Montcornet avec le village ardennais de ce nom, dont les ruines féodales sont parmi les plus belles de France.

se fait forestière. On devine les approches des Ardennes.

Le seul train en correspondance avec la ligne d'Hirson m'amènerait si tard à Rethel, qu'il est plus simple de traverser en voiture un coin du pays de Porcien. J'avais gardé un souvenir aimable du parcours par la voie ferrée; il y a là tout un massif de forêts profondes, creusé de vallées, peuplé de villages qui rappellent, avec l'âpreté en moins, le grand couloir de la Meuse. Cette région de Liart et de Signy-l'Abbaye est très fraîche, j'espérais retrouver quelque chose de comparable entre Rozoy et Rethel; hélas! c'est une route banale, sans cesse montant et descendant des croupes couvertes de cultures, où l'on fait plus de deux lieues avant de trouver un village; mais on y jouit de toute la splendeur des crépuscules d'été. De ma course de près de quatre heures à travers ce pauvre pays, je rapporte, en somme, une impression heureuse, surtout du site de Chaumont-Porcien, un des trois gros bourgs qui gardent le nom de cette petite contrée. Chaumont, peuplé de 900 âmes, est blotti entre deux coteaux très élevés dont l'un portait une forteresse protégeant une abbaye. De ces hauteurs la vue est immense sur tout le Porcien, les collines que les forêts de Si-

guy-l'Abbaye recouvrent de leur manteau bleui par l'éloignement, et sur les plateaux argileux appelés « Terres de Picardie » à cause de leur voisinage de cette province.

La nuit bientôt est venue : longue, bien longue fut alors la route, jusqu'au moment où les lumières de Rethel apparurent à un tournant, au pied d'une côte.

Au matin, j'ai parcouru la ville. Elle répond peu à ce nom sonore, illustré par la bataille dans laquelle Turenne, chef d'une armée espagnole — dans une heure de défaillance — fut battu par le maréchal du Plessis-Praslin. L'ancienne capitale d'un duché-pairie dont Mazarin devint le seigneur, à laquelle il voulut même imposer son nom, est une cité fort tranquille, sauf au bord de l'Aisne, où la force motrice des barrages a attiré une partie de l'industrie rémoise. De grandes usines se suivent sur la rivière déjà large, rapide encore, et qui donne tant de charme à la longue promenade des Iles, formée de belles allées allongées derrière l'hôpital, sur la route du Porcien.

Rethel est une cité stationnaire, même elle décroît un peu. Quand Reims prit son essor industriel, et, essaimant loin de la Vesle aux eaux rares, alla créer des succursales dans les vallées de la Suippe et de l'Aisne, l'ancienne cité ducale

parut devoir profiter de ce mouvement, d'autant plus que le canal des Ardennes, prolongeant la partie navigable de la rivière, lui donnait de précieux avantages. Puissance hydraulique et grande voie de communication semblaient faire présager un centre industriel. Un moment ces espérances se réalisèrent : de moins de 5,000 habitants vers 1820, la population, en vingt ans, s'éleva à près de 7,000; en 1851, il y en avait 7,500. Depuis lors le déclin s'annonce, en 1876 on ne trouve plus que 7,415 âmes, le dernier recensement en accuse 6,742 seulement. Il faut attribuer ce fait à la vapeur, dont l'emploi a fait naître à Reims bien des usines qui auraient autrefois cherché la force hydraulique, et aux chemins de fer qui ont compensé, pour nombre de centres isolés jadis, comme Fourmies, l'absence de voie navigable. Rethel eut la mauvaise fortune de ne pas être choisie comme point de croisement de la ligne des Ardennes et de la grande voie militaire de Saint-Dizier à Hirson. La jonction a lieu à dix kilomètres à l'est, entre les deux villages d'Amagne et de Lucquy; les services d'une grande gare y font naître un bourg.

Rethel participe à la dépopulation du pays dont elle est le centre, si forte et régulière, qu'un des congrès pour l'avancement des sciences en

fut saisi par un mémoire de M. Jadart, origine d'une discussion d'un vif intérêt. Les cultivateurs abandonnent le pays pour aller travailler dans les usines de Reims et des rives de la Meuse, de Charleville à Givet. Beaucoup de journaliers rethelois ont suivi l'exemple.

Cependant, rien dans l'aspect des choses ne signale cette décadence. Le vieux Rethel reste pittoresque sur la pente de sa colline, entre l'énorme et haute tour de son église Saint-Nicolas, voisine d'un porche précieusement sculpté, et la butte féodale où se dressait une forteresse à laquelle succéda le château ducal — presque entièrement disparu. Là sont des rues en pente, bordées d'irrégulières et amusantes bâtisses et de vieilles halles de vénérable aspect. En bas, sur les rives de l'Aisne et du canal, autour des usines, des rues droites, des constructions aux façades banales, composent la ville moderne. Six filatures ou tissages de laine, une fabrique de fibres de bois pour emballage, des scieries donnent la vie à ce quartier industriel.

Le duché dont Rethel devint la capitale était formé par l'ancien comté de ce nom renfermant les villes de Mézières, de Donchery et de Rocroi et le comté de Porcien, acquis par Mazarin avec

le Rethelois propre. Cette dernière contrée n'a pas de physionomie bien tranchée, car elle renferme des portions de la Champagne crayeuse, de la vallée de la Meuse et de la Thiérache, mais le Porcien forme un tout géographique. Ce petit pays comprend tous les vallons du versant de l'Aisne, entre cette rivière et les forêts de Signy-l'Abbaye, ligne de faîte entre la Meuse et la Seine ; ses trois principaux centres, devenus chefs-lieux de canton, ont conservé le nom du comté féodal : Novion-Porcien, Chaumont-Porcien et Château-Porcien.

Novion est un village de 800 âmes, assis au bord du Plumion, non loin du chemin de fer d'Amagne à Hirson, au centre d'une contrée portant elle-même un nom particulier, le Vallage[1], qui doit sa fraîcheur aux terres argileuses, et dont la partie orientale, traversée par le chemin de fer de Rethel à Mézières, se nomme les Quatre Vallées.

Le Porcien finit au sud vers l'Aisne, et possède toute la rive droite de la grande vallée. Un chemin de fer devait le desservir, reliant Rethel à Soissons ; ce projet est abandonné, mais une ligne

1. Il ne faut pas confondre ce Vallage avec celui, plus étendu, dont Joinville était le chef-lieu.

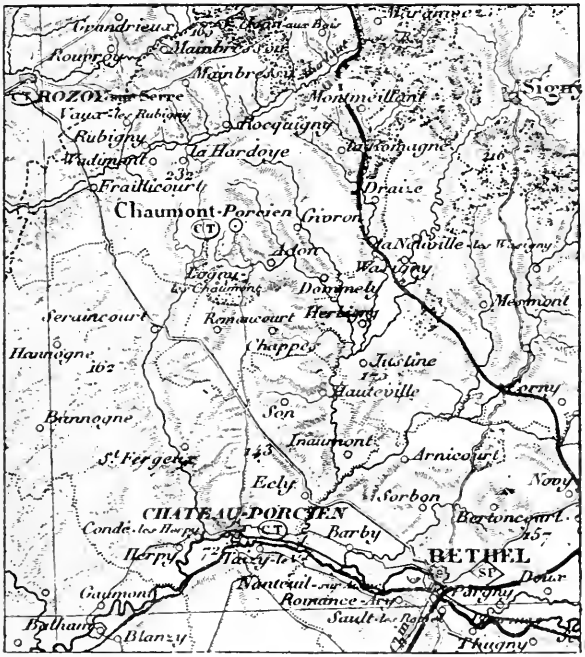
à voie étroite y suppléera. En attendant, les communications sont difficiles ; pour visiter ce qu'un écrivain local a voulu faire appeler l'*Axone*[1], j'ai dû me faire conduire en voiture jusqu'à Asfeld.

La route sort de Rethel par des faubourgs ouvriers dominant la promenade des Iles, et descend au flanc d'une colline crayeuse, dont l'Aisne, rapide et trouble, baigne la base avant d'atteindre une plaine consacrée à la betterave et aux céréales. Nu au bord de la rivière, le pays s'égaie au pied des coteaux, autour du village de Barby. Des bosquets d'arbres, des rangées d'ormes ou de saules, un ruisseau aux eaux vives, donnent un aspect plus riant à ce village, assis entre des coteaux pelés, aux lignes géométriques, paraissant avoir servi d'assise à un camp antique. Il y eut ici un autre village, Gerson, qui fut brûlé pendant la Fronde, où était né Jean Gerson, auteur présumé de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Derrière les collines, à moins d'une lieue, est Sorbon, village natal de Robert de Sorbon, qui fonda la Sorbonne ; ce petit coin du Porcien devrait être cher aux théologiens. Sorbon vit naître un autre religieux, de triste mémoire celui-là, Jacques Clément, assassin de Henri III.

---

1. M. Hubert, du nom latin de la rivière d'Aisne.

Barby, dont l'église possède encore la plaque tumulaire d'Élisabeth de la Chardenière, femme



RETHEL ET LE PORCIEN

d'Arnaut le Charlier et mère de douze enfants, dont Gerson, est un village où la brique commence à remplacer les murs de craie. Pauvre d'aspect, les vieilles constructions, ayant leur fa-

çade sur une cour intérieure, et montrant seulement des murs aveugles à demi écroulés. Autour de l'église, quelques habitations osent regarder la rue par de rares fenêtres.

Au loin, apparaît Château-Porcien, dominé par sa butte féodale ; nous le gagnons par un pays bien cultivé, où de lourds chevaux boulonnais, dégénérés par leur séjour loin de leur habitat naturel, conduisent la charrue[1]. Le paysage, par le *flou* des horizons, les formes indécises des coteaux, le peu de variété des cultures, est d'une pénétrante mélancolie. La rivière de Plumion pénètre dans la vallée de l'Aisne après avoir longé le village d'Ecly aux toits d'ardoises, doté d'une sucrerie où sont traitées les betteraves de la contrée.

Près de Château, les hauteurs aux lignes fuyantes se redressent en une jolie colline couverte de vignes et d'arbres fruitiers. Ces plantations et des jardins font de gais abords à la petite ville. De son rang de capitale elle a conservé une des tours du château. Une mairie monumentale, quelques demeures à auvents, des rues montueuses, ne réussissent pas à donner beaucoup de pittoresque à cette bourgade de 1,200 âmes.

---

1. Sur le Boulonnais et ses chevaux, voyez la 19e série du *Voyage en France*.

Le torchis des bâtisses champenoises imprime à beaucoup de maisons une allure misérable. Ce genre de construction domine plus loin, dans le village de Condé-lez-Herpy, au confluent de l'Aisne et du ruisseau de Saint-Fergeux, au pied de collines revêtues d'un beau vignoble, mais son voisin, Herpy, possède des carrières de craie, et doit à ces matériaux de taille facile un aspect plus heureux. Le chemin s'élève sur la falaise baignée par l'Aisne. De là on a de grandes échappées d'horizon sur les hautes collines des Terres de Picardie, entre lesquelles se creuse, profond, le vallon de Saint-Germain, et sur la Champagne crayeuse, couverte par les taches sombres des pinèdes. L'Aisne déroule sa nappe étincelante au sein des prairies entre ces deux zones si différentes d'aspect. Sur les pentes et dans le fond du val les villages sont nombreux. Gomont s'étale en amphithéâtre jusqu'à la rivière, Balham s'étend dans une île verdoyante, égayé par un grand moulin. Curieux, ce hameau insulaire au milieu duquel l'église, entourée du cimetière, dresse une haute flèche. Un porche en charpente, abritant trois statuettes de pierre, œuvres naïves et charmantes d'ymagiers, peut-être contemporains de Gerson, donne accès au temple. Sur l'autre rive de l'Aisne deux villages, Blanzy et Aire. Tous

ces groupes d'habitations sont entourés à distance par d'innombrables meules de paille, car les remises manquent ici.

Nous sommes hors du Porcien, dans le canton d'Asfeld, dont le chef-lieu apparaît bientôt, au milieu d'une sorte de cirque aux parois garnies d'une immense quantité de meules de paille de seigle. Ce nom germanique d'Asfeld sonne étrangement ici, à ces confins de provinces si françaises : Picardie et Champagne. Il est d'ailleurs d'origine récente ; Asfeld s'appelait jadis Ecry ; le président de Mesme, comte d'Avaux, en devint seigneur en 1676, et lui donna le nom d'une de ses terres ; alors Ecry, devenu Avaux-la-Ville, fut dotée de sa singulière église. Après la mort du président, le maréchal de France Bidal, marquis d'Asfeld, acheta la seigneurie d'Avaux-la-Ville et, à son tour, lui imposa son nom, Ecry devint Asfeld [1], implantant ainsi en plein territoire de France le titre de cette seigneurie allemande du duché de Bremen, donnée à un de ses officiers, nommé Bidal, par une reine de Suède.

Asfeld n'est qu'un village, plus grand et mieux

1. J'ai déjà signalé dans le *Voyage en France* quelques changements de nom dus à ces transmissions de seigneurie : notamment Ancre, devenu Albert (19e série) ; Maillé, en Touraine, devenu Luynes. Bien d'autres faits de ce genre pourraient être indiqués, ainsi Châtres devint Arpajon (Seine-et-Oise).

tracé que ses voisins. Le président de Mesme avait tenté de faire une petite capitale du pauvre hameau d'Ecry, de là ces rues régulières trop vastes pour un centre rural, ce beau mail et l'église, copie lilliputienne de Saint-Pierre de Rome, disent les uns, du Panthéon disent les autres. Étrange *fac-simile* exécuté en brique. Au dehors la brique est empilée en colonnade ; entablement, pilastres sont de cette matière d'un rouge brun, séparée par des assises blanches de mortier. Presque grotesque, cette reproduction en grossière terre cuite d'un monument de pierre sculptée.

L'intérieur, grâce au stuc, est d'un plus heureux effet. La coupole, la galerie supérieure ornée de vitraux, une décoration polychrome d'un goût sobre, des imitations de mosaïque, composent un ensemble d'un charme réel. L'église d'Asfeld, toute part faite au burlesque extérieur, mérite une visite.

XIV

ENTRÉE DANS L'ARDENNE

Dans les *monts* de Champagne. — La gare d'Amagne-Lucquy. — Les vergers des Quatre-Vallées. — La vallée de la Vence. — Ferronnerie. — Poudrerie de Saint-Ponce. — Le fort des Ayvelles. — Mohon et ses usines. — Mézières. — Le mardi gras à Charleville. — Un petit Versailles. — Du sommet du mont Olympe.

Mézières. Février.

D'Asfeld, pour gagner une voie ferrée, on a le choix entre trois routes conduisant à Bazancourt, le Châtelet ou Tagnon; j'ai choisi cette dernière. Elle va, par Aire et Blangy, gagner le plateau crayeux, type du terrain champenois. Cultivé aux abords des vallées, autour des villages, le pays prend peu à peu l'aspect triste des régions déshéritées. Les bois de pins, d'abord peu nombreux, disposés en bouquets sur les crêtes infertiles des *monts de Champagne,* cessent dans les plis où suinte un peu d'eau, comme le vallon où se blottissent Avançon et Saint-Loup-en-Champagne. Mais au-dessus de ce dernier village, quand on atteint la

Garenne, on n'a sous les yeux que d'immenses pinèdes. La succession de ces bois ne permet pas de distinguer les clairières, nombreuses cependant, et l'on pourrait croire que les cantons de Juniville et de Machault, les vallées de la Retourne et de la Suippe, sont une immense forêt de pins.

Tagnon, gros bourg rural, n'a pas l'allure misérable des autres villages de la Champagne pouilleuse. Le chemin de fer, en le mettant en relations rapides avec Reims, a permis à sa population de tirer parti de ce voisinage d'une grande ville. Mais il n'offre aucun intérêt.

Voici le train pour Mézières-Charleville. Il court à travers les vastes étendues semées en seigle et plantées de pinèdes souffreteuses. Un long tunnel masque un moment le paysage, et l'on débouche dans la vallée de l'Aisne, en vue de Rethel, groupée au flanc de son mamelon, où les traces de fortifications sont visibles encore. Au delà se présente un pays banal et gris, borné au nord par les lignes bleues des premières collines ardennaises. En pleine campagne, autour d'une gare aux vastes rotondes, des maisons neuves, une sucrerie, d'immenses chantiers pleins de traverses, sont peut-être l'embryon d'une ville. Là se croisent des chemins de fer allant à Paris, à

Namur, à Saint-Dizier et à Hirson. Site heureux pour un centre de population : Champagne crayeuse, Porcien aux vastes cultures et vallons ardennais y confinent.

Aussitôt que l'on a franchi la gare d'Amagne-Lucquy, vers Faux, le spectacle change, la Champagne crayeuse a pris fin ; prés, bois, larges horizons forment de riants paysages. Par une longue rampe, le chemin de fer s'élève sur les collines verdoyantes, partie la plus gracieuse du Porcien, pays de production fruitière alimentant les grandes agglomérations voisines, Reims et Mézières-Charleville. Les environs de Faissault ne sont qu'un verger. Les pommiers à cidre, les pommiers à couteau, les cerisiers, les poiriers, les pruniers abondent. Plus agrestes encore sont les villages orientaux du Porcien : Vaux-Montreuil, Wignicourt, Chesnois, Auboncourt qui constituent les Quatre Vallées, le reste du canton de Novion formant le Vallage.

Cet aspect bocager persiste, à un degré moindre, il est vrai, dans la vallée de la Vence où l'on pénètre près du beau village de Launois, assis au fond d'un ample bassin de bois et de prairies. L'osier se cultive en grand dans cette partie des Ardennes, un osier rouge à la pointe d'un beau jaune d'or.

A Guignicourt, où je quitte le train pour achever à pied la route de Mézières, commencent les établissements métallurgiques des Ardennes, par deux fabriques de ferronnerie de modeste apparence. Les maisons ouvrières, à demi cachées par les arbres, sont proprement tenues. Le minerai de fer est assez abondant dans la contrée ; longtemps son exploitation et son lavage dans la Vence occupèrent des bras nombreux ; la mise en valeur des puissants gisements de Meurthe-et-Moselle a enrayé l'exploitation, comme presque partout en France. Les usines ont plus d'avantages à acheter les fers et les aciers à Longwy et à Nancy, qu'à traiter le minerai local.

Plus vastes sont les établissements de Boulzicourt, village d'un caractère franchement industriel. On fait ici des ferrures de tous genres pour la carrosserie, la chaudronnerie et autres corps de métier ; un établissement file la laine cardée. La Vence ne pouvant suffire à donner le mouvement à toutes les machines, de hautes cheminées révèlent la présence d'appareils à vapeur.

Au-dessous du mamelon qui porte le château et le village de Saint-Marceau, une manufacture, reliée à la voie ferrée par un embranchement, produit des clous en fer, en acier ou en cuivre pour toutes les industries. C'est une des usines

qui tendent à supprimer peu à peu le travail de l'atelier familia[1], pour permettre une production plus grande et des prix plus bas. Elle avoisine la manufacture nationale de Saint-Ponce, la moins considérable de nos poudreries, systématiquement tenue dans un rang modeste à cause de sa proximité de la frontière. On se borne à faire les poudres noire et de mine pour les départements voisins. Les constructions basses se dissimulent dans les arbres, au bord de la petite rivière, en amont du village de La Francheville, où sont les demeures des ouvriers [1].

La colline de la rive droite, très élevée, est couronnée par le fort et les batteries des Ayvelles, qui ont remplacé les fortifications de Mézières pour la garde de ce point stratégique. Les Ayvelles tiennent sous leur canon le nœud des chemins de fer, les confluents de la Vence et de la Sormonne avec la Meuse, et la grande agglomération formée par les villes de Mézières, de Charleville, de Mohon et leurs faubourgs, peuplée de près de 32,000 âmes [2].

---

1. Sur les poudreries, voyez notamment les pages 101 à 105 de la 15e série (poudrerie d'Angoulême) ; pages 283 à 287 de la 15e série (Le Ripault) ; page 291 de la 18e série (Esquerdes).

2. Mézières, 7,453 ; Mohon, 4,260 ; Charleville, 17,805 ; Montcy-Notre-Dame, 827 ; Montcy-Saint-Pierre, 813 ; Le Theux, 425.

En dépit des délimitations administratives, il y a donc ici, dans les méandres de la Meuse, une grande cité que les servitudes militaires et le particularisme, issu des souvenirs anciens de ce pays partagé jadis entre la France et de petits États souverains[1], ont maintenu à l'état d'organismes municipaux séparés. La destruction des remparts de Mézières a porté un coup sensible à cet état de choses, et peut-être verra-t-on un grand municipe remplacer les éléments actuels. Déjà un tramway électrique va parcourir la triple cité, et passer devant la gare unissant les noms des deux principales villes. Il sera trop tard alors pour donner au chef-lieu des Ardennes un plan régulier.

La Vence débouche à Mohon dans le bassin de Mézières. Ce gros faubourg est une ville industrielle sans caractère, où se sont installées les usines que n'aurait pu contenir l'étroite enceinte de la forteresse. La plus importante est constituée par les établissements des chemins de fer de l'Est, installés à la bifurcation des lignes de Paris et de Longwy. Au bord de la Vence se suivent les grands établissements où l'on découpe les tôles pour en faire des pelles, des outils, des clous; où le fil de fer est transformé en clous, en pointes,

1. Principautés d'Arches, de Château-Regnault et de Sedan.

où l'on fait mille objets de quincaillerie. D'autres manufactures cintrent des bois pour la carrosserie et les chemins de fer, fabriquent des brouettes et des manches d'outils. Les fumées de ces usines, de la gare, des ateliers où la Compagnie de l'Est construit et répare son matériel, assombrissent Mohon et, par contraste, donnent à Mézières l'aspect d'une cité somnolente et proprette.

Les habitations n'ont pas encore comblé l'espace vide des servitudes militaires entre Mohon et Mézières, mais elles avancent peu à peu : le faubourg de Pierre se poursuivant vers l'est, à la rencontre de Mohon, les rues ouvrières de Mohon se prolongeant vers l'ouest. L'emplacement de la couronne de Champagne, qui fermait le faubourg de Pierre, permettra à Mézières de prendre part au mouvement industriel si longtemps écarté par les remparts.

La ville proprement dite est bâtie dans l'isthme d'un des grands méandres de la Meuse, sur les pentes d'un coteau gravi par des rues étroites, bordées de hautes maisons à trois ou quatre étages. Ces constructions élevées ont été rendues nécessaires par la faible surface du terrain circonscrit par l'enceinte. Dans sa longueur, la ville avait un développement de 400 mètres, et la plus grande largeur atteignait 200 mètres. L'obliga-

tion de renfermer une population de 3,500 âmes dans cet espace restreint, a donc contraint les ha-

bitants à surélever leurs maisons. Ces demeures en pierre jaunâtre, brunies par le temps, ont grande

allure et, malgré la faible étendue de Mézières en comparaison avec sa jeune voisine Charleville, elles lui assurent bien le caractère d'une petite capitale de province. D'ailleurs le chef-lieu officiel des Ardennes se prolonge sur l'autre rive de la Meuse par son faubourg d'Arches, en passe de devenir une ville moderne de noble apparence, grâce à ses édifices privés, de belle architecture. Par ce faubourg et un pont sur les prairies souvent submergées, Mézières confine à sa rivale.

Les deux cités se partagent les administrations du département, et sont en quelque sorte un chef-lieu double. Mézières possède le préfet, le général commandant la subdivision, l'inspecteur d'académie, le trésorier général, les directeurs des mines, des contributions, de l'enregistrement, des postes et télégraphes. C'est le siège de la cour d'assises, mais le tribunal civil et le tribunal de commerce sont à Charleville. Cette dernière possède encore les lycées de garçons et de filles, les écoles normales, la chambre de commerce, les douanes, les hypothèques, le service des ponts et chaussées. Il n'est pas d'autre exemple en France d'une telle organisation. Même à Guéret, à Mende, à Digne ou à Privas, le préfet groupe autour de lui, dans l'intérieur de la com-

mune chef-lieu[1], la plupart des rouages administratifs.

Peu de monuments à Mézières. Le plus intéressant est l'église ; sa haute flèche domine le paysage. Vénérable édifice aux glorieuses mutilations, dues aux sièges subis par la ville, dont les plus terribles furent ceux de 1815 et de 1870, le plus glorieux celui de 1521, quand Bayard, à la tête d'une poignée de gens de cœur, obligea l'armée de Charles-Quint à se retirer. La préfecture et la résidence du général sont dans le même hôtel, construit au XVIII^e siècle.

Entre le haut quartier de l'église et la Meuse, face au faubourg d'Arches, la démolition de l'enceinte a permis de dessiner un élégant square, orné de la statue de Bayard, œuvre de Croisy. Le sculpteur a représenté le bon chevalier dans son armure, le visage rasé, comme le montrent les effigies contemporaines. L'artiste a dédaigné la tradition macérienne, qui voit dans le héros dauphinois un géant de haute stature, barbu comme son roi François I^er.

Des rues tranquilles de Mézières on pénètre brusquement dans les artères vivantes de Charle-

1. Il convient cependant de faire remarquer que nos grands ports de guerre sont la résidence du trésorier général.

ville, par le superbe cours d'Orléans, planté de grands platanes. A l'entrée est le monument élevé en l'honneur des Ardennais morts pour la patrie. Cette large voie, bordée d'hôtels particuliers, n'est pas la plus animée, le mouvement se produit surtout sur l'avenue de la Gare, ouverte en face de la station portant le nom des deux villes : Mézières-Charleville. C'est, avec la gare de Reims, le plus monumental embarcadère du réseau de l'Est.

J'ignorais que nous étions aujourd'hui le mardi gras, et ne comprenais guère le mouvement de foule qui se portait de Mohon et de Mézières vers Charleville. Sur le cours d'Orléans j'ai croisé des groupes de masques, des voitures pleines de gens en domino, le haut du visage caché par un loup. La foule grouille sur le cours d'Orléans, et semble impénétrable dans la rue Thiers et la Grande-Rue, artère principale de Charleville. Le carnaval semble une institution dans ce pays, mais l'entrain est médiocre ; on jette les confettis avec quelque parcimonie ; ce n'est point la grosse gaîté des Flandres, moins encore l'exubérante fièvre de Provence.

Tout s'arrête d'ailleurs à la place Ducale, centre majestueux de Charleville. On croirait que la foule, craignant de ne pouvoir remplir le vaste

quadrilatère et les galeries ouvertes sous les maisons, n'a pas voulu s'épandre jusqu'ici. Quelques groupes parcourent la place pour aller se joindre à la masse des curieux. Les rues voisines sont complètement désertes ; cette solitude rend très morne la splendeur architectonique de ce Versailles de principicule.

La ville est, en effet, née par la volonté d'un roitelet. Charles de Gonzague, duc de Rethel et de Nevers, prince souverain d'Arches, rêvant de se faire une capitale plus somptueuse, choisit la boucle de la Meuse entre Mézières et le mont Olympe, où, sur le site de son bourg d'Arches, il traça le plan d'une ville régulière, y attira les habitants par des privilèges, obligeant même les communes de la province de Champagne, dont il était gouverneur pour le roi de France, à construire chacune une maison. Au cœur de la ville, la place Ducale avec ses pavillons de brique à cordons de pierre, les hauts combles couverts d'ardoises, les porches formant galerie continue, révèle les goûts fastueux du prince. Charles de Gonzague n'a pu achever son œuvre, beaucoup de rues destinées à être bordées d'édifices majestueux ont de banales bâtisses de notre siècle. Mais un moulin de pierre et de brique se dresse encore au bord de la Meuse et fait juger de ce

que devrait être Charleville. Longtemps délabré, presque passé à l'état de ruine, ce charmant pavillon a été restauré ; en retrouvant la pureté de ses lignes, il est devenu le monument le plus élégant de l'agglomération. Sur la place du Sépulcre, des bâtiments de belle allure, dus aussi à Charles de Gonzague, abritent le petit séminaire, la bibliothèque et l'école normale.

Pour bien juger de l'aspect général de Charleville et de Mézières, il faut traverser la Meuse et gravir la haute et abrupte colline enfermée dans une boucle du fleuve, dont le village-faubourg de Montcy-Saint-Pierre couvre l'isthme. En dépit des interdictions de passer qui se succèdent, on finit par trouver des prairies exemptes de menaces d'amende. De cette croupe de pâturages dominant la Meuse de près de 60 mètres, l'agglomération forme une masse continue de toits bleus. Dans Charleville la place Ducale se devine aux combles aigus, au campanile d'aspect florentin de l'hôtel de ville. Au fond, l'église de Mézières couronne le coteau.

Le site est superbe, grâce aux collines, aux incessants méandres de la Meuse, enveloppant la triple ville dans ses replis. De Mohon à Montcy-Notre-Dame, il y a deux kilomètres ; la Meuse, revenant cinq fois sur elle-même, coule deux lieues

pour accomplir le trajet. Le fleuve est la caractéristique de ce beau paysage.

Au nord on devine le passage de la Meuse dans son étroite gorge, entre les collines revêtues de bois, débris de la grande forêt de l'Ardenne. Mais rien, sauf les lointaines fumées de Nouzon, ne révèle l'activité humaine. Autour de Mézières et de Charleville, au contraire, cette activité est partout. Gabarres sur la rivière et les dérivations, locomotives et trains dans les gares de Mézières-Charleville et de Mohon, usines sans nombre faisant un cercle de brumes. Dans la grande ville des méandres de la Meuse, dans les vallées de la Vence et de la Sormonne, au bord du rideau noir de la forêt des Ardennes, partout on travaille le fer, non pour des œuvres géantes de charpente, mais pour produire les mille ustensiles qui constituent la ferronnerie. Si l'on avait à définir d'un mot cette entrée et ce couloir de l'Ardenne, je l'appellerais le *royaume de la quincaillerie*.

Et cela va me servir de titre pour un chapitre d'ensemble sur la métallurgie ardennaise, qui évitera de me répéter au cours de mon excursion dans les gorges de la Meuse et de la Semoy.

XV

LE ROYAUME DE LA QUINCAILLERIE

Origine de l'industrie métallurgique dans les Ardennes. — La clouterie. — Les hauts fourneaux. — Prospérité et décadence du traitement des minerais. — La mise en œuvre des fers de Meurthe-et-Moselle. — Les grandes branches d'industrie : quincaillerie et fonte moulée. — La brasserie de Charleville. — Au bord de la Meuse. — Nouzon la nuit. — Gespunsart et la vallée de la Goutelle. — Nouzon.

Nouzon. Février.

Le développement de l'industrie métallurgique dans l'Ardenne française est une surprise pour qui parcourt le pays. Rien ne semblait devoir faire un pays manufacturier de cet étroit couloir de la Meuse. On n'y trouve pas de houille, le fer à l'état de minerai est de qualité inférieure; avant la canalisation du fleuve et la construction des voies ferrées, les communications étaient fort difficiles; pourtant on rencontre ici un des plus anciens centres de vitalité de notre pays. Longtemps la vallée maîtresse, les vallons adjacents, la campagne de Mézières, fournirent la France de

la plus grande partie des clous dont elle avait besoin.

Les guerres dont le pays de Liège fut le théâtre au temps de Charles le Téméraire et qui eurent pour épilogue l'épouvantable sac de cette ville en 1468, sont l'origine de l'activité ardennaise. Des Liégeois échappés au massacre vinrent se réfugier autour de Mézières, apportant avec eux la clouterie mécanique et faisant naître l'extraction et la fonte du minerai de fer. Le progrès fut rapide : dès 1500, on signale dans le duché de Rethel des hauts fourneaux florissants. M. Nivoit, ingénieur des mines, qui écrivait vers 1859 une intéressante étude sur l'industrie des Ardennes, a retrouvé une page de Bernard Palissy faisant un vif éloge des fonderies de Givonne et d'Haraucourt. En 1550, on trouvait des fourneaux à Signy-le-Petit, Vendresse et Champigneulle. Signy possède encore, naturellement bien transformé, l'établissement signalé il y a quatre cent cinquante ans.

En 1790, la fabrication de la tôle apparaissait à Givonne et imprimait un nouvel essor à la production des clous découpés dans ce fer en feuille. Le fer de platinerie commençait en même temps à être produit, mais il fallut la dislocation de l'empire de Napoléon Ier, la reconstitution des Pays-Bas et du Luxembourg pour donner une

activité plus grande. La barrière douanière de 1815 obligea l'industrie ardennaise à se suffire à elle-même. Près de 40 hauts fourneaux existaient alors ; en 1824 apparaissait la houille ; le nouveau combustible mit longtemps à détrôner les fers au bois : l'étendue des forêts et les qualités spéciales du métal produit expliquent cette persistance. Quand, en 1856, M. Hubert écrivait sa *Géographie des Ardennes,* il montrait l'affinage à la houille comme peu développé, contrairement à ce qui se passait dans la Meuse.

Dix ans après, on constatait encore la même situation. A cette date de 1866, M. Nivoit relève : 8 hauts fourneaux au bois et 2 au coke, 26 feux d'affinerie, 55 fours à puddler et 145 à réchauffer ; il y avait 1,600 ouvriers. En 1868, l'invasion des minerais de Lorraine avait commencé ; il restait seulement 4 hauts fourneaux, dont 3 au bois. Actuellement, les statistiques officielles ne relèvent plus aucun de ces établissements, de même elles indiquent zéro pour production du minerai de fer, et celui-ci comptait pour 60,000 tonnes en 1852, il y avait alors 125 minières ; dès 1867, la quantité extraite était tombée à 13,000 tonnes.

Les établissements de Meurthe-et-Moselle[1] en-

1. 21e série du *Voyage en France.*

voient actuellement toute la fonte et le fer nécessaires à l'industrie de la vallée de la Meuse, en quantité bien supérieure à celle d'il y a trente ans. En 1870, les usines ardennaises fournissaient 14,754 tonnes de fonte, 26,230 de fer marchand, 18,454 de tôle valant ensemble 12 millions et demi. Aujourd'hui[1], après transformation des fontes, fers et aciers de Meurthe-et-Moselle, le département produit 89,235 tonnes de fer marchand, 13,904 de tôle, valant ensemble près de 15 millions ; en outre, l'emploi de l'acier s'est énormément développé : 26,300 tonnes d'acier marchand, 20,259 tonnes de tôle, valant près de 9 millions, ont été traitées. Les autres métaux, le cuivre surtout, entrent pour 5 millions et demi dans le mouvement des affaires.

Sur 20,012 chevaux-vapeur en activité dans le département, 11,210 étaient utilisés dans les usines métallurgiques.

Deux grandes branches d'industrie se partagent ces manufactures : la ferronnerie-quincaillerie et la fonte moulée, celle-ci bien inférieure quant au chiffre des affaires. L'humble clou est l'origine des puissantes usines échelonnées de Sedan à Givet. La clouterie était, il y a peu de temps

1. Statistique de 1896.

encore, un travail familial. La plupart des villages de la vallée étaient peuplés d'ouvriers travaillant à domicile, fabriquant des clous, des fers à tuyauter, de menus objets de quincaillerie. Dans chaque demeure on trouvait un atelier dont les machines, très primitives, étaient mues par un chien enfermé dans un tambour et, par sa marche incessante, imprimant le mouvement au soufflet de forge. Le nombre de ces animaux était si considérable que certains villages, aux heures de repos, présentaient l'aspect d'une « véritable armée de chiens ».

Aujourd'hui, la machine a tué le petit atelier ; les usines fabriquent plus rapidement et mieux, il faut aller dans les parties reculées des vallées de la Goutelle et de la Semoy pour trouver les derniers spécimens de la roue du cloutier. En 1870, cependant, après quarante-trois ans de concurrence mécanique, on comptait encore de 4,000 à 5,000 cloutiers à la main, fabriquant 6,000 tonnes de clous valant 4,800,000 fr. Les clous à ferrer entraient pour la plus grande part dans ce chiffre.

Le pays se serait peut-être dépeuplé par l'extension des manufactures, si d'autres articles, le boulon et la fonte moulée, n'étaient venus solliciter la main-d'œuvre. La boulonnerie, apparue vers 1832, végéta pendant vingt ans ; en 1860

elle atteignait un degré extraordinaire de prospérité. En dehors de Braux, de Bogny, de Levrezy et de Château-Regnault[1], de nombreux petits ateliers annexes bordent la Meuse et la Semoy.

La fonte moulée pour la production des appareils de chauffage, articles de ménage, bornes-fontaines, lavabos, ustensiles de cuisine ou d'hygiène, etc., a pris un développement non moins considérable : les usines, notamment celles de Revin et de Rimogne, font une concurrence active à Guise[2]. Revin seul emploie plus de 1,200 ouvriers, qui produisent même des machines pour filatures et des pièces de mécanique détachées. Donchery, près de Sedan, a une industrie spéciale : on y fait des enclumes et des outils pour battre le fer. Au nord de Sedan, à Givonne, entre Donchery et Mézières, à Vivier-au-Court, Vrigne-au-Bois, dans la plupart des villages jusqu'à Mézières et Charleville — cette dernière centre principal — règne la quincaillerie ; il serait difficile d'énumérer tous les articles sortis des ateliers de la région : charnières, paumelles, vis, marteaux, tenailles, équerres, espagnolettes, pelles, pincettes, clefs de poêles, chaufferettes, porte-

1. Voyez page 249 et suiv.
2. Voyez chapitre V du présent volume.

chapeaux, porte-pelles, porte-parapluies, roulettes de lits, poignées de cercueil, gaufriers, boutons, brûloirs à café, étouffoirs à charbon, seaux, verrous, coulisses de table, crics, soufflets de forge, pelles et outils de jardinage, outils pour toutes les professions. Il me faudrait un volume entier pour signaler tous les objets chargés chaque jour, à pleins wagons, de Sedan à Charleville et à Nouzon.

A Raucourt, près de Sedan, est une industrie spéciale : la bouclerie ; là sont produites toutes les espèces de boucles pour vêtements et harnachements ; un village voisin, Angecourt, fabrique surtout des éperons et des mors de bride. En un mot, tout le pays, de Sedan à l'Oise vers Hirson, des Ayvelles à la sortie de la Meuse à Givet, est livré à la métallurgie. La production est énorme : une seule usine de Vivier-au-Court produit par année plus de 3,000 tonnes de quincaillerie de bâtiment.

Mézières et Charleville, cette dernière surtout, sont le centre pour la métallurgie, mais la double ville est très étendue, elle reste d'apparence bourgeoise et ne se révèle pas au premier abord sous cet aspect manufacturier. Cependant l'activité est grande, non seulement pour la quincaillerie, mais encore pour une industrie considérable, celle des

brosses, pinceaux et plumeaux. On ne fait pas ici l'article léger comme dans l'Oise, par exemple[1]. Charleville fabrique la grosse brosserie pour appartement, parquets, billard, pansage, etc., les pinceaux pour peintres en bâtiments. Cette production a pris une importance considérable que ne pouvait faire prévoir le premier atelier, ouvert en 1829. Plus de 200 ouvriers, dont 80 femmes, préparent et montent les soies de porc, les crins de cheval, le chiendent d'Italie, le tampico ou crin végétal du Mexique. Des machines nettoient les soies et les débarrassent des matières organiques ; les *pattes* ou bois du dos viennent du dehors. Cela représente un mouvement d'affaires considérable, mais ne saurait pourtant être comparé à la métallurgie. La brosserie a essaimé hors de Charleville, car il y a des ateliers à Renwez, à Sapogne, à Matton et en quelques autres villages[2].

---

1. Voyez la 17e série du *Voyage en France* pour la brosserie de Beauvais et du pays de Thelle (chapitres VII à X). Voyez aussi la 1re série, pages 326-327, sur la brosserie dans la forêt de Bersé.

2. Je n'ai pu obtenir de chiffres récents sur la valeur de la production. M. Nivoit, en 1869, l'évaluait à 800,000 fr. Dans une note, communiquée en 1886 par la chambre syndicale des ouvriers brossiers de Charleville à M. Barberet pour ses *Monographies professionnelles*, les ouvriers estimaient leur salaire à 50 centimes l'heure pour le pinceau et 35 centimes pour les autres articles.

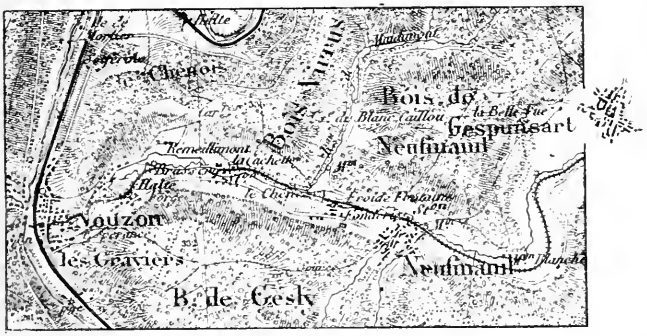
Malgré cette importance manufacturière et commerciale, Mézières-Charleville échappe à toute classification de rang pour le chiffre d'affaires, la Banque de France n'y possédant pas de succursale. Le grand établissement financier s'est installé à Sedan, où ses bureaux firent face, en 1896, à un mouvement de 67.750,500 fr., ce qui les plaçait au trente-unième rang. Le bureau annexe de Charleville a donné la même année plus de 43.000 fr. de bénéfice. Aussi espère-t-on faire doter cette ville d'une succursale complète.

Les chemins de fer, en faisant de Mézières-Charleville une de leurs principales stations, ont beaucoup contribué à son développement. La Meuse, rendue navigable par sa transformation en branche du canal des Ardennes et en branche du canal de l'Est, amène à bas prix les houilles de Belgique et les fers de Nancy; elle a contribué pour une grande part à la prospérité de cette contrée. Les trois ports de l'agglomération ont un mouvement de près de 50.000 tonnes[1].

Le centre le plus considérable de la production métallurgique est la petite ville de Nouzon, bâtie au confluent de la Goutelle et de la Meuse, dans

1. Charleville, 28,463; Mézières, 14,052; Mohon, 5,580.

une des parties les plus profondes de la gorge creusée par le fleuve. Le chemin de fer de Givet, qui la dessert, passe devant de vastes usines, franchit la Meuse et la suit fidèlement. Retenu par des barrages, le grand cours d'eau a perdu ses allures torrentielles de jadis, c'est une nappe tran-



quille et profonde sur laquelle passent avec lenteur les lourds chalands halés par des chevaux.

A un détour, on voit de noires fumées s'élever au-dessus des collines; dans le crépuscule, des feux rougeâtres trouent la lumière blafarde et douteuse. Quand le train atteint la gare, une grande clarté se fait tout à coup, l'électricité étincelle au sommet de grands mâts et derrière les vitres des usines. Lueurs rouges, lumière diffuse, fumée et vapeur produisent un fond étrange

sur lequel se plaque en noir la silhouette des édifices et des cheminées.

Nouzon est relié à Gespunsart par une des lignes à voie étroite des Ardennes. Projetant d'aller passer la nuit dans ce gros bourg de la frontière, je monte dans le petit train. De la plate-forme du wagon je jouis du plus fantastique spectacle. La ligne traverse Nouzon et longe la Goutelle entre deux rangées de collines sur lesquelles s'étagent les usines, les villas, les maisons ouvrières. Les lampes familiales mettent des centaines de lueurs aux fenêtres, les forges ont à leur sommet comme d'énormes torches aux reflets sanglants. L'électricité épand des clartés laiteuses. Des bruits de pilons, de marteaux sur l'enclume, d'eau tombant sur des roues se font entendre. Puis le silence se fait, le train court dans la campagne endormie. De temps en temps il s'arrête près d'un hameau né autour d'une usine où flamboient d'autres feux.

Voici Gespunsart. Le convoi se vide. Personne à la gare, ni voiture ni garçon d'hôtel. Je dois porter ma valise, fort lourde, à travers une rue boueuse, démesurément large, bordée de tas de fumiers et de charrettes jusqu'à l'hôtel du Roi-Dagobert. L'hôtelier me fait fête, après avoir demandé les nom, prénoms, profession de ce voya-

geur inattendu venu à la frontière. Un écrivain chez lui ! Voilà le brave homme enchanté. Il eut des rapports avec la littérature, au temps où il était charcutier. Alors il lisait le journal où About et Sarcey menaient une lutte si vive. Le bon sens et la rondeur de Sarcey le séduisirent ; il lui écrivit pour lui exposer ses idées ; Sarcey imprima toute vive la lettre du charcutier, la commenta, la loua. On voit d'ici l'effet produit à Gespunsart. Pendant des années il y eut correspondance entre le grand critique et le brave petit bourgeois du village ardennais. Quand le charcutier était à court d'idées, il remplaçait ses lettres par des grives et du boudin. Les autographes de Sarcey, précieusement conservés, en font foi : ce végétarien apprécia fort ces produits locaux avant de trouver son chemin de Damas — un chemin bordé d'épinards, de salsifis et de laitue [1].

Au matin, j'ai parcouru le bourg. Il n'a guère d'intérêt. Dans ces rues larges, bordées de maisons de pierre, jaillissent des fontaines d'eau vive. L'aspect est absolument rural : fumiers et fagots forment devant les habitations des tas où viennent

1. Le jour même où Sarcey fut terrassé par la maladie, je rappelais à l'éminent critique ce petit incident de sa vie de journaliste et lui disais combien était restée vive la popularité du polémiste du *XIXe Siècle* d'About, dans l'obscure bourgade ardennaise.

picorer ou se jucher les volailles. L'église est de ce style sans style particulier à l'Ardenne : un four à chaux surmonté d'un clocher. Site charmant, c'est un vaste bassin entouré de croupes boisées dont quelques-unes, au nord et à l'est, forment la frontière par leur crête. Ces hauteurs bien découpées ont l'aspect de petites montagnes. Le cirque de Gespunsart, si bien fermé en apparence, avec ses vallons ouverts dans les plis de colline, est cependant sur deux versants. Un des ruisselets dont se forme la Goutelle, le ruisseau de Nentinière, naît dans une prairie marécageuse d'où sort la petite rivière de Vrigne, et celle-ci descend au sud, gagnant la Meuse au-dessous de Donchery, en face de l'embouchure de la Bar, autre cours d'eau aux sources incertaines. Comme la Goutelle, la Vrigne traverse une région métallurgique, vers Vrigne-au-Bois et Vivier-au-Court.

Gespunsart, dont les princes de Château-Regnault avaient voulu faire un centre considérable, est resté un gros village, l'industrie se borne à une fabrique de boulons et à une clouterie. Il pourrait devenir un centre pour les touristes, le pays environnant est d'une gracieuse sauvagerie. Même la vallée de la Goutelle, malgré les usines, reste une aimable chose jusqu'à Neufmanil. Ce dernier village, à mi-chemin de Nouzon, se dé-

tache sur le fond sombre d'une haute colline. Les rues irrégulières, aux toits d'ardoises moussues, s'harmonisent avec ce paysage de prairies et de bois où bien rares sont les cultures. La beauté du vallon est due aux formes variées des hauteurs : pitons, dômes, longues croupes boisées.

La Goutelle, malgré son modeste débit, est fort travailleuse. Ses eaux, presque entièrement captées par un canal industriel, font mouvoir jusqu'à Nouzon un grand nombre de manufactures. Neufmanil produit, dans une seule usine, près de 100,000 écrous par mois ; le hameau de Froides-Fontaines possède une fonderie et fabrique de la ferronnerie pour bâtiment et chemins de fer. Désormais c'en est fini de la fraîcheur du vallon. A la Cachette, de grands bâtiments laissent échapper de noires fumées et s'entourent d'amas de scories sans cesse accrus. Le travail se fait en partie à l'air ; de la route ou du chemin de fer on voit des ouvriers plonger dans l'eau des objets sortant du feu, rouges encore. Plus loin, à la Forge, des instruments agricoles, faneuses, râteleuses, des vélocipèdes disposés dans une cour, indiquent une autre industrie.

C'est déjà Nouzon. Chaque coteau porte, en écharpe, une rue ouvrière ; au bas les usines se suivent, entremêlées de maisons bourgeoises où

habitent les patrons. Peu à peu ce faubourg se fait ville : voici une vaste place, sur l'un des côtés un monument énorme renferme l'hôtel de ville et les écoles de cette cité peuplée de 6,600 habitants.

Tout autour, sur les collines, aux bords de la Goutelle et de la Meuse, partout des usines fumantes. Nouzon, humble village au début du siècle, est devenu un grand centre industriel, même à côté de Charleville c'est une *marque*. La production de la fonte malléable, implantée par un ancien ouvrier, M. Hardy-Capitaine, a pris une extension considérable, l'usine primitive s'est transformée en une ruche immense. La ferronnerie occupe plusieurs ateliers : pelles, pincettes, chenets; landiers bruts, nickelés ou dorés; casse-noisette, fers à friser, grils sortent en multitude et, avec d'innombrables objets de fer et de fonte, s'en vont chaque jour à travers la France et l'étranger. Mais l'établissement dont Nouzon était fier, la manufacture d'armes, répartie en six usines sur la Goutelle, depuis la Cachette, a disparu il y a soixante ans. Elle avait alimenté nos armées dans les dernières années de la monarchie, sous la République et l'Empire. La perte a été largement compensée par les créations nouvelles.

XVI

LA PRINCIPAUTÉ DE CHATEAU-REGNAULT

Au départ de Nouzon. — Le site de Joigny. — Braux. — La fabrication des boulons. — Levrezy. — Les Quatre-Fils-Aymon. — Château-Regnault et ses souverains. — Les ferronniers. — La pierre à macadam. — La Val-Dieu et Monthermé. — Au bord de la Semoy.

Hautes-Rivières. Mars.

Par une longue, étroite et boueuse rue où alternent les habitations ouvrières et les usines, j'ai quitté ce matin Nouzon pour gagner Monthermé. La rue se transforme bientôt en route montueuse et atteint le sommet de la colline, dominant de haut l'étroite vallée où le fleuve emplit presque tout l'espace entre les hauteurs ; à peine, de chaque côté, une mince bande de prairies. Vers Nouzon, dans les fumées noires, brillent les toitures d'ardoises d'un noir violacé.

A peine atteint le sommet de la côte, on descend vers un méandre du fleuve, au milieu duquel, en un étrange site, est le village de Joigny. De l'autre côté de la Meuse se dresse un abrupt

promontoire rocheux : les pentes sont tellement raides, que les arbres n'ont pu y croître partout, les routes tracées à ses flancs ont mis à nu de grandes plaques ardoisées. Dans un repli, des terrassements rougeâtres impriment une bande sanglante.

Joigny, au sein du cirque profond, est un village aux maisons proprettes bordant de très larges rues ; les trottoirs servent au dépôt du fumier ; chaque demeure semble tirer gloire d'un énorme amas d'engrais soigneusement équarri. Des vergers l'enveloppent jusqu'à la Meuse, franchie par un de ces ponts de fer dont le service vicinal des Ardennes a peut-être abusé.

De la rive gauche, par des rampes très fortes, partent les routes de Braux et de Château-Regnault. Un sentier tracé dans les éboulis évite les lacets et conduit à une sorte de col d'où l'on a une vue charmante sur le méandre de Joigny, le village, des cultures peu étendues et des prairies revêtant une colline mollement arrondie, couronnée de bois.

Du col on descend par un chemin rural, piste boueuse dont on va faire une route. Au fond d'une conque entourée de hautes collines boisées, est le gros bourg de Braux, groupé entre des cheminées fumantes, face à Levrezy, autre centre

manufacturier. Une arête de roches déchiquetées, aux formes fantastiques, semble fermer le paysage et retenir les eaux tranquilles de la Meuse. C'est la crête des Quatre-Fils-Aymon, célèbre dans les légendes ardennaises.

Braux, dans sa partie haute, est de misérable aspect. Des maisons basses, mal tenues, suent la pauvreté. Devant chaque porte, un tas de fumier croulant, fait de détritus innommables ; par les ouvertures on aperçoit, en guise de plancher, un sol bossué, visqueux, couvert d'ordures. La population est à l'avenant. Un enfant monte du bourg, garçonnet de sept ou huit ans chargé d'un sac de pommes de terre ; à son pantalon manque une jambe, sur son buste flotte une veste trop longue dont on a raccourci les manches d'un coup de ciseaux.

A mesure que l'on descend, cette lamentable impression s'atténue : les habitations sont plus propres, mais les fumiers sont toujours là, nauséabonds ; leurs vapeurs alcalines saisissent à la gorge. Des ruisseaux fétides s'en échappent. Un charcutier achève de vider et d'apprêter un porc, les compagnons de la victime dévorent les entrailles jetées à terre.

L'église, sans caractère, fait face à une petite halle carrée. Une maison voisine présente sur sa

façade une pierre gravée demandant une prière pour Jean Balmont et sa femme qui ont fait achever « le bout de la rue ».

Le bourg est actif, on y fait beaucoup de grosse vannerie, corbeilles carrées dont il y a de grandes piles sur le port, mais c'est surtout un centre manufacturier dont le développement, sans être comparable à celui de Nouzon, n'en a pas moins été fort rapide. La clouterie à la main avait jadis ici un de ses principaux centres ; la fabrication mécanique fit disparaître les petits ateliers. Un industriel, M. Miette-Mabille, essaya, vers 1831, de remplacer le clou par le boulon et l'écrou. Le succès répondit à ses espérances : Braux et les deux villages voisins, Levrezy et Château-Regnault, sont devenus les principaux producteurs pour la boulonnerie. Une population de près de 6,000 habitants[1] doit son existence à la préparation de cette cheville de fer à tête arrondie, à pointe filetée et au morceau de fer à section carrée, percé d'un trou taraudé qui s'y fixera. Les petits établissements sont devenus de grandes usines, celles-ci ont amené d'autres fabriques de ferronnerie. A côté des boulons et des écrous on

1. Braux, 2,778 habitants ; Château-Regnault-Bogny, 2,519 ; Levrezy, 639.

fait en quantité tous les articles s'associant à ces petits outils de serrage, pour la carrosserie surtout. Je n'ai pu avoir de chiffres précis sur la production, mais elle s'élève à des milliers de tonnes. Quand, en 1869, M. l'ingénieur Nivoit lui consacrait quelques pages de son livre sur l'industrie ardennaise, on fabriquait déjà 6 millions de boulons, valant 3 millions de francs. Il y avait 1,800 ouvriers dans les trois villages, dont 400 femmes et 200 enfants. Le travail était parvenu à une grande rapidité, puisque 100 boulons de 5 millimètres de diamètre sur 25 millimètres de longueur étaient vendus 1 fr. 25 c. Une femme était payée 70 centimes pour le filetage de 1,000 boulons. Il y a de cela trente ans ; depuis lors, des progrès énormes ont été réalisés dans les machines et dans la production du fer. J'ai déjà signalé dans le *Voyage en France* l'extraordinaire masse de boulons que peut fournir une seule usine. La manufacture de Fourchambault[1], qui livre bien d'autres produits à l'industrie et occupe 300 ouvriers, livrait, en 1890, 20 millions de boulons et 25 millions d'écrous.

De village, Braux est donc en passe de devenir une ville, chaque usine forme le noyau d'un nou-

1. 1re série du *Voyage en France*, pages 53 et suivantes.

veau quartier. Sur l'autre rive de la Meuse, Levrezy, mieux situé cependant, puisque ce village possède la gare, renferme une seule grande usine, mais une dizaine d'ateliers produisent également le boulon et la ferronnerie pour voitures.

Levrezy est au pied des roches des Quatre-Fils-Aymon, sous lesquelles le chemin de fer s'engage par un tunnel. A l'issue du souterrain, on se trouve dans une gorge étroite et profonde dont chaque extrémité est enveloppée de fumée. A gauche les usines de Bogny, à droite celles de Laval-Dieu. Cette partie de la fissure où se tord la Meuse est une des plus industrieuses de la vallée.

La gare de Monthermé est là, très loin de la ville, assez loin aussi de Château-Regnault. Pour desservir les usines, il a fallu construire des embranchements dont un, celui de Laval-Dieu, est parcouru par un wagon traîné par un cheval. Château-Regnault n'a aucun service de correspondance, mais le bourg, strictement industriel, est à un kilomètre. Rien, sinon des ruines informes, ne rappelle le passé de ce village qui eut rang de capitale. Le château, bâti sur les pentes des Quatre-Fils-Aymon, fut le siège d'un État indépendant jusqu'en 1629. Les princes de Château-Regnault n'habitèrent guère leur forteresse, perdue en ce pays alors sauvage. Ils avaient

d'autres terres, d'autres châteaux où la vie était plus large et facile. La dernière souveraine, une princesse de Conti, vendit son minuscule royaume à Louis XIII. 27 villages ou hameaux en faisaient partie.

La principauté de Château-Regnault est restée dans une demi-obscurité, mais la petite montagne où l'architecte Regnault (*Rainaldus*) construisit en 1227 la forteresse aujourd'hui disparue, est une des plus anciennement célèbres de France. Là s'élevait au temps de Charlemagne, l'empereur à la barbe fleurie, la demeure d'Aymon d'Ardenne[1] et de ses quatre fils : Renaud, Allard, Guichard, Richard et leur cousin Maugis, dont l'histoire merveilleuse, un peu oubliée aujourd'hui, berça tant d'imaginations au cours des siècles. Mais rien n'est resté de tangible. Le château n'est plus. Une pierre druidique, appelée table de Maugis, a été détruite par les carriers. La légende elle-même se déforme. J'en ai involontairement donné une preuve en décrivant les gorges de l'Oise[2]. J'ai signalé un rocher de Bayard comme ayant été jeté par le bon chevalier après que celui-ci eut inscrit son nom à la pointe

1. *Dordonne* dans les récits du moyen âge.
2. 19e série du *Voyage en France*, page 359.

de son épée. Or le rocher de Bayard, malgré la tournure donnée maintenant à la tradition, fut évidemment un de ces rocs où le fameux cheval Bayard, monté par Renaud de Montauban et ses frères, aurait marqué son pied dans un de ses bonds prodigieux.

La montagne légendaire offre une série de pics enveloppés d'un manteau de bruyères et de taillis. Malheureusement pour le pittoresque, la roche est excellente pour l'empierrement des routes, les carriers s'attaquent partout. Le massif tout entier peut être entaillé, mais les Quatre-Fils-Aymon, dans un méandre de la Meuse navigable, avec une gare sur chaque versant, présentent des facilités particulières d'extraction et l'on peut prévoir le moment où ils seront déformés, où leurs crêtes seront arasées. Si les Ardennais ne font pas un effort pour sauver les « Quatre-Fils », un des attraits de leur beau pays, celui qui attire les touristes à Château-Regnault, aura disparu.

Le bourg est trop insignifiant pour compenser la perte du pittoresque. Au pied du rocher il étage ses maisons de pierre couvertes d'ardoises ; un pont le relie à Bogny, quartier ouvrier à demi enfoui dans une gorge et possédant la plus grande boulonnerie du groupe. D'après un industriel de Revin, qui m'a fourni cette indication, les essais

de fabrication de boulons auraient eu lieu à Bogny; un vieux cloutier, le père Joseph, aidé de sa femme, aurait produit les premières pièces en se servant d'un poids de 40 kilogrammes comme enclume. Aujourd'hui, le boulon se fabrique mécaniquement et emploie, dans les usines, plus de 2,000 ouvriers.

Dans les usines seulement, car il occupe bien d'autres bras ! Le boulon est encore, en partie, œuvre de petite industrie. Je voyais tout à l'heure passer une charrette chargée de grandes mannes d'osier pleines d'objets d'une teinte violacée. Comme je regardais distraitement, je pris cela pour un chargement de fèves sèches ! En m'approchant je distinguai des boulons inachevés, ayant encore une mince couche d'oxyde rougeâtre. J'interrogeai le conducteur : il venait de la vallée de la Semoy, où les habitants produisent à domicile le boulon et l'écrou prêt à être fileté et taraudé. Le travail se fait sur des tours mis en marche par des femmes et des enfants. Tous les villages de la Semoy se livrent à cette industrie. Parfois, pour travailler plus économiquement, cinq ou six ouvriers travaillent autour du même feu de forge, alimenté à frais communs.

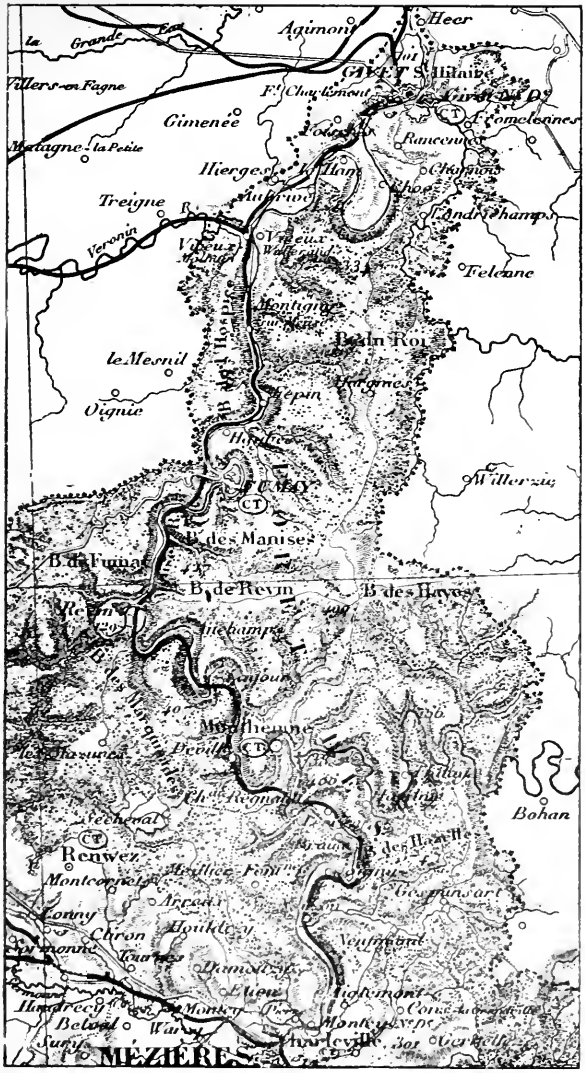
Comme ses voisines, Château-Regnault a joint à la boulonnerie la production des ferrures de

voitures ; un des ateliers forge exclusivement les marchepieds. Toutes ces usines couvrent sans cesse la gorge de fumée.

La montagne de la rive gauche est exploitée pour la pierre à macadam. Des carrières s'ouvrent à différentes hauteurs, reliées à la voie ferrée et à la Meuse par des câbles porteurs versant incessamment les produits de l'extraction. Embarquées sur le fleuve, ces pierres se répandent au loin et permettent aux régions de craie et de roches friables de posséder de bonnes routes. En des couloirs étroits, à grand bruit, descendent des blocs que les bateliers viennent charger.

A la gare de Monthermé attend le wagon-tramway. Sur la voie où nous suivra bientôt une locomotive remorquant un lourd convoi de charbon et de gueuses de fonte, un cheval nous entraîne rapidement jusqu'aux grandes usines de Laval-Dieu, établies sur les dépendances d'une abbaye célèbre, à l'entrée de la vallée de la Semoy.

La claire et rapide rivière débouche ici de sa gorge étroite et profonde. La jonction des deux vallées, en élargissant l'abîme, donnait à ce coin d'Ardenne une grâce et une lumière que n'offrent point les sites voisins. Aussi, avant la période industrielle, ce bassin lumineux devait-il être char-



Échelle au 1/320,000e.

LE COULOIR DE LA MEUSE DE MÉZIÈRES A GIVET.

mant. L'abbaye, de la règle des Prémontrés, était donc une des plus heureusement situées. Parmi ses hôtes on cite Méhul, qui y reçut des leçons de l'organiste Hauser. Les chanoines avaient entre autres revenus la pêcherie de saumons établie au confluent. Aujourd'hui, les barrages de la Meuse empêchent ce poisson de monter.

Le fleuve décrit à Monthermé une de ses courbes les plus singulières ; il enserre une étroite et haute péninsule, terminée en un promontoire abrupt dont l'unique rue de Monthermé borde la base. De l'autre côté, les quartiers de Laval-Dieu et de la Roya se pressent entre les pentes d'une haute colline et le port[1]. Les faubourgs, habités par les ouvriers des grandes manufactures où l'on produit des objets de fonte : poêles, fourneaux, appareils de buanderie, sont noirs et boueux. La ville proprement dite, au contraire, est propre et tranquille ; elle compte une seule usine. L'église, consacrée en 1457 par « l'archevêque-duc de Rheims », serait intéressante si le badigeon n'avait aussi odieusement empâté les nervures et les clés de voûte.

La Meuse est large mais assombrie par l'à-pic des collines boisées aux escarpements entaillés

1. La population totale de Monthermé atteint 4,150 habitants.

par les carrières. Nous sommes dans une des parties les plus âpres de l'Ardenne. Le massif est creusé par les gorges étroites des ruisseaux. Des bois épais, des clairières de pâturages, quelques bruyères, font de cette contrée presque déserte une suite de paysages d'une mélancolie pénétrante.

Pour s'ouvrir un passage à travers le puissant massif, la Semoy semble redoubler d'efforts. En Belgique, déjà, elle avait sillonné d'innombrables méandres le haut plateau ardennais. Avant d'atteindre la Meuse, elle se tord sans cesse sur elle-même, au fond d'un couloir atteignant parfois à la véritable grandeur. Pays sans ressources naturelles, on n'y rencontre que des rochers et des bois. Aussi, de bonne heure, la population s'est-elle livrée au travail du fer. La grande industrie a remonté à trois kilomètres du confluent, les forges de Phade ont nécessité la création d'une voie ferrée sur laquelle viennent les locomotives et les wagons de la grande ligne. Jusque-là, fonderies, hauts fourneaux et forges emplissent de leurs fumées le val jadis tranquille et noircissent les restes vénérables de l'abbaye, l'église et le cloître. Ces usines occupent près de 1,500 ouvriers.

En amont, l'industrie n'est pas moins active,

mais elle perd son caractère usinier, les grandes ruches font place à des ateliers où le travail est plutôt la mise en œuvre finale des articles préparés dans les hameaux de la vallée et des gorges latérales. Haulmé, Thillay, Hautes-Rivières, bourgs pittoresques où les touristes commencent à pénétrer, retentissent sans cesse du bruit des marteaux sur l'enclume. La boulonnerie fait vivre ici des centaines de familles. C'est une des régions de l'Ardenne où les ferronniers sont le plus nombreux. Dans les vaux profonds et sauvages qui creusent le massif vers le nord, autour du hameau de Linchamps, on trouve encore des forgerons. Sans le marteau et l'enclume, l'âpre pays serait bientôt déserté.

Les visiteurs se pressent de plus en plus nombreux chaque année dans cette gorge grandiose où la rivière s'endort en d'étroits bassins, court en rapides tumultueux, boit l'eau de fontaines descendues des plus hauts sommets de l'Ardenne; mais nous n'avons pas su « lancer » ce coin si curieux de notre France, comme les Belges ont su mettre à la mode la part d'Ardenne que nous enlevèrent les traités de 1815.

XVII

LES DAMES DE MEUSE

Deville et ses usines. — Les rochers de Laifour. — Les Dames de Meuse. — Auchamps. — Revin, son accroissement, ses établissements industriels. — Les forêts communales. — La population ouvrière. — Industries disparues : Essartage et flottage. — De Revin à Fumay. — Les ardoisières. — L'extraction et le débitage. — Départ pour Givet.

Givet.

Une route partant du pont de Monthermé s'élève au sommet de la péninsule massive de l'Enveloppe, couverte de bois, et amène en vue d'un nouveau couloir de la Meuse, plus profond encore. Là, au bord du fleuve, s'aligne un gros bourg assombri par la fumée des fonderies et des ferronneries. Sur les pentes des collines, de grands éboulis d'une couleur violacée forment des plaques miroitant au soleil. Ce sont les premières ardoisières de la vallée. Le bourg, Deville, se bornait jadis à l'exploitation du schiste fissile, mais la métallurgie prend une importance chaque jour plus considérable.

J'ai négligé la visite des ardoisières : il se fait tard et je voudrais atteindre Revin avant la nuit en suivant les méandres de la Meuse. Cette partie de la vallée en est la plus tragique, véritable cañon d'un aspect saisissant. On ne peut comprendre comment le fleuve sortira de la fissure forée par lui. Le paysage est d'une solitude absolue, il n'y aurait pas place pour établir une maison, mais partout où débouche un ravin, où le confluent fait un peu d'espace, la vie humaine reparaît. A l'issue du plus grand de ces vallons, sur la rive droite, un château est enfoui dans la verdure, parmi les bâtiments inutilisés aujourd'hui des forges de la Commune ; peut-être fera-t-il place un jour à quelque fonderie-émaillerie. Depuis Deville nous sommes sur le domaine de cette industrie relativement récente. Au débouché d'un autre vallon, une belle usine vient d'être établie entourée d'une cité ouvrière aux habitations riantes. La tôle est transformée en ustensiles de cuisine émaillés. Cet établissement, « la Petite Commune », a été créé au moyen d'ouvriers venant d'une émaillerie belge abandonnée. Déjà 300 habitants peuplent le hameau.

Encore un promontoire, dominant de 250 mètres le bord de la Meuse. Derrière la pointe, dort un village enfermé dans la gorge obscurcie. Un

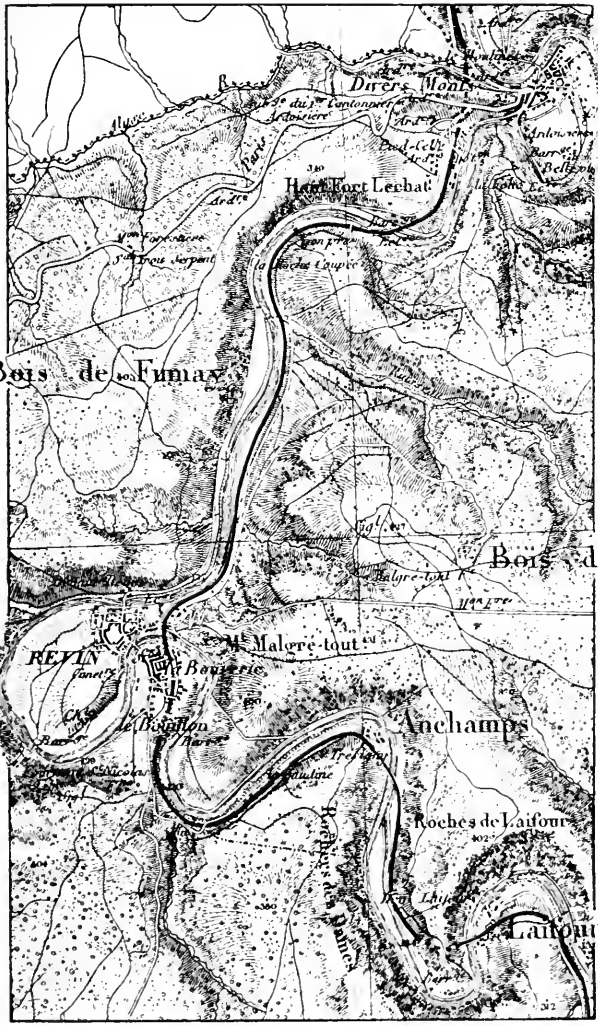
ruisseau tombe en cascade d'une roche ; au long du rivage s'alignent auberges et guinguettes. Laifour est un lieu de rendez-vous pour les villes voisines : on y vient manger des fritures et accomplir l'ascension des Dames de Meuse.

Les voilà, ces *dames* célèbres, hauts rochers striés dans la falaise, se dressant, sinistres, noirs, çà et là revêtus d'un maigre manteau de broussailles, formant la muraille d'un massif haut de 407 mètres, c'est-à-dire 220 mètres au-dessus de la nappe des eaux. En face, d'autres pentes se dressent, aussi élevées, mais moins hardiment découpées. Entre les deux lèvres, l'abîme, à certaines heures, est d'une tristesse pénétrante, un de ces sites comme Gustave Doré se plut à les évoquer, comme Victor Hugo, tourmenté par le romantisme, en fit sortir parfois aux marges de ses manuscrits. Toute cette partie de la vallée, de Laifour à Anchamps, est d'une extraordinaire beauté quand elle est placée dans certaines conditions de lumière. Aujourd'hui, je ne retrouve pas l'impression ressentie il y a quelques années en traversant la gorge par une lune éclatante, alors qu'au fond de l'abîme la locomotive conduisait son train à toute vapeur.

A l'extrémité des Dames de Meuse, à la pointe d'une presqu'île, est le petit village d'Anchamps,

assis en face des hautes parois du mont Malgré-Tout, sur lequel s'élève un chemin rapide ; je l'ai suivi de préférence à la route des bords du fleuve, car il me permettait de découvrir de haut l'étrange site de Revin, un des plus saisissants de la vallée. La Meuse décrit ici un de ses plus curieux méandres, elle revient sur elle-même des deux côtés d'un isthme large de 300 mètres à peine. Dans cet isthme, une petite ville était née, populeuse avant même les progrès de l'industrie. La bourgade était pour la navigation une précieuse escale, tous les bois des environs lui appartenaient et lui appartiennent encore ; le pays n'est que forêt ; la commune a une superficie de 3.810 hectares[1]. L'exploitation du bois et des écorces de chênes, la clouterie, la batellerie donnaient de l'animation à Revin. Aussi eut-elle de bonne heure un aspect florissant et dépassa-t-elle ses voisines. En 1850 apparut une industrie nouvelle : un ouvrier, M. Faure, fils d'un gendarme, créa une petite fonderie devenue bientôt une vaste usine ; aujourd'hui, elle occupe des centaines d'ouvriers à la production des appareils de chauffage, des ustensiles de cuisine et de nombreux articles de

1. Sur cette étendue, 2,671 hectares sont couverts par les bois. La forêt communale de Revin s'étend au delà ; elle compte 3,426 hectares.


Dirers Monts
Haut Fort Lechat
Bois de Fumay
Malerre-tout
REVIN
Anchamps
Roches de Laitour
Laitour

fonte, de fer ou de cuivre. D'autres établissements sont nés : il y a dix grandes fonderies à Revin, 1,200 ouvriers y travaillent, submergeant les quelques cloutiers qui persistent à forger dans leurs humbles ateliers.

L'isthme étroit n'a pu suffire à contenir tant de manufactures, il est trop montueux et la bourgade primitive l'emplit. Un autre méandre enserre une petite plaine, sans doute vouée jadis au pâturage, à en juger par son nom de *Bouverie* ; les usines s'en emparèrent. Toute une cité régulière s'y créa ; entre les bâtiments enfumés se tracèrent des rues. La population s'éleva rapidement, passant de 2,500 âmes vers 1850 à 4,690 en 1896, et cet essor n'est pas fini. Mais, pour remplir les ateliers, il a fallu faire appel aux ouvriers du dehors ; les mœurs n'ont plus le caractère tranquille d'autrefois, un fléau s'est abattu : l'alcoolisme. Le docteur Séjournet a publié dans un almanach un tableau affligeant de la passion des Revinois pour les infâmes eaux-de-vie débitées. 525 hectolitres d'alcool ont été consommés en 1897 ! Les patrons réagissent, mais en vain ; dans les usines où l'on interdit de boire de l'alcool, on entre l'eau-de-vie sous forme de café additionné de cet excitant.

J'avais lu ces détails avant de venir à Revin et je m'attendais à trouver une ville ouvrière sale

et abandonnée. Il n'en est rien. La Bouverie, en dépit de ses fumées, des bruits des machines, de la poussière de houille et de fer, est propre, parfois élégante. La vieille cité a un aspect de prospérité que l'on ne comprendrait pas si l'on ne savait que la richesse forestière a répandu le bien-être et épargné bien des charges aux habitants. Il n'y a pas d'octroi, aucune taxe municipale, l'exploitation des forêts fait face à tous les services municipaux. Avant la dépréciation des produits sylvains et l'emploi des succédanés de l'écorce de chêne, chaque habitant recevait par année 100 fr. comme part d'affouage. A cette fortune communale il faut attribuer sans doute l'allure générale de la ville. De nos jours, ces ressources ont été mieux utilisées : grâce à deux ponts, Revin a pu sortir de son isthme, de belles routes y conduisent, contrastant avec l'aspect pittoresquement vieillot des bâtisses qui bordent la Meuse à sa sortie de la ville.

Revin est à l'entrée de la région wallonne ; là commence le patois familier à Namur et à Liège, mais il tend à s'effacer, il aurait déjà disparu sans l'immigration belge qui alimente les usines et fournit les bûcherons du domaine communal. Les Revinois ont abandonné le travail du bois ; jadis, la moitié d'entre eux, au moins, abattaient les taillis, écorçaient le chêne, faisaient le charbon pour

les forges ; aujourd'hui, on ne trouverait pas dix bûcherons. Tout le monde vit donc par la métallurgie, car il n'y a plus de cultures. Autrefois, au moyen de l'essartage, on pouvait obtenir quelques récoltes. Quand les taillis étaient abattus, on brûlait les débris, les herbes, les feuilles ; les cendres, répandues entre les souches, donnaient assez de fertilité au sol pour qu'on pût, avant la repousse des taillis, obtenir un peu de seigle. Les usines, en demandant une main-d'œuvre constante, ont amené l'abandon de ces coutumes ; la commune, pour exploiter ses bois, a dû faire appel à des Belges qui vivent en sauvages au milieu du massif, se nourrissent durant la semaine de pain et de chicorée décorée du nom de café et, le dimanche, vont à Fumay ou à Revin, s'enivrent et se livrent à des rixes parfois sanglantes.

Disparue aussi une autre industrie intéressante, fameuse sur toutes les voies navigables du Nord : le flottage des radeaux ou trains d'arbres de marine et bois d'œuvre que l'on conduisait de l'Ardenne à Paris et à la mer. D'après le docteur Séjournet, qui a connu les survivants de cette rude profession des flotteurs, il y avait à Revin une centaine de ces travailleurs du fleuve, connaissant le Rhin et la Seine comme la Meuse. Revin était leur séjour et non leur port, les bois du pays four-

nissant peu de grands arbres. Ils se rendaient en avril dans le haut de la Meuse, à Stenay le plus souvent, et y préparaient la *flotte* au moyen de pièces de bois soutenues par des tonneaux vides. Les pièces étaient reliées avec des harts, elles supportaient une charge de bois jusqu'au tirant d'eau possible. Trente, trente-deux de ces *coupons* réunis par des harts formaient la flotte. Six hommes la remorquaient sur le canal des Ardennes ; à chaque écluse, il fallait rompre la lourde file, on ne pouvait écluser plus de quatre coupons à la fois.

La nourriture, toujours la même, se préparait à bord, sur un foyer de gazon ; le cuisinier de la bande faisait cuire un lapin. On couchait sur de la paille, dans un coin de la flotte. L'équipage allait ainsi jusqu'à Rouen, après de longues semaines. Là, il ne moisissait pas : aussitôt le salaire touché, les Revinois revenaient à pied, par économie. Ils faisaient ces quatre-vingt-dix lieues en quatre jours et demi afin d'être chez eux pour la fête de saint Nicolas, leur patron ! Les flotteurs ne sont plus, les bois de marine ont peu de débouché par ce temps de navires en fer, d'ailleurs les voies ferrées les amènent rapidement aux ports. La navigation de la Meuse a complètement changé. Sur les eaux, rapides jadis, maintenant calmées par les barrages éclusés, sur les dérivations, des remor-

queurs à vapeur halent de longues files de chalands.

Un des industriels de Revin, M. Vaulet, qui m'a piloté dans l'intéressante cité, a voulu m'accompagner jusqu'à Fumay. Nous avons suivi la Meuse par une belle route solitaire, sans aucune habitation, au fond de la vallée profonde bordée de pentes escarpées. Peu à peu, ces hauteurs semblent s'abaisser et bientôt on aperçoit la ville de Fumay, dans son cirque de collines couronnées, sur la rive gauche, par les hautes cheminées des ardoisières de Divers-Monts. Au pied du promontoire contourné par la Meuse, le faubourg de Pied-Selle possède la gare, de grandes usines, des ardoisières. Le chemin de fer évite la ville proprement dite en trouant le Divers-Monts par un tunnel.

Les usines de Pied-Selle sont analogues à celles de Revin, ce sont des fonderies où l'on produit des appareils de chauffage, de cuisine, des pièces de machines, etc. Elles occupent un nombre considérable d'ouvriers, mais la plus grande partie de la population est employée à l'extraction et à la préparation des ardoises. Pour cette industrie, Fumay est le centre principal des Ardennes [1].

1. La population de Fumay atteint 5,281 habitants, un grand nombre d'ouvriers habitent Haybes, village voisin, et le territoire belge.

Au delà de Pied-Selle, quelques maisons sont bâties sur un monticule de déblai. Je les ai traversées pour gravir la butte, amas prodigieux de débris d'ardoises que recouvrent un gazon court et de la mousse. De là on découvre tout le site singulier de Fumay : le méandre, qui a, sur la carte, la forme d'un rognon, est rempli par la ville groupée autour d'une église voisine d'un tas de débris schisteux semblable à une dune. Un autre amoncellement porte à son sommet une vingtaine de petites maisons fort économiquement construites. La Meuse apparaît par de très courtes échappées, on pourrait croire Fumay assise dans un cratère de volcan éteint, semé de lagons transparents.

Sur la rive droite, une ardoisière récemment ouverte troue en clairière un bois taillis. Partout, même dans la ville, les exploitations abandonnées sont nombreuses. Autour des habitations sont des jardins et des vergers. Fumay ne s'agglomère qu'aux abords de son pont ; là se pressent les toits bleus à reflets lie de vin. Un cercle de petits monts boisés, montrant leur ossature de schiste, encadrent le site. De petits champs exigus ont été gagnés sur les terrains épargnés par les déblais, des femmes y transportent du fumier au moyen de hottes portées sur leur dos. Le détail

saillant du paysage est la masse des constructions des ardoisières, semblables aux fosses à houille.

Je gagne Fumay à travers un quartier bâti sur les débris schisteux, le sol des rues est formé par la roche, parfois entaillée en marches. Ces voies noires et déclives sont fort curieuses.

Au cœur de la ville, quelques artères bien pavées, des maisons en briques peintes de couleur claire révèlent l'aisance. D'ailleurs, il y a un évident changement dans les mœurs : même au long des rues ouvrières, aux maisons frustes, que domine la haute flèche de l'église, on constate une propreté rappelant les soins ménagers du pays vallon et de la Flandre. Des rideaux bien blancs aux étroites fenêtres, des plantes fleuries, un seuil journellement lavé font honneur aux maîtresses de ces humbles logis.

La voie principale est montueuse, animée ; on accède aux logis par de hauts escaliers de pierre aux rampes de fer. Par nuées les enfants sont répandus, jouant au volant. Sur la place publique, très vaste, aboutissent toutes les routes, venant de Rocroi, de Givet ou de Belgique. La frontière est proche. De l'angle de la place au territoire royal, il y a six à sept cents mètres au plus. La route de Givet, longeant une belle avenue de vieux arbres, frôle la frontière à l'endroit où le chemin

de fer débouche du tunnel. La route, la voie ferrée et une ardoisière séparent ici la Belgique du large ruban de la Meuse, en vue de la ville pittoresquement étagée en amphithéâtre au-dessus du rivage.

De chaque côté du fleuve s'étendent les exploitations de roche fissile. Je ne suis pas muni d'autorisation pour visiter, déjà on m'a refusé l'accès d'une carrière à Pied-Selle. Dans la crainte d'une nouvelle mésaventure, je me borne à regarder, de la route, les ouvriers qui débitent l'ardoise, et contourne les déblais recouvrant, par-dessus une voûte, le ruisséau gazouilleur d'Alyze qui, de sa source à ce tunnel, forme la frontière. Je suis aperçu par le directeur ; gracieusement il vient à moi et m'offre la visite des ateliers.

Les ardoisières ardennaises ne ressemblent en rien à celles de l'Anjou et de Bretagne[1]. Là-bas, ce sont de vastes abîmes à ciel ouvert ; ici, au contraire, l'extraction est comparable à celle de la houille : elle se fait par des puits et des galeries.

La fabrication des ardoises est fort ancienne.

1. Sur les ardoisières d'Angers, voyez la 2e série du *Voyage en France*, pages 181 à 195. J'ai signalé dans la 5e série, page 207, les ardoisières de Châteaulin et, dans la 10e série, les ardoisières de Maurienne.

Dans une étude très complète consacrée à cette industrie, M. Watrin, contrôleur principal des mines, signale un acte du 4 mai 466 dont il est fait mention dans une sorte de charte de 1551 confirmant les usages et privilèges des ardoisiers. Il y aurait donc des exploitations depuis près de quinze cents ans. Trois groupes d'extraction existent dans les Ardennes : Fumay, le plus important, et Deville sont sur la Meuse ; Rimogne est près de Mézières, dans la vallée de la Sormonne.

Le système est partout le même : quand les puits ou galeries inclinées sont amorcés, on avance dans la couche par *crabotage*, c'est-à-dire par un étroit boyau que l'on élargira en abattant le toit ou les côtés pour en retirer le schiste. Les morceaux tombés sont débités en blocs de 50 à 80 kilogrammes, pouvant être transportés aux ateliers par des wagonnets. De distance en distance, on laisse des piliers pour soutenir le toit. Ce travail souterrain est le plus pénible ; l'ouvrier, vivant dans une atmosphère viciée par les gaz de la poudre et de la dynamite, est débile, manque d'appétit, se soutient avec de l'alcool : il est vieux à quarante-cinq ans.

La descente dans les galeries a lieu soit à pied par une pente raide que les ouvriers comparent pour l'inclinaison au soleil d'onze heures, soit

par des échelles de fer ou de bois dont les échelons sont fixés de 25 en 25 centimètres. Une des descentes, la Grande Fosse, a plus de 1,600 de ces barreaux.

Le crabotage n'est pas le fait des ouvriers réguliers, il est confié à des équipes de tâcherons belges aux gages d'un entrepreneur et payés de 3 fr. 50 c. à 4 fr. par jour. Dans plusieurs carrières, le reste du travail est également à l'entreprise sur la base du nombre d'ardoises, le prix variant de 7 à 13 fr. le mille.

La pierre montée au jour n'est pas débitée en plein air comme cela a lieu à Angers. Le climat est ici trop âpre et pluvieux ; il a fallu construire des hangars fermés, où les ouvriers, à l'abri, peuvent procéder au *quernage*, c'est-à-dire à la cassure des blocs à la dimension voulue, pour le débit par feuillet[1]. Du reste, le quernage tend à disparaître : un ouvrier de Revin, Pigeot, eut l'idée de tailler les blocs à l'aide de la scie circulaire, principe adopté malgré l'hostilité des ouvriers qui firent une émeute. On a tenu bon et, aujourd'hui, les travailleurs, habitués à la scie, considèrent

1. Pour ces travaux je ne reviens pas sur la description si complète que j'ai faite dans la 2e série du *Voyage en France*. Je me borne ici à signaler les particularités de l'industrie ardennaise.

comme une faveur de travailler aux machines. Les blocs, mieux équarris, font moins de déchet, on y trouve plus facilement le *longrain,* un ouvrier peut produire sans peine 1,200 ardoises par jour. Jadis, le même individu allait chercher sa pierre dans les galeries, la quernait, la fendait et mettait en tas, perdant beaucoup de temps dans ces opérations diverses. De même, l'ardoise reçoit maintenant sa forme définitive par une machine appelée découpoir, dont la tâche est achevée par une autre machine dite à tailler. Dans l'ardoisière que je visite, une scie à ruban, mue par la vapeur, a remplacé le découpoir.

Les formes sont très variées, la plus commune est la flamande en usage dans toute la région et, pour les grands modèles, en Allemagne ; ce pays est un important débouché pour Fumay.

En 1895, les Ardennes ont fourni 143,208,000 ardoises, valant 4,191,279 fr.

Cette industrie occupe en nombre rond 2,000 ouvriers[1]. D'après les proportions établies par M. Watrin, une ardoisière comprenant 200 ouvriers en occupe 102 au fond et 98 au jour. Les plus vastes exploitations sont à Fumay (660 ou-

1. Exactement 1,940 en 1895.

vriers) et, de l'autre côté de la Meuse, Haybes (530) ; au total : 1,190. Rimogne en compte 650.

L'ardoise de Fumay a une durée de plus de quatre-vingt-dix ans lorsqu'elle est extraite des couches profondes ; prise plus près de la surface du sol, elle est de conservation moins facile.

L'ardoisière de Sainte-Anne, type des divers établissements, a tout l'aspect d'une usine. Les poulies tournent, les scies débitent rapidement les blocs en dégageant une poussière que des aspirateurs entraînent au dehors, les découpoirs taillent à section nette les ardoises de toutes dimensions. Nous sommes loin ici du travail à demi patriarcal accompli sous le doux climat de l'Anjou par les ouvriers d'*à-haut,* abrités par les claies des tue-vent.

XVIII

LES GIVETS

Une porte de la France. — Givet ville double. — Les Givets vus du Pont. — Givet-Saint-Hilaire. — Le fort de Charlemont. — Le Petit-Givet : ses usines. — Les crayons, les pipes, la tannerie et la colle. — La vallée de la Houille.

Hierges. Mars.

Il faisait nuit sombre quand j'ai atteint la gare de Fumay et pris le train de Givet. Ce convoi est surtout consacré aux ouvriers. De Revin et de Fumay, émailleurs, fondeurs, tailleurs d'ardoises, gagnent les hameaux d'où ils repartiront demain avant l'aube pour aller retrouver le quotidien labeur. A Haybes se déversent la plupart d'entre eux ; les wagons sont presque vides ; à Vireux-Molhain descend le reste des voyageurs : ce sont pour la plupart des Belges retournant dans la vallée du Viroin par le chemin de fer du grand-central, dont Vireux est le point de jonction avec le réseau français.

Le train s'arrête un instant à Aubrives, passe

devant une usine aux fenêtres illuminées, dernière des fonderies de fer égrenées dans le couloir de la Meuse, longe les interminables murailles blanches d'une caserne, passe en tunnel et débouche dans une gare où l'on retrouve avec surprise les wagons de la compagnie du Nord. Nous sommes cependant à Givet, à l'extrême frontière, mais la ligne belge, riveraine jusqu'à Namur, appartient à la compagnie française du Nord, comme la ligne de Maubeuge à Namur et Liège.

Peu de voyageurs à ce train. Le garçon du *Courrier des Ardennes et des Trois-Jambons* me conduit par des rues silencieuses jusqu'à l'hôtel où de jeunes et accortes hôtesses font fête au visiteur inattendu.

Au point du jour, un gai rayon de soleil venant illuminer les pentes abruptes de Charlemont, je suis allé parcourir la ville, les villes plutôt, car il y a deux Givets : Saint-Hilaire, cité du commerce, centre militaire entre Charlemont et la Meuse ; Notre-Dame ou le Petit-Givet, entre le fleuve et les hautes croupes du mont d'Haurs[1]. Un beau pont de pierre les relie. Du milieu on a une vue superbe sur ce paysage essentiellement mili-

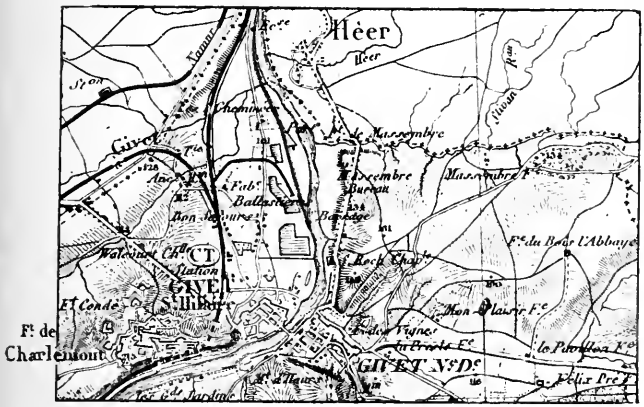
1. « Mont d'Haurs » est l'orthographe adoptée par le génie militaire et la carte d'état-major. A Givet même on orthographie souvent « mont d'Or ».

taire. La position de Givet est saisissante. La ville est placée à l'extrême pointe du territoire français, au sommet de l'étroite et longue bande de terrain qui pénètre comme un coin au cœur de la Belgique. La Meuse, échappée à ses gorges grandioses, est encore resserrée entre de hautes collines, mais en aval, la vallée s'évase jusqu'à Hastière, tandis que les terres de Belgique s'élèvent doucement de chaque côté du fleuve. Givet est comme une porte fermant l'accès de la France et donnant à celle-ci l'entrée de la Belgique. Sur la rive gauche, les défenses, de la Meuse à la dernière muraille de Charlemont, au delà du fort Condé, ont un front de 2 kilomètres. Les vieux remparts de Charles-Quint, les bastions de Vauban, les batteries modernes forment une enceinte de plus d'une lieue de développement. Charlemont est d'un aspect plus formidable que la citadelle de Besançon ou les forts de Grenoble.

Du côté opposé, les monts d'Haurs avaient été couverts de murs et de batteries. Malgré l'étendue de l'enceinte, ces défenses, toutes modernes et récemment déclassées avant même d'avoir été achevées, n'ont pas le caractère grandiose de Charlemont.

Cette position est très forte si l'on voit dans Givet une forteresse destinée à empêcher l'entrée

de la vallée ; mais la place, n'ayant pas de forts détachés, ne saurait servir de base d'opération à une armée. Quant à son rôle de fermeture de la vallée, il a bien perdu de sa valeur depuis que le chemin de fer de Charleroi par Marienbourg atteint la vallée de la Meuse à Vireux-Molhain.



L'ennemi, maître de Charleroi, pourrait occuper Vireux et isoler Givet du reste de la France. La forteresse ardennaise n'a pour nous qu'une utilité : elle empêcherait l'envahisseur d'utiliser le chemin de fer de Liège à Mézières. C'est, il est vrai, un avantage réel pour la défense nationale.

Charlemont est une roche aux strates inclinées, couvertes de gazon, s'abaissant vers la ville. Le

rocher est longé par les casernes ; au pied, une petite place plantée d'arbres est entourée d'édifices militaires : manutention, chauffage, magasins d'artillerie, hangar destiné aux manœuvres les jours de pluie.

J'ai connu Givet au temps où des remparts l'englobaient, je ne reconnais plus la mignonne et mélancolique ville dont le principal ornement était un buste de Méhul. Ces murailles, comme les ouvrages des monts d'Haurs, étaient dominées par les collines belges, on a donc concentré toute la défense à Charlemont. Sur l'emplacement de l'enceinte, des boulevards, des rues, une vaste place ont été tracés et se bordent de belles constructions. Méhul, dans la transformation de sa ville natale, a gagné un monument moins banal que son buste d'autrefois. Le sculpteur Croisy l'a représenté par une statue expressive et élégante, s'harmonisant bien avec le décor des habitations construites dans le style pittoresque des confins de la Flandre et du pays vallon.

Sur un large « boulevard Faidherbe », la pioche a dégagé une caserne, sans doute œuvre de Vauban comme l'église et d'autres édifices de Givet. La vieille et lourde bâtisse blanchie à la chaux semble tout étonnée de se voir ainsi en pleine lumière, ayant devant elle, au lieu du lugubre

chemin de ronde, un champ de manœuvre large et clair confinant à un jardin public aux ombrages naissants. De là on découvre le beau panorama des collines belges, formant un amphithéâtre hârmonieusement dessiné dans lequel s'ouvre au loin la gorge sinueuse de Dinant et de Namur. Au milieu d'un square se dresse le piédestal d'un monument érigé à M. Jules Lartigue, maire de Givet, qui présida à la transformation de la ville.

La Meuse, très large, borde la promenade. De nombreux chalands et des vapeurs sont amarrés à un port, de l'autre côté, au Petit-Givet ; une grue à vapeur décharge des bateaux de charbon dans un train de wagonnets destiné aux grandes usines de cuivre de Fromelennes.

Le Petit-Givet est une ville régulière ; les rues, coupées à angle droit, manquent d'animation. Pourtant c'est le quartier industriel. La Houille est bordée de tanneries et de fabriques de colle forte dont les produits sont célèbres. Les cuirs de Givet sont une marque comme ceux de Châteaurenault et de Saint-Saëns [1]. La qualité des cuirs

1. Sur Châteaurenault et l'industrie de la tannerie en général, voyez la 1re série du *Voyage en France*, chapitre XVII ; sur Saint-Saëns, la 17e série, pages 73 et 74.

forts de Givet est due aux excellentes écorces des chênes de la vallée et, dit-on, aux eaux de la Houille. Quant à la colle, elle est fille de la tannerie, les débris de cuir et les rognures de peaux brutes servant de matière première. Le nom de colle de Givet s'applique d'ailleurs à bien des produits préparés en d'autres centres. La fabrication n'est guère compliquée : les débris, après un long séjour dans un lait de chaux qui les débarrasse des poils et des matières grasses, et des lavages successifs, sont traités par la vapeur et l'eau bouillante pour dégager la gélatine. La colle, obtenue à l'état de sirop, se dépose dans des moules, s'y fige et achève de sécher sur des filets imprimant ces dessins réguliers, carrés ou losanges, que l'on a pu remarquer sur les plaques de colle vendues par le commerce.

Deux autres industries se rencontrent dans le Petit-Givet : une fabrique de pipes jalousement fermée, où l'on m'a refusé le moindre renseignement, et l'usine des crayons Gilbert où l'accueil le plus cordial m'a été fait. La production des pipes a été implantée par un bonhomme nommé Noël, originaire de Malgré-Tout, près de Revin. Il venait chercher de la terre de pipe sur le port de Givet et la conduisait à Lyon avec une voiture. Là, il vendait terre, voiture et cheval, revenait à

Revin, achetait un nouvel équipage et retournait à Lyon. Dans ses séjours il reconnut que le métier de fabricant de pipes était bon, il étudia les procédés et vint alors produire des pipes à Givet, non loin du gîte de terre spéciale, situé dans la commune belge d'Andenne, entre Namur et Liège.

Quand M. Nivoit publiait son livre sur les Ardennes industrielles, en 1869, l'usine occupait 600 ouvriers et livrait chaque jour 2,200 grosses de pipes. La concurrence de la pipe en racine de bruyère est venue depuis lors, mais la fabrication n'en est pas moins importante. Pour faire une pipe, on livre à des enfants la terre préparée, ils la roulent à la main pour former le tuyau et ajoutent une boule destinée à devenir le fourneau. Quand la pipe informe est un peu moins molle, un ouvrier enfonce une baguette de fer huilé dans le tuyau et enferme le tout dans un moule de métal serré au moyen d'une vis. Le fourneau est creusé, on rouvre le moule, on enlève les bavures; la pipe desséchée est ensuite soumise à la cuisson comme les autres produits céramiques. On la maintient au four pendant seize heures. Les pipes subissent ensuite diverses opérations de polissage ou d'émaillage.

La fabrication des crayons est la plus intéres-

sante industrie de Givet, elle a pour origine une petite usine où l'on faisait la cire à cacheter, où l'on préparait les plumes d'oie. En 1820, on ajoutait à cette production celle des crayons de graphite, industrie bien modeste à ses débuts puisqu'elle occupe 40 ouvriers seulement en 1840, travaillant uniquement à la main. Aujourd'hui, les plumes d'oie ne se préparent plus à Givet, l'usage de la cire a été abandonné, mais le crayon a pris un prodigieux essor. Il y a 200 ouvriers chez MM. Gilbert, le travail se fait mécaniquement, deux machines à vapeur développent une force de 40 chevaux. Un chiffre donnera une idée de la production : chaque année, 400,000 kilogrammes de bois de cèdre viennent de la Floride à Givet pour la fabrication des crayons fins. Les crayons ordinaires sont enveloppés de bois blanc du pays, principalement de tilleul.

Le graphite employé à Givet se tire en grande partie de Bohême, des mines de Schwarzbach, dont M. Paul Gilbert a décrit l'exploitation dans une intéressante notice. Le graphite de Bohême est utilisé pour les crayons de qualité supérieure, celui d'Amérique sert aux crayons communs. Je ne reviendrai pas ici sur les détails de cette fabrication dont j'ai longuement parlé à

propos de Boulogne[1], les procédés sont identiques. Mais je dois signaler comme particularité le crayon de couleur. Celui-ci est obtenu par un mélange d'argiles avec du vermillon, du bleu de Prusse, etc. La pâte n'est pas soumise à la cuisson comme pour le crayon de graphite, la mine préparée est trempée dans des bains spéciaux et séchée avant d'être placée dans la rainure creusée au milieu d'une petite baguette de cèdre.

Dans le cabinet de M. Gilbert des photographies représentent l'exploitation des lointaines mines de graphite; d'autres, celle des forêts de l'Alabama et du Texas où les cèdres, traînés par des buffles, vont se charger sur les wagons spéciaux d'un chemin de fer construit par la *Gulf Read Cedar C°*, de Greenville (Alabama).

Le Petit-Givet, par la variété des industries, est donc un des points les plus intéressants des Ardennes. Les usines se prolongent au delà, sur les deux rives de la claire riviérette de Houille, venue de Belgique à travers le massif des bois de l'Ardenne. Le joli cours d'eau est familièrement traité par les habitants, si j'en juge par des propos entre

1. 18e série du *Voyage en France*, pages 358 à 362.

gamins jouant aux billes. Une d'elles tombe à l'eau :

— Si tu vas à Houille comme ça ! s'écrie un partenaire.

Un instant après, nouvelle catastrophe :

— Elle est dans Houille ! s'exclame le perdant.

La plus grande manufacture de cette vallée sauvage et charmante répand ses établissements sur plusieurs points autour de Fromelennes, c'est un des centres de la Société industrielle des métaux. Là se font le laminage du cuivre, l'emboutissage des tubes en cuivre rouge, laiton et acier. On y fabrique de petites coupoles, des chaudrons en laiton, des feuilles pour doublage de navire, des clous en bronze fondu pour fixer ces feuilles, des fils de cuivre et de laiton. Le traitement du cuivre, en cette région d'extrême frontière, ne s'expliquerait guère si l'on ne savait que les premiers établissements de la vallée de la Houille remontent à 1806, une époque où le territoire belge voisin faisait partie de la France et constituait le département de Sambre-et-Meuse. La proximité des mines de zinc de la Vieille-Montagne et des usines belges pour le traitement de ce métal amena la fabrication du laiton à Fromelennes. Peu à peu, les usines s'accrurent, il y en eut à Landrichamps,

Flohimont, Flohival, Fliment et Ripelles. Ces établissements acquis plus tard par une société ont été le point de départ de la grande industrie actuelle [1].

La vallée de la Houille, de Fromelennes à Landrichamps, est embrumée par les fumées de ces usines ; le contraste fait paraître plus clair et lumineux le vaste bassin des Givets. Avant de quitter l'aimable ville, j'ai voulu revoir cet heureux paysage. Gravissant le rocher du mont d'Haurs, entaillé par les carriers, comme l'est Charlemont, j'ai gagné le pied de la tour Grégoire, curieux spécimen de fortification « chicanière ». De là on domine les deux Givets séparés par le large fleuve et groupés autour de leurs églises, dont une, celle de Saint-Hilaire, a été si plaisamment décrite par Victor Hugo, et le cercle lointain des collines de l'Ardenne belge. Cette porte de la France me laissera une vive impression.

---

1. J'ai déjà signalé l'industrie du cuivre dans la 2e série, chapitre III (le cuivre en Normandie et dans le Perche) ; 6e série, page 343 (vallée de l'Andelle) ; 17e série (Vexin), pages 96 et 102.

XIX

ROCROI ET LE CHEVAL ARDENNAIS

De Givet à Revin. — Vireux-Molhain. — Les usines de Saint-Nicolas. — La vallée de Misère. — Le plateau de Rocroi. — Rocroi et les rièzes. — Les Rocroitiers de Bourg-Fidèle. — Élevage du cheval ardennais. — La vallée de la Sormonne et ses industries. — Rimogne et ses ardoisières. — La vallée de l'Aube ardennaise.

Rimogne. Mars.

Adieu Givet !

Le train longe la blanche façade de la gigantesque caserne du Grand Quartier ; on découvre un instant le mont d'Haurs, dont les fortifications abandonnées pourraient enserrer une ville populeuse, et ce beau site disparaît bientôt. La voie borde la Meuse, coupe à la racine le grand méandre de Chooz et, devant Aubrives, passe au pied d'un coteau surmonté par les ruines du château d'Hierges, aux assises de pierre et de brique alternées, décor superbe qui est une des beautés de la route, puis atteint une gare bruyante, entre trois gros bourgs aux allures de villes, situés sur

chaque rive de la Meuse au confluent de la petite rivière de Viroin. Celle-ci sort de Belgique pour se creuser un lit sinueux entre Molhain et Vireux et le hameau de la Buchère, écart de Hierges. Sur l'autre rive Vireux-Wallerand étage ses maisons, au delà d'un pont jeté sur la Meuse. Tout autour, de belles habitations, villas ou châteaux, apparaissent dans la verdure.

Le chemin de fer Central-belge aboutit ici ; il amène à la ligne française la plus grosse part de son trafic et fournit à la navigation de la Meuse un fret considérable. La compagnie belge a creusé le lit inférieur du Viroin et en a fait le port principal du canal de l'Est, c'est-à-dire de la Meuse canalisée. Les houilles viennent s'y embarquer et fournissent la presque totalité de ce mouvement de 95,000 tonnes[1]. Le chemin de fer et le port se prêtent un mutuel appui ; sur le Viroin cinq bateaux peuvent charger à la fois au moyen de grues à vapeur et de trémies. On ne saurait s'empêcher de faire des réflexions amères en voyant qu'il a fallu une compagnie étrangère pour aménager de la sorte un port fluvial français ! Grâce

1. Voici le mouvement de quelques ports ardennais : Monthermé, 66,000 ; Sedan, 50,285 ; Charleville-Mézières-Mohon, 48,098 ; Laifour, 27,483 (carriers) ; Manises-Saint-Joseph, 25,551 (carrières) ; Château-Regnault, 17,690 ; Fumay, 11,766, etc.

à ce concours de la voie ferrée du pays wallon, les deux communes de Vireux-Molhain et de Vireux-Wallerand et le hameau de la Buchère ont constitué une véritable ville de près de 3,000 âmes. Des fonderies et laminoirs occupent de nombreux ouvriers.

A Vireux on a encore les paysages clairs, amples et gais du bassin de Givet : à partir de Fépin les collines s'escarpent de nouveau ; voici les bois noirs, les ardoisières de Fumay et, jusqu'à Revin, le couloir meusien, étroit et sombre.

A la gare de Revin stationne la petite diligence reliant Rocroi aux cantons de Givet et de Fumay, les plus riches, les plus vitaux de l'arrondissement. Il fait un temps plutôt frais, personne ne me dispute la place à côté du cocher. Nous sommes bientôt en route à travers le quartier de la Bouverie, entre les jolies villas des industriels. Jusqu'à Saint-Nicolas nous longeons la Meuse, décrivant son bizarre méandre.

Saint-Nicolas c'est, au bord du fleuve, une vaste usine où l'on produit, comme à Revin, les ustensiles de chauffage et de cuisine, même des obus. La manufacture s'est bâtie à l'issue d'une gorge âpre et profonde ; on pourrait se croire au sein de montagnes. Le site est plus sévère que ceux du

Morvan[1]. La route, entaillée dans le rocher, le domine de haut. Un port l'anime : une grue, un petit chemin de fer, des piles de bois, des tas de gravier et de houille indiquent une certaine vitalité. Malgré le voisinage immédiat de Revin, Saint-Nicolas, ses usines, ses maisons ouvrières n'appartiennent pas à cette commune, elles dépendent de Rocroi et cet humble chef-lieu est distant de 10 kilomètres. La commune de Rocroi couvre une vaste superficie — 6.216 hectares.

L'usine a fait naître un hameau populeux, dont les maisons sont louées aux ouvriers 16 fr. par mois.

Dans la gorge remontée par la route et le chemin de fer allant du port à l'usine, bondit gentiment un cours d'eau aux allures de torrent, formé en amont par de clairs ruisselets descendus des clairières marécageuses des Mazures et de Sécheval. Les hauteurs sont de petites montagnes aux formes arrondies, coupées de vallons, revêtues d'un manteau sombre et continu de forêts. La solitude est absolue ; ici, l'on comprend bien l'expression des vieux auteurs : la noire forêt des Ardennes.

La gorge s'appelle la vallée de Misère et ce

1. Sur le Morvan, voyez la 1re série du *Voyage en France*.

nom lui amène des touristes, bientôt déçus, car elle n'évoque point une idée de pauvreté, mais plutôt celle du désert sylvain. On y rencontre une seule habitation, un moulin à écorce près duquel se détache une voie charretière d'un type fréquent en Angleterre, rare chez nous. Pour s'y engager, les voitures doivent payer un droit de péage ; la route, domaine particulier, conduit à des forges bâties dans un vallon latéral. Par ce chemin viennent les écorces exploitées dans les vastes bois ; au printemps, quand la sève permet le travail, l'animation est grande. La majeure partie des produits est à destination de l'Allemagne.

La gorge s'assombrit et se rétrécit encore, de belles aiguilles de rochers se dressent au-dessus du défilé. Soudain les hauteurs s'écartent, un joli bassin de prairies s'entr'ouvre ; quelques maisons basses s'étendent au pied des bois. C'est le hameau de la Rochelle, ardoisière aujourd'hui abandonnée. Une haute croupe ferme l'horizon.

La route pénètre dans un vallon latéral creusé au sein des futaies ; cette partie du pays porte plus particulièrement le nom de vallée de Misère, la carte d'état-major l'applique à la sortie des forêts. Et pourtant c'est un pays riche, cette lisière de l'Ardenne. Partout de vastes pâturages encadrés au loin par des bois de chênes, où des groupes de

pins et de sapins mettent des taches plus sombres. Les prairies sont closes de haies vives et de treillages ; çà et là, écartées, des maisons vastes et propres. Cet aspect de prospérité est dû à l'industrie et à l'élevage. La fonderie a créé des usines autour de Rocroi, à Hiraumont et Bourg-Fidèle, elle a fait appel à la population pour recruter ses ouvriers. Dans chaque maison le père et les fils vont à la fabrique — jusqu'à Saint-Nicolas même — et rapportent chacun de 150 à 200 fr. par mois ; la mère, les filles, les plus jeunes enfants restent à la maison, conduisent au pâturage les cinq ou six vaches du ménage, les traient, livrent le lait à une beurrerie établie près de Rocroi et dont les voitures vont de maison en maison. Grâce à cette association de la terre et de la manufacture, ce plateau de Rocroi, dont les auteurs font un lugubre tableau, est devenu un des plus riches pays des Ardennes.

Les pâturages s'animent dès avril. A côté des vaches laitières viennent en nombre des bœufs achetés en Nivernais, en Bretagne, en Limousin et destinés à l'engraissement. Ces animaux n'entreront pas à l'étable ; aussitôt engraissés ils seront livrés à la boucherie. C'est pour la ferme une affaire à part, on l'appelle d'un nom significatif : le « surplus ».

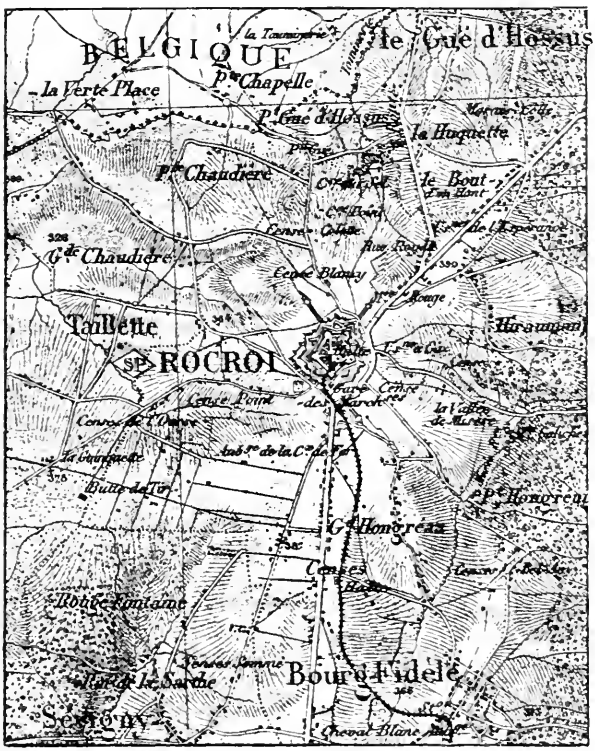
Pendant que je me fais raconter cette transformation par un compagnon de route, nous avons atteint le sommet de la côte. Brusquement apparaissent des horizons immenses, Belgique et France se confondent ici dans une plaine ondulée. Au milieu, entre des arbres formant un vaste bosquet, se dresse la flèche aiguë d'une église. C'est la minuscule et célèbre ville de Rocroi.

Un tournant du chemin permet de jeter un dernier coup d'œil sur la profonde vallée de Misère et la nappe continue des forêts ; on contourne la ville au pied d'une contrescarpe verdoyante pour s'engager sur le chemin sinueux tracé entre les remparts ; de profonds fossés précèdent les murs en moellons derrière lesquels se montrent les vastes toits de casernes. Une porte se présente : nous voici dans Rocroi.

O quelle ville menue, menue ! Sur une place ornée d'une pompe ombragée d'arbres s'étoilent dix rues, des amorces de rues plutôt, car elles atteignent aussitôt le rempart. Le chemin de fer à voie étroite conduit ses rails jusque sur la place, dont le seul monument est un hôtel de ville bien délabré, assez prétentieux par son avant-corps orné de colonnes doriques.

Dans cette lilliputienne cité, qui renferme encore des jardins et des terrains à construire, on

trouve des casernes et un sous-préfet, une prison, un palais de justice, un receveur des finances, un



inspecteur des forêts, des avoués, des huissiers, des notaires, en un mot tout ce qui constitue les services et la *société* d'un chef-lieu d'arrondisse-

ment. L'isolement de cette pauvre ville a fait croire parfois à ses voisines, Revin et Fumay, que l'on pourrait lui ravir ces fonctionnaires ; déjà la garnison, composée jadis de deux escadrons de cavalerie, puis d'un bataillon d'infanterie, a été réduite à une compagnie. Si la sous-préfecture et le tribunal émigraient, que resterait-il dans ces remparts où de bienveillants recensements mettent encore 800 personnes, les 1,300 autres habitants de la commune étant répartis dans les hameaux éloignés, dans les *censes* écartées à la lisière des bois ou dans les bruyères marécageuses appelées rièzes ?

Rocroi occupe le sommet du plateau. De ce monticule, situé à 393 mètres au-dessus de la mer, les eaux s'écoulent vers tous les points de l'horizon. La ville est donc comme une sentinelle à la limite de la France, elle est née de cette situation quand on voulut fortifier l'espèce de calotte qu'elle recouvre ; d'autres ouvrages, redoutes encore indiquées sur la carte, barrèrent la rièze de l'Eau Noire, couverte par le *fossé du Différend,* face au village belge du Cul-des-Sarts.

La ville est un grand marché de chevaux ; la commune et celle de Bourg-Fidèle, plus encore, comptent un grand nombre de maquignons habitant les censes bâties autour des rièzes où se pro-

duisit la rencontre fameuse dans laquelle Condé brisa l'infanterie espagnole, jusqu'alors reine des batailles.

C'est ici un des centres de l'élevage du cheval ardennais dont M. Viseur a dit : « il n'a guère de supérieur que la race boulonnaise ». Avant l'industrie qui a attiré les ouvriers et modifié partiellement les habitudes locales, Bourg-Fidèle était habité uniquement par des marchands de chevaux et leurs familles. On appelait et l'on appelle encore ces maquignons des *Rocroitiers*.

Le cheval ardennais, longtemps une des grandes ressources de notre cavalerie, joue aujourd'hui un rôle bien faible dans l'économie domestique de la France. Le département compte seulement, en chiffres ronds, 48,000 chevaux, y compris les poulains et les pouliches, mais ce chiffre ne s'applique pas à la seule race ardennaise : le pays n'a guère su conserver pure cette variété de chevaux jadis célèbre, descendant, assure-t-on, d'un croisement entre une espèce autochtone vantée déjà par César et des chevaux arabes ou turcomans amenés de Palestine par des croisés au lendemain de la prise de Jérusalem.

Cette race propre à la guerre reçut un sang arabe nouveau pendant la domination espagnole

sur les Pays-Bas. Enfin Napoléon, frappé des qualités spéciales du cheval ardennais comme monture de cavalerie légère, envoya aux bords de l'Aire, près de Grandpré, un certain nombre d'étalons arabes ; ils contribuèrent à maintenir la race dans sa pureté. Mais les guerres, nécessitant une consommation formidable, réduisirent bientôt le nombre de ces animaux dont l'habitat dans les Ardennes de France et de Belgique est peu étendu. Le feu de l'ennemi en détruisit la plus grande part. L'ardennais résistait cependant aux fatigues ; seul avec son voisin de Lorraine il supporta les misères de la retraite de Russie : « Son fond fut vraiment extraordinaire, » a dit M. Gayot, un des maîtres de la science hippique.

Les anciennes stations d'élevage étaient fermées. Les abbayes : Mont-Dieu, Orval, Saint-Hubert, qui avaient su perpétuer une espèce si recherchée que Turenne s'en servit pour remonter sa cavalerie, avaient vu leurs membres dispersés. Personne ne songea à reprendre leurs traditions. Après les guerres de 1815, la race était perdue ; on négligea de la reconstituer ; préférant obtenir du gros trait, les innovateurs firent appel au sang percheron ou au sang anglais ; au lieu de beaux produits on eut une race sans vigueur. Peu à peu on a réagi, on a fait choix de reproducteurs ame-

nés de l'Ardenne belge : Ciney, Neufchâteau ou Bastogne et, de nouveau, les vallées de la Meuse, de la Sormonne, de l'Aisne, de l'Aire, de la Bar fournissent à nos dragons, à notre artillerie, aux voitures publiques des animaux forts et résistants. Un *Stud-Book* fondé en 1888 a beaucoup contribué à cette rénovation.

Le secrétaire de cette association cite[1], sans nom d'auteur, cette description du cheval ardennais :

La physionomie est intelligente, la tête est expressive, large, sèche, camuse ou de rhinocéros, les orbites saillantes, les oreilles courtes et bien plantées, l'encolure courte, épaisse, fortement garnie de crins ; la poitrine est relativement ample, le dos court, la croupe avalée, les membres peu chargés de poils, pourvus d'articulations solides, de cordes tendineuses larges et bien détachées, les jarrets un peu petits.

Le cheval ardennais est surtout remarquable par sa force, sa rusticité, sa docilité, son aptitude à supporter les fatigues, à résister aux intempéries comme aux privations, un fonds d'énergie extraordinaire, et cette qualité a été particulièrement appréciée pendant la campagne de Russie.

Les chevaux ardennais sont de petite taille dans les parties les moins fertiles et sont plus développés dans

1. *Almanach-annuaire de la Marne, de l'Aisne et des Ardennes* pour 1898.

les arrondissements de Rethel et de Vouziers où le sol est plus riche. La population chevaline ardennaise fournissait des diligenciers, des chevaux d'attelage, de culture et quelques carrossiers.

Les plus petits de ces chevaux semblent former une race à part. Ils sont répandus dans la région forestière de la basse Meuse et de la Semoy. Beaucoup vivent pour ainsi dire en liberté, l'hiver ils cherchent leur nourriture sous la neige. M. Paruit, secrétaire du *Stud-Book*, dit avoir connu un voiturier qui ne rentrait jamais ses chevaux à l'écurie : « Il n'en savait même pas le nombre ; la reproduction et l'élevage étaient laissés au seul soin de la nature. »

Cet animal rustique est d'une merveilleuse aptitude à la reproduction. Le cheval forestier envoyé dans la plaine, dans de meilleures conditions d'entretien, « prend une ampleur dont on ne l'aurait pas cru susceptible ». De même les jeunes chevaux belges achetés aux foires de Namur et de Givet et amenés dans le plat pays deviennent ces belles bêtes que l'on peut admirer dans les foires aux chevaux d'Auvillers-les-Forges (près Rocroi), de Maubert-Fontaine (près Rocroi) et de Carignan, réunions chevalines les plus fameuses des Ardennes françaises.

Les animaux ainsi produits ne sont malheureu-

sement guère utilisés en France ; la Belgique et l'Allemagne — où l'on aime les chevaux de robe foncée — nous les enlèvent à mesure et contribuent ainsi à priver la France d'une de ses races les plus précieuses par la force et l'endurance.

Cette richesse chevaline du pays de Rocroi avait jadis valu à la forteresse sa garnison de cavalerie. Elle est encore pour son humble commerce la principale ressource. Mais, sauf au moment des foires, rien ne la révèle. Dans les champs, autour de la ville on n'a pas le spectacle présenté par les centres d'élevage du Boulonnais, de la Normandie et du Perche[1]. On ne voit pas les chevaux abonder dans les pâturages. Les abords de Rocroi, sur la zone des servitudes, sont couverts de jardins entourés de hautes haies d'aubépine ; ces potagers fleuris semblent la seule distraction de la bourgeoisie.

Jadis à l'écart, Rocroi est aujourd'hui relié au reste du pays par un chemin de fer à voie étroite rejoignant au Tremblois la ligne d'Hirson à Mézières. Jusqu'à Bourg-Fidèle cette voie de com-

1. Sur l'élevage du cheval percheron, voyez l'étude que nous lui avons consacrée, 1re série du *Voyage en France*, chapitres XXIII, XXIV et XXV ; sur le cheval normand la 6e série, notamment le chapitre VIII ; sur le cheval boulonnais, la 18e série, chapitre XXVI.

munication traverse le pays de pâturages, conquis sur les rièzes et semé de *censes* vastes, abris des chevaux et du bétail. Bientôt apparaît Bourg-Fidèle, sur un ressaut de terrain. On l'atteint par une grande courbe. La gare est à l'entrée du village, voisine d'un magasin-entrepôt pour une fonderie et fabrique d'appareils de chauffage récemment créée ; deux usines de ce genre existent ici ; les ouvriers viennent de toutes les censes des rièzes, du village de Sévigny ; même, grâce à la voie ferrée, de plus lointains hameaux. Un embranchement relie une des usines à la voie principale, il a son point de départ au bas de la colline, où l'on descend par une rampe rapide.

Le plateau morne disparaît ; le petit train s'engage dans des bois, taillis sous futaies entrecoupés de bruyères, région d'aspect sauvage un moment éclairée par la trouée du vallon de la Richelle, montrant à son issue la nappe miroitante de l'étang des Evys. Et, de nouveau, on est dans le bois sombre, en descendant par de brusques lacets jusqu'à l'ample bassin compris entre les bois de Rocroi et ceux de Signy-l'Abbaye, où se forme la Sormonne par les eaux d'innombrables ruisseaux.

Ce bassin est d'un caractère bien particulier dans la région ardennaise. Si les collines étaient plus hautes ce serait une admirable vallée, mais

c'est une plaine en forme de cuvette, lumineuse par le contraste avec les bois qui l'enserrent. Là s'élèvent, en nombre, les chevaux ardennais ; là, chaque village a une industrie active. La ferronnerie, la clouterie, la fonderie animent Laval-Morency, Arreux, Harcy, les Mazures, Sécheval, Sormonne et Rimogne ; Maubert-Fontaine et Lonny font de la chicorée, Tournes a une fabrique de persiennes en fer, Rimogne prépare des émaux pour les fonderies et les manufactures, en même temps qu'elle exploite de riches ardoisières ; la papeterie s'est installée à Murtin ; la brosserie est venue de Charleville à Renwez, chef-lieu d'un canton où l'on cultive l'osier pour la fabrication des paniers d'emballage. Renwez est le centre commercial pour les écorces de chêne exploitées dans les bois compris entre la Meuse et la vallée de Misère.

Les nécessités de la défense nationale ont valu une bonne fortune au bassin de la Sormonne : chaque versant possède sa voie ferrée. La ligne primitive d'Hirson à Mézières, passant par le Tremblois et Rimogne, se prêtait mal à la pose d'une double voie, les rampes y sont fortes, brusques les courbes, on a donc porté les deux autres files de rails au sud, plus près de la rivière. La voie, à quatre rangées de rails d'Hirson à Auvil-

lers-les-Forges, se dédouble à cette dernière gare. Le nouveau rameau passe par Laval-Morency et se raccorde de nouveau à l'ancien à Tournes, pour aller avec lui à Mézières-Charleville. Tous les villages de la vallée jouissent des bienfaits de la voie ferrée.

Mais les trains directs de Hirson à Mézières ne passent que par la vieille ligne, l'autre ayant un service spécial. Les centres principaux : le Tremblois-Rocroi, Rimogne, Logny-Renwez sont au nord et donnent le plus grand trafic. Rimogne, par ses ardoisières, est un client considérable pour la voie ferrée. Les carrières ont entassé d'énormes déblais autour de la longue rue du bourg. Elles exploitent sept couches de schiste sur les communes de Harcy et de Rimogne. La production atteint 35 millions d'ardoises par année, un peu plus du tiers de la production de Fumay[1].

Quand on a dépassé Rimogne, la vue devient superbe sur la vallée de la Sormonne et les collines de Signy-l'Abbaye ; l'éloignement, la teinte sombre des bois donnent à ce massif, où se cache une des petites villes vivantes des Ardennes, l'allure de montagnes ; mais quand on atteint le pied des

1. Fumay, 100 millions ; Rimogne, 35 millions ; Deville, 8 millions. Au total, 143 millions d'ardoises pour les Ardennes.

collines, à Tournes, on voit qu'elles sont fort modestes.

Je me proposais de traverser cette région pour gagner Signy-l'Abbaye, visiter sa forêt et son *lac*, c'est-à-dire un creux rempli d'eau, vaste d'un hectare, la Fosse au Mortier. Hélas il pleut à verse, les chemins sont fangeux. Je renonce à regret à cette excursion qui devait me ramener à Hirson par Liart et la vallée de l'Aube ardennaise, bordée de jolis villages aux toits bleus : Aouste, Rumigny et Aubenton, où, déjà, les succursales de Fourmies et les vanniers de Thiérache annoncent une contrée si différente des Ardennes de Rocroi.

XX

LE CHAMP DE BATAILLE DE SEDAN

Les deux Cons-la-Grandville. — La ferronnerie. — Moraimont, Vivier-au-Court et Vrigne-aux-Bois. — La vallée de la Vrigne. — Donchery. — Le château de Bellevue. — La Marfée. — Le champ de bataille de Sedan. — Sedan. — A travers la ville.

Sedan. Avril.

Les noms appliqués à plusieurs lieux ne sont pas rares en France, au grand désespoir de l'administration des postes. Pour faire parvenir les lettres, il faut multiplier les indications, les *lez,* les *sur,* les noms composés. Cependant, la malice des choses met parfois en défaut l'ingéniosité administrative. Un amusant exemple est donné par le nom de Cons-la-Grandville, attribué à deux communes du Nord-Est, l'une près de Mézières, l'autre située en Meurthe-et-Moselle, entre Longuyon et Longwy[1]. Cette rencontre de deux populations dans le choix d'un nom pour désigner leur

1. 21e série du *Voyage en France.*

résidence est assez singulière, d'autant plus que cela ne se perd pas dans la nuit des temps, le Cons-la-Grandville lorrain ayant été fondé en 1248. Peut-être reçut-il des habitants de la paroisse ardennaise.

Je dis ardennaise et non champenoise ; jusqu'en 1769, elle appartint à l'Autriche. Depuis cent trente ans seulement, elle fait partie de la patrie française ; à la Révolution, elle dépendait de l'ancienne principauté de Château-Regnault.

D'ailleurs de mince intérêt, Cons-la-Grandville. C'est un village à demi forestier, à demi industriel. Ses bois s'étendent jusqu'à la frontière ; ses habitants produisent la ferronnerie de bâtiments pour la marine. On y trouve de petits ateliers où l'association est à la fois ingénieuse et familiale. Les paysans se réunissent par groupes de cinq ou six pour alimenter une forge au moyen de charbon acheté en commun. Autour de ce feu, ils fabriquent les objets de ferronnerie qui leur sont achetés par des facteurs dont ils sont déjà tributaires pour l'acquisition de leurs fers. Tous les villages de la contrée, de Gespunsart à la Meuse, se livrent ainsi à la quincaillerie : Villers-Semeuse, Vivier-au-Court, Warcq, Varnécourt. Profitant de la main-d'œuvre, de vastes usines se sont construites entre Mézières et Sedan, dans la

petite vallée de la Vrigne surtout. Cons-la-Grandville possède déjà des manufactures qui, peu à peu, absorberont les petits ateliers.

Plus rustique est demeuré Gernelle que je traversai pour gagner la Vrigne ; mais on retrouve les ferronniers dès l'arrivée au bord de la rivière naissante. Les forges flambent, les creusets rougissent dans tous les hameaux : au Mazy, à Issaucourt, à Ville-sur-Lumes. Plus loin, des flots de fumée noire décèlent les forges de Moraimont, Vivier-au-Court et Vrigne-aux-Bois.

Ces deux villages sont en quelque sorte un seul centre, long de quatre kilomètres ; des grandes usines de Moraimont, où près de 500 ouvriers produisent des articles de quincaillerie, jusqu'à l'étang de Saint-Bâle, ateliers à domicile, petites usines, manufactures, fonderies livrent chaque jour par milliers de pièces les ferrures nécessaires aux bâtiments, au charronnage, au chauffage, aux usages domestiques, à la menuiserie, des charnières surtout. Même à côté de Charleville et de Nouzon, ce groupe de plus de 5,000 âmes[1] a une grande importance. Vivier est formée par deux ou trois rues parallèles, à demi rurales, dominées

1. Vivier-au-Court, 2,199 habitants ; Vrigne-aux-Bois, 2,889 habitants.

par une élégante flèche d'église. Vrigne-aux-Bois, au contraire, offre l'aspect d'une petite ville. Sur la place, au milieu d'un beau parc, est un château de grande allure. La Vrigne limpide traverse la bourgade et, en amont, donne la vie à des usines. Une partie seulement des ouvriers travaillent en fabriques ; beaucoup façonnent à domicile les charnières et autres objets de quincaillerie. Ce détail m'est révélé par une enseigne : *Débitant et limes.* Les limes servent à la production de la ferronnerie.

A cette heure matinale, l'activité est grande dans les ateliers ; par les rues, les ménagères attendent impatiemment la venue des laitières, jeunes filles coquettement attifées, traînant leurs seaux sur des chariots en forme de berceau.

Un chemin de fer relie Vrigne-aux-Bois à la gare de Vrigne-Meuse, sur la ligne de Mézières à Nancy. Comme à Monthermé[1], la traction pour les voyageurs a lieu par cheval. Un seul train de marchandises, remorqué par une locomotive, vient chaque jour, à midi, apporter les charbons et matières premières ; il repart avec les caisses de quincaillerie. Le wagon à voyageur, lui, circule toute la journée, correspondant avec chaque train

1. Voyez page 256.

de la grande ligne. Il court sans trop de hâte dans le vallon, paysage aux maigres reliefs, entre les prés, les champs et les oseraies.

A Vrigne-Meuse, la Vrigne atteint le fleuve, face à l'embouchure de la Bar, petite rivière venue du versant nord de l'Argonne. Sur chaque rive de la Meuse, les villages vivent par la métallurgie alliée à l'agriculture ; celle-ci domine même dans la petite ville de Donchery, où beaucoup des rues sont bordées de fumier, comme dans les villages de Lorraine.

Donchery tient à la fois du rayon de Mézières et du rayon de Sedan. Au premier, elle fournit des enclumes renommées dans le monde de la métallurgie ; au second, elle donne la force motrice de la Meuse pour les filatures et tissages de laine. Trop longtemps place de guerre, Donchery n'a pu prendre rang parmi les cités vraiment industrielles. Elle a conservé en partie ses remparts, ses larges fossés, des bastions et une caserne où séjourne une petite garnison de cavalerie. La « ville », comme s'intitule la bourgade par les écriteaux interdisant la mendicité, n'a pas de monuments, mais elle a marqué d'un écusson à ses armes un singulier beffroi construit en 1835. La curiosité de Donchery est au dehors ; c'est la simple et tragique maison ouvrière où Bismarck

reçut Napoléon III allant offrir la capitulation de son armée.

Pour s'y rendre, on franchit la Meuse, large, retenue par un barrage sur lequel le fleuve écume et bruit, et l'on suit la route de Sedan, ayant en vue Donchery, étroitement resserrée entre ses remparts plantés d'arbres ou couverts de constructions. La maison historique est à près d'un kilomètre, habitation de pierre à un étage, surmonté d'un grenier. Deux ouvertures seulement. Là se trouvait le farouche organisateur de l'invasion quand l'empereur vint à Donchery, croyant trouver le roi de Prusse. Un peu plus loin, sur une colline, dans une charmante position, voici le château de Bellevue, où fut signé l'acte infâme qui livrait à l'Allemagne toute une armée superbe et le souverain.

Je voulais descendre la Meuse pour visiter Flize dont le site, le grand étang, le château à demi drapé de lierre m'avaient frappé au passage ; puis en retrouvant les douloureux souvenirs de 1870, j'ai, comme par impulsion, refait le pèlerinage du champ de bataille où s'effondra le second empire.

Le château de Bellevue est bâti dans une situation riante, au flanc et presque au sommet d'une colline dont le prolongement vers le nord oblige

la Meuse à décrire un grand méandre. La péninsule ainsi projetée est entourée par le fleuve, pendant près de dix kilomètres. A l'endroit où elle est coupée par une dérivation navigable, ce canal a un kilomètre à peine. Dans cette presqu'île d'Iges, ainsi transformée en île par la coupure artificielle, fut enfermée l'armée française. Elle y subit un internement de dix jours, marqué par des privations et des souffrances terribles. De là, nos pauvres soldats partirent pour la longue captivité en Allemagne.

Le château domine le douloureux paysage, à l'issue des bois de la Marfée, dont le nom fut donné à une autre bataille, bien moins fameuse, perdue par une armée royale en 1641. Mais que fut cette rencontre auprès de la catastrophe moderne !

Là-bas, à l'est, s'étend une ville très vaste, dominée par des restes de tours et de remparts, les dernières constructions confinant à l'épaisse bande de bois, prolongement de l'Ardenne, où passe la frontière sur la ligne de faîte d'entre Meuse et Semoy. Ces forêts dessinent un grand arc de cercle, de Givonne à Iges ; à l'est, d'autres bois descendent vers la Chiers et achèvent de dessiner le bassin de Sedan. De ce côté, un bourg s'appuie à la Meuse : c'est la glorieuse et sinistre Bazeilles.

Bois d'Illy
Illy
Fleigneux
St Menges
Iges
Floing
Givonne
Glaire
Torcy
SEDAN
Wadelincourt
Balan
Bazeilles
la Moncelle
Frenois
Montmont
Tour à Glaire
Illette
Belle Vue
Champ de tir
Ct Sedan S.

Dans cet étroit espace se sont jouées les destinées de la France.

Au nord de Bazeilles, voici la Moncelle, bordant le ruisseau de Givonne qui, dans la journée du 1er septembre, vit tant de sang se mêler à ses eaux ; entre ce village et Balan, véritable faubourg de Sedan, le ressaut de terrain, nu, où l'on montre, isolé, l'arbre près duquel le maréchal de Mac-Mahon fut blessé ; Daigny, dans le vallon de Givonne, où tomba le général de Lartigue ; Givonne, où l'aile droite allemande s'avança pour commencer l'enveloppement de ce plateau d'Illy où l'armée, appuyée aux grands bois de la frontière, aurait pu résister et organiser sa retraite sans l'irrésolution des généraux. En face, Floing et Saint-Menges, que l'aile gauche allemande enleva, au prix de pertes terribles, pour achever d'entourer Illy. Entre Floing et les bois du plateau, ces champs fortement ondulés virent la charge admirable et folle du général Margueritte ; là tomba ce héros, là Bauffremont et Galliffet conduisirent les escadrons décimés, arrachant au roi de Prusse l'exclamation fameuse :

— Ah ! les braves gens !

Malgré la distance, il me semble distinguer chaque coin de ce théâtre où sombra la France

impériale. Dans mes précédentes excursions sur le champ de bataille, je me suis pour ainsi dire imprégné de ces souvenirs. Et d'ici, sur ces hauteurs de Bellevue, les moindres détails du paysage, même dans les parties cachées, m'apparaissent avec une netteté singulière.

Douloureuse obsession à laquelle j'échappe en descendant la grande route jusqu'à l'ancien village de Torcy, devenu un vaste quartier industriel de Sedan, depuis l'établissement de la gare du chemin de fer sur cette rive de la Meuse. Des rues ont été tracées ; elles se relient par trois ponts à la cité historique.

Il est malaisé de se retracer l'aspect de Sedan au jour terrible où naquit sa renommée. Les remparts, qui n'offrirent pas même un dérisoire abri à nos troupes, sont tombés. Sur leur emplacement, de grands boulevards, des avenues, des rues larges et régulières bordées de hautes maisons en pierre de taille sculptée, de villas et de petits hôtels, ont complètement transformé l'aspect de l'ancienne capitale des Bouillon et des Turenne. Peu de grandes villes en France peuvent être comparées à Sedan pour l'aspect de majesté. Et cependant la commune a 20,000 âmes à peine, dont plus de 3,500 de garnison.

Un méandre de la Meuse, coupé par le canal de

navigation, entourait une prairie basse, enjambée par un pont de vingt arches ; celle-ci est devenue un quartier de la ville, limité par le beau boulevard Fabert, devant lequel s'étend le vert tapis des prés de Torcy. La Meuse est couverte de grands chalands apportant surtout la houille nécessaire aux usines.

La voie maîtresse de cette partie de Sedan est l'avenue Philippoteaux, longue de 1,500 mètres, reliant la gare à la place de Nassau, d'où part la route de Bouillon. Par l'élégance des constructions, cela rappelle les opulents quartiers de Roubaix, ville qui doit, comme Sedan, sa richesse à l'industrie lainière[1].

Aux deux tiers du parcours, sur la place d'Alsace-Lorraine, de beaux édifices ont été construits : caisse d'épargne, temple protestant, établissements charitables dus à M. Crussy, vaste collège, grille monumentale d'un jardin public. Au centre, un monument rappelle la bataille ; des bas-reliefs représentent les deux principaux épisodes : la défense de Bazeilles, la chevauchée de Floing. Sur l'une des portes du collège, un bas-relief montre Turenne enfant endormi sur l'affût d'un canon.

---

1. Sur Roubaix, voyez la 18e série du *Voyage en France*.

Ce trait de la jeunesse du grand capitaine n'est pas le seul souvenir dédié par sa ville natale : près du château princier où il naquit, se dresse la statue du maréchal, sur une place irrégulière, au cœur de la ville. En dépit des nouvelles voies, l'activité se porte toujours dans cet étroit espace entouré jadis de remparts, quartier aux rues larges encore, mais bordées de constructions très hautes. La place manquait aux habitants pour édifier de nouvelles demeures, ils durent surélever leurs maisons. A cette ampleur des édifices privés, le vieux Sedan doit de ne pas contraster trop avec les quartiers nouveaux.

Beaucoup d'équipages particuliers ou de voitures de place ; par là encore, Sedan a davantage l'aspect d'une grande ville que sa voisine Mézières-Charleville, dont la population est cependant plus considérable.

A travers ces artères va courir un tramway électrique ; en attendant, de petits omnibus conduisent aux faubourgs de Balan et du Fond-de-Givonne. Sur le terrain autrefois voué aux servitudes militaires, au delà du château fort dont les fossés profonds ne sont pas encore comblés, toute une ville de petites villas est née ; c'est, avec plus de grâce et d'agrément champêtre, un coin de banlieue parisienne des bords de la Marne. Partout

des jardins bien fleuris; chaque Sedanais doit avoir son coin de repos. Profitant de ce goût, une société philanthropique s'est fondée, pour donner aux ouvriers, moyennant un prix modique, un petit coin de terre qui arrache le travailleur au cabaret.

De ces quartiers fleuris et ombreux, on a sous les yeux toute la ville, entourée par les fumées sombres de ses usines. Sedan, en effet, est une cité industrielle considérable et c'est merveille qu'avec tant de manufactures elle ait su garder un tel cachet d'élégance.

XXI

SEDAN INDUSTRIEL ET SES ANNEXES

Une grève de tisseurs. — Le socialisme à la campagne. — Historique de l'industrie sedanaise. — Ses produits. — La mode et le drap de Sedan. — Balan. — Bazeilles. — Les dernières cartouches. — Les usines de Messempré. — Carignan. — Mouzon. — La vallée de l'Ennemanne. — La bouclerie de Raucourt.

Omont. Avril.

En 1891, au moment où la grève de Fourmies produisait une émotion si vive à cause des tragiques incidents survenus le 1er mai, une autre grève sévissait à Sedan, passant inaperçue malgré le nombre considérable des ouvriers en chômage. Le caractère particulier de cette suspension du travail était d'être plus rurale que citadine. L'ouvrier en fabrique de Sedan y resta d'abord étranger, mais les travailleurs des annexes, apprêteurs, tondeurs, teinturiers, en souffrirent cruellement.

En effet, l'industrie sedanaise a partiellement conservé le caractère d'autrefois. Le tissage mécanique n'a pas brutalement supprimé le métier à la

campagne. Entre la Meuse et la forêt des Ardennes plus de 3,500 métiers, dont près de 800 pour la draperie, battent dans les villages dont le nom évoque de si funèbres souvenirs de guerre : Balan, Bazeilles, Daigny, Givonne, Illy, Floing, Iges, Saint-Menges, Donchery, Mouzon, etc. « Ces ouvriers, écrivais-je en 1891, quand je parcourais la région en grève, sont tous gens du pays ; ils ont leur maison, leur jardin, un petit bout de champ planté en pommes de terre. » Grâce à cette aisance, la grève put durer sans trop de souffrances. Même un moment elle devint une sorte de sport, les décisions du comité des grévistes étaient transmises par pigeons voyageurs !

Cette tentative n'a pas été renouvelée, les ouvriers ayant obtenu satisfaction sur beaucoup de points. Les salaires, avant la grève, variaient de 2 fr. à 3 fr. par jour, le minimum est actuellement de 2 fr. 50 c., mais le taux le plus élevé est toujours de 3 fr. De même le salaire des tisseurs mécaniques, jadis de 3 fr. à 3 fr. 75 c., est monté à 3 fr. 50 c. et 4 fr. pour une journée de douze heures [1].

Comparativement à d'autres centres ouvriers,

1. Les femmes travaillent pendant neuf à dix heures et gagnent de 1 fr. 50 c. à 2 fr. 25 c. Les ouvriers d'apprêt reçoivent de 3 fr. 30 c. à 4 fr. 20 c. pour une journée de onze heures.

Sedan est donc favorisé pour les salaires, mais les industriels ne sont arrivés à maintenir le mouvement d'affaires qu'en modifiant profondément leur fabrication, en abordant des articles nouveaux, à prix plus bas. « Plus nous fabriquons de drap, me disait l'un d'eux, et moins est forte la valeur totale des étoffes sorties de nos ateliers. » Peut-être même la production est-elle hors de proportion avec les besoins de la consommation : il y a pléthore.

Depuis quelques années, d'ailleurs, la valeur des articles fabriqués est sensiblement égale ; en 1897 et en 1898 on l'a évaluée à 25 millions, pour un chiffre de 3,055,000 kilogrammes de draperie [1].

Sedan a donné son nom à une variété de draps fins dont la réputation égale celle des draps d'Elbeuf. Leur renommée est due à la création d'une manufacture, dite la Dijonval, avec privilège exclusif accordé par Louis XIV après la réunion de Sedan à la France. Grâce à des ouvriers amenés des Pays-Bas, elle produisait des draps noirs fins pour lesquels nous étions tributaires de l'Espagne

1. La fabrique de Sedan établit le prix moyen du mètre à 6 fr. 50 c., chaque mètre pesant 650 grammes. Ces chiffres s'appliquent aux draps proprement dits seulement, les feutres, qui prennent une importance considérable dans les usines de Sedan, Pont-Maugis et Mouzon, ayant une valeur moindre.

et de la Hollande. Le privilège s'étendit bientôt aux autres fabricants sedanais, jusqu'alors voués à la production des serges. Peu à peu la sergerie céda le pas aux articles qui ont porté si haut le nom de Sedan.

La prospérité dura longtemps, mais les dernières années de la monarchie furent funestes, le traité de commerce avec l'Angleterre en 1786 ayant fait immobiliser le tiers des métiers, qui occupaient 15,000 ouvriers[1]. Après la Révolution, la fabrique de Sedan se releva; elle était en pleine activité en 1870; à ce moment le chiffre annuel des affaires atteignait 33 millions. J'ai dit qu'il était actuellement de 25 millions, mais le nombre de mètres d'étoffe est autrement considérable, la production s'est fortement accrue; on compte dans le rayon sedanais 107,345 broches à filer, 481 métiers mécaniques et 783 métiers à la main. Les arrivages de laines oscillent entre 4 et 6 millions[2]. La plupart de ces laines sont expédiées par l'Australie; l'Autriche en envoie beaucoup aussi.

---

1. M. Henry Roux, dans ses *Souvenirs sedanais* et un *Abrégé de l'Histoire de Sedan*, a publié sur l'industrie sedanaise des notices qui m'ont permis de faire ce court résumé.

2. 1895 a vu arriver 3,673 tonnes, 1896 en vit 5,553 tonnes, 1897 reçut 4,147 tonnes et 1898 4,115 tonnes.

Jusqu'à ces dernières années, Sedan ne produisait que les draps noirs fins, auxquels elle a donné son nom ; elle en livre encore en quantité ; les qualités extra-fines valent de 15 à 20 fr. le mètre, les fines de 10 à 15 fr. ; une qualité dite intermédiaire varie entre 10 et 7 fr., enfin on cote comme étoffes à bas prix des tissus valant de 6 fr. à 2 fr. 50 c.

La mode réduisant chaque jour l'emploi de ces étoffes de luxe, Sedan a abordé depuis quelque temps des articles nouveaux, ses fabriques produisent des tissus analogues à ceux de Roubaix : vêtements et robes de femme ; elles ont enlevé aux Anglais le monopole des étoffes en fils peignés et en laine cheviotte ; enfin les articles pour livrée et pardessus drapés *apprêt Montagnac* et *drapé anglais* ont également pris une grande importance, les feutres pour bérets d'enfants et chaussures sont devenus une industrie considérable.

Cette transformation est imposée par la concurrence ; les tailleurs achètent aujourd'hui à un bon marché extraordinaire, parfois à 50 p. 100 au-dessous des prix d'autrefois sans qu'ils aient, d'ailleurs, diminué le prix des vêtements ; le consommateur paie, par exemple, un pantalon au prix d'il y a dix ans, malgré la baisse du drap en fabrique. On n'est arrivé à ces réductions qu'en augmentant la production mécanique au détriment

du tissage à la main. Celui-ci, jadis prédominant, n'occupait plus que 1,120 ouvriers à la fin de 1892.

La concurrence intérieure et le snobisme qui exige des tissus anglais auraient causé de grands embarras à la fabrique, si les industriels n'avaient d'importants débouchés à l'étranger. L'Allemagne et la Suisse, notamment, sont des clients assidus pour les beaux draps de Sedan. Mais, chez nous, pour les écouler, il faut leur donner le cachet britannique et même les vendre pour tissus anglais. « C'est une honte, me disait un fabricant, de faire de si beaux produits et de les présenter comme anglais ! » Beaucoup d'articles de Sedan vont en Angleterre, y reçoivent une marque britannique et rentrent en France pour la satisfaction des anglomanes.

Afin de satisfaire davantage ce goût, des manufacturiers ont fait venir d'outre-Manche un outillage spécial que les mécaniciens sedanais sont arrivés bientôt à construire aussi. On a fabriqué plus vite, mais toujours aussi bon et, malgré les charges excessives de la France, nous arrivons à placer ces produits d'apparence anglaise sur le marché anglais lui-même. Que de *tailors* parisiens vendent des tissus de Sedan sous des noms à consonances de Grande-Bretagne !

Malgré la grève de 1891 et sa durée, on peut considérer la population ouvrière de Sedan comme une des plus tranquilles de France, elle a le goût de l'épargne, à en juger par les beaux résultats de la caisse des retraites des ouvriers de Sedan, comptant 1,103 membres, dont 285 pensionnés et 65 demi-pensionnés. La passion des ouvriers pour le jardinage est aussi une excellente garantie de tranquillité. Profitant de ces tendances, une Sedanaise, Mme Hervieu, a fondé une œuvre d'un haut intérêt, la « Reconstitution de la famille par le travail de la terre ». Des champs loués aux abords de la ville ont été divisés en jardinets de dimensions variables, on a attribué ces parcelles en proportion du nombre de leurs membres à des familles pauvres, en même temps on leur donnait des semences de pommes de terre et de légumes, des engrais, etc., on encourageait les travailleurs par des récompenses. L'œuvre, fondée en 1891, avait, en 1897, donné des jardins à 90 familles, comptant ensemble 405 personnes. La dépense, couverte par des souscriptions charitables, s'est élevée à 1,730 fr. 35 c., location comprise, soit 4 fr. 27 c. par tête. Il y a là une institution que l'on ne saurait trop recommander, partout où les travailleurs ne peuvent jouir du bienfait de la cité ouvrière comportant un jardin.

Balan est un long village, prolongement d'un faubourg de Sedan. Quelques maisons s'alignent sur la route, mais l'agglomération principale est à l'écart, à la marge des prairies riveraines de la Meuse. Comme sa voisine Bazeilles, il a souffert de la bataille, mais a été reconstruit. Toute la route, plantée de grands arbres, fut arrosée de sang. Là se porta un des plus grands efforts des Bavarois contre l'armée française ; à l'entrée même de Bazeilles une inscription blanche sur une muraille noire est ainsi conçue : *A la dernière Cartouche.* C'est en effet la maison où le commandant Lambert et le capitaine Aubert s'immortalisèrent par la résistance que le tableau d'Alfred de Neuville a popularisée. La maison porte encore les traces de la lutte, éraflures de balles, impacts d'obus ; on a dû en reconstruire des pans. C'est maintenant un musée où sont recueillis des milliers d'objets ramassés sur le champ de bataille. La chambre du premier étage est restée telle que l'a rendue le célèbre tableau.

Sauf quelques ruines de jour en jour moins nombreuses, rien ne rappelle le grand désastre, une souscription publique ayant permis de reconstruire le bourg. Mais sur la place publique une pyramide massive a été élevée à la mémoire des officiers, soldats et habitants de Bazeilles tués

pendant le combat. Dans le cimetière un ossuaire surmonté d'une aiguille de pierre renferme les ossements retrouvés sur le champ de bataille. Les funèbres débris sont répartis sur les côtés de galeries.

Une voiture me conduit à la Moncelle d'où je suis allé revoir le lieu où tomba Mac-Mahon, puis à Francheval et Pourru-aux-Bois, par la route que suivirent les colonnes allemandes dans le grand mouvement enveloppant auquel nul ne songea à s'opposer sérieusement, malgré les facilités offertes par le sol. Il y a là une série d'ondulations, de ravins, de bois sur lesquels on aurait pu s'appuyer. La blessure du maréchal, en privant l'armée de son chef, avait enlevé toute unité à une défense déjà bien compromise.

Les vallons formant cette suite d'obstacles descendent de la forêt frontière. Le Rulle, ou ruisseau de Rubécourt, vient par l'espèce de défilé fermé par Villers-Cernay, le Magne, coule au pied de Francheval ; un autre ruisseau passe à Pourru-aux-Bois et à Pourru-Saint-Remy. Profondément creusé, chaque vallon semble former les lignes successives d'une défense. On ne sut pas en tirer parti.

De grandes cultures de céréales, des prés, des

bosquets de bois, au nord la masse sombre de la forêt : tel est l'aspect de ce pays jusqu'à Escombres et Messincourt. Ce dernier village domine un val où coule le ruisseau de l'Aunois. Là, à 1,000 mètres à peine de la frontière, sur le territoire de Pure et d'Osnes, est un groupe considérable d'usines. Laminoirs, tréfileries, pointeries, constituent un centre industriel assez puissant pour qu'un chemin de fer ait été construit ; il le relie à la gare de Carignan.

Comptant trouver un train j'ai renvoyé ma voiture, mais la ligne de Messempré a un seul convoi par jour et il vient de partir. Je dois descendre à Carignan à pied ; la route est courte d'ailleurs, 6 kilomètres, sans aucun intérêt, hélas !

Un chemin de traverse conduit dans la partie haute de la petite ville au nom piémontais de Carignan. Elle s'appelle ainsi depuis 1662 seulement. A cette époque, donnée à la maison savoisienne de Carignan, elle prit le nom de son nouveau prince, abandonnant par ordre celui d'Yvois, de romaine origine.

Yvois fut une forte ville ; ses fortifications ont disparu plus complètement que celles de Donchery, mais le site était plus militaire ; un large ravin formait fossé. Des débris de courtines et de bastions le dominent encore et donnent fière mine

aux abords de l'humble cité. Tout un ouvrage, resté debout, est enveloppé de lierre.

Carignan, malgré quelques fumiers entassés devant les portes, est d'avenante apparence. Les rues larges ont de nombreux magasins, l'industrie, assez active, ne s'y révèle point par la fumée et le bruit. Les établissements industriels sont relégués derrière la gare.

Par un chemin souvent défoncé, mais tracé selon une ligne rigide, reste de la voie romaine de Reims à Trèves, je suis venu à Mouzon prendre le train de Remilly et Raucourt. C'est une petite ville aimable et coquette, enfermée au pied de hautes collines, entre deux bras de la Meuse dont un a été canalisé. Du côté de Carignan on accède au canal par une porte de l'ancienne enceinte fortifiée. La voie navigable franchie, on pénètre dans une bourgade somnolente, groupant ses toits bleus autour d'une vaste église aux allures de cathédrale dont les hautes voûtes, la double galerie, le chœur majestueux retiennent longtemps le visiteur.

Mouzon a d'ailleurs de nombreux débris d'un passé héroïque ou religieux : abbaye, voûtes sombres, débris de remparts donnent quelque caractère à cette menue villette peuplée de 1,750 ha-

bitants dont une grande partie sont cultivateurs. Un long faubourg bâti sur la voie romaine, dans la direction de Reims, est uniquement composé de maisons rurales. Ses larges trottoirs sont couverts d'énormes tas de fumier répandant une violente odeur alcaline, le purin s'écoule avec abondance dans les ruisseaux. La somme annuelle perdue dans les Ardennes et la Lorraine par cette ostentation d'avoir un gros tas d'engrais devant sa porte doit être énorme. A côté du fumier sont rangés le bois à brûler et les voitures. Devant chaque demeure s'ébroue quelque poulain en liberté.

De la gare de Remilly, sur la Meuse, se détache un tronçon de chemin de fer destiné à relier Sedan à Raucourt, gros bourg qui est, en France, le centre principal pour la *bouclerie*, c'est-à-dire la production des boucles pour la sellerie, les vêtements, la carrosserie, etc. Toute la vallée de la claire riviérette d'Ennemanne est devenue une rue de fabriques. Il y a bien quelques prés, des oseraies, mais peu à peu tout le thalweg est occupé par des ateliers, des barrages, des chenaux de dérivation. Grâce à ce captage des eaux, l'Ennemanne joue un rôle industriel considérable ; ses 8 kilomètres de cours présentent une anima-

tion incessante. Pour Sedan elle file et tisse la laine ; à Angecourt elle fait mouvoir les machines qui fabriquent les mors et les éperons, à Haraucourt elle fournit une partie de la force motrice aux ateliers préparant l'outillage des usines de la région. Tous ces établissements se sont rapidement accrus, l'actif ruisseau n'a pu suffire à la force motrice, il a fallu avoir recours à la vapeur. De hautes cheminées apparaissent autour de Haraucourt, village bâti sous l'amphithéâtre d'un cimetière aux tombes blanches. Les usines sont plus nombreuses encore à Raucourt, chef-lieu du canton qui se glorifie, dans le *Bottin*, de posséder la plus importante fabrique de boucles du monde.

Raucourt par l'aspect grisâtre de ses constructions, ses vastes usines, les fumées planant sans cesse, est un des sites les plus industriels des Ardennes. J'y parviens le matin à l'heure de la rentrée des ateliers et retrouve les physionomies des villes ouvrières du Nord. Un très grand nombre de travailleurs s'arrêtent au passage dans un cabaret et s'y font servir un verre d'eau-de-vie.

La production de Raucourt est presque exclusivement composée de boucles, d'agrafes, d'articles pour les bretelles, les ceintures, les jarretières, les carniers, les brides, etc. A livrer ces accessoires de sellerie, les fabricants ont été amenés à

faire de la quincaillerie pour sellerie : mors, éperons, œillères, etc. Les pièces détachées de vélocipèdes commencent à figurer sur les cartes d'échantillons.

La bouclerie, jadis industrie familiale, a pris une grande extension à partir de 1830 et est demeurée en quelque sorte le monopole de Raucourt, sous le nom de bouclerie de Sedan. Les produits des usines de Raucourt sont répandus dans le monde entier, mais toujours sous le patronage de la cité voisine. Cette commune, peuplée de moins de 1,800 habitants, est donc pour l'industrie française un centre des plus intéressants et des plus considérables.

XXII

DE L'ARGONNE EN CHAMPAGNE POUILLEUSE

Le chemin de fer de la vallée de la Bar. — Omont. — Le Chesne-Populeux et son défilé. — Le canal des Ardennes. — Dans la vallée de l'Aisne. — Attigny, ses souvenirs mérovingiens et carlovingiens. — La vallée de la Suippe. — Val-des-Bois, Pont-Faverger et Suippes.

Saint-Hilaire-au-Temple.

Raucourt, jadis impasse pour les chemins de fer, vient d'être doté d'une ligne destinée à relier Sedan à Vouziers. Mais on aurait tort d'appeler communication *rapide* ce chemin de fer « tortillard », où le seul train accomplissant tout le trajet de 49 kilomètres met deux heures et demie à deux heures trois quarts pour l'effectuer. C'est pourtant un progrès sur l'ancienne voie. Le chemin de fer évite les monotonies d'une route qui, en somme, offre peu de variété, malgré la traversée d'un des « défilés » de l'Argonne.

La petite ligne gravit par de fortes rampes la colline de Maisonville et, rapidement, descend vers la Bar par le ravin de Dionne. Voici la

vallée herbeuse, très large, où la Bar déroule des eaux calmes, côtoyées par le canal des Ardennes. Ici, les collines se rapprochent, leurs pentes raides sont exploitées par les carriers; au-dessus du château de Chemery, on voit l'ouverture des galeries où l'on extrait la pierre pour Sedan et Vouziers. Le port, situé à Malmy, et le chemin de fer embarquent en quantité les produits de cette exploitation. Plus importantes encore sont les carrières de Connage et, sur les collines, de Bulson, où l'on extrait les meilleures pierres de taille du pays. La roche, comme celle de Dom-le-Mesnil, près de l'embouchure de la Bar dans la Meuse, est ce calcaire oolithique jaunâtre qui donne un aspect fauve aux constructions monumentales des villes ardennaises, quand le crépi n'a pas recouvert les murs. Charleville, Mézières, Sedan, sont entièrement sorties des collines riveraines de la Bar et de la Meuse, proches du confluent.

La Bar est infime par comparaison avec la largeur de sa vallée, son lit étroit est à l'écart des collines riveraines, sauf aux étranglements formés par les contreforts de l'Argonne. Cette région de collines boisées, dont Dumouriez fit, en 1792, une barrière bientôt tournée, commence en effet ici, par le massif de hauteurs compris entre la Bar et la Vence. Le village d'Omont, au fier aspect féo-

dal, est, de ce côté, comme la sentinelle préposée à la garde de ce rempart — trop ébréché — dressé entre la Meuse et le bassin de la Seine. Pauvre chef-lieu de canton de 300 habitants, Omont est une cité déchue ; elle était encore peuplée de 600 âmes au commencement du siècle. Elle tirait son importance de sa position militaire. Assise sur un promontoire abrupt, presque isolé, défendue par un château, elle était pour l'Argonne occidentale un point de refuge et de défense. La forteresse vit un des faits populaires de la vie de Henri IV. Le roi, au moment où ses troupes allaient donner l'assaut, eut la fantaisie de pointer lui-même une pièce et de faire feu. Le boulet emporta le commandant de la place, son lieutenant et un enseigne. La garnison, effrayée, n'attendit pas l'attaque et ouvrit les portes. L'aventure a tiré de l'oubli le nom de ce petit chef-lieu seigneurial.

La Révolution, en réduisant Omont à son modeste rôle actuel, lui enleva une partie de ses habitants. Depuis lors, le bourg se dépeuple sans cesse ; il est trop loin des lieux de passage et trop haut perché pour attirer le commerce. Poix-Terron, sur la Vence, et le chemin de fer de Reims-Mézières, Vendresse, sur la Bar, attirent le peu d'activité de cette région purement agricole, mais où le sol est médiocrement fertile.

Aussi une partie de la population émigrait-elle jadis pour faire du colportage. M. Hubert signale encore, vers 1856, les Omontois allant échanger des harengs salés contre de vieux chapeaux et des débris de ferraille. De là encore partaient les marchands de clous appelés *galvaudiers*. Ces pittoresques commerçants ont dû aller grossir les centres ouvriers de la vallée de la Meuse ; le canton a perdu près de 1,800 âmes depuis 1870 [1].

Le pays est charmant ; de hautes collines, les belles futaies et les taillis giboyeux de la forêt de Mazarin lui donnent un grand caractère. N'était la moindre transparence du ciel, on pourrait se croire parfois en Touraine ; ainsi en a-t-on l'impression à la Cassine, où les restes d'un couvent de Cordeliers et l'église méritent d'être vus. De l'autre côté des bois, Sauville est dans une campagne riante, aux pentes douces couvertes de vergers s'abaissant, par ressauts, jusqu'à la vallée du ruisseau des Prés, dont le thalweg a été transformé en un long étang de 4 kilomètres, très étroit, destiné à alimenter le canal des Ardennes.

Celui-ci débouche plus au sud dans la vallée de

1. Il avait 6,927 habitants en 1856 ; 6,220 au moment de la guerre et en renferme aujourd'hui 4,551 répartis en 14 communes. C'est un des coins de France où la dépopulation est le plus rapide.

la Bar. Il vient traverser la bourgade du Chesne, fameuse dans la campagne de 1792 sous le nom de Chesne-le-Populeux, à cause d'un hameau-faubourg. Le sol est si plat dans cette partie de l'Argonne, que le bief de partage du canal a plus de huit kilomètres de développement, de Sauville au Chesne. Ce dernier bourg est exactement à la ligne de faîte, les collines de l'Argonne semblent partout former un obstacle entre lui et l'Aisne ; mais, près du Chesne, s'ouvre une dépression allant aboutir vers un vallon parcouru par un affluent de l'Aisne, ruisseau descendu de Marquigny et atteignant l'Aisne à Semuy. La pente est considérable, le Chesne est à 108 mètres au-dessus de l'Aisne et le parcours atteint 9 kilomètres seulement. On a donc multiplié les écluses ; pour descendre à l'Aisne, il faut vingt-sept fois entrer dans un sas.

J'ai suivi le chemin de halage pour visiter cette belle œuvre d'hydraulique. Le Chesne, au point de départ, est un gros bourg assez vivant, grâce à la batellerie et au commerce de l'osier. Le chemin de fer, si imparfait soit-il, lui apporte une source nouvelle d'activité. L'église était autrefois entourée de murs et de fossés, on y parvenait par un pont-levis ; c'était le refuge pendant les guerres. La bourgade a des armoiries : une colombe

descendant du ciel et portant une ampoule de verre. D'après une tradition, les gens du Chesne auraient retrouvé la sainte ampoule de Reims un moment perdue. En récompense, ils avaient une délégation présente au sacre des rois de France et celle-ci recevait en cadeau le plus beau cheval monté par le Souverain pendant la cérémonie. Les lettres patentes accordant ce privilège faisaient en outre remise des droits sur les boissons en faveur du Chesne. Aujourd'hui cette commune paie, comme les autres, les impôts de consommation.

Le canal, traversant une région nue, atteint bientôt l'espèce de gorge dans laquelle sont Montgon et Neuville. Une papeterie, quelques moulins utilisent la force motrice des chutes. La navigation est active. A chaque instant, on rencontre les bateaux ardennais portant surtout les charbons belges et les matériaux d'empierrement extraits des gorges de Meuse et, venant de l'Aisne pour aller vers l'Ardenne, les péniches du Nord chargées des charbons d'Anzin et du Pas-de-Calais.

Remplissant ainsi la gorge étroite de ses biefs sinueux, le canal atteint l'Aisne à Semuy : désormais il reste le compagnon fidèle de la rivière et souvent se confond avec elle.

La vallée de l'Aisne, un instant charmante vers Mont-de-Jeux et le grand moulin de Saint-Irénée, s'élargit et perd son caractère ; mais les terres ondulées qui s'étendent au nord de Saint-Lambert, vers Tourteron, et forment le petit terroir appelé la Saumeline, passent pour les plus riches du département. Les cultures, les vignes, les prés, donnent, en effet, une idée d'opulence. Le climat est désormais plus doux, on en juge par la vigne : inconnue vers la Bar et la Meuse, elle est ici en pleine vigueur. Le ciel est aussi plus transparent, il y a d'autres effets de lumière.

Très ample s'étend la vallée ou plutôt la plaine. Au milieu de l'immense bassin, du haut du coteau où Saint-Lambert groupe gentiment ses maisons, je découvre une bourgade assise au bord de la rivière. Tout autour, sur les collines éloignées, des villages où se mêlent bizarrement des toits de tuiles d'un rouge vif et d'autres couverts des ardoises violacées des Ardennes, s'étalent largement. La ville, Attigny, aujourd'hui bien humble, a joué un rôle important dans notre existence nationale. Les rois mérovingiens y eurent une de ces capitales mi-cité, mi-campement ou rendez-vous de chasse, où l'atavisme barbare leur faisait trouver plus de charme que dans les centres des Gallo-Romains, leurs victimes.

Rien dans l'aspect d'Attigny, aux abords, ne rappelle ce lointain passé. Des cheminées d'usine, une fabrique de sucre, une avenue pavée et boueuse, évoquent plutôt l'idée de quelque bourg de Flandre ou d'Artois. Cette « avenue de la gare » est bordée de maisons de torchis bardées de planches. Plus avenante est la ville proprement dite, de l'autre côté de l'Aisne et du canal ; le torchis est dissimulé sous les couleurs claires du badigeon et donne un riant aspect à cette humble villette qui a remplacé par un hôtel de ville « monumental » d'antiques halles en charpente. La vieille maison commune reste debout, édifice vénérable s'il en fut, car les substructions sur lesquelles la Renaissance a élevé un élégant pavillon passent ici pour être celles du palais des rois francs. L'empereur à la barbe fleurie y aurait résidé : on l'appelle maison de Charlemagne ; à côté est un café Charlemagne ; le campanile couvert en ardoises noires porte, tracée en ardoises violettes, une couronne impériale. Des plaques de bronze rappellent les grands événements dont le palais franc fut le théâtre : la mort de Chilpéric, une cour plénière de Pépin, une assemblée générale de la nation convoquée par le même prince, le baptême de Witikind et de ses Saxons devant Charlemagne, un colloque de rois, la pénitence

publique subie par Louis le Débonnaire en signe de repentir pour la mort cruelle de son fils Bernard.

L'église actuelle n'est point celle où se déroulèrent ces événements. Le moyen âge voulut d'autres fenêtres que les arcades romanes, d'autres voûtes que les coupoles. On ne peut dire si les architectes gothiques ont eu raison en détruisant la basilique antique, mais l'œuvre dont ils dotèrent Attigny est charmante, malheureusement défigurée par une de ces abominables façades classiques qui semblaient superbes aux yeux des « gens de goût » au siècle dernier.

Au demeurant, Attigny ne retient pas longtemps le visiteur, mais il faut attendre les trains pour la quitter. J'emploie mon séjour forcé à déjeuner ; le plat de résistance est une salade au lard. Je m'aventure avec méfiance sur ce produit de la cuisine « axonnienne » ; en somme, c'est mangeable.

Je poursuivrai une autre fois la visite de l'Argonne[1], aujourd'hui je suis attendu dans la Champagne pouilleuse, où je dois visiter la héronnière du Grand-Écury pendant la période intéressante

1. 21e série du *Voyage en France*.

de l'existence de la colonie. J'aurais traversé le plateau champenois, d'Attigny à Suippes, si la carte ne me montrait une telle succession de pinèdes, de landes et de cultures moroses; je me résigne à gagner Suippes par la vallée de sa rivière. Le chemin de fer y pénètre à Bazancourt. Me voici donc en wagon à travers les larges paysages de l'Axonne. La ligne d'Amagne remonte au nord; on voit un instant Charbogne, son vaste château flanqué de tourelles a du caractère; au delà, parmi des vergers et des jardins luxuriants, apparaît Alland'huy, dominé par la haute tour romane, aux fenêtres géminées, d'une église dont la nef est de la belle époque ogivale. En face, sur une butte isolée, est la chapelle de Montmarin, au campanile effilé. Puis, jusqu'à la gare d'Amagne, c'est la campagne plantureuse et banale. Le chemin de fer longe ce village aux grandes fermes empuanties par l'odeur aigre de la pulpe de betteraves, amenée d'une sucrerie voisine.

Le train de Reims m'emmène jusqu'à Bazancourt, par Rethel et le haut plateau couvert de pins où la Retourne aux eaux limpides creuse son sillon verdoyant, à travers les cantons de Machault et de Juniville. A Bazancourt se détache la ligne de Bétheniville, jadis simple voie d'intérêt local

reliant Reims aux usines de la Suippe et devenue, depuis la guerre, une ligne stratégique à double voie, permettant de conduire les troupes à Apremont, au cœur de l'Argonne.

Il n'y a pas de train avant une heure ; j'ai donc le temps de gagner Warmériville et d'apercevoir au passage la belle usine du Val-des-Bois, célèbre dans le monde catholique par l'organisation religieuse des ateliers.

Le chemin longe la Suippe aux ondes cristallines encore, malgré les manufactures de ses rives. Des arbres, de l'eau, c'est d'une fraîcheur d'autant plus exquise, au sein de ces plaines crayeuses où le soleil se réverbère d'aveuglante façon.

Dans cette verdure s'étale, très propre, le village d'Isle-sur-Suippe, large rue en travers de la vallée. A moins d'un kilomètre, au milieu des prairies et des plantations d'arbres aquatiques, de belles fabriques, aux constructions élégantes, animent le paysage : c'est le Val-des-Bois, l'établissement de MM. Harmel[1]. Un instant j'ai la tentation de sonner, la crainte d'être éconduit m'arrête ; d'ailleurs voici l'heure du départ, j'ai à peine le temps de gagner la station de Warmériville.

---

1. Depuis que ces lignes étaient écrites, M. Harmel, fondateur du Val-des-Bois, est mort.

Le chemin de fer remonte la Suippe, au fond d'une vallée mollement accusée, les pentes fuyantes sont couvertes de pins. Parfois les terres s'exhaussent ; aux abords des villages, elles se montrent sinon plus fertiles, du moins mieux cultivées ; ainsi, vers Heutrégiville et Saint-Masmes, la navette en fleurs met des nappes d'or entre le vert tendre des blés et le vert plus sombre des pins. Courte saison de grâce champêtre pour cette Champagne blanche. Saint-Masmes possède une grande filature de laine. La vallée tout entière, grâce aux eaux de la Suippe, est une annexe de Reims ; deux centres de fabriques y sont nés : Pont-Faverger et Béthenivillle, dont la population dépasse de beaucoup celle de Beine, chef-lieu du canton, situé à l'écart sur le plateau, au cœur de la plus géométrique des clairières circulaires maintenues dans les pinèdes par le rayonnement des cultivateurs au delà du village [1]. L'industrie a complètement déplacé les zones d'influence.

Pont-Faverger, le plus considérable des centres de la vallée, relié à la gare par une belle avenue,

1. Beine a 775 habitants, Bétheniville en compte 1,495 et Pont-Faverger 2,092. De même le canton de Bourgogne a pour chef-lieu un village de 780 habitants et compte 6 communes en ayant plus de 1,000, dont Warmériville (Val-des-Bois) avec 2,358 et Bazancourt, autre centre industriel, 1,315.

est un type parfait des villes champenoises construites en poutrelles et torchis et couvrant un vaste espace. Les usines filent et tissent la laine, comme celles du bourg de Bétheniville, assis au confluent de l'Arnes. Ses pâtissiers fabriquent en grand le biscuit de Reims.

Une voiture me conduit à Suippes. Route monotone ; la rivière coule dans la plaine étalée à la base des grandes ondulations du camp de Châlons. Pas d'ombre, le chemin se tient loin des arbres qui bordent le flot clair. Les villages s'allongent à l'infini, leurs baraques de torchis s'entourent d'arbres et de jardins. Sur la carte, Auberive a l'apparence d'une ville de 4,000 à 5,000 âmes et il y en a 400 à peine. De même, Saint-Hilaire-le-Grand et Jonchery sont des hameaux. Il faut atteindre Suippes pour trouver une agglomération un peu considérable. Il y a là 3,000 habitants. De hautes cheminées d'usine, de nombreuses maisons neuves en briques indiquent un centre vivant et prospère. De tous les groupes ouvriers de la Suippe, celui-ci est le plus considérable, c'est la principale annexe de Reims. Avant la transformation du goût, Suippes était déjà un centre industriel ; on y faisait des étoffes communes à l'usage des troupes, appelées *enver-*

sins, ses jarretières en laine et soie « étaient fort estimées », nous dit Vosgien.

Suippes, fortifiée jadis à cause de sa situation sur la route de Châlons à Verdun à travers l'Argonne, déborde au delà de ses débris de remparts. Murs et fossés sont entourés de jardins, les campagnes sont cultivées avec soin. Nulle part, mieux que dans cette partie de la Champagne pouilleuse, on ne peut admirer ce que le cultivateur a su faire d'un terrain réputé pour son aridité.

Le chemin de fer de Châlons à Verdun a beaucoup contribué à cette transformation, en ouvrant des débouchés à l'agriculture et en lui conduisant les engrais nécessaires à ce sol maigre et sec[1].

1. J'étudie plus complètement la transformation de la Champagne pouilleuse dans la 21e série du *Voyage en France.*

XXIII

LA HÉRONNIÈRE DU GRAND-ÉCURY

Une page de Toussenel. — Les hérons de la Somme-Soude. — Jâlons-les-Vignes. — Le château de Saint-Georges. — M. de Sainte-Suzanne et sa colonie. — Visite aux hérons. — Les nids. — Les corbeaux et les œufs de hérons. — Mœurs de la colonie. — Arrivée et départ. — M. Lécuyer. — Patience d'un naturaliste.

Fère-Champenoise, 8 avril.

Toussenel a décrit, dans une de ses plus curieuses pages, la héronnière du Grand-Écury, dernière des colonies de ces échassiers dans notre pays, où elles étaient si nombreuses jadis. L'auteur du *Monde des oiseaux* m'avait inspiré un vif désir de visiter le parc où, chaque année, les hérons reviennent prendre possession de leurs nids. Mais à Châlons, où je m'informais des moyens d'accès, on me répondit que l'entrée était rigoureusement interdite. J'ai écrit à M. le comte de Sainte-Suzanne, propriétaire du château ; il m'a fort gracieusement répondu et promis de m'aviser dès l'arrivée des hérons. En attendant, il m'envoyait

la notice publiée sur la *Héronnière d'Écury et le héron gris*, par M. Lécuyer, le savant ornithologiste de Saint-Dizier.

M. de Sainte-Suzanne a tenu parole. Une lettre m'est parvenue hier, au cours d'une excursion dans l'Argonne ; elle m'annonçait l'éclosion des premières couvées et me conseillait une visite immédiate. Et je partais aussitôt pour Jâlons-les-Vignes, gare desservant le château de Saint-Georges.

Jâlons-les-Vignes est un gros village, assis à l'entrée de la Somme-Soude dans la vallée de la Marne. Son église ogivale est fort belle dans sa vétusté, le clocher roman, d'un style très pur, est un bel accident dans le paysage fort banal de cette partie de la Champagne ; le porche, en forme de cloître, les voûtes à nervure, les chapiteaux, font de ce temple un des beaux édifices du Châlonnais.

La Somme-Soude vient de traverser de vastes marais dont elle réunit les eaux dans son lit assez large et rapide. Ces marais obligent le chemin à faire un grand détour par Aulnay pour parcourir un plateau jadis aride, mais aujourd'hui transformé. Le sol crayeux porte de belles récoltes de blés et de fourrages artificiels, trèfle et sainfoin.

Un moment, on cultiva en grand la betterave à sucre pour une usine locale; celle-ci est fermée, le peu de racines encore produites est envoyé à la sucrerie de Sermaize.

Aux abords d'une ferme, voici le premier héron ; il passe au-dessus des toits, d'un vol lourd, ses longues pattes jointes en arrière, les ailes battant l'air d'un mouvement dont le mécanisme est en quelque sorte visible. Me voyant arrêté à contempler l'oiseau, un laboureur engage la conversation et me raconte à sa façon l'origine de la héronnière : Un comte de Sainte-Suzanne aurait acclimaté les échassiers pour faire la chasse aux couleuvres, fléau de la contrée. Si nombreux étaient les serpents qu'ils pénétraient partout ; la nuit ils entraient dans les maisons en passant sous les portes et allaient se blottir dans les endroits chauds. « Voulait-on mettre son soulier? On découvrait un reptile au fond ! »

En réalité, la héronnière de la Somme-Soude, une des trois dont M. Lécuyer signale l'existence[1], remonte à des temps fort reculés. Depuis qu'il y a des hérons en Europe, les marais de la Somme-

1. Les autres sont à Guipavas, dans le Finistère, et dans la Camargue. J'ai moi-même signalé la présence de hérons au bord du Rhône, bien au nord de la Camargue, à une époque où j'ignorais la rareté de ces gîtes (*Voyage en France*, 7e série, page 267).

Soude, riches en rats d'eau, crapauds, grenouilles, couleuvres et autres proies, ont été habités par les échassiers. Quoi qu'il en soit, on peut remonter à plus de cinq cents ans en trouvant des preuves historiques de son existence. M. de Sainte-Suzanne possède des titres de 1383 dans lesquels il en est fait mention. Les hérons étaient là en compagnie des outardes et des cigognes, encore communes il y a cinquante ans.

Sans les soins de la famille de Sainte-Suzanne, les hérons de la Somme-Soude auraient subi le sort de ces autres oiseaux. Dans le parc soigneusement clos, la colonie a pu vivre en paix, préservée des attaques irréfléchies de l'homme, si l'on n'a pu la mettre à l'abri de ses ennemis, les corbeaux et autres destructeurs d'œufs.

Le château de Saint-Georges est enfoui dans la verdure du parc. C'est un coquet édifice, aux assises alternées de briques et de pierre blanche se mirant dans l'eau limpide d'une douve. Le parc est superbe ; une avenue d'épicéas, longue de plus de 500 mètres, le traverse. Mais les hérons ne s'installent pas sur ces arbres à feuilles persistantes, ils préfèrent les essences à feuilles caduques : chênes, frênes, peupliers, même les saules, qui atteignent ici de grandes proportions. Sur ces ramures irrégulières, il est bien plus facile de

construire un nid que sur les palmes droites des conifères et le héron peut plus facilement se mettre à l'abri des écureuils, grands dérobeurs d'œufs.

M. de Sainte-Suzanne, absent de Saint-Georges, a chargé son garde de me faire les honneurs de la héronnière. Sous une pluie d'orage qui s'annonce violente, nous allons aussitôt dans le parc. A l'extrémité de l'avenue d'épicéas, mon guide me fait pénétrer dans un massif de grands arbres et me montre au sommet, entre les branches où la sève commence à faire gonfler les bourgeons, des sortes de boules noires semblables à de grosses touffes de gui. Ce sont les nids. A notre approche, un grand remue-ménage se fait là-haut, les oiseaux effarés s'échappent et volent avec inquiétude au-dessus des ramures. Le nombre des nids varie ; beaucoup d'arbres en ont un seul, mais d'autres en ont plusieurs ; voici, sur un chêne, cinq de ces aériennes demeures ; plus loin, nous en comptons treize. Un nid est à terre, renversé par le vent ; il se compose de brindilles ou de baguettes enfermant un peu de roseaux et de terre.

La superficie couverte par les arbres à nids n'est pas moindre de cinq hectares. Aussi notre présence n'est-elle pas devinée par toute la colonie. Nous restons immobiles, et bientôt les hôtes re-

viennent en poussant un cri aigu ; ceux qui sont restés au nid s'envolent à leur tour. En prêtant l'oreille, on entend distinctement les petits hérons réclamer leur nourriture.

Tous ne sont pas éclos encore, il y a bien des œufs et ils sont convoités par les corbeaux. Si les deux parents sortent à la fois, fût-ce pour aller sur une branche voisine, on voit aussitôt un corbeau accourir, s'emparer d'un œuf et en dévorer le contenu, liquide encore ou poussin déjà formé.

Je puis assister à l'un de ces petits drames. Nous avons débouché au bord d'un large ruisseau faisant trouée ; à notre vue, des parents se sont sauvés du nid, un corbeau est arrivé et s'est emparé d'un œuf. Comme pour nous narguer, il laisse tomber à nos pieds la coquille d'un vert tendre. Ces corbeaux ne résident pas en bande, ce sont des solitaires, ne vivant que de pillage ; il y en a une douzaine en tout dans la héronnière et l'on n'a pu s'en débarrasser.

Dans un des arbres, la tête prise entre deux branches formant fourche, se balance le cadavre d'un héron. Soit en fuyant, soit à la suite d'un combat, l'animal au long bec emmanché d'un long cou s'est ainsi étranglé.

Partout des coquilles jonchent le sol, jetées par les parents après l'éclosion.

Sauf le nid tombé à terre et en partie détruit, je n'ai pu en voir de plus près; il aurait fallu grimper dans les arbres. Le garde, qui les a examinés après le départ de la colonie, me dit qu'ils ont en moyenne 80 centimètres de diamètre, parfois plus d'un mètre. M. Lécuyer en a porté un au Jardin d'acclimatation; le volume était tel que le chef de gare ne voulait pas le laisser installer dans le wagon.

Ces nids sont chaque année réparés par les hérons. Les oiseaux arrivent dans les premiers jours de février, par bandes comprenant de dix à cinquante animaux; ils s'accouplent et prennent possession de leurs demeures, qu'ils remettent en état; ceux qui n'avaient pas d'habitation en construisent une. A la fin du mois, la population est au complet, il y a environ 200 ménages. Cette année, grâce à la douceur de l'hiver, les choses sont allées rondement; le garde a reconnu des jeunes dès le 24 mars.

Dès que les héronneaux seront en état de voler, en juillet, la colonie quittera les parages hospitaliers du Grand-Écury, mais si la nourriture était abondante elle resterait plus longtemps; un été où les souris pullulaient, les hérons leur firent jusqu'en septembre une chasse acharnée.

Si vastes soient-ils, les marais de la Somme-

Soude ne sauraient suffire à la nourriture de toute cette peuplade ; les hérons vont très loin, jusqu'à Ablois-Saint-Martin, au milieu des forêts d'Épernay et d'Enghien, où de vastes étangs offrent d'abondantes captures, jusqu'à Sainte-Menehould, vers l'Argonne ; purgeant le pays de rongeurs, de batraciens, d'ophidiens et autres reptiles. C'est, par profession, un animal utile ; il est bien à regretter que les régions où les serpents abondent, comme la Haute-Marne, par exemple, n'aient pas su conserver leurs héronnières.

Patiemment, le héron attend sa proie durant de longues heures. Mais pour ses petits, il se hâte dans sa chasse, avale à moitié ses victimes : limaces, vers, souris, salamandres, etc., les garde dans son œsophage et, arrivé devant son nourrisson, ouvre le bec ; le héronneau fouille ainsi dans le gosier de son père ou de sa mère pour prendre sa nourriture.

En dehors de ces petits animaux, le héron laisse ses voisins tranquilles. On a pu voir, sur un arbre peuplé de hérons, un nid de buses et, au-dessous, un nid de grives, sans que la colonie jugeât à propos de se débarrasser des intrus.

Cet animal paraît susceptible d'être apprivoisé, mais on ne peut refréner son instinct migrateur. Le garde de M. de Sainte-Suzanne ayant pris un

jeune héronneau, l'avait élevé et lui laissait cependant faculté de retourner au gîte. Chaque matin, il venait chez le garde et prenait du poisson dans sa main. Un jour on lui donna un gros rat, il ne put venir à bout de sa proie; on le vit alors aller plonger le rongeur dans l'eau; celui-ci, une fois mouillé, put être avalé sans peine. Vers juillet, le héron s'en fut avec les autres; on espérait son retour l'année suivante, mais il ne reparut pas chez le garde.

Voilà ma visite à la héronnière; il faudrait la patience d'un naturaliste pour en étudier les habitants. M. Lécuyer eut cette patience, il a dénombré les nids, pesé l'animal — environ 1,400 grammes — mensuré par des centaines de chiffres chaque partie du corps. Il a même éprouvé le coup de bec du héron, ce bec de 15 à 16 centimètres de long, de 13 de tour, « solide comme le fer, pointu et effilé comme l'épée »; emmanché sur la tête, il a l'aspect d'un pic, le cou a 40 centimètres de long et permet de lancer tête et bec comme une massue à un mètre à la ronde. Le savant naturaliste voulut montrer un héron à ses enfants: l'animal, brusquement, projeta son bec vers un de ses yeux et faillit le crever. « J'en avais plus appris qu'en des années avec des livres »,

dit M. Lécuyer, faisant allusion à l'habitude du héron de viser son ennemi à l'œil, chien ou oiseau de proie.

Le héron, bien doué pour l'attaque, ne l'est pas moins pour le dépeçage ; le bec est muni de tranchants fonctionnant comme des ciseaux. S'agit-il d'une proie modeste, un petit poisson, par exemple? le héron le lance en l'air, ouvre le bec, reçoit sa victime et l'engloutit.

Si la héronnière n'a pas quitté les bois de Saint-Georges, elle doit lentement se déplacer et accomplir un cycle qui, après bien des années, ramène d'autres couples. Les déjections de ces oiseaux sont de nature brûlante, elles corrodent les branches, pénètrent à la longue jusqu'aux racines, les arbres meurent un à un, les nids sont alors abandonnés et reportés plus loin.

J'ai dit qu'il y a environ 200 nids de hérons ; tous ne sont pas habités, une vingtaine restent vides. Après l'éclosion, la colonie compte environ 800 hérons ; M. Lécuyer en dénombra 818 en 1875. Ils ne reviennent pas tous ; au moment de la prise de possession des nids, on n'en compte guère plus de 300 ou 350. Le reste est sans doute détruit par les chasseurs et les oiseaux de proie, quelques-uns vont peut-être en d'autres colonies.

Mais quelles que soient les causes de destruction, le héron reforme toujours des escouades de dix ou de multiples de dix; chaque bande en a dix, vingt, trente, quarante ou cinquante.

La nuit vient, la pluie, qui n'a cessé de tomber pendant ma visite, redouble; sous les rafales on voit passer les oiseaux rentrant au gîte, ayant dans leur bec quelque proie frétillante, des couleuvres surtout qui se tordent encore sous l'étreinte du ravisseur. Où les hérons sont-ils allés chercher ces reptiles? Le printemps n'a pas été clément cette année, les ophidiens devraient dormir encore. Mais le bec du héron est servi par l'instinct, le serpent est vite découvert dans sa retraite hivernale.

XXIV

VERTUS ET LE MONT AIMÉ

De Château-Thierry à Épernay. — Les cerisaies et les conserves de cerises. — Dormans. — Châtillon-sur-Marne. — Damery. — Le château de Boursault. — D'Oiry à Vertus. — Cramant et Avize. — Vertus. — Les falaises et le vignoble. — Le mont Cormont. — Le mont Aimé. — Les marais de Saint-Gond et le champ de bataille. — Fère-Champenoise.

Sézanne. Avril.

J'avais vu le vignoble champenois en pleine vendange[1], j'ai voulu le parcourir au moment où il se réveille, où les bourgeons apparaissent aux ceps mouillés par la sève. Cette fois je ne vais pas sur les pentes de la montagne de Reims, mais au bord de la Marne et dans le massif de la montagne de Vertus.

Les vins de Champagne sont déjà produits en Picardie, une partie des vignobles de la région de Château-Thierry envoient leurs moûts à Épernay et à Reims, mais ces vignes couvrent une

1. Voir pages 128 à 154 du présent volume.

faible surface, quelques pentes exposées au soleil au long de la Marne et des vallons adjacents. Dans cette zone de la vallée, la plante dominante est le cerisier; il couvre les collines de ses vastes bosquets, entre de petits champs de culture et les vastes bois du plateau de la Brie. Ces beaux arbres, où déjà apparaît la neige des fleurs, sont particulièrement nombreux sur la rive gauche, mieux exposée au soleil. De l'entrée de la vallée du Surmelin à Dormans et jusqu'aux abords de Châtillon, la cerisaie est presque continue. Les fruits, jadis envoyés à Reims, à Épernay, à Châlons, à Paris, sont maintenant partiellement utilisés sur place pour la préparation des conserves. La petite ville de Dormans, dont la gare expédie près de 50,000 kilogrammes[1] de cerises par jour pendant la saison, est devenue le centre de l'industrie nouvelle. Tant que dure la récolte, une centaine de personnes, dont 80 femmes ou jeunes filles, sont employées à extraire le noyau au moyen d'une épingle à cheveux ayant les extrémités enfoncées dans un morceau de liège, et à mettre les cerises dénoyautées en bouteilles. Celles-ci sont ensuite bouchées hermétiquement et plongées

1. M. Baltet évalue à 150,000 fr. par village, dans la Marne et les Ardennes (au nord de Rethel), la valeur des cerises de la variété « Belle de Sauvigny » expédiée chaque année.

dans une chaudière pour stériliser leur contenu par la chaleur. Nous n'en sommes pas encore là puisque les arbres fleurissent à peine, mais un obligeant hôtelier me confie un almanach local racontant cette opération : on traite 2,000 bouteilles par jour pendant trois semaines, chaque bouteille contenant un kilogramme ou un kilogramme et demi.

Le paysage est charmant au bord de la Marne sinueuse, grâce à ces plantations de cerisiers. La rivière, retenue par les barrages, coule à pleins bords, animée par les chalands ventrus ou les grands trains de bois conduits par des mariniers. Des villages de pierre grise, aux toits d'un rouge foncé, se mirent dans l'eau, presque immobile.

Dormans est une gentille petite ville, longuement étalée au bord de la Marne, entre des vallons verts. Une belle église ogivale, un château flanqué de tours, virent le combat livré en 1575 entre les troupes royales et les ligueurs du duc Henri de Guise ; la lutte est restée fameuse parce que Guise y reçut la balle qui lui valut à la fois la popularité et le surnom de Balafré.

Dormans est en quelque sorte la porte du grand vignoble de Champagne[1], les ceps tapissant les

1. Voyez la carte page 145. Dormans est en dehors du terrain représenté, mais près de la marge occidentale.

collines concourent à alimenter les caves d'Épernay et de Reims. Les rangées d'échalas montent jusqu'à la lisière des bois, parcelles détachées des vastes forêts d'Épernay, d'Enghien, de Vassy, de Montmort, de la Charmoye et de Vertus. Ces forêts contribuent à l'animation de la Marne, les troncs viennent à la rivière pour former les trains à destination de Paris.

Dans les parties où la vigne est trop exposée aux gelées, la betterave à sucre occupe d'assez grands espaces; ces racines sont destinées à la sucrerie d'Épernay.

La vallée est désormais régulière ; la Marne ne décrit pas autour des collines d'amples plis comme dans son cours inférieur. Si quelque promontoire se profile, c'est au débouché des vallées secondaires. Ainsi Châtillon-sur-Marne domine de très haut le confluent du ruisseau de Belval. Le village est comme en écharpe sur la colline, proche d'un haut pan de mur, restes d'un château. Au sommet, se dresse la statue colossale du pape Urbain II, de la maison féodale de Châtillon. Au pied du coteau pointe la haute flèche de l'ancien prieuré de Binson, devenu un orphelinat.

Le pays prend un grand aspect de richesse, toutes les collines ont leurs flancs couverts de

vignes, enchâssant des villages de prospère apparence. Ils sont charmants en automne, quand les feuilles d'or rougi revêtent les coteaux d'un manteau somptueux, plus charmants encore en cette saison, grâce aux groupes d'arbres fleuris. Sur une sorte de falaise boisée, la masse blanche du château de Boursault, construit dans le style de la Renaissance, semble commander en maîtresse à tout le pays. Ce palais appartient à la duchesse d'Uzès ; il est entouré d'un admirable parc, luxe quasi-royal dans ce pays où la terre à vignes a une valeur si grande.

Cette oasis de verdure printanière passée, la vigne recommence ; la feuille n'a pas apparu encore, les longues lignes d'échalas, d'un gris lilas, dessinent une géométrie fantasque. Entre ces rangées, le sol est cultivé avec soin, pas un brin d'herbe n'en souille la nappe fauve. Jusqu'à Épernay il en est ainsi.

Le chemin de fer d'Épernay à Romilly se détache loin de la ville, dans la station d'Oiry, et s'élance droit à travers la plaine crayeuse, couverte de rangées de pins. Il semble devoir desservir le plat pays, mais bientôt il s'infléchit vers l'ouest, comme pour pénétrer derrière la haute colline de Sarrau, dont la forme en cœur est si

singulière. Cette petite montagne au sommet boisé a des pentes merveilleusement cultivées en vignes, les rangées d'échalas lui donnent un vague aspect de camp régulier.

On prend des précautions extrêmes contre les gelées d'avril. Ici la vigne est très haute sur des sortes de treilles ; plus loin, elle est abritée par des *paragelées,* bandes de toile courant au-dessus des lignes. Bien que les bourgeons commencent à débourrer, la plantation des échalas n'est pas achevée, mais les travailleurs sont activement occupés à les dresser.

Entre la colline de Sarran et le mont d'Avize, Cramant semble blotti dans un col. En marge de la plaine, précédée par une chapelle neuve, la mignonne et riche ville d'Avize étend ses constructions régulières et projette des rues en amphithéâtre jusqu'aux abords de la forêt supérieure. Tout autour, le somptueux manteau des vignes enveloppe Oger, le Mesnil et descend jusqu'à la plaine pour se heurter aux cultures et à la nappe infinie des pinèdes.

Au-dessus du Mesnil, une route creusée dans la craie trace un sillon hideux dans la parure verte de la colline, seul détail choquant de ce beau paysage.

Peu à peu les pentes s'amollissent, le vignoble

gagne en étendue, mais le site perd en grandeur. Les collines forment une falaise régulière sous laquelle s'étend en pente douce, comme en une conque, le vignoble de Vertus. Au milieu des plantations immenses, la petite ville étale largement ses rues proprettes. Vertus, jadis ville forte, dont l'église est bâtie sur pilotis au-dessus d'une grande source, n'a guère gardé de son passé belliqueux qu'une porte ogivale et la trace de ses fossés, transformés en boulevards.

Un des grands acheteurs de vins de Champagne pour les maisons d'Épernay et de Reims, M. D. L., a voulu me piloter. Après une réception cordiale chez lui, il me conduit sur la montagne, à travers les vignes où nous assistons à la plantation des échalas. Hommes et femmes emploient une sorte de crochet chaussé au pied, analogue à celui dont se servent les télégraphistes pour grimper aux poteaux. Cela s'appelle la *machine à ficher*. Les parcelles sont petites pour la plupart, sans que l'étendue descende au-dessous d'une *demi-denrée*. La denrée, base des mesures agraires en pays champenois vinicole, vaut 5 ares 63 centiares; c'est une subdivision de l'arpent dont la surface équivaut à 8 denrées.

Conduits par un petit cheval très vite, nous sommes en peu de temps à la crête de la falaise.

D'ici, la vue est immense. Au premier plan, Vertus aux toits d'ardoises emplit un vallon où coulent les eaux de la fontaine. Au delà s'étend la plaine sans limites, couverte de ses bois de pins régulièrement complantés. On distingue le pays à sept lieues à la ronde.

Vers l'ouest, la vue est arrêtée par les futaies du vaste bois de Vertus, où se creusent des gouffres qui attendent encore leur Martel et promettent à la spéléologie de belles découvertes. En avant brillent les toits du village de Soulières.

Ces *falaises de Vertus,* ainsi nomme-t-on ici les carrières, ne sont point d'une roche semblable à celle de la plaine. En bas c'est la craie, ici au contraire c'est un calcaire compact mais facile à tailler. Des galeries profondes, de larges puits carrés donnent accès dans l'intérieur de la colline. Les difficultés de transport, la concurrence de gisements placés au bord des canaux et des chemins de fer ont fait abandonner ces exploitations; mais, pendant des siècles, elles servirent aux villes voisines. Les Romains vinrent y puiser pour embellir Reims, la cathédrale de la grande cité est sortie des entrailles des falaises de Vertus.

Les grottes, naturelles ou artificielles, méritent une visite, ce sont de fort curieuses choses.

Par des chemins aux énormes ornières, nous

sommes allés jusqu'à la pointe du massif, le Cormont. Cette sorte de promontoire (217 mètres) domine de 100 mètres la dépression où le ruisseau de la Berle traîne de rares eaux et fait face à une haute colline isolée, le mont Aimé (240 mètres), un des accidents orographiques les plus curieux de la Champagne, hauteur aux formes nobles et régulières; le sommet est une table horizontale, les pentes sont en partie revêtues de bois. Ce « mont » a joué un rôle dans l'histoire : le plateau terminal fut le site d'habitations préhistoriques et d'un campement gaulois. Au moyen âge, les traces de l'oppidum et de la station romaine qui lui succéda disparurent pour faire place à un château construit en 1210 et dont les souterrains subsistent encore. Du haut de ce château, vingt-trois ans plus tard, un comte de Champagne, sa noblesse, dix-sept évêques, assistèrent à l'auto-dafé de 183 Manichéens. M. Poinsignon, un historien champenois, dit que 100,000 personnes étaient venues contempler le supplice. De nos jours, le mont Aimé fut le théâtre d'une cérémonie douloureuse pour le patriotisme français. De ses pentes, l'empereur Alexandre de Russie, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse y passèrent la revue de leurs troupes après le combat de Fère-Champenoise. Je n'ai pas trouvé le récit de cette

solennité militaire chez les historiens, mais elle est restée à l'état de tradition dans le pays.

Un raide chemin descend du Cormont à Bergères, village d'une propreté remarquable, dont la population cultive les vignes et les petits champs qui font une superbe parure à la falaise régulière. De ce fond, le mont Aimé se présente sous l'aspect d'un piton aigu aux flancs revêtus de pins semés de bouleaux.

Le chemin de fer fait un grand coude pour éviter ce massif isolé ; au contraire, la route de Colligny en frôle le pied et permet d'approcher de sa face méridionale, où des carrières à pic lui donnent grand caractère ; celui-ci s'accentue encore lorsqu'on pénètre au cœur de la plaine champenoise.

De Bergères, la grande route de Châlons à Paris monte en vue des coteaux vignobles de Loisy-en-Brie, de Beaunay et d'Étoges, à travers la Brie, jusqu'à l'historique plateau de Champaubert. Pays triste par sa nudité, mais bientôt charmant vers la vallée du Surmelin, creusée au-dessous des tours pittoresques du château de Montmort.

Au pied de ces collines, piédestal de la Brie, les eaux, ne trouvant pas d'écoulement, se sont accumulées dans la dépression de Saint-Gond. Depuis le village de Morains-le-Petit, non loin du

mont Aimé, jusqu'à Saint-Prix, au pied du plateau briard, des terres fangeuses, creusées çà et là de tourbières, alimentent un fossé rectiligne considéré comme le cours du Petit-Morin — né près de Morains. Ce sont les marais de Saint-Gond, vastes jadis de plus de 4,000 hectares, mais en grande partie gagnés par la culture. Ce cours palustre de la jolie rivière de Montmirail et de la Ferté-sous-Jouarre[1] n'a pas moins de 18 kilomètres.

A l'extrémité de ces marais, entre Morains-le-Petit où passe le chemin de fer et Bannes, la carte d'état-major porte cette mention : le *Champ de bataille*. Là, en effet, se déroula la résistance héroïque de la division Pacthod, formée de 4,000 gardes nationaux. Cette division, laissée, sans ordres, loin des autres troupes françaises, pendant que Marmont et Mortier éprouvaient entre Sommesous et Fère-Champenoise le désastre du 25 mars 1814, qui porte dans l'histoire le nom de cette dernière ville, fut cernée par une partie des alliés. Luttant en carrés, elle eut une de ses formations sabrée jusqu'au dernier homme ; trois autres carrés, forcés, mêlés en une masse confuse et refoulés vers les marais refusèrent de déposer

1. 21e série du *Voyage en France*.

les armes, malgré la mitraille. Touché de cet héroïsme, l'empereur Alexandre envoya un de ses officiers demander aux Français de se rendre à lui. Ils y consentirent enfin.

On a érigé un peu partout des monuments de cette campagne de France; il en est, à la gloire de Napoléon, à Champaubert et à Montmirail : combien plus dignes encore d'un tel hommage, seraient les morts des marais de Saint-Gond, citoyens accourus à la défense de la patrie comme leurs aînés de 1792 !

La plaine crayeuse, ses pins, des coteaux, entourent l'immense marais dont le vert gras contraste avec la pauvreté des campagnes planes. Nulle part la Champagne pouilleuse ne révèle mieux la pauvreté de son sol et la patiente ténacité de l'homme. Il y a des parties d'une nudité extrême où viennent à peine les pins, la grande végétation est représentée par des genévriers à la verdure sombre. Par places, au contraire, les cultures sont belles ; ainsi en est-il autour de Fère-Champenoise.

Cette ville ou plutôt ce gros bourg allongé dans la dépression verdoyante presque insensible de la Vaure, est pour les plaines de la Champagne pouilleuse un petit centre d'attraction. Des usines

ont été créées : une vaste brasserie, des fabriques de bonneterie, une fromagerie ; le développement de celle-ci a une répercussion heureuse sur l'agriculture. Fère, dont le rôle militaire possible est affirmé par un grand quai de débarquement sur la ligne stratégique de Paris à Vitry-le-François, est de coquette apparence ; un élégant hôtel de ville moderne, devant lequel se dresse un peuplier géant, témoin des grandes luttes, la flèche de son église, des cheminées d'usine, la font paraître plus considérable qu'elle n'est en réalité. Dans les demeures en torchis des petites voies, tournent les métiers circulaires des bonnetiers travaillant pour Romilly et Troyes. En dépit des avantages que lui donne la jonction des chemins de fer, elle éprouve, comme les campagnes, les effets de la dépopulation. Il y a retrait dans le nombre des habitants. Mais, lorsque les grandes villes auront atteint le degré extrême de saturation humaine, quand les progrès agricoles ramèneront le travailleur sur le sol, peut-être la Champagne pouilleuse verra-t-elle une transformation par l'emploi des engrais chimiques et l'utilisation des eaux souterraines. Fère-Champenoise, au cœur du réseau des voies ferrées de la région, prendrait alors la place que sa situation semble lui assigner.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

A

Ablois-Saint-Martin (Marne), 356.
Achery (Aisne), 85.
Aigue (forêt de l') ou Laigue, 18, 20.
Ailette (rivière), 90, 91, 102.
Aimé (mont), 368 à 370.
Aisne (canal latéral à l'), 105.
Aisne à la Marne (canal de l'), 114, 116.
Aisne (département de l'), 22 et suivantes.
Aisne (rivière), 1, 10, 17, 18 à 29, 47, 97, 104, 105, 114, 123, 180, 208, 210 à 217, 219, 301, 339 à 344.
Aire (Ardennes), 215.
Aire (rivière), 301.
Alabama (États-Unis), 287.
Albert (Somme), 216.
Alcoolisme (*l'*), 266.
Alland'huy (Ardennes), 341.
Allemagne, 38, 183, 276, 294, 315, 326.
Alsace, 135.
Alyze (ruisseau), 273.
Amagne (Ardennes), 52, 209, 344.
Amagne-Lucquy (gare de) [Ardennes], 209, 211, 220.
Ambonnay (Marne), 152.
Amérique, 55.
Amiens (Somme), 5, 38, 196.
Amifontaine (Aisne), 113.
Amigny (Aisne), 34.
Ancienne Sambre (rivière), 65, 67.
Ancre (ancien nom d'Albert) [Somme], 216.
Andelain (Aisne), 36.
Andelle (vallée de l') [Normandie], 289.
Andenne (Belgique), 285.
Andigny (forêt d'), 68.
Angecourt (Ardennes), 238, 333.
Angers (Maine-et-Loire), 273.
Angleterre, 38, 55, 294, 326.
Angoulême (Charente), 37, 222.
Aniche (Nord), 97.

Anizy-le-Château (Aisne), 90, 99.
Anjou (province d'), 273, 277.
Anor (trouée d'), 59.
Anor (Nord), 59, 134.
Antheuil (Oise), 2.
Anzin (Nord), 38, 340.
Aouste (Ardennes), 306.
Apremont (Ardennes), 345.
Arches (faubourg de Mézières), 223, 226, 227, 229.
Ardenne (forêt et pays de l'), 231, 293, 294, 322.
Ardennes (canal des), 105, 208, 240, 269, 336, 338 à 340, 343.
Ardennes (département des), 38, 59, 135, 180, 207 à 349.
Ardoisières, 261, 262, 271, 273 à 277, 292, 294, 305, 306.
Ardon (faubourg de Laon), 39, 40, 43.
Ardre (rivière), 107 à 109, 149.
Argonne (région de l'), 180, 312, 335, 336, 337, 339, 343, 345, 348, 350, 356.
Aronde (rivière), 2.
Armes (manufacture d'), 246.
Arpajon (Seine-et-Oise), 216.
Arreux (Ardennes), 305.
Artichaut (culture de l'), 39, 40.
Artois (province d'), 187, 343.
Arts et métiers de Châlons (école des, 195.
Asfeld (Allemagne), 216, 217.
Asfeld (Ardennes), 211, 215 à 217.
Attichy (Oise), 19, 20, 21.
Attigny (Ardennes), 20, 341 à 343, 344.
Attila (camp d') [Marne], 184 à 186.
Aube ardennaise, 306.
Aubérive (Marne), 347.
Aubenton (Aisne), 51, 307.
Auboncourt (Ardennes), 220.
Aubrives (Ardennes), 278, 279, 290.
Auchamps (Ardennes) 263, 264.
Auffrique-et-Nogent (Aisne), 103.
Aulnay-sur-Marne (Marne), 350.
Aunois (ruisseau), 339.
Australie, 55, 324.
Austerlitz (bataille d'), 183.
Autriche, 38, 162, 309, 323.
Auvillers-les-Forges (Ardennes), 302, 305, 306.
Auxy-le-Château (Pas-de-Calais), 196.
Avançon (Ardennes), 218.
Avaux-la-Ville (ancien nom d'Asfeld), 216.
Avenay (Marne), 137, 141.
Avignon (Vaucluse), 94.
Avize (Marne), 135, 141, 365.
Axone (nom de la vallée de l'Aisne), 212, 344.
Ay (Marne), 128, 129, 131, 132, 135 à 137, 140, 144, 156.
Ayvelles (fort des) [Ardennes], 222, 238.
Azincourt (Pas-de-Calais), 61.

B

Babœuf (Oise), 13.
Baconnes (Marne), 186.
Balan (Ardennes), 316, 319, 322, 328.
Bâle (Suisse), 31, 38, 123.
Balham (Ardennes), 215.
Bannay (Marne), 369.
Bannes (Marne), 370.
Bar (rivière), 244, 301, 335 à 339, 341.
Bar-le-Duc (Meuse), 186.
Barby (Ardennes), 212.
Barzy (Aisne), 65.
Bastogne (Belgique), 301.
Bavai (Nord), 186.
Bayard (rocher de), 253, 254.
Bazancourt (Marne), 218, 344, 346.
Bazeilles (Ardennes), 315, 316, 318, 322, 328, 329.
Bazoches (Aisne), 106.
Beaumont-sur-Vesle (Marne), 153.
Beaurains (Oise), 12.
Beautor (Aisne), 36.
Beauvais (Oise), 16, 239.
Béhéricourt (Oise), 13.
Beine (Marne), 159, 346.
Belgique, 122, 240, 272, 273, 280, 287, 291, 292, 296, 300, 301, 303.
Bellevue (château de) [Ardennes), 314, 317.
Belval (ruisseau de) [Marne], 363.
Bergères (Marne), 369.
Bergues (Aisne), 65.
Berle (ruisseau de la), 368.
Berméricourt (Marne), 115.
Berneuil-sur-Aisne (Oise), 19.
Berru (mont et vigie de) [Marne], 149.
Berry-au-Bac (Aisne), 114.
Bersé (forêt de) [Sarthe], 239.
Besançon (Doubs), 280.
Betheniville (Marne), 344, 346, 347.
Betterave (culture de la), 115.
Binson (ruisseau de) [Marne], 363.
Bitry (Oise), 21.
Blanzy (Ardennes), 215.
Blois (Loir-et-Cher), 196.
Bogny (Ardennes), 237, 252, 254, 255.
Bohême (royaume), 286.
Bohéries (Aisne), 84.
Bordeaux (Gironde), 119.
Bois (exploitation des), 264, 267 à 269.
Bonneterie, 372.
Bouclerie (industrie de la), 238, 332 à 334.
Boué (Aisne), 64, 67.
Bouillon (Belgique), 318.
Bouleuse (Marne), 117.
Boulogne (Pas-de-Calais), 179, 287.
Boulonnais (province du), 303.
Boulonnerie, 236, 237, 250 à 255, 260.
Boulzicourt (Ardennes), 221.
Bourbonnais (province de), 62.

Bourgogne (Marne), 346.
Bourg-Fidèle (Ardennes), 295, 298, 299, 303, 304.
Boursault (château de), 364.
Bouverie (la) [Ardennes], 266, 267, 292.
Bouy (Marne), 186.
Bouzy (Marne), 159, 144.
Braisne (Aisne), 11, 20, 106.
Brancourt (Aisne), 91.
Brasserie (*industrie de la*), 195, 196.
Braux (Ardennes), 237, 248, 249 à 252.
Bremen (duché de) [Allemagne], 216.
Bretagne (province de), 273, 295.
Breteuil (Oise), 196.
Brie galevesse ou pouilleuse (région), 19.
Brie (plateau de la), 361, 369. 363.
Brimont (fort de) [Marne], 115, 149.
Brimont (Marne), 116.
Brosserie, 239.
Brouette (ruisseau), 4.
Bruxelles (Belgique), 31, 72.
Bruyères (Aisne), 40, 43.
Bruyères (batterie de) [Aisne], 34.
Buchère (la) [Ardennes], 291, 292.
Buironfosse (Aisne), 61, 62, 63, 64.
Bulson (Ardennes), 336.
Busigny (Nord), 59.
Bussy (Oise), 11, 12.

C

Cachette (La) [Ardennes], 245, 246.
Calais (Pas-de-Calais), 31, 38, 115, 123.
Cambrésis (pays de), 70, 135, 187.
Camp d'Attila (Marne), 184 à 186.
Camp de Châlons (Marne), 161 à 186, 347.
Cannectancourt (Oise), 4.
Canny-sur-Matz (Oise), 3.
Capelle (la) [Aisne], 51, 59. 60, 61, 64, 81.
Carignan (Ardennes), 302, 330, 331.
Carlepont (bois de) [Aisne], 5.
Carrières, 22, 23, 105, 336.
Carrosserie (*fers pour*), 251.
Casquettes (*fabrique de*), 134.
Cassine (la) [Ardennes], 338.
Catalogne (province d'Espagne), 159.
Cateau (le) [Nord], 66, 68, 83.
Caux (pays de) [Normandie], 187.
Cavaliers de Courcy (Marne), 116.
Celles (Aisne), 105.
Cendres sulfureuses (*extraction de*), 139, 150, 151.
Châles (*fabrique de*), 124.
Châlonnais (pays de), 350.
Chalon-sur-Saône, 134.
Châlons (camp de) [Marne], 161 à 186.

Châlons-sur-Marne (Marne), 38, 122, 123, 124, 128, 162, 175, 185, 191 à 196, 348, 349, 350, 369.
Chambéry (Savoie), 144.
Champagne pouilleuse, 135, 141, 170, 179, 182, 191, 197, 215, 220, 343, 346 à 348, 371, 372.
Champaubert (Marne), 369, 371.
Champigneulle (Ardennes), 233.
Chantilly (forêt de), 20.
Charbonne (Ardennes), 344.
Charente (département de la), 37.
Charlemont (colline et forteresse de) [Ardennes], 279 à 282, 289.
Charleroi (Belgique), 281.
Charleville (Ardennes), 122, 210, 222, 226 à 231, 237, 238, 239, 240, 246, 310, 336.
Charmes (Aisne), 36.
Charmoye (forêt de la), 363.
Charnières (*fabrique de*), 311.
Chasseny (Aisne), 106.
Châteaulin (Finistère), 273.
Château-Porcien (Ardennes), 211, 213, 214.
Château-Regnault (Ardennes), 223, 237, 244, 248, 250, 252 à 256, 291, 309.
Châteaurenault (Indre-et-Loire), 283.
Château-Thierry (Aisne), 38, 360.
Châtelet-sur-Retourne (Ardennes), 218.
Chatillon-sur-Marne (Marne), 144, 361, 363.
Châtres (nom ancien d'Arpajon), 216.
Chaumont-Porcien (Ardennes), 207, 211.
Chauny (Aisne), 5, 10, 13, 34, 68, 87 à 90, 102, 105.
Chaussures (*fabrique de*), 110, 196.
Chémery (Ardennes), 336.
Chéneu (ruisseau), 162, 170, 180.
Chesne (le) [Ardennes], 339, 340.
Cheppe (la) [Marne], 184, 185, 186.
Chesnois (Ardennes), 220.
Cheval ardennais (*élevage du*), 299 à 303.
Chicorée (*fabrique de*), 305.
Chiens de clouticr, 236.
Chiers (rivière), 315.
Chigny (Marne), 150.
Chimay (Belgique), 59.
Chiry-Ourscamp (Oise), 5.
Chooz (Ardennes), 290.
Ciney (Belgique), 301.
Cirey-sur-Vezouse (Meurthe-et-Moselle), 88.
Cîteaux (abbaye de) [Côte-d'Or], 7, 93.
Clouterie, 235, 236, 250, 266, 305.
Cluny (abbaye de) [Saône-et-Loire], 93.
Coigny (Manche), 50.

Colle forte, 283, 284.
Colligny (Marne), 369.
Commune (forges de la) [Ardennes], 262.
Compiègne (forêt de), 18, 20.
Compiègne (Oise), 1, 16, 17, 18, 24, 47.
Condé (fort) [Ardennes], 280.
Condé-lès-Herpy (Ardennes), 214.
Condé-sur-Aisne, 104, 105.
Condé-sur-Aisne (fort de), 34, 105.
Condé-sur-Suippe (Aisne), 114.
Confins militaires (Autriche), 162.
Connage (Ardennes), 336.
Cons-la-Grandville (Ardennes), 308, 309, 310.
Cons-la-Grandville (Meurthe et-Moselle), 308, 309.
Cormicy (Marne), 117.
Cormont (colline du), 368, 369.
Coton (*filature et tissage de*), 5, 6.
Coucy (forêt de), 91, 94.
Coucy-la-Ville (Aisne), 102, 103.
Coucy-le-Château (Aisne), 43, 44, 92, 94, 95, 99 à 104.
Coucy-les-Eppes (Aisne), 198.
Coudun (Oise), 2.
Courcy (Marne), 115, 116.
Courtisols (Marne), 187 à 190.
Cramant (Marne), 135, 365.
Cran-de-Brimont (batterie du) [Marne], 115.
Crayons (*fabrique de*), 284 à 287.
Crécy-en-Ponthieu (Somme), 61.
Crécy-sur-Serre (Aisne), 48.
Creil (Oise), 10, 47.
Crépy-en-Laonnois (Aisne), 34, 36, 43, 91, 95.
Crimée (guerre de), 182.
Cubry (rivière), 128, 131.
Cuise-la-Motte (Oise), 19, 20.
Cuivre (*industrie du*), 283, 288, 289.
Cul-des-Sarts (Belgique), 298.
Cuve-Saint-Vincent (Aisne), 39, 40 à 42, 43, 46.

D

Daigny (Ardennes), 316, 322.
Dames de Meuse (Ardennes), 262, 263.
Danizy (Aisne), 36.
Dauphiné (province), 144.
Denain (Nord), 89, 90.
Dercy-Mortiers (gare de) [Aisne], 48.
Deville (Ardennes), 262, 263, 274.
Digne (Basses-Alpes), 226.
Dijonval (usine de Sedan), 323.
Dinant (Belgique), 283.
Dionne (Ardennes), 335.
Distillerie (*industrie de la*), 31.
Divers-Mont (Ardennes), 270.
Dives (Oise), 4.

Divette ou Dives (rivière de l'Oise), 4, 11.
Dizy-Magenta (Marne), 129.
Donchery (Ardennes), 210, 237, 244, 312, 314, 322.
Don-le-Mesnil (Ardennes), 336.
Dormans (Marne), 117, 361, 362, 363.
Dunkerque (Nord), 115.

E

Eaux-Noires (ruisseau), 298.
Écly (Ardennes), 214.
Écorce de chêne, 294 à 305.
Écrous (*fabrique d'*), 245, 250, 251.
Écry (ancien nom d'Asfeld), 219.
Effécourt (ferme de) [Aisne], 34.
Effry (Aisne), 52.
Égypte, 203.
Elbeuf (Seine-Inférieure), 323.
Émaillerie de fonte, 262, 264 à 267, 270.
Enclumes (*fabrique d'*), 312.
Enghien (forêt d'), 356, 363.
Ennemanne (rivière), 332, 333.
Enveloppe (colline de l'), 260.
Épaissemont (bois de l') [Aisne], 61.
Épernay (forêt d'), 356, 363.
Épernay (Marne), 117, 122, 127, 128 à 135, 136, 141, 144, 156, 360, 361, 363, 364.
Épine (Notre-Dame-de l') [Marne], 190.
Esquehéries (Aisne), 70, 71.
Esquerdes (Pas-de-Calais), 222.
Espagne (royaume d'), 323.
Essartage, 268.
Est (canal de l'), 249, 291.
Étoges (Marne), 369.
Étréaupont (Aisne), 52, 58, 59.
Étreux (Aisne), 67.
Évis (étang des) [Ardennes], 304.

F

Familistère de Guise, 64 à 79.
Faissault (Ardennes), 220.
Fargniers (Aisne), 31.
Faux (Ardennes), 220.
Fépin (Ardennes), 292.
Fère (la) [Aisne], 31 à 36, 46, 47, 87, 91, 95, 96.
Fère-Champenoise (Marne), 370 à 372.
Fère-en-Tardenois (Aisne), 109 à 112.
Ferronnerie, 221, 223, 224, 235 à 260, 305, 309 à 312.
Ferté-Milon (Aisne), 122.
Ferté-sous-Jouarre (la) [Marne], 370.
Filature de coton, 5.

Fismes (Marne), 38, 107, 108, 117.
Flandre (province), 342.
Flandre (pays de), 56.
Flavigny-le-Grand (Aisne), 80.
Flavigny-le-Petit, 80.
Flize (Ardennes), 314.
Fliment (Ardennes), 288.
Flohimont (Ardennes), 288.
Flohival (Ardennes), 288.
Floing (Ardennes), 316, 318, 320.
Floride (États-Unis), 286, 287.
Flottage du bois, 268, 269.
Folembray (Aisne), 91, 95, 102, 134.
Folie (la) [quartier d'Épernay], 132.
Fond de Givonne (Ardennes), 319.
Fonte moulée, 237, 238, 245, 246, 262, 264 à 267, 270, 292, 293, 295.
Fontenelle (Aisne), 64.
Forêt de l'Aigue ou de Laigue, 18, 20.
Forêt d'Andigny (Aisne), 68.
Forêt de l'Ardenne ou des Ardennes, 231, 293, 294, 322.
Forêt de Chantilly, 20.
Forêt de la Charmoye, 363.
Forêt de Compiègne, 18, 20.
Forêt de Coucy, 91, 94.
Forêt d'Enghien, 356, 363.
Forêt d'Épernay, 356, 363.
Forêt de Hallatte, 20.
Forêt de Mazarin, 337.
Forêt de Montmort, 363.
Forêt de Moussy, 201.
Forêt du Nouvion (Aisne), 61, 64 à 67, 71.
Forêt de Régnaval (Aisne), 61.
Forêt de Retz, 102.
Forêt de Saint-Gobain, 32, 43, 91, 99, 102.
Forêt de Signy-l'Abbaye, 207, 211, 304, 307.
Forêt de Vassy, 363.
Forêt de Vertus, 363, 367.
Fosse-au-Mortier (lac) [Ardennes], 307.
Fossé du Différend, 298.
Fougères (Ille-et-Vilaine), 196.
Fourchambault (Nièvre), 251.
Fourmies (Nord), 49, 59, 60, 67, 70, 83, 134, 209, 307, 320.
Francheval (Ardennes), 329.
Francheville (la) [Ardennes], 222.
Fressancourt (Aisne), 91.
Froides-Fontaines (Ardennes), 245.
Fromelennes (Ardennes), 283, 288, 289.
Fumay (Ardennes), 258, 270 à 277, 278, 291, 292, 298.

G

Ganelon (mont), 1, 2, 18.
Gard (Aisne), 67.
Garenne (la) [Ardennes], 219.
Genève (lac de) 144.

Genvry (Oise), 12.
Germaine (Marne), 142.
Gerson (Ardennes), 212.
Gespunsart (Ardennes), 242 à 245, 309.
Givet (Ardennes), 210, 235, 238, 241, 272, 278 à 289, 292, 302.
Givonne (Ardennes), 233, 237, 315, 316, 322.
Givonne (ruisseau de) [Ardennes], 316.
Glaces (*manufacture de*), 96 à 98.
Gomont (Ardennes), 215.
Goutelle (rivière), 236, 240, 241 à 246.
Graisivaudan (vallée), 144.
Grande-Bretagne, 326.
Grand-Écury (Marne), 343, 349 à 359.
Grande-Fosse (carrière d'ardoises), 275.
Grand-Ferré (le), 16, 17.
Grandpré (Ardennes), 300.
Grandvillers (Oise), 196.
Gravonne (mont) [Marne], 184.
Grenoble (Isère), 280.
Greenville (Alabama) [États-Unis], 287.
Guéret (Creuse), 226.
Guignicourt (Aisne), 114.
Guignicourt (Ardennes), 221.
Guiscard (Oise), 11, 12.
Guise (Aisne), 51, 52, 69 à 83, 87, 90, 237.

H

Haie-Équiverlesse (bois) [Aisne], 64, 65.
Hainaut (pays de), 56, 59,
Hallatte (forêt de), 20.
Haraucourt (Ardennes), 233, 333.
Harcy (Ardennes), 305, 306
Haricot (*culture du*), 11, 14, 15, 25.
Hastière (Belgique), 280.
Haulmé (Ardennes), 260.
Haurs (monts d') [Ardennes], 279, 280, 282, 289, 290.
Hautes-Rivières (Ardennes), 260.
Hautvilliers (Marne), 132.
Haybes (Ardennes), 277, 278.
Helfaut (landes et camp) [Pas-de-Calais], 179.
Héronnière du Grand-Écury (la) [Marne], 343, 344, 349 à 359.
Herpy (Ardennes), 214.
Héry (la) [Aisne], 52.
Heurtebise (colline de) [Aisne], 59.
Heutrégiville (Marne), 346.
Hierges (Ardennes), 290, 291.
Hiraumont (Ardennes), 295.
Hirson (Aisne), 38, 48, 51, 52, 58, 59, 66, 134, 206, 209, 241, 220, 238, 303, 305, 306, 307.
Hollande (royaume de), 323.
Houille (rivière), 283, 284, 287, 288, 289.
Hozier (d') ou d'Ozier (rû),

I

Iges (Ardennes), 315, 322.
Iges (presqu'île d') [Ardennes], 315.
Ile-de-France (province), 1, 102.
Illy (Ardennes), 316, 322.
Isle-sur-Suippe (Marne), 345.
Italie (royaume d'), 239.
Itancourt (Aisne), 87.

J

Jalons-les-Vignes (Marne), 350.
Jeanne d'Arc, 17, 120.
Jeanne Hachette, 17.
Jérusalem (Palestine), 299.
Jeux d'enfants (fabrique de), 205.
Joie (mont de) [Aisne], 34.
Joigny (Ardennes), 247, 248.
Jonchery (Marne) 347.
Juniville (Ardennes), 219, 344.
Jussy (Aisne), 34.

L

Laeken (Belgique), 72.
La Fère (Aisne), 31 à 36, 46, 47, 48, 105.
Laifour (Ardennes), 263, 291.
Laigue (forêt de) ou de l'Aigue, 18, 20.
Laine (industrie de la), 49, 59, 60, 67, 123 à 127, 210, 318, 321 à 327.
Landouzy-la-Ville (Aisne), 52.
Landrecies (Nord), 81.
Landrichamps (Ardennes), 288, 289.
Laon (Aisne), 11, 24, 32, 37 à 46, 68, 91, 102, 106, 123, 196, 205.
Laon-La Fère (camp retranché de), 32 à 36, 195.
Laonnais (pays de), 30 à 46, 49, 113, 197.
Lassigny (Oise), 4, 11.
Launois (Ardennes), 220.
Laval-Dieu (Ardennes), 252, 256, 258, 259.
Laval-Morancy (Ardennes), 305, 306.
Lesquielles (Aisne), 69, 83.
Leuilly (faubourg de Laon), 40.
Levrezy (Ardennes), 237, 248, 250, 251, 252.
Liancourt (Oise), 196.
Liart (Ardennes) 38, 205, 307.
Liège (Belgique), 267, 279, 285.
Liesse (ou Notre-Dame de) [Aisne], 44, 202 à 205.
Liez (fort de) [Aisne], 32.
Lieubain (asile de) [Aisne], 92,
Ligny-en-Barrois (Meuse), 19, 22.
Lille (Nord), 59, 119,
Lillers (Pas-de-Calais), 196.
Limousin (province), 295.
Linchamps (Ardennes), 260.
Loisy-en-Brie (Marne), 369.

Loivre (fort de) [Marne], 115.
Longueil-Sainte-Marie (Oise), 16, 17.
Longuyon (Meurthe-et-Moselle), 309.
Longwy (Meurthe-et-Moselle), 221, 223, 309.
Lonny (Ardennes), 305.
Lonny-Renwez (gare de), 306.
Lorraine (province), 300.
Louvois (Marne), 152.
Lucquy (Ardennes), 209.
Ludes (Marne), 150.
Luxembourg (grand-duché), 233.
Luynes (Indre-et-Loire), 216.
Lyon (Rhône), 119, 284, 285.

M

Macadam (*extraction de la pierre à*), 254, 256.
Machault (Ardennes), 219, 344.
Magenta (faubourg d'Épernay et d'Ay), 128, 129, 131, 136.
Magne (ruisseau), 329.
Maisonville (Ardennes), 335.
Maillé (ancien nom de Luynes-en-Touraine), 216.
Mailly (Marne), 150, 151.
Malgré-Tout (mont) [Ardennes], 261, 284.
Malmaison (fort de la) [Aisne], 34.
Malmy (Ardennes), 336.
Manises-Saint-Joseph (port de) [Ardennes], 291.
Marchais (Aisne), 198, 201, 202.
Mareuil-sur-Ay (Marne), 135, 136, 141.
Martée (la) [Ardennes], 315.
Marienbourg (Belgique), 281.
Marles (Aisne), 48, 49.
Marquigny (Ardennes), 338.
Marly (Aisne), 52.
Marne (rivière), 109, 128, 129, 131, 132, 135, 142, 150, 180, 192, 319, 360, 361 à 364.
Maroilles (Nord), 61.
Marquigny (Ardennes), 338.
Martigny (Aisne), 52.
Matton (Ardennes), 239.
Matz (rivière), 2, 3, 4.
Maubert-Fontaine (Ardennes), 302, 305.
Maubeuge (Nord), 56, 279.
Maugis (table de) [Ardennes], 253.
Maurienne (province de), 273.
Mazarin (forêt de), 337.
Mazures (les) [Ardennes], 293, 305.
Mazy (le) [Ardennes], 310.
Mende (Lozère), 226,
Mérinos (*industrie du*), 124.
Mesnil-sur-Oger (le) [Marne], 365.
Messempré (Ardennes), 330.
Messincourt (Ardennes), 330.
Métallurgie, 59, 221, 222, 223, 224, 232 à 270, 309 à 312.

Meurthe-et-Moselle (département de), 221, 234, 235, 308.
Meuse (département de la), 180, 234.
Meuse (fleuve), 65, 122, 209, 210, 211, 222, 223 à 293, 301, 302, 305, 309, 312 à 332, 336, 337, 338, 340, 341.
Mexique, 239.
Mézières (Ardennes), 210, 211, 221, 222 à 227, 228, 229, 230, 232, 233, 237, 238, 240, 274, 281, 291, 303, 305, 308, 309, 311, 312, 336.
Mézières-Charleville (Ardennes), 38, 59, 219, 220, 222 à 231, 318.
Mézières-sur-Oise, 87.
Miette (source de la) [Aisne], 113.
Misère (vallée de) [Ardennes], 293, 294, 305.
Missy-sur-Aisne (Aisne), 105.
Mohain (Belgique), 291.
Mohon (Ardennes), 222, 223, 224, 228, 230, 231, 240, 291.
Monaco (principauté de), 201.
Moncelle (la) [Ardennes], 316, 329.
Montagne de Reims, 32, 108, 122, 127, 132, 142 à 160, 360.
Montagnette (la) [Bouches-du-Rhône], 94.
Montaigu (Aisne), 198.
Mont Aimé, 368.
Montberault (fort de) [Aisne], 34.
Montbré (fort de) [Marne], 119.
Montcornet (Aisne), 205.
Montcornet (Ardennes), 205.
Montcy-Notre-Dame (Ardennes), 222, 230.
Montcy-Saint-Pierre (Ardennes), 222, 230.
Mont-de-Jeux (Ardennes), 341.
Mont-de-Joie (Aisne), 34.
Mont-des-Vignes (Marne), 184.
Mont-d'Haurs ou d'Or (Ardennes), 279, 280, 282, 289, 290.
Mont-Dieu (abbaye du), 300.
Mont-d'Origny (Aisne), 84.
Mont Ganelon (Oise), 1, 2, 18.
Montgon (Ardennes), 340.
Mont-Gravonne (Marne), 184
Montherme (Ardennes), 247, 252, 256 à 261, 291, 311.
Montmarin (Ardennes), 344.
Montmirail (Marne), 117, 370, 371.
Montmort (forêt de), 363.
Montmort (Marne), 369.
Mont-Notre-Dame (Aisne), 107.
Mont-Olympe (Ardennes), 229, 230, 231.
Mont-Saint-Marc (Oise), 18.
Mont-Saint-Siméon (Oise), 13, 14.
Moraimont (forges de), 310.
Morains-le-Petit (Marne), 369, 370.

Morvan (pays de), 293.
Mourmelon-le-Grand (Marne), 161 à 165, 185.
Mourmelon-le-Petit, 170.
Moussy (forêt de), 201.
Mouzon (Ardennes), 322, 323, 331, 332.
Moy (Aisne), 87.
Murtin (Ardennes), 305.
Mutigny (Marne), 137, 140, 141.
Muze (rivière), 109.

N

Namur (Belgique), 65, 220, 267, 279, 283, 285, 302.
Nancy (Meurthe-et-Moselle), 221, 240, 312.
Nau (ruisseau), 193, 194.
Navigation, 22, 89, 90, 104, 105, 116, 291, 292.
Nentinière (ruisseau de), 244.
Neufchâteau (Belgique), 301.
Neufménil (Ardennes), 244, 245.
Neuville-et-Day (Ardennes), 340.
Neuville-lès-Dorengt (Aisne), 67.
Neuvillette (Aisne), 84.
Neuvillette (la) [Marne], 116.
Nevers (Nièvre), 229.
Nivernais (province de), 295.
Noblette (rivière), 184.
Nogent-l'Abbesse (fort de) [Marne], 149.
Noirieu (rivière), 65, 66, 68, 69, 84.
Normandie (province de), 289, 303.
Notre-Dame-de-Brébières (Somme), 202.
Notre-Dame-de-l'Épine (Marne), 190, 191.
Notre-Dame-de-Liesse (Aisne), 44, 202 à 205.
Notre-Dame (quartier de Givet), 279.
Nouvion (ville et forêt du) [Aisne], 61, 64 à 67, 71.
Nouzon (Ardennes), 231, 238, 240, 241, 242, 244, 245, 246, 247, 250, 310.
Novion-Porcien (Ardennes), 211, 220.
Noyon (Oise), 3, 4, 5, 6 à 11, 12, 13, 14, 22, 44, 102.
Noyonnais (pays de), 1 à 15.

O

Oger (Marne), 365.
Ohis (Aisne), 52.
Oiry (Marne), 141, 364.
Oise à l'Aisne (canal de l'), 31, 87, 90.
Oise (département de l'), 239.
Oise (rivière), 1, 5, 6, 10, 13, 17, 20, 34, 47, 51, 52, 58, 65, 67, 68, 69, 81 à 90, 97, 105, 109, 123, 238, 253.
Oise (trouée de l'), 59.
Olympe (mont) [Ardennes], 229, 230, 231.
Omont (Ardennes), 336 à 338.
Optique (*fabrique d'*), 19, 21, 22.

Origny-en-Thiérache(Aisne), 51, 52 à 58.
Origny-Sainte-Benoîte (Aisne), 84, 85.
Orval (abbaye d'), 300.
Osier (culture de l'), 51, 52, 86, 220, 305.
Osne (Ardennes), 330.
Ourcq (rivière), 19, 109, 110, 122.
Ourscamp (Oise), 5, 6, 10, 11, 18.
Ozier (ru d') ou d'Hozier, 22.

P

Palestine (Asie), 299.
Papiers peints, 196.
Pays-Bas (royaume des), 233, 300, 323.
Pelle (ru de la), 110.
Perche (province), 289, 303.
Petite-Commune (forges de la) [Ardennes], 263.
Petit-Givet (Ardennes), 279, 283, 284, 287.
Petit-Morin (rivière), 370.
Pétrole (raffinerie de), 105.
Phade (forges de), 259.
Phosphates (industrie des), 88.
Picardie (province de), 6, 21, 48, 60, 102, 216, 360.
Pied-Selle (Ardennes), 270.
Pierrefonds (Oise), 18.
Pipes (fabrique de), 284, 285.
Plumion (rivière), 211, 214.
Poitiers (Vienne), 61.
Poix-Terron(Ardennes), 337.
Pommiers (Aisne), 19.
Pompelle (fort de la) [Marne], 149.
Pont-Faverger (Marne), 346, 347.
Pont-l'Évêque (Oise), 6.
Pont-Maugis (Ardennes),323.
Populeux (le) [Ardennes], 339.
Porcien (pays de), 207, 210 à 217, 220.
Potasse (industrie de la), 89.
Poudrerie, 222.
Pourru-aux-Bois(Ardennes), 329.
Pourru-Saint-Remy (Ardennes), 329.
Prémontré (Aisne), 90, 91 à 95, 102.
Prémontré (étang de), 91.
Prés (ruisseau des), 338.
Privas (Ardèche), 226.
Prusse (royaume de), 183.
Pure (Ardennes), 330.

Q

Quatre-Fils-Aymon (rochers des) 249, 252, 253, 254.
Quatre-Vallées (région des Ardennes), 211, 220.
Quesnoy (le) [Nord], 196.
Queue-de-Boué (bois de) [Aisne], 64, 66, 67.
Quierzy (Aisne), 13.
Quincaillerie, 223, 224, 232 et suiv., 332 à 334.

R

Raucourt (Ardennes), 238, 332 à 335.
Regnaval (forêt de) [Aisne], 61.
Reims (Marne), 24, 31, 38, 44, 68, 106, 107, 110, 114, 115 à 127, 130, 134, 149, 151, 154 à 160, 162, 175, 180, 186, 191, 195, 196, 208, 209, 219, 220, 228, 331, 332, 340, 344, 345, 346, 347, 360, 367.
Reims (montagne de), 32, 104, 108.
Remilly (Ardennes), 332.
Remogne (Ardennes), 237, 274, 277, 305, 306.
Renault (ru), 102.
Renwez (Ardennes), 239, 305.
Rethel (Ardennes), 124, 206, 207, 208 à 210, 211, 212, 219, 229, 233, 302, 344.
Rethelois (pays de), 206 et suiv.
Rethondes (Oise), 18.
Retourne (rivière), 219, 344.
Retz (forêt de), 102.
Revin (Ardennes), 237, 254, 262, 264 à 270, 275, 278, 284, 285, 292, 293, 298.
Rhin (fleuve), 268.
Ribemont (Aisne), 85, 86.
Richelle (vallon de la) [Ardennes], 304.
Rièzes (les), 298, 304.
Rilly-la-Montagne (Marne), 135, 142 à 148, 150.
Ripault (le) [Indre-et-Loire], 222.
Ripelles (Ardennes), 288.
Rochelle (la) [Ardennes], 294.
Rocroi (Ardennes), 210, 272, 292, 293, 294, 295, 296 à 304, 306, 307.
Rocroitiers (*maquignons*), 299.
Roland (tour) [Oise], 3.
Romans (Drôme), 196.
Romilly (Aube), 364, 372.
Rosaies (les) château [Marne].
Rosières de Salency (*les*), 13, 14.
Roubaix (Nord), 318, 325.
Rouen (Seine-Inférieure), 119, 269.
Roya (la) [Ardennes], 258.
Roye (Somme), 2.
Roye-sur-Matz (Oise), 2, 3.
Rozoy-sur-Serre (Aisne), 206, 207.
Rubécourt (ruisseau de), 329.
Rulle (ruisseau), 329.
Rumigny (Ardennes), 307.

S

Sain-Bel (Rhône), 88.
Sains-Richaumont (Aisne), 51.
Saint-Bâle (étang de), 310.
Saint-Cyr (école militaire de), 173 à 177.
Saint-Dizier (Haute-Marne), 209, 220, 349.
Sainte-Anne (ardoisières de), 277.

Sainte-Menehould (Marne), 180, 356.
Saint-Erme (Aisne), 198, 199.
Saint-Étienne (Loire), 126.
Saint-Fergeux (Ardennes), 214.
Saint-Firmin (faubourg de la Fère), 35.
Saint-Georges (château de) [Marne], 350, 352, 353, 358.
Saint-Germain (Ardennes), 215.
Saint-Gobain (Aisne), 36, 43, 90, 93 à 98, 105.
Saint-Gobain (forêt de), 32, 88, 93, 99.
Saint-Gobert (Aisne), 49.
Saint-Gond (marais de), 369 à 371.
Saint-Hilaire (le grand) [Marne], 347.
Saint-Hilaire (quartier de Givet), 279.
Saint-Hubert (abbaye de), 300.
Saint-Irénée (meulin) [Ardennes], 341.
Saint-Lambert (Ardennes), 341.
Saint-Loup-en-Champagne (Ardennes), 218.
Saint-Marc (mont) [Oise], 18.
Saint-Marceau (Ardennes), 221.
Saint-Masmes (Marne), 346.
Saint-Médard (abbaye de) [Aisne], 27, 28.
Saint-Menges (Ardennes), 316, 322.
Saint-Michel-de-Frigolet (couvent de) [Bouches-du-Rhône], 94.
Saint-Mihiel (Meuse), 19.
Saint-Nicolas (abbaye de), 92.
Saint-Nicolas (Ardennes), 292, 293.
Saint-Omer (Pas-de-Calais), 179.
Saint-Pierre-lès-Bitry (Oise), 21.
Saint-Ponce (Ardennes), 222.
Saint-Prix (Marne), 370.
Saint-Quentin (Aisne), 69, 82, 87.
Saint-Quentin (canal de), 31, 68, 87.
Saint-Saëns (Seine-Inférieure), 283.
Saint-Siméon (mont) [Oise], 13, 14.
Saint-Thibaut (Aisne), 107.
Saint-Thierry (fort) [Marne], 115, 116.
Saint-Thierry (Marne), 144.
Salency (Oise), 12, 13, 14.
Sambre à l'Oise (canal), 31, 65.
Sambre-et-Meuse (ancien département de), 288.
Sambre (rivière), 65.
Santerre (pays du), 3, 11.
Sapogne (Ardennes), 239.
Sarran (Marne), 364, 365.
Saumeline (contrée de la), 341.

Sauville (Ardennes), 338, 339.
Savoie (province), 144.
Schwarzbach (Bohème), 286.
Sécheval (Ardennes), 293, 305.
Sedan (Ardennes), 177, 223, 235, 237, 238, 240, 291, 309, 314, 316, 317 à 328, 333, 334, 335, 336.
Seine (fleuve), 65, 211, 268, 337.
Seine-Inférieure (département de la), 188.
Selle (rivière), 68.
Semoy (rivière), 231, 236, 237, 255, 256, 259, 260, 302, 315.
Sempigny (Oise), 6.
Semuy (Ardennes), 339, 340.
Sénateurs (chemin de fer des), 166, 167.
Septvaux (Aisne), 95.
Sermaize (Marne), 351.
Sermoise (Aisne), 105.
Serre (rivière), 47 à 49, 205, 206.
Sessy (Aisne), 86.
Sevigny (Ardennes), 304.
Signy-l'Abbaye (Ardennes), 207, 306, 307.
Signy-l'Abbaye (forêt de), 207, 211, 304, 307.
Signy-le-Petit (Ardennes), 233.
Sillery (Marne), 119.
Sissonne (Aisne), 43, 196, 198 à 200.
Sissonne (camp de), 199 à 209.
Soissonnais (pays du), 15 à 29, 123.
Soissons (Aisne), 10, 11, 16, 18, 19, 23 à 29, 32, 34, 44, 104, 105, 106, 122, 206, 211.
Somme (canal de la), 31.
Somme (département de la), 11.
Somme (fleuve), 69.
Somme-Soude (rivière), 350, 351, 352, 355, 356.
Sommesous (Marne), 370.
Somme-Vesle (Marne), 189.
Sonplaisir (Oise), 13.
Sorbon (Ardennes), 212.
Sormonne (Ardennes), 305.
Sormonne (rivière), 222, 231, 274, 301, 305, 306.
Souche (rivière), 48, 200, 201.
Stenay (Meuse), 269.
Strasbourg (Alsace), 38.
Sucrerie (*industrie de la*), 19, 31, 85, 114, 199, 214, 219.
Suippe (rivière), 114, 115, 208, 249, 344, 345, 346, 347.
Suippes (Marne), 124, 344, 347, 348.
Suisse (Confédération), 38, 326.
Surmelin (rivière), 361, 369.

T

Tagnon (Ardennes), 218, 219.
Tannerie, 283, 284.
Tarascon (Bouches-du-Rhône), 94.

Tardenois (ancien pays de), 109 à 112, 123.
Tergnier (Aisne), 30 à 32, 34, 38, 96.
Terres de Picardie, 201, 215.
Texas (Amérique du Nord), 72, 287.
Thelle (pays de), 239.
Thenelles (Aisne), 84.
Thérain (rivière), 19, 22.
Theux (le) [Ardennes], 222.
Thiérache (pays de), 47 à 63, 70, 187, 206, 210, 307.
Thilay (Ardennes), 260.
Thiescourt (Oise), 4.
Thuisy (Marne), 153.
Tissage de velours, 5.
Ton (rivière), 51, 52, 58.
Torcy (faubourg de Sedan), 317, 318.
Touraine (province de), 58, 338.
Tourne (Ardennes), 305, 306, 307.
Tour Roland (Oise), 3.
Tours (Indre-et-Loire), 192.
Tourteron (Ardennes), 341.
Trélon (Nord), 134.
Tremblois (le) [Ardennes], 303, 305, 306.
Trépail (Marne), 152.
Trèves (Allemagne), 331.
Trouée d'Anor ou de l'Oise, 59.
Troyes (Aube), 372.
Tupigny (Aisne), 68.

U

Ukraine (Cosaques de l'), 162.

V

Vadencourt, 84.
Vailly (Aisne), 104, 105, 106.
Val-du-Bois (Marne), 345, 346.
Valenciennes (Nord), 38, 68.
Vallage (région champenoise), 180.
Vallage (région des Ardennes), 211, 220.
Vallon (pays), 267.
Valmy (Marne), 183.
Vandy (rivière), 19.
Vannerie (*industrie de la*), 50 à 59, 86, 250, 305.
Varnécourt (Ardennes), 309.
Vassy (forêt de), 363.
Vaure (rivière), 371.
Vaux (faubourg de Laon), 39.
Vaux-Montreuil (Ardennes), 220.
Vauxrot (Aisne), 134.
Velours (*tissage de*), 5.
Vence (rivière), 220, 221, 222, 223, 231, 336, 337.
Vendeuil (Aisne), 87.
Vendeuil (fort de) [Aisne], 32.
Vendresse (Ardennes), 233, 337.
Venizel (Aisne), 105.
Verberie (Oise), 20.

Verdun (Meuse), 348.
Verrerie, 59, 134.
Verroterie, 204, 205.
Verse (rivière), 11, 12.
Versigny (Aisne), 48.
Vert-Galant (maison forestière) [Aisne], 95.
Vertus (forêt de), 363, 367.
Vertus (Marne), 135, 144, 366, 367.
Vertus (montagne de), 360 à 368.
Vervins (Aisne), 49, 50, 51, 54.
Verzenay (Marne), 139, 150, 151, 152.
Verzy (Marne), 117, 139, 144, 148, 152, 153.
Vesle (rivière), 10, 104 à 108, 114, 116, 118, 122, 123, 149, 151, 184, 188, 208.
Vexin (pays du), 289.
Vic-sur-Aisne (Aisne), 19, 21, 22, 23, 105.
Vieille-Montagne (territoire neutre de Moresnet) [Belgique et Prusse], 288.
Vieux-Moulin (vallon du), 18.
Vignes (mont des) [Marne], 184.
Villa (la) [faubourg d'Épernay et d'Ay], 128, 129, 136.
Villaines (Indre-et-Loire), 58.
Ville (Oise), 5.
Ville-en-Tardenois (Marne), 109.
Villequier-Aumont (Aisne), 13.
Villers-Cernay (Ardennes), 329.
Villers-Semeuse (Ardennes), 309.
Ville-sur-Lumes (Ardennes), 310.
Vilpion (rivière), 48, 49.
Vimeu (région de Picardie), 187.
Vins de Champagne, 126, 127, 128 à 160, 196, 360 à 367.
Vionne (ruisseau), 91, 92.
Vireux-Molhain (Ardennes), 278, 281, 291, 292.
Vireux-Wallerand (Ardennes), 291, 292.
Viroin (rivière), 278, 291, 292.
Vitry-le-François (Marne), 372.
Vivier-au-Court (Ardennes), 237, 238, 244, 309, 310.
Vosges (les), 180.
Vouël (Aisne), 31.
Vouziers (Ardennes), 51, 302, 335, 336.
Vrigne (rivière), 244, 310, 311 312.
Vrigne-aux-Bois (Ardennes), 237, 244, 310, 311.
Vrigne (Ardennes-Meuse) 311, 312.

W

Warcq (Ardennes), 309.
Warméville (Marne), 345, 346.

Wassigny-en-Thiérache(Aisne), 68, 187.
Wez (Marne), 153.
Wez-Thuisy (gare de) [Marne], 153.
Wignicourt (Ardennes), 220.
Wimy (Aisne), 52.
Witry-lès-Reims (fort de) [Marne], 149.

Y

Yvois (ancien nom de Carignan), 330.

TABLE DES CARTES

Noyon et ses environs, 9.
Soissons et ses environs, 25.
Le Laonnais, 33.
Laon et ses faubourgs, 41.
La Thiérache et les centres de la vannerie, 53.
Le familistère de Guise, 73.
L'Oise à Guise, 81.
Coucy-le-Château et Saint-Gobain, 101.
Reims, 121.
Épernay et Ay, 129.
Le vignoble champenois, 137.
Les « Montagnes » de Reims et de Vertus, 145.
Mourmelon-le-Grand et baraquements du camp de Châlons, 165.
Châlons, 193.
Le Porcien, 213.
Mézières, Charleville et Mohon, 225.
Confluent de la Meuse et de la Goutelle, 241.
Les gorges de la Meuse, de Charleville à Givet, 257.
La Meuse, des Dames de Meuse à Fumay, 265.
Givet, 281.
Rocroi et ses environs, 297.
Champ de bataille de Sedan, 313.

TABLE DES MATIÈRES

I. — En Noyonnais.

Pages.

Le mont Ganelon. — Vallon de l'Aronde. — Vallée du Matz. — Lassigny. — La Divette et son vallon. — Tour de Chiry. — Ourscamps, sa filature et son abbaye. — Noyon. — Les haricots de Soissons : réputation usurpée. — De Noyon à Guiscard. — Guiscard et son château. — Salency et le souvenir de saint Médard. — Plantation des haricots 1

II. — En Soissonnais.

Longueil-Sainte-Marie et le Grand Ferré. — Compiègne. — Au bord de l'Aisne. — Souvenirs mérovingiens. — Attichy. — Vic-sur-Aisne. — Soissons et ses monuments. — L'abbaye de Saint-Médard. 16

III. — En Laonnais.

Tergnier. — La Fère et ses forts. — De La Fère à Laon. — Apparition de Laon. — La gare. — La « grimpette ». — Les faubourgs. — Vaux et Ardon. — La culture des artichauts. — La cuve Saint-Vincent. — La ville et ses monuments. — Les forts. . 30

IV. — Les vanniers de la Thiérache.

L'Oise. — La vallée de la Serre. — Le Vilpion. — Entrée en Thiérache. — Marle. — Vervins. — Au pays des vanniers. — Origines de l'industrie. — Origny-en-Thiérache. — Forme du travail des vanniers. — Les grèves. — Dans les villages de vanniers. — Hirson. — La Capelle-en-Thiérache. — Buironfosse. — Les chevaliers du lièvre. 47

*

V. — Le familistère de Guise.

Pages.

La forêt du Nouvion. — Le Nouvion et son château. — La Queue-de-Boué. — L'ancienne Sambre et sa dérivation. — Vallon du Noirieu. — Guise. — Visite au familistère. — Un homme de bien. — L'œuvre de Godin. — Les usines. — Le palais social. 61

VI. — La vallée de l'Oise et Saint-Gobain.

A travers la ville de Guise. — Le château. — La vallée de l'Oise et ses usines. — Origny-Sainte-Benoîte. — Ribemont. — Les oseraies. — Vendeuil. — Chauny et ses manufactures. — Anizy-le-Château. — Prémontré. — Saint-Gobain. — La manufacture des glaces. 80

VII. — Coucy et le Tardenois.

La vallée de l'Ailette. — Coucy-le-Château. — La ville. — Les ruines. — L'Aisne, de Soissons à Vailly. — Le fort de Condé. — Braisne. — Bazoches et Mont-Notre-Dame. — Fismes. — La vallée de l'Ardre. — Le Tardenois. — Fère-en-Tardenois et son château. 99

VIII. — Reims.

De Laon à Reims. — Les bords de l'Aisne. — Le canal et les verreries. — Épuration des eaux d'égout. — Arrivée à Reims. — La gare et les promenades. — Aspect de la ville. — Les monuments : Notre-Dame et Saint-Remy. — Importance commerciale de Reims. — L'industrie de la laine. — Les vins . . . 113

IX. — Épernay et le vignoble d'Ay.

Épernay. — Son accroissement. — Population officielle et population réelle. — Le vieil Épernay. — Magenta. — La Folie. — Hautvillers et dom Pérignon. — Invention du vin mousseux. — L'exode des vendangeurs. — Ay. — Les « magasins » de compost. — Au vignoble de Mutigny. — La vendange. — Avenay. — Dans la montagne de Reims. — Germaine et son tunnel. . . 128

X. — La montagne de Reims et ses vins.

Pages.

Rilly-la-Montagne. — La culture des vignes en Champagne. — Les forts de Reims. — Les vendanges. — Chigny, Ludes et Mailly. — Les cendres fossiles. — Le moulin de Verzenay. — Verzy et ses « faux ». — Une cave de Reims. — La préparation du vin de Champagne 143

XI. — Le camp de Chalons.

La gare de Mourmelon. — Le Cheneu. — Mourmelon-le-Grand. — Au camp de Châlons. — Retour à la vie. — Les manœuvres de masses d'artillerie. — Le chemin de fer des sénateurs. — Le camp. — Horizons numérotés. — Chutes de projectiles. — Effets des obus. — Le troupier au camp. — Les châlits économiques. — Jeux de soldats. — Théâtres en plein vent. — Le tennis des officiers. — Saint-Cyr au camp. — Apprentissage de la vie militaire 161

XII. — Les champs catalauniques.

Origines et histoire du camp de Châlons. — De 1857 à 1870. — Le camp d'Attila. — Le village de Baconnes. — Courtisols, sa population, ses légendes. — Notre-Dame-de-l'Épine. — Arrivée à Châlons. — A travers la ville. — Les monuments. 179

XIII. — Le Rethelois et le Porcien.

Les collines du Laonnois. — Sissonne et son camp. — Le château de Marchais. — Le pèlerinage de Notre-Dame-de-Liesse. — La légende. — La ville et l'église. — Vallée de la Serre. — En Porcien. — Chaumont-Porcien. — Rethel. — Novion-Porcien. — Château-Porcien. — En Axone. — Asfeld. — Un pastiche du Panthéon. 197

XIV. — Entrée dans l'Ardenne.

Dans les *monts* de Champagne. — La gare d'Amagne-Lucquy. — Les vergers des Quatre-Vallées. — La vallée de la Vence. — Ferronnerie. — Poudrerie de Saint-Ponce. — Le fort des Ayvelles. — Mohon et ses usines. — Mézières. — Le mardi gras à Charleville. — Un petit Versailles. — Du sommet du mont Olympe. 218

XV. — Le royaume de la quincaillerie.

Pages.

Origine de l'industrie métallurgique dans les Ardennes. — La clouterie. — Les hauts fourneaux. — Prospérité et décadence du traitement des minerais. — La mise en œuvre des fers de Meurthe-et-Moselle. — Les grandes branches d'industrie : quincaillerie et fonte moulée. — La brasserie de Charleville. — Au bord de la Meuse. — Nouzon la nuit. — Gespunsart et la vallée de la Goutelle. — Nouzon 232

XVI. — La principauté de Chateau-Regnault.

Au départ de Nouzon. — Le site de Joigny. — Braux. — La fabrication des boulons. — Levrezy. — Les Quatre-Fils-Aymon. — Château-Regnault et ses souverains. — Les ferronniers. — La pierre à macadam. — La Val-Dieu et Monthermé. — Au bord de la Semoy 247

XVII. — Les Dames de Meuse.

Deville et ses usines. — Les rochers de Laifour. — Les Dames de Meuse — Auchamps. — Revin, son accroissement, ses établissements industriels. — Les forêts communales. — La population ouvrière. — Industries disparues : Essartage et flottage. — De Revin à Fumay. — Les ardoisières. — L'extraction et le débitage. — Départ pour Givet. 261

XVIII. — Les Givets.

Une porte de la France. — Givet ville double. — Les Givets vus du Pont. — Givet-Saint-Hilaire. — Le fort de Charlemont. — Le Petit-Givet : ses usines. — Les crayons, les pipes, la tannerie et la colle. — La vallée de la Houille 278

XIX. — Rocroi et le cheval ardennais.

De Givet à Revin. — Vireux-Molhain. — Les usines de Saint-Nicolas. — La vallée de Misère. — Le plateau de Rocroi. — Rocroi et les rièzes. — Les Rocroitiers de Bourg-Fidèle. — Élevage du cheval ardennais. — La vallée de la Sormonne et ses industries. — Rimogne et ses ardoisières. — La vallée de l'Aube ardennaise. 290

XX. — Le champ de bataille de Sedan

Pages.

Les deux Cons-la-Grandville. — La ferronnerie. — Moraimont, Vivier-au-Court et Vrigne-aux-Bois. — La vallée de la Vrigne. — Donchery. — Le château de Bellevue. — La Marfée. — Le champ de bataille de Sedan. — Sedan. — A travers la ville . . 308

XXI. — Sedan industriel et ses annexes.

Une grève de tisseurs. — Le socialisme à la campagne. — Historique de l'industrie sedanaise. — Ses produits. — La mode et le drap de Sedan. — Balan. — Bazeilles. — Les dernières cartouches. — Les usines de Messempré. — Carignan. — Mouzon. — La vallée de l'Ennemanne. — La boucherie de Raucourt. . . 321

XXII. — De l'Argonne en Champagne pouilleuse.

Le chemin de fer de la vallée de la Bar. — Omont. — Le Chesne-Populeux et son défilé. — Le canal des Ardennes. — Dans la vallée de l'Aisne. — Attigny, ses souvenirs mérovingiens et carlovingiens. — La vallée de la Suippe. — Val-des-Bois, Pont-Faverger et Suippes. 335

XXIII. — La Héronnière du Grand-Écury.

Une page de Toussenel. — Les hérons de la Somme-Soude. — Jâlons-les-Vignes. — Le château de Saint-Georges. — M. de Sainte-Suzanne et sa colonie. — Visite aux hérons. — Les nids. — Les corbeaux et les œufs de hérons. — Mœurs de la colonie. — Arrivée et départ. — M. Lécuyer. — Patience d'un naturaliste 349

XXIV. — Vertus et le mont Aimé.

De Château-Thierry à Épernay. — Les cerisaies et les conserves de cerises. — Dormans. — Châtillon-sur-Marne. — Damery. — Le château de Boursault. — D'Oiry à Vertus. — Cramant et Avize. — Vertus. — Les falaises et le vignoble — Le mont Cormont. — Le mont Aimé. — Les marais de Saint-Gond et le champ de bataille. — Fère-Champenoise 370

CHEMIN DE FER DU NORD

EXCURSIONS

A

PIERREFONDS ET AU CHATEAU DE CHANTILLY

BILLETS D'EXCURSION A PIERREFONDS

(1er Mai au 30 Septembre.)

LES DIMANCHES ET FÊTES

(Valables dans la même journée ou pendant 2 jours lorsqu'un dimanche et un jour de fête se suivent.

1° — De PARIS à PIERREFONDS et retour

Les dimanches et jours de fête.

1re cl. **11** fr. (1) — 2e cl. **8** fr. **50** — 3e cl. **6** fr. **25**

Ces billets sont valables par **Compiègne** ou par **Villers-Cotterêts** aussi bien à l'aller qu'au retour, avec arrêt facultatif à Compiègne et à Villers-Cotterêts.

2° — De toutes les gares situées dans un rayon de 100 kilomètres de PIERREFONDS.	1re classe.	2e classe.	3e classe.
1re zone — Jusqu'à 25 kilomètres	2 75	2 »	1 50
2e zone — De 26 à 50 —	5 50	4 »	3 25
3e zone — De 51 à 75 —	8 25	6 50	4 50
4e zone — De 76 à 100 —	11 »	8 50	6 25

BUFFET et BUVETTE à la gare de Pierrefonds et à la gare de Compiègne.

(1) A ce prix il y a lieu d'ajouter 0 fr. 10 c. pour droit de timbre.

BILLETS D'EXCURSION AU CHATEAU DE CHANTILLY

(Jusqu'au 13 Octobre inclus.)

Visite du Musée

Il est délivré, dimanches et jeudis de chaque semaine (à l'exception de jours de courses) jusqu'au 13 octobre inclus des billets d'aller et retour, valables pour le jour de leur émission aux prix ci-après et dans les trains suivants :

1° — De PARIS à CHANTILLY et retour

1re cl. **6** fr. **40** — 2e cl. **4** fr. **30** — 3e cl. **2** fr. **80**

Départ de Paris. { Aller : 10 heures et 11 h. 53 m. du matin. / Retour : 4 h. 52 m. et 5 h. 30 m. du soir.

2° — De toutes les GARES du RÉSEAU comprises dans le périmètre fermé par les lignes de Laon à Amiens, d'Amiens à Rouen, et de Tergnier à Saint-Quentin.

Les prix varient selon les points de départ et présentent des réductions de 20 à 65 p. 100 selon la distance.

Départ des gares du réseau. { Aller : Tous les trains (sauf les rapides) comportant des voitures de la classe indiquée par le billet, permettant d'arriver à Chantilly vers 1 h. de l'après-midi au plus tard. / Retour : Tous les trains (sauf les rapides) comportant des voitures de la classe indiquée par le billet, quittant Chantilly de 4 h. 50 du soir à minuit.

CHEMIN DE FER DU NORD

BAINS DE MER

De la veille des Rameaux au 31 octobre.

BILLETS A PRIX RÉDUITS

Pendant la saison, de la veille de la fête des Rameaux au 31 octobre, toutes les gares du Chemin de fer du Nord (1) délivrent des billets de 1re, 2e et 3e classes à destination des stations balnéaires suivantes :

Berck (station du chemin d'intérêt local) *viâ* **Rang-du-Fliers-Verton, Boulogne** (Le Portel), **Calais-Ville, Cayeux** (station du chemin d'intérêt local) *viâ* **Saint-Valery-sur-Somme, Conchil-le-Temple** (Fort-Mahon), **Dannes-Camiers** (plages Ste-Cécile et St-Gabriel **Dunkerque** (plages de Malo-les-Bains et Rosendael), **Etaples** (Paris-Plage), **Eu** (plages du Bourg-d'Ault et d'Onival), **Ghyvelde** (Bray-Dunes), **Gravelines** (plage du Petit-Fort-Philippe), **Le Crotoy** (station du chemin de fer d'intérêt local) *viâ* **Noyelles, Le Tréport-Mers, Loon-Plage, Marquise-Rinxent** (plage de Wissant), **Quend-Fort-Mahon** (plages de Fort-Mahon et de St-Quentin), **St-Valery-sur-Somme, Wimille-Wimereux** (plages de Wimereux, Ambleteuse et Audresselles), **Woincourt** (plages du Bourg-d'Ault et d'Onival).

Il existe trois catégories de billets (*), à savoir :

1° *Billets de saison* de 1re, 2e et 3e classes, valables pendant 33 jours, non compris le jour de l'émission avec facilité de prolongation pendant plusieurs périodes de 15 jours (3), sous condition d'effectuer un parcours minimum de 100 kilomètres aller et retour. Ces billets, créés pour les familles, sont *nominatifs* et *collectifs*. Il est accordé une réduction de 50 p. 100 à chaque membre de la famille en plus du troisième ; *les billets dont il s'agit doivent être demandés au moins 4 jours à l'avance à la gare où le voyage doit être commencé.*

2° *Billets hebdomadaires* et carnets d'aller et retour de 1re, 2e et 3e classes. Les billets hebdomadaires sont valables pendant 5 jours, du vendredi au mardi, et de l'avant-veille au surlendemain des fêtes légales.

Ces billets et carnets sont individuels. Les prix varient selon la distance et présentent des réductions de 25 à 40 p. 100.

Les carnets contiennent 5 billets d'aller et retour et peuvent être utilisés à une date quelconque dans le délai de 33 jours non compris le jour de distribution.

3° *Billets d'excursion* de 2e et 3e classes, des dimanches et jours de fêtes légales, valables pendant une journée.

Ces billets sont ou individuels ou de famille.

Les prix réduits des billets individuels sont indiqués dans les tableaux ci-dessous.

Pour les familles (ascendants et descendants), il est accordé une nouvelle réduction sur les prix des billets individuels d'excursion, allant de 5 à 25 p. 100, selon que la famille se compose de 2, 3, 4, 5 personnes et plus.

NOTA. — Les billets de saison et les billets hebdomadaires sont valables dans les mêmes trains et aux mêmes conditions que les billets ordinaires du service intérieur.

Les billets d'excursion ne sont valables que dans des trains *spéciaux* ou dans *des trains du service ordinaire* désignés à cet effet par la Compagnie.

Cartes d'abonnement de 1re, 2e et 3e classes, valables pendant 33 jours, et comportant une réduction de 20 p. 100 sur le prix des abonnements ordinaires d'un mois.

Ces cartes ne sont délivrées qu'à toute personne qui prend deux billets ordinaires au moins ou un billet de saison pour les membres de sa famille ou domestiques, allant séjourner sous le même toit dans une station balnéaire désignée ci-dessus.

---

1. Les bureaux de ville que la Compagnie du Nord possède dans Paris délivrent également des billets pour les stations balnéaires dans les mêmes conditions. Ces bureaux sont les suivants : Paris-Bouloi, 21, rue du Boulo et rue Coquillière, 31; Paris-Planchette, 326, rue Saint-Martin (impasse de la Planchette); Paris-Paul-Lelong, 7, rue Paul-Lelong; Paris-Archives, 63, rue des Archives; Paris-Gaillon, 5, rue Gaillon; Paris-Valmy, 33, quai Valmy; Paris-Madeleine, 7, place de la Madeleine; Paris-Saint-Antoine, 21, faubourg Saint-Antoine et rue de la Roquette (cour du Cheval-Blanc); Paris-Sébastopol, 34, boulevard Sébastopol; Paris-Saint-Sulpice, 6, place Saint-Sulpice. Paris-Petites-Écuries, 10, cour des Petites-Écuries (entrées : 63, rue du Faubourg-Saint-Denis, 20, rue d'Enghien et 17, rue des Petites-Écuries).

(*) Ces billets sont personnels et ne peuvent être vendus sous peine de poursuites judiciaires.

2. Indépendamment de ces billets, il existe des cartes d'abonnement.

3. Cette prolongation est faite, au retour, par les soins de la gare de départ, avant l'expiration de la 1re période, moyennant le supplément de 10 p. 100 du prix total des billets.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE SAISON

BILLETS D'ALLER ET RETOUR de famille de 1re et 2e classe, valables **30 jours**, délivrés dans toutes les gares du réseau de l'EST, pour les stations de : **Bains, Bourbonne-les-Bains, Bussang, Contrexéville, Gérardmer, Givet, Luxeuil-les-Bains, Martigny-les-Bains, Plombières-les-Bains, Sermaize-les-Bains et Vittel**, aux familles d'au moins *trois personnes*, payant place entière et voyageant ensemble, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres (**aller et retour compris**), ainsi qu'aux serviteurs attachés à la famille.

Par exception, le billet pour les serviteurs pourra être de 3e classe *.

Délivrance des billets : du **15 Mai** au **15 Septembre** inclus.

* La durée de validité de ces billets peut être prolongée une ou plusieurs fois d'une période de 15 jours moyennant paiement pour chaque prolongation d'un supplément de 10 p. 100 du prix initial du billet. — Les enfants de 3 à 7 ans paient demi-place.

VOYAGES CIRCULAIRES ET EXCURSIONS

A. — Voyages circulaires à prix réduits pour visiter les VOSGES et BELFORT

Avec arrêts facultatifs à toutes les stations du parcours.

BILLETS INDIVIDUELS

Prix des billets valables pendant **33 jours** : 1re classe, **85** fr. ; 2e classe, **62** fr.

Délivrance des billets : du 1er **Mai** au 15 **Octobre** inclus.

I. — DE PARIS A PARIS

ITINÉRAIRE. — **Paris, Épernay, Pagny-sur-Meuse** (Pagny-sur-Meuse, Vaucouleurs, **Domrémy-Maxey-sur-Meuse** et retour), **Nancy, Lunéville, Badonviller, Épinal-Clairefontaine, Saint-Dié, Fraize, Gérardmer, Remiremont** (ou **Nancy, Épinal, Gérardmer, Fraize, Remiremont**). **Cornimont, Bussang, Épinal, Plombières-les-Bains, Faymont, Aillevillers, Lure, Giromagny, Belfort, Port-d'Atelier-Amance** (ou **Aillevillers, Port-d'Atelier-Amance, Vitrey Vitrey, Bourbonne-les-Bains** et retour [1]), **Langres-Marne, Chaumont, Troyes, Paris** ou *vice versa*.

II. — DE LAON A LAON

ITINÉRAIRE. — **Laon, Reims, Blesme-Haussignemont, Pagny-sur-Meuse** (Pagny-sur-Meuse, Vaucouleurs, Domrémy-Maxey-sur-Meuse et retour), **Nancy, Lunéville, Badonviller, Épinal-Clairefontaine, Saint-Dié, Fraize, Gérardmer, Remiremont** (ou **Nancy, Épinal, Gérardmer, Fraize, Remiremont**), **Cornimont, Bussang, Épinal, Plombières-les-Bains, Faymont, Aillevillers, Lure, Giromagny, Belfort, Port-d'Atelier-Amance** (ou **Aillevillers, Port-d'Atelier-Amance, Vitrey** (Vitrey, **Bourbonne-les-Bains** et retour [1]), **Langres-Marne, Chaumont, Blesme-Haussignemont, Reims, Laon** ou *vice versa*.

Ces billets sont délivrés à toutes les gares situées entre Paris ou Laon et Bar-le-Duc inclus via Châlons-sur-Marne, d'une part, et entre Paris ou Laon et Chaumont inclus, d'autre part.

Nota. — Les voyageurs partis soit de **Paris**, soit de **Laon** ou d'un point situé entre **Paris** ou **Laon** et **Bar-le-Duc** par la ligne d'**Avricourt**, peuvent rentrer à leur point de départ par la même ligne, à condition qu'ils n'aient utilisé aucun des coupons valables pour les parcours **Épinal, Plombières-les-Bains, Faymont, Aillevillers, Port-d'Atelier-Amance** (ou **Belfort**), **Paris** ou **Laon**, suivant le cas.

De même, les voyageurs partis soit de **Paris**, soit de **Laon** ou d'un point situé entre **Paris** ou **Laon** et **Chaumont** par la ligne de **Belfort**, peuvent rentrer à leur point de départ par la même ligne, à condition qu'ils n'aient utilisé aucun des coupons valables pour les parcours **Plombières-les-Bains. Épinal, Nancy, Pagny-sur-Meuse, Paris** ou **Laon**, suivant le cas. Les voyageurs n'ont droit ni à, au retour, à d'autres arrêts que ceux qui résultent des correspondances de trains aux stations intermédiaires.

1. Les Voyageurs qui désireraient s'arrêter à **Vitrey** pour se rendre à **Bourbonne-les-Bains** auront à payer les suppléments suivants pour l'aller et le retour : 1re classe, 2 fr. 80. — 2e classe, 1 fr. 90.

B. — Voyages circulaires pour visiter les VOSGES

Avec arrêts facultatifs à toutes les stations du parcours.

1er ITINÉRAIRE — Nancy, Épinal, Remiremont, Cornimont, Bussang, Arches, Gérardmer, Fraize, Saint-Dié, Étival-Clairefontaine, Badonviller, Lunéville, Nancy *ou vice versa.*

Durée du voyage : **10 jours.** — 1re cl. **24** fr. ; 2e cl. **18** fr. ; 3e cl. **13** fr.

2e ITINÉRAIRE. — Nancy, Toul, Pagny-sur-Meuse, Vaucouleurs, Domrémy-Maxey-sur-Meuse, Neufchâteau, Mirecourt, Épinal, Remiremont, Cornimont, Bussang, Arches, Gérardmer, Fraize, Saint-Dié, Étival-Clairefontaine, Badonviller, Lunéville, Nancy *ou vice versa.*

Durée du voyage : **15 jours.** — 1re cl. **33** fr. ; 2e cl. **25** fr. ; 3e cl. **18** fr.

Délivrance des billets : du 1er **Mai** au **15 Octobre** inclus, à toutes les gares du parcours.

C. — Voyages d'excursion pour visiter les VOSGES

Avec arrêts facultatifs à toutes les stations du parcours.

ITINÉRAIRE. — Épinal, Arches, Gérardmer, Fraize, Saint-Dié et retour par Arches *ou vice versa.*

Durée du voyage : **5 jours.** — 1re cl. **11** fr. ; 2e cl. **8** fr. ; 3e cl. **6** fr.

Délivrance des billets : du 1er **Mai** au **15 Octobre** inclus, à toutes les gares du parcours.

Voyages circulaires à prix réduits pour visiter les VOSGES

BILLETS COLLECTIFS

Il est délivré également des billets collectifs aux familles d'au moins 4 personnes payant place entière et voyageant ensemble.

Le prix s'obtient en ajoutant, au prix de 3 billets individuels, la moitié du prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de 3.

Les billets sont collectifs et nominatifs.

Les titulaires d'un même billet collectif sont tenus de voyager ensemble. En conséquence, si, pour un motif quelconque, une ou plusieurs personnes dénommées sur le billet collectif ne pouvaient faire le voyage par le même train que les porteurs de ce billet, elles auraient à prendre, pour leur voyage, un billet ordinaire sur le prix duquel il ne serait rien déduit.

Les enfants de 3 à 7 ans paient demi-place et ont droit au transport gratuit de 20 kilogr. de bagages.

Excursion au Pays de Jeanne d'Arc

De PAGNY-SUR-MEUSE à VAUCOULEURS et DOMRÉMY

ET RETOUR

1re classe. . . . **4 fr. 80** ; — 2e classe. . . . **3 fr. 65**

AVIS IMPORTANT. — La durée de validité des billets circulaires pour visiter les *Vosges* peut être, à deux reprises, prolongée de *moitié*, moyennant paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 p. 100 du prix initial du billet.

NOTA. — Pour tous autres renseignements, consulter le Livret des Voyages circulaires et Excursions, que la Compagnie des Chemins de fer de l'Est envoie gratuitement aux personnes qui en font la demande.

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-EDITEURS
PARIS, 5, rue des Beaux-Arts. — 18, rue des Glacis, NANCY.

LA DÉFENSE NATIONALE EN 1870-1871

Par PIERRE LEHAUTCOURT

Campagne de la Loire. 2 volumes in-8, avec 19 cartes, br. . **15 fr.**
Campagne de l'Est. 2 volumes in-8, 11 cartes, brochés . . . **10 fr.**
Campagne du Nord. La défense nationale dans le Nord de la France. Nouvelle édition entièrement revue et corrigée. 1897. Un volume in-8, avec 9 cartes, broché . . . . . **6 fr.**
Siège de Paris. 3 volumes in-8, avec 13 cartes, brochés . . . **18 fr.**
(Ouvrage couronné par l'Académie française. 1899.)

Récits sur la dernière guerre franco-allemande (du 17 juillet 1870 au 10 février 1871). *Wissembourg. Frœschwiller* (*Reichshoffen* ou *Wœrth*). *Sedan. Siége de Paris*, par C. SARAZIN, ancien médecin en chef de l'ambulance de la 1re division du 1er corps, etc. 3e édition. 1887. Volume in-12, broché . . . . . **3 fr. 50 c.**

Un Héros de la défense nationale. Valentin et les derniers jours du siége de Strasbourg, par Lucien DELABROUSSE. 1898. Un volume in-8 avec un portrait, un autographe de Valentin et deux cartes, broché. . . . . **5 fr.**

Les Héros de la défaite. (Livre d'or des vaincus.) Récits de la guerre de 1870-1871, par Joseph TURQUAN. 1888. Un volume in-12 de 406 pages, broché . . . . . **3 fr. 50 c.**

Les Femmes de France pendant l'invasion, 1870-1871, par Joseph TURQUAN. 1893. 1 beau volume in-12 de 449 pages, broché, sous couverture illustrée . . . . . **3 fr. 50 c.**
(Couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.)

La Question ouvrière dans les pays étrangers. *Recueil de rapports sur les conditions du travail*, adressés au ministère des affaires étrangères par les représentants de la République française à l'étranger.

Allemagne.	6 fr.	Grande-Bretagne et Irlande.	3 fr.
Autriche-Hongrie.	2 fr. 50 c.	Italie.	1 fr. 50 c.
Belgique.	2 fr.	Pays-Bas et Luxembourg .	3 fr. 50 c.
Danemark.	2 fr.	Russie	3 fr.
Espagne et Portugal . . .	2 fr.	Suède et Norvège	3 fr. 50 c.
États-Unis	2 fr. 50 c.	Suisse	2 fr.

Les 12 volumes grand in-8, brochés, **30** *fr.*

Le Travail en France. **Monographies professionnelles**, par J. BARBERET, chef de bureau au ministère de l'intérieur. Ouvrage honoré de nombreuses souscriptions des Ministères et Administrations. Volumes d'environ 500 pages, grand format, chacun à. . . . . **7 fr. 50 c.**

Les sept volumes parus contiennent les monographies suivantes : I. Apprêteurs d'étoffes. Apprêteurs de pelleteries pour fourrures. Arquebusiers. Armuriers. Art dentaire. Artistes musiciens instrumentistes. Balanciers. Bijoutiers-Joailliers. Blanchisseurs. Buandiers et Baigneurs. Bouchers. Boulangers. — II. Boutonniers. Brasseurs. Bronziers. Brossiers. Carriers. Céramistes. — III. Chapeliers. Charbonniers. Charcutiers. Charpentiers et Scieurs de long. Charrons et Carrossiers. Chaudronniers. — IV. Chemisiers et Cravatiers. Chiffonniers. Chocolatiers et confiseurs. Choristes. Cloutiers et Épingliers. Cochers et Loueurs de voitures. Coiffeurs, Barbiers et Perruquiers. Comptables. — V. Cordiers. Cordonniers. Couteliers. Couturières. Couvreurs, Plombiers, Zingueurs. — VI. Cravaches, cannes, fouets, parapluies (Ouvriers et Fabricants de). Cuisiniers. Cultivateurs. — VII. Débitants de boissons (Marchands de vin, Cafetiers, Limonadiers et Restaurateurs).

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
PARIS, 5, rue des Beaux-Arts. — 18, rue des Glacis, **NANCY**.

ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES ET LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

VINGT VOLUMES PARUS

1re série : **Le Morvan, le Val de Loire et le Perche.** 2e édition. — Avec 19 cartes.
2e série : **Des Alpes mancelles à la Loire maritime.**
3e série : **Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon à Belle-Isle.** — Avec 19 cartes.
4e série : **Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant.** — Avec 25 cartes.
5e série : **Les Iles françaises de la Manche et Bretagne péninsulaire.** — Avec 26 cartes.
6e série : **Cotentin, Basse-Normandie, Pays d'Auge, Haute-Normandie, Pays de Caux.** — Avec 29 cartes ou croquis.
7e série : **La Région lyonnaise : Lyon, Monts du Lyonnais et du Forez.** — Avec 19 cartes.
8e série : **Le Rhône du Léman à la mer : Dombes, Valromey, Bugey, Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, La Camargue.** — Avec 22 cartes ou croquis.
9e série : **Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois.** — Avec 23 cartes ou croquis.
10e série : **Les Alpes du Léman à la Durance. Nos Chasseurs alpins.** — Avec 25 cartes.
11e série : **Forez, Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin.** — Avec 25 cartes.
12e série : **Les Alpes de Provence et les Alpes maritimes.** — Avec 30 cartes et une grande carte des Alpes, hors texte.
13e série : **La Provence maritime.** — Avec 28 cartes.
14e série : **La Corse.** — Avec 27 cartes, 7 vues et 1 planche hors texte.
15e série : **Les Charentes et la Plaine poitevine.** — Avec 26 cartes.
16e série : **De Vendée en Beauce : Haut-Poitou, Bocage, Marais, Vendée, Gâtine, Tours, Beauce.** — Avec 29 cartes.
17e série : **Littoral de Caux et Picardie : Dieppe, l'Aliermont, Pays de Bray, Vexin, Pays de Thelle, Sauterre, Vermandois, Vallée de la Somme, Vimeu, Ponthieu.** — Avec cartes.
18e série : **Région du Nord : I. Flandre et littoral du Nord.** — Avec 30 cartes.
19e série : **Région du Nord : II. Artois, Cambrésis et Hainaut.** — Avec 28 cartes.
20e série : **Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.** — Avec 22 cartes.

SOUS PRESSE :

21e série : **De l'Aube à la Moselle (Haute-Champagne, Basse-Lorraine).** — Avec gravures et cartes.

Chaque volume in-12, d'environ **380** pages, avec cartes, broché . . . . **3 fr. 50 c.**
— Elégamment cartonné en toile souple, tête rouge. . . . . **4 fr.**

La collection complète comprendra 33 volumes. — Le prospectus détaillé (brochure de 12 pages) des volumes parus ou à paraître dans cette collection est envoyé sur demande.

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

APPENDICE

A LA 20e SÉRIE

DU

VOYAGE EN FRANCE

Le commerce des vins de champagne mousseux.

Lors de mon séjour à Épernay et à Reims, le lecteur a pu remarquer que j'avais passé légèrement sur le vin de Champagne et n'en avais guère montré que le côté pittoresque, saisi *de visu* au moment animé de la vendange.

Mon carnet contient quelques notes d'un caractère plus technique ; je vais les donner ici, car je pense que ce commerce important, l'une des plus fructueuses branches de notre industrie nationale, mérite d'être beaucoup plus connu qu'il ne l'est de la plupart d'entre nous.

La *Champagne,* dans le langage courant, n'est plus aujourd'hui toute l'ancienne province de Champagne, mais seulement le département de la Marne qui, sur une superficie de 816,000 hectares, contient 15,000 hectares en vignes.

Sur 660 communes, 220 environ s'adonnent à cette culture.

Ces vignes s'étendent par moitié sur les pentes

*

qui couvrent les versants nord et sud de la croupe appelée montagne de Reims, laquelle sépare les vallées de la Vesle et de la Marne, et pour un quart sur le versant est de la montagne d'Avize, qui, perpendiculairement à la Marne, fait face à Châlons. Le dernier quart comprend des terroirs variés, peu considérables et plus ou moins bien situés suivant les replis du terrain.

Cette vaste étendue est plantée presque exclusivement en raisins noirs d'un type très fin ; la côte d'Avize est plantée en raisins blancs dont le bouquet est des plus délicats. La valeur de ces vignes est estimée environ cent millions de francs ; le prix de l'hectare flotte entre 5,000 et 50,000 francs suivant les crus.

La *culture de ces vignes* est toute spéciale et nécessite une main-d'œuvre considérable dont le coût varie entre 1,500 et 3,000 francs l'hectare, suivant les districts ; on comprendra facilement ces chiffres si on veut bien noter que chaque hectare contient environ 40,000 ceps plantés à 60 centimètres les uns des autres.

C'est au mode de culture, à la situation climatérique, aux espèces spéciales de cépages, et surtout à la nature du sol qui les nourrit, qu'est dû le cachet particulier de finesse, de fraîcheur et d'élégance qui distinguent les vins de Champagne

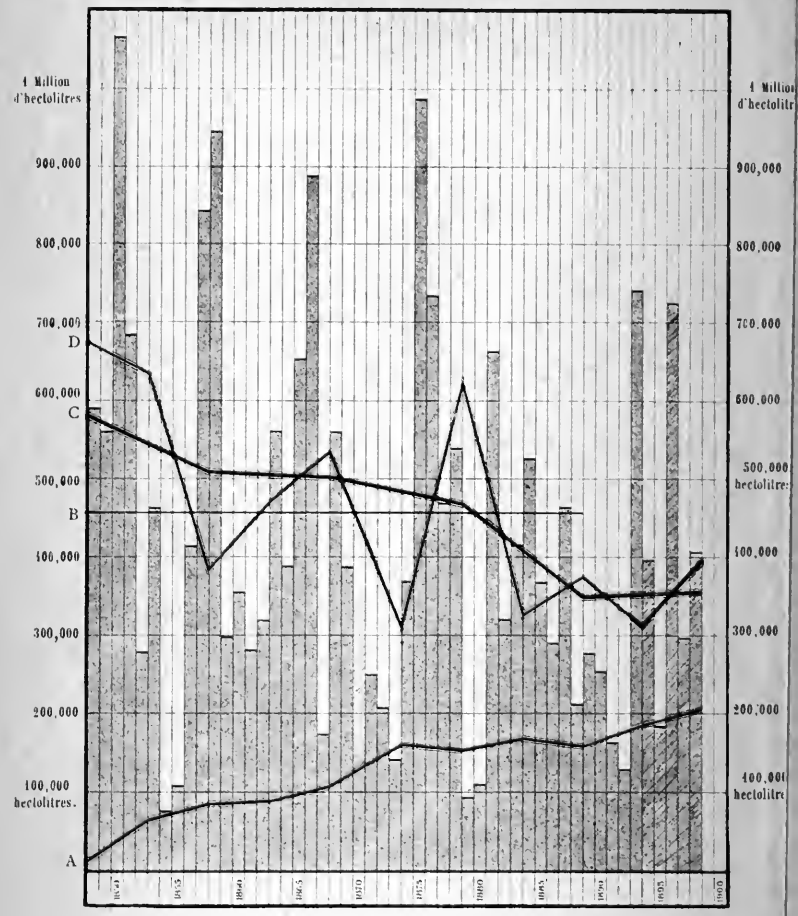
et leur assurent la prépondérance sur les similaires des autres contrées.

La production. — Nous sommes à la vendange, de toutes parts, vignerons et aides venus du dehors cueillent les raisins, les épluchent à la vigne et les descendent au village ; le pays semble en fête, et c'est justice, car on va enfin recueillir le fruit du dur labeur de l'année.

Le propriétaire vigneron accompagne son raisin au pressoir et le livre au négociant ou à son représentant. La chose n'est point si aisée, car l'acheteur est sévère, et ne tolère aucune défectuosité. On transvase la récolte sous ses yeux sur une bascule et on pèse. Chaque fois que le poids de 60 kilogr. est atteint, on relève le levier et la quantité livrée va sur le pressoir. Quand la table de celui-ci en a reçu 3,600 à 4,000 kilogr., on pressure. Le produit des trois premières pressées constitue le *vin de cuvée* qui sera transformée en vin mousseux ; les autres pressées produisent des vins secondaires, qui seront employées pour les vins bon marché ou pour les besoins de la consommation locale. Les moûts obtenus sont enfermés dans des fûts qui, soit par voiture, soit par chemin de fer, sont immédiatement acheminés vers les établissements des négociants de Reims, Épernay, Ay, Avize, Châlons.

La production annuelle est naturellement très

TABLEAU
DE LA PRODUCTION
DES VINS MOUSSEUX DE CHAMPAGNE



A Courbe de l'expédition annuelle.
B Courbe de la production moyenne de 1848 à 1888.
C Courbe de la production décennale.
D Courbe de la production quinquennale.

D'après les documents officiels de la Chambre de Commerce de Reims et les relevés annuels de la Régie des Contributions indirectes.

variable; elle oscille entre 100,000 et 1,000,000 d'hectolitres; elle est en moyenne, dans les cinquante dernières années, de 460,000 hectolitres et a une tendance à s'élever par suite de l'extension des plantations. Il est difficile d'en fixer la valeur moyenne; on peut l'estimer sans exagération à 125 francs l'hectolitre de moût à la vendange, soit environ 60 millions de francs. Les prix varient pour les grands crus entre 200 et 500 francs l'hectolitre suivant les années.

Le travail ou *la manutention des vins.* — Tous ces moûts viennent donc s'accumuler dans les celliers des négociants. Là, en vertu des lois naturelles, ils commencent à fermenter; ils constituaient un liquide sucré, ils changent de nature et deviennent cet autre liquide acidulé et alcoolique qu'on appelle *vin.* Sous l'action des ferments, micro-organismes que le moût a entraînés en lavant la surface de la peau du raisin, le sucre naturel du fruit se transforme en alcool et gaz acide carbonique qui sont ses équivalents chimiques; ce dernier en s'échappant par la bonde produit le phénomène bien connu sous le nom de *bouillage.* Quand arrivent les froids, les ferments perdent leur activité et le vin devient limpide; on le sépare alors des lies par un ou deux soutirages.

A l'approche du printemps, le négociant pro-

cède à l'opération la plus délicate de sa profession, celle qui, sous le nom d'*assemblage* ou de *formation de la cuvée,* constitue la pierre de touche de sa science et de sa marque. Pour la conduire à bonne fin, tout négociant doit par la dégustation se livrer à une étude comparative des crus divers où il a fait ses achats de vendange, reconnaître et apprécier leurs qualités particulières comme vinosité, finesse et bouquet, qualités qui d'une année à l'autre varient en plus ou en moins, éliminer avec soin les éléments qui présentent des défectuosités, et juger d'après ces études, en tenant compte des contrées auxquelles il destine ses diverses cuvées, quelles sont les combinaisons qui répondent le mieux au goût de sa clientèle.

Quand ces assemblages sont terminés et que, par un mélange fait avec soin dans de grands foudres, on a obtenu un tout homogène, la *cuvée* est faite et prête à être mise en bouteilles.

La *mise en bouteilles* ou *tirage* se fait au début du printemps. Dans des bouteilles soigneusement rincées, on met au moyen d'appareils automatiques le vin de la cuvée auquel *est ajoutée une certaine quantité de sucre,* — environ 20 grammes par bouteille, — on bouche et on fixe le bouchon solidement par une agrafe en fer. On descend ensuite les bouteilles en cave.

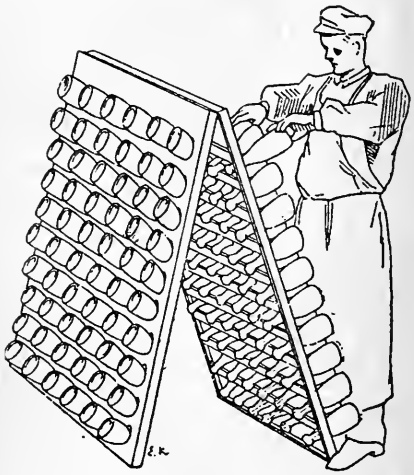
On a ajouté, ai-je dit tout à l'heure, une certaine quantité de sucre par bouteille ; c'est là en effet tout le secret pour faire du vin mousseux et ce sera bientôt pour vous, lecteur, celui de Polichinelle, si vous me donnez une minute d'attention. Voici, en effet, ce qui se passe : Les ferments qui existaient à la vendange dans le moût se sont assoupis quand sont arrivés les froids d'hiver, et ils ont laissé subsister une minime quantité de sucre naturel dans le vin qui a cependant clarifié et qui a été soutiré. Aux chaudes effluves printanières, ces ferments se réveillent et commencent à agir de nouveau, décomposent le sucre naturel encore présent après la vendange et transforment les 20 grammes ajoutés en un supplément d'alcool et de gaz acide carbonique ; mais cette fois, ce dernier ne s'échappe plus du récipient puisqu'il est bouché hermétiquement ; il se mélange intimement au liquide et donne cette mousse friande, que vous connaissez.

Je voudrais vous dire que c'est fini ainsi, mais non ; longues sont encore les opérations que subira ce blond breuvage avant d'arriver à vos lèvres.

Cette dernière fermentation en vase clos a donné naissance à une lie ou dépôt qui s'étend sur la couche inférieure de la bouteille. Il faut s'en débarrasser. On y arrive par la *mise sur*

pointe et par le *dégorgement,* opérations particulières aux vins mousseux et qu'il faut décrire.

La Mise sur pointe. — Les bouteilles sont placées la tête en bas sur des tables-pupitres percées de trous et inclinées à 60 degrés. Chaque jour,



pendant six semaines ou deux mois, elles sont remuées légèrement en leur imprimant un déplacement circulaire par un mouvement de rotation du poignet, sec et précipité. Peu à peu le dépôt descend et s'agglomère sur le bouchon.

Le Dégorgement. — Le dépôt est donc là près de l'orifice de la bouteille, il s'agit de l'expulser; c'est le *dégorgeur* qui va, d'un tour de main, nous

faire cette opération délicate. Il prend la bouteille et la tient de la main gauche, la tête en bas, tandis que de la main droite, avec un crochet, il fait sauter l'agrafe qui retient le bouchon. Celui-ci est attiré par une pince en même temps que la pression du gaz intérieur le pousse ; au moment précis

Premier mouvement.

Deuxième mouvement.

où a lieu l'explosion qui va chasser le bouchon et le dépôt qui le suit, l'ouvrier relève légèrement la bouteille et le vin ne s'enfuit point ; ce qui reste est maintenant d'une limpidité absolue.

Pour ramener le vin au goût des consommateurs, qui varie suivant les pays, on ajoute alors une quantité plus ou moins grande de liqueur faite de sucre candi et de vin des premiers crus.

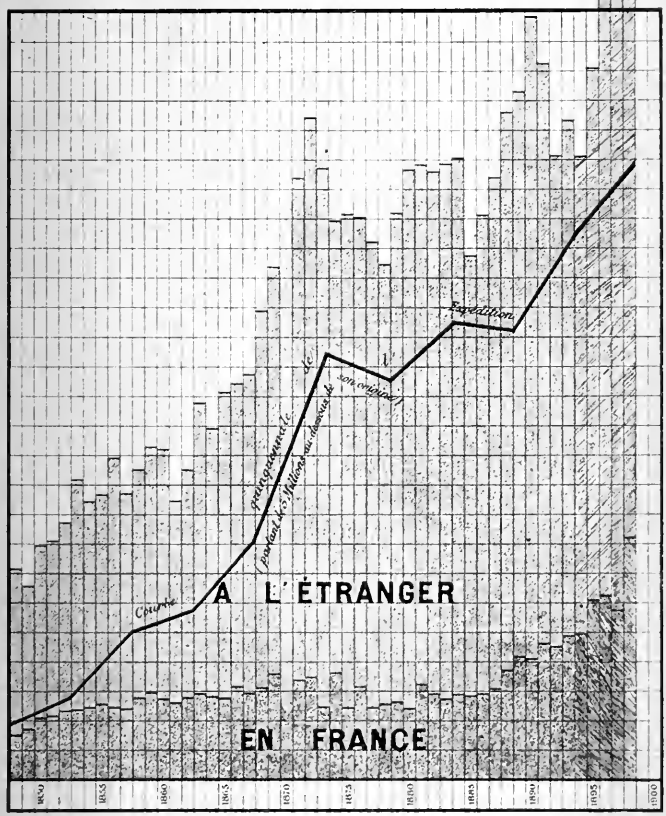
On ficelle, on met un fil de fer, capsule, étain, étiquette, etc. ; on déploie même un peu de coquetterie à habiller élégamment son produit, et on l'envoie, dans des caisses ou des paniers, distribuer la gaîté à travers le monde.

L'expédition. — Voilà les opérations qui ont créé la bouteille casquée d'or et d'argent que vous offrez à vos convives, et tous les ans quelque 25 millions semblables vont se disperser dans les deux hémisphères.

En 1850, la Champagne en expédiait 8 millions de bouteilles ; en 1860, 11 millions ; en 1869, 17 millions ; en 1889, 23 millions ; en 1898, 29 millions 358,467, ce qui représente environ 215,000 hectolitres, — quantité qui équivaut, comme on le voit, à environ 50 p. 100 de la production brute. — Cette expédition doit rentrer sur le marché environ 100 millions de francs.

Le stock. — Mais on ne fait point une telle expédition en employant seulement les vins de l'année ; les vins d'années antérieures, emmagasinés dans les caves des négociants montent à un chiffre invraisemblable. Ces fameuses caves, aux berceaux interminables, contiennent environ 1,265,000 hectolitres, les trois quarts en bouteilles, l'autre quart en fûts, soit le nécessaire pour faire face à six années d'expédition. La va-

TABLEAU
DE L'EXPÉDITION
DES VINS MOUSSEUX DE CHAMPAGNE



A Courbe quinquennale de l'expédition, partant de 5 millions au-dessous de son origine.

D'après les documents officiels de la Chambre de Commerce de Reims et les relevés annuels de la Régie des Contributions indirectes.

leur de ce stock représente de 190 à 200 millions de francs

Cette industrie prospère, industrie vitale pour ce coin de notre France, se défend aujourd'hui contre deux ennemis :

1° L'imitateur français qui, se servant de la dénomination *champagne* pour un produit analogue et bon marché, tend à créer une confusion et à détourner la consommation et peu à peu, si on ne l'arrête, détruira la faveur méritée dont jouissait le champagne ;

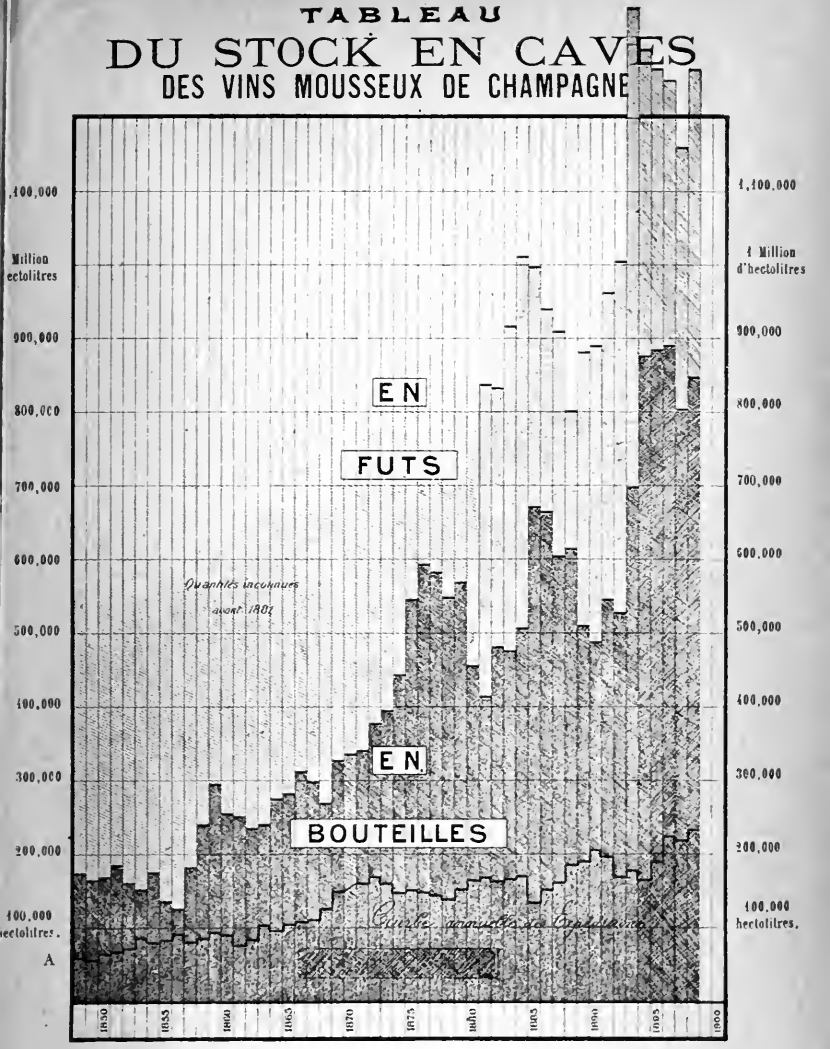
2° L'étranger jaloux qui, par des impôts formidables, cherche à diminuer l'importation de nos vins et à favoriser chez lui la création d'un commerce similaire.

A côté de ces ennemis du dehors, la lutte s'impose également contre les maladies de la vigne, telles que le phylloxéra, l'oïdium et le mildew.

Or, de tels combats ne peuvent être individuels, sous peine d'échouer ; seule la bataille méthodique et régulière peut réussir. C'est ce qu'ont compris les négociants importants de la Champagne lorsqu'ils se sont, en 1884, groupés sous le nom de *Syndicat du commerce des vins de Champagne*.

Depuis cette époque, ce syndicat a vaillamment combattu et on peut dire qu'il a obtenu quelques

TABLEAU
DU STOCK EN CAVES
DES VINS MOUSSEUX DE CHAMPAGNE



A Courbe de l'expédition annuelle.

D'après les documents officiels de la Chambre de Commerce de Reims et les relevés annuels de la Régie des Contributions indirectes.

avantages dans les batailles qu'il a engagées pour la défense du patrimoine commun.

En 1889, à l'Exposition universelle, il a pour la première fois affirmé *la Champagne;* quelques-uns se souviendront de l'Exposition technique qui était organisée au Palais de l'alimentation, sur le bord de la Seine.

En même temps, il défendait contre les imitateurs des provinces du centre la propriété du mot *champagne*, et il obtenait de nombreux arrêts qui ont aujourd'hui force de loi et consacrent le principe que seuls les vins récoltés et manutentionnés en Champagne peuvent porter le nom de cette province. Constamment il est sur la brèche en France et au dehors pour empêcher que les droits payés par nos vins à l'étranger ne soient augmentés, et parfois il a réussi à empêcher qu'ils ne devinssent prohibitifs.

Depuis quelques années son activité s'est exercée contre les ennemis de la vigne; il a favorisé, patronné, subventionné la création d'associations locales de toutes natures pour détruire les parasites et les cryptogames qui menacent la santé de la vigne ; tout porte à croire qu'il réussira à protéger contre toute éventualité funeste le beau et riche vignoble dont il est le metteur en œuvre.

Demain encore, le Syndicat va à l'Exposition

de 1900, dans la Galerie des machines, construire un merveilleux palais où le visiteur retrouvera, dans un décor grandiose, une partie de la manutention décrite ci-dessus et la représentation technique ou artistique de tout ce qui peut résumer cette industrie et la faire comprendre au grand public français et étranger.

J'attends sans appréhension le Syndicat à cette épreuve ; sa cause est bonne, il a la foi, il est sincère, il a les ressources nécessaires : il doit réussir.

A titre de renseignement, je donne ici la liste alphabétique des Maisons qui composent le *Syndicat du commerce des vins de Champagne.*

AYALA et C^ie^, à Ay.
BILLECART-SALMON (Billecart, père et fils, successeurs), à Mareuil-sur-Ay.
Veuve BINET fils et C^ie^, à Reims.
J. BOLLINGER, à Ay.
BOUCHE fils et C^ie^, à Mareuil-sur-Ay.
Ch. de CAZANOVE (Frank et Joseph de Cazanove, successeurs), à Avize.
Albert CHAUSSON, à Épernay.
Veuve CLICQUOT-PONSARDIN (Werlé et C^ie^, successeurs), à Reims.
DAGONET et fils, à Châlons-sur-Marne.
DELBECK ET C^ie^ (De la Morinerie-Delbeck et C^ie^, successeurs), à Reims.
DEUTZ et GELDERMANN, à Ay.
DINET-PEUVREL et fils (G. Loche, successeur), à Avize.
DUMINY et C^ie^, à Ay.

CH. FARRE, à Reims.
FRÉMINET et fils, à Châlons-sur-Marne.
GIESLER et Cie, à Avize.
GEORGE GOULET et Cie, à Reims.
HEIDSIECK et Cie (WALBAUM, LULING, GOULDEN et Cie, successeurs), à Reims.
CHARLES HEIDSIECK, à Reims.
ERNEST IRROY et Cie (BLONDEAU, BERQUE et Cie, successeurs), à Reims.
KOCH fils, à Avize.
KRUG et Cie, à Reims.
LANSON, père et fils, à Reims.
LECUREUX et Cie, à Avize.
MOET et CHANDON (CHANDON et Cie), successeurs à Épernay.
ALFRED DE MONTEBELLO et Cie, à Mareuil-sur-Ay.
A. MORIZET (E. BOURGEOIS, successeur), à Reims.
G. H. MUMM et Cie, à Reims.
JULES MUMM et Cie (DE MUMM, HENRIOT et Cie, successeurs), à Reims
PERRIER-JOUET et Cie (GALLICE et Cie, successeurs). à Épernay.
BENJ. et EUG. PERRIER (Gabriel PERRIER et Cie, successeurs), à Châlons-sur-Marne.
JOSEPH PERRIER fils et Cie (P. PITHOIS, successeur). à Châlons-sur-Marne.
PIPER-HEIDSIECK (KUNKELMANN et Cie, successeurs). à Reims.
POMMERY et GRENO (veuve POMMERY fils et Cie, successeurs), à Reims.
LOUIS RŒDERER, à Reims.
POL ROGER et Cie, à Épernay.
RUINART, père et fils, à Reims.
DE SAINT-MARCEAUX et Cie (CH. ARNOULD et Cie, successeurs), à Reims.
WACHTER et Cie, à Épernay.

Nancy, imprimerie Berger-Levrault et Cie.

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

5, rue des Beaux-Arts, Paris. — 18, rue des Glacis, Nancy.

La Lorraine illustrée. Texte par Lorédan LARCHEY, André THEURIET, E. AUGUIN, etc. Un magnifique volume grand in-4 de 800 pages, avec 445 belles gravures et un frontispice en chromo, broché : 50 fr. — Relié en demi-maroquin, gaufrage artistique . . . . . 60 fr.

Le Plateau lorrain. Essai de géographie régionale, par B. AUERBACH, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Nancy. 1893. Beau vol. in-12, avec 24 croquis cartographiques et 21 vues photographiques, broché. . 5 fr.

Guide du Géologue en Lorraine. Meurthe-et-Moselle, Vosges, Meuse, par G. BLEICHER, professeur d'histoire naturelle à l'Université de Nancy. 1887. Un joli volume in-12, avec 14 figures et 2 planches, broché . . . 3 fr. 50 c.

Manuel de Géographie commerciale, par V. DEVILLE, professeur agrégé au lycée Michelet. (*Ouvrage récompensé par la Société de géographie commerciale de Paris.*) 1893. 2 volumes avec cartes et diagrammes. Reliés en toile gaufrée. . . . . 8 fr.

Géographie militaire, par le commandant MARGA. — 1re partie : *Généralités et la France.* 4e édition, revue et augmentée. 2 volumes grand in-8 et atlas in-4 de 137 cartes, la plupart en couleurs. Brochés : 35 fr. — Reliés en demi-chagrin. . . . . 46 fr.

— 2e partie : *Principaux États de l'Europe.* 3e édition, revue et augmentée. 3 volumes grand in-8 et atlas in-4 de 119 cartes, la plupart en couleurs. Brochés : 45 fr. — Reliés en demi-chagrin . . . . . 59 fr.

Études de Géologie militaire, par Ch. CLERC, capitaine d'infanterie : *Les Alpes françaises.* 1883. Volume in-8, avec 30 figures et 1 carte, broché . 5 fr.

— *Le Jura.* 1888. Volume in-8, avec figures et 1 carte, broché. . . . . 5 fr.

A travers la Norvège. Souvenirs de voyage, par L. MARCOT. Un fort volume in-12, broché . . . . . 3 fr. 50 c.

Du Danube à la Baltique. Allemagne, Autriche-Hongrie, Danemark. Descriptions et souvenirs, par Gabriel THOMAS. 2e édition. Un volume in-12 de 600 pages, broché . . . . . 3 fr. 50 c.

Huit jours en Bosnie, par E. MEIGNEN. 1897. In-12 avec photographies et dessins de G. SCOTT et A. BLOCH . . . . . 1 fr.

Corse et Italie. Impressions de voyage, par J. BEROY. 1897. Un volume in-12, broché. . . . . 3 fr.

Un Coin des Cévennes. Le Vigan et ses environs, par C. CHANTE, membre du Club cévenol. 1897. Un volume in-12, broché . . . . . 2 fr

En Vivarais. Impressions. Descriptions. Notes historiques. Figures ardéchoises. Grandes industries. Presse. Pages vivaraises, par Jean VOLANE. 1896. Tome Ier. Un volume grand in-8, avec 10 dessins ardéchois ou compositions ornementales, broché . . . . . 3 fr. 50 c.

Cinq mois au pays des Somalis, par le prince NICOLAS D. GHIKA. Suivi de la Faune somalie et d'une liste des plantes décrites, par G. SCHWEINFURT et G. VOLKENS. 1898. Un beau volume petit in-4 avec 21 planches hors texte, d'après les photographies de l'auteur, et 1 carte in-folio en couleurs, cartonné en percaline, plat spécial . . . . . 15 fr.

Sur le Haut-Zambèze. — Voyages et travaux de mission, par François COILLARD, de la Société des missions évangéliques de Paris. Préface de M. J. DE SEYNES. Nouvelle édition. 1899. Un beau volume grand in-8o de 724 pages, avec 2 portraits, 33 planches et 2 cartes, broché . . . . . 8 fr
Relié en percaline gaufrée, plaques spéciales, tranches rouges . . . . 10 fr.

Au Sud de l'Afrique, par Frédéric CHRISTOL. 1897. Un volume in-12, avec 150 dessins et croquis de l'auteur, broché sous couv. illustrée . . 3 fr. 50 c.

Mes Campagnes, par une femme (C. VRAY). *Autour de Madagascar.* 1897. Un volume in-12, broché sous couverture illustrée en couleurs . . 3 fr. 50 c.
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

5, rue des Beaux-Arts, Paris. — 18, rue des Glacis, Nancy.

Soldats de Lorraine. Chevert, Exelmans, Oudinot, Margueritte, etc., par Paul Despiques. Préface de Paul et Victor Margueritte. 1899. Volume in-8 avec 33 illustrations, couverture illustrée, broché . . . . . 5 fr.

Récits lorrains. Histoire des ducs de Lorraine et de Bar, par Ernest Mourin, recteur honoraire de l'Académie de Nancy. Un volume in-12 de 405 pages, broché. . . 3 fr. 50 c. — Relié en percaline gaufrée, tête dorée. . . . 5 fr.

Les Vosges pendant la Révolution, 1789-1795-1800. Étude historique, par Félix Bouvier. 1884. Un volume in-8, de 536 pages, avec 4 gravures, broché . . . . . 7 fr. 50 c.

Carnet d'étapes du dragon Marquant. Démarches et actions de l'armée du Centre pendant la campagne de 1792. Publié d'après le manuscrit original, par G. Vallée et G. Pariset. 1898. Un volume in-12 de 318 pages, avec une carte, broché . . . . . 3 fr. 50 c.

Le Général de division Kellermann (an VII-XI). Un inspecteur général de cavalerie sous le Directoire et le Consulat, par le capitaine H. Choppin 1898. Grand in-8 de 75 pages, broché. . . . . 1 fr. 50 c.

Souvenirs militaires d'un officier du premier Empire (1795-1832), par J.-N.-A. Noel, chevalier de l'Empire, colonel d'artillerie, maire de Nancy. 1896. Un volume grand in-8, avec 1 portrait, 1 gravure et 6 cartes ou plans, broché . . . . . 6 fr.

Souvenirs militaires (1805-1818), par A. Thirion, de Metz. Volume in-12, broché . . . . . 4 fr.

Les Héros oubliés. **La Défense de Rambervillers en 1870**, par Félix Bouvier. Nouvelle édition, revue et augmentée. 1895. Plaquette in-12, avec plan . . . . . 1 fr.

Le Général Curély, itinéraire d'un cavalier léger de la Grande-Armée (1793-1815). Publié d'après un manuscrit authentique, par le général Ch. Thomas 1887. Un volume in-12 de 440 pages, avec portrait et fac-similé. . 3 fr. 50 c.

Souvenirs et campagnes d'un vieux soldat du premier Empire (1803-1814), par le commandant Parquin. Avec une introduction par le capitaine A. Aubier. 1892. Un volume in-8 de 430 pages, avec un portrait, broché. 6 fr.

Lasalle. D'Essling à Wagram. Correspondance recueillie et publiée avec notes biographiques par A. Robinet de Cléry 1892. Beau volume in-8, avec 13 gravures, une carte et un tableau généalogique, broché . . . . 5 fr.

L'Espionnage militaire sous Napoléon Ier. *Ch. Schulmeister*, par Paul Muller. 1896. Un volume in-12, broché . . . . . 3 fr.

La Prise de Bône et de Bougie, d'après des documents inédits (1832-1831), par le général comte de Cornulier-Lucinière. 2e édition. 1898. Un volume in-12 de 385 pages avec nombreuses illustrations par le lieutenant Clément, broché . . . . . 3 fr. 50 c.

Lettres du Maréchal Bosquet (1830-1858). 1891. Un volume in-8 de 408 pages, avec portrait en héliogravure, broché . . . . . 5 fr.

Souvenirs de la guerre de Crimée (1854-1856), par le général Fay, ancien aide de camp du maréchal Bosquet. 2e édition. 1889. (Couronné par l'Académie française, concours Thérouanne, 1890.) Volume in-8, avec 1 planche et 3 cartes, broché . . . . . 6 fr.

Français et Russes. *Moscou et Sévastopol, 1812-1854*, par Alfred Rambaud, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 5e édition. 1892. Un volume in-12, avec couverture illustrée, broché. . . . . 3 fr. 50 c.

Valentin et les derniers jours du siége de Strasbourg. Un héros de la Défense nationale, par Lucien Delabrousse. 1898. Un volume in-8 avec un portrait, un autographe de Valentin et deux cartes, broché . . . . . 5 fr.

Le Général Bourbaki, par le commandant Grandin, lauréat de l'Institut de France et de la Société d'encouragement au bien. 1898. Un volume in-8, avec portrait et fac-similé d'une lettre autographe de Bourbaki à l'auteur, broché . . . . . 5 fr.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie

Author Ardouin-Dumazet, Victor Eugene
214460 HF.
A6778v
Title Voyage en France. Vol.20.

DATE. | NAME OF BORROWER

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 20 05 05 005 2